

LA VOIE DE L'AMOUR

Osho

le Relié Poche

Sagesses

LA VOIE DE L'AMOUR

OSHO

LA VOIE DE L'AMOUR

Commentaires sur les chants de Kabir

Traduction de Ma Anand Devika et Uttama

Les Éditions du Relié
84220 Gordes
France

I

L'AMOUR OUVRE TOUTES LES PORTES

Il m'est cher en vérité
celui qui peut ramener le vagabond à son foyer.
Au foyer est la véritable union, au foyer est la joie de la vie :
pourquoi abandonnerais-je mon foyer
pour errer dans la forêt ?
Si Brahma m'aide à réaliser la vérité,
en vérité je trouverai à la fois
l'esclavage et la délivrance au foyer.

Il m'est cher en vérité
celui qui a le pouvoir de plonger profondément en Dieu,
celui dont l'esprit se perd aisément dans Sa contemplation.
Il m'est cher celui qui connaît Dieu et peut demeurer
en méditation dans Sa vérité suprême ;
et qui peut jouer la mélodie de l'infini
en unissant l'amour et le renoncement dans la vie.

Kabir dit :
le foyer est le lieu qui demeure ;
au foyer est la réalité ;
le foyer aide à atteindre Celui qui est réel,
ainsi reste où tu es,
et toutes choses viendront à toi en leur temps.

Avadhu bhule ko ghar lawe (I, 65)

O sadhu ! la simple union est la meilleure.
Dès le jour où j'ai rencontré mon Seigneur,
il n'y a pas eu de fin au jeu de notre amour.
Je ne ferme pas mes yeux, je ne ferme pas mes oreilles,
je ne mortifie pas mon corps ;

je vois avec les yeux ouverts et je souris,
et contemple sa beauté partout.
Je prononce Son nom,
et tout ce que je regarde me Le rappelle ;
tout ce que je fais devient Son adoration.
Le lever et le coucher sont un pour moi ;
toutes les contradictions sont résolues.
Où que j'aille, je me meus autour de Lui.
Tout ce que j'accomplis est Son service ;
Quand je me couche je me prosterne à Ses pieds ;
Il est pour moi le seul adorable, je n'en ai point d'autre.
Ma langue a abandonné les paroles impures,
elle chante Sa gloire jour et nuit :
que je me lève ou que je m'asseye, je ne puis L'oublier ;
car le rythme de Sa musique bat dans mes oreilles.

Kabir dit : mon cœur est fou,
et je découvre dans mon âme ce qui est caché.
Je suis immergé dans cette grande félicité une
qui transcende tout plaisir et toute peine.

Santo, sahaj samadhi bhali (I, 76)

La religion a très rarement existé de manière saine — sauf lorsqu'un Bouddha, un Christ, un Krishna ou un Kabir marche sur terre. Sinon, ce n'est que pathologie, maladie, névrose. Celui qui a réalisé la religion dans son propre être en a une compréhension totalement différente. Celui qui a imité les autres n'en a pas une vraie compréhension. La vérité ne peut être imitée. Vous ne pouvez devenir vrai en devenant une copie conforme.

La vérité est originale, et pour l'atteindre, vous aussi devez être original. La vérité ne s'atteint pas en suivant quelqu'un, la vérité s'atteint en comprenant notre vie. La vérité n'est dans aucune croyance, dans aucun argument, la vérité est au cœur le plus profond de votre être, cachée sous forme d'amour. La vérité n'est pas logique, ce n'est pas un syllogisme, c'est une explosion d'amour.

Et quand la vérité explose en vous, vous parvenez à une vision totalement différente de la vie, de Dieu, de la reli-

gion. Vos yeux ont une qualité différente, une transparence différente, une clarté. Quand votre mental est obscurci par des pensées empruntées à d'autres, ce que vous appelez religion n'est pas religion, ce n'est qu'un rêve.

Et cette différence fondamentale fait d'un imitateur quelqu'un de pathologique. Un chrétien est pathologique, un hindou aussi. Krishna est sain, superbement sain, le Christ aussi. Quand le Christ dit quelque chose, il l'a vécu. Il ne répète pas les mots d'un autre, ce n'est pas un perroquet. C'est sa propre réalisation — et c'est ce qui fait toute la différence.

Quand vous devenez un chrétien, vous répétez le Christ. Peu à peu, vous devenez comme une ombre. Vous perdez votre être... vous vous perdez vous-même. Vous n'êtes plus vrai, réel, authentique. Un chrétien est déjà mort, et la religion implique une renaissance. Oui, c'est aussi une crucifixion, ce qui est vieux doit mourir pour que le neuf puisse naître.

Mais en suivant une croyance morte, un dogme, une église, vous ne permettez jamais à ce qui est vieux de mourir — et vous ne permettez jamais à ce qui est neuf de naître. Vous ne prenez jamais de risque. Vous ne vous aventurez jamais dans le danger. Lorsque le Christ affronte son propre être, il s'avance dangereusement, il prend un grand risque, il pénètre dans l'inconnu.

L'autre soir, j'ai initié un jeune homme au *sannyas*, et je lui ai dit de chercher l'inconnu.

— Mais pourquoi ? interrogea-t-il, et comment ? Comment puis-je chercher l'inconnu ? Comment puis-je chercher ce que je ne connais pas ?

Nous ne cherchons que le connu. Mais si vous ne cherchez que le connu, vous ne connaîtrez jamais Dieu — car vous ne connaissez pas Dieu. Si vous cherchez le connu, vous tournerez en rond, dans le même sillon, vous deviendrez mécanique. Cherchez l'inconnu, car en cherchant l'inconnu, vous sortez du sillon, de la vie répétitive et mécanique. Ce jeune homme a aussi raison. « Comment chercher l'inconnu ? » demande-t-il.

Laissez tomber le connu, ne vous accrochez pas au connu, et attendez l'inconnu. Si vous ne vous accrochez pas au connu, si vous mettez le connu de côté, l'inconnu vient de lui-même. L'inconnu attend derrière la porte, mais vous êtes si plein du connu, qu'il ne reste plus de place pour que l'inconnu puisse entrer. L'inconnu voudrait être un invité, mais le maître de maison ne s'intéresse qu'au connu. Il est trop occupé par le connu, il n'est pas libre pour regarder l'inconnu.

Oui, je puis comprendre sa question : « Comment chercher l'inconnu ? » — car quoi que vous cherchiez, ce sera le connu. Le mental ne peut chercher l'inconnu, aussi le mental est-il une barrière entre l'inconnu et vous. Le mental ne peut chercher que le connu, encore et encore. Le mental est répétitif.

La méditation n'est rien d'autre que ceci : la voie, l'art d'abandonner le mental — au moins pour quelques instants — afin de pouvoir regarder l'inconnu, sans savoir où vous allez. Ce sont là les plus beaux moments où vous ne savez pas où vous allez, où vous ne savez pas qui vous êtes, où vous ne connaissez ni la direction, ni le but, où le savoir n'existe pas. Lorsque le savoir est absent, l'amour est là. Le savoir va contre l'amour. Les gens pleins de savoir ne savent pas aimer... et ceux qui savent aimer ne sont jamais pleins de savoir. L'amour vous rend sage, mais jamais plein de savoir. Le savoir vous rend rusé et malin, mais jamais aimant.

Le connu est le mental, l'inconnu est Dieu. Et Jésus dit : « Dieu est amour. » L'amour vient à travers l'inconnu, avec l'inconnu, comme partie de l'inconnu. Pour s'avancer dans l'inconnu, il faut du courage, un immense courage. Pour s'accrocher au connu, point n'est besoin de courage. N'importe quel lâche peut le faire, les lâches ne font que cela.

Lorsque vous devenez un chrétien, vous êtes un lâche; lorsque vous devenez un musulman, vous êtes un lâche, lorsque vous devenez un hindou, vous êtes un lâche. Lorsque vous devenez religieux, vous êtes immensément courageux — vous partez à l'aventure, vous cherchez l'inconnu, vous vous avancez dans l'inexploré, le non-mesuré

et le non-mesurable. Vous risquez de vous perdre, vous risquez de ne pouvoir revenir en arrière, vous risquez de perdre tout contrôle, de devenir fou. C'est le prix à payer pour une religion authentique.

Les gens ont peur, aussi s'accrochent-ils à de faux substituts. Le Christianisme, l'Hindouisme, l'Islam — ce sont de faux substituts, bon marché, facilement accessibles. Vous n'avez rien à faire, vous naissez dans une certaine famille et vous devenez chrétien, vous naissez dans une autre famille, et vous devenez hindou. Vous n'avez rien fait, vous n'avez rien choisi consciemment, vous n'avez pas bougé d'un pouce. Il n'y a pas eu de pèlerinage, vous n'avez pas cherché.

Naturellement, la religion n'est alors qu'une étiquette, et ces étiquettes deviennent pathologiques. Pourquoi deviennent-elles pathologiques ? Parce que votre réalité intérieure reste différente, et l'étiquette est totalement différente. Sondez profondément un hindou, un chrétien, un mahométan, un jaïn et un bouddhiste, et vous découvrirez que seules les étiquettes diffèrent, tout au fond se trouve le même être humain. Et ces étiquettes créent des difficultés.

La Bible ne cesse de dire : « Aimez vos ennemis » et vous ne pouvez même pas aimer votre ami ; vous ne pouvez même pas vous aimer vous-même. Jésus dit : « Aime ton prochain comme toi-même. » Et vous ne pouvez même pas vous aimer vous-même, comment pourriez-vous aimer votre prochain ? Jésus dit : « Aimez vos ennemis » et vous n'avez même pas encore appris à aimer votre ami, à aimer votre bien-aimée. Vous ne connaissez pas les voies de l'amour.

Alors, qu'allez-vous faire ? Vous allez faire semblant, vous allez devenir un hypocrite, vous allez devenir une fausse entité. C'est cela la pathologie : vous allez devenir double. Au fond de vous, vous serez une chose, et à la surface, vous continuerez à prétendre quelque chose d'autre. Au fond de vous, il y aura des larmes, et votre visage continuera à sourire. Ceci vous déchirera en deux : c'est cela la schizophrénie, le dédoublement de personnalité... Là se trouve la racine de toutes les névroses.

De là, la religion devient pathologique : imitée, la religion crée la pathologie, un monde névrotique. Réalisée par soi-même, la religion donne une grande santé, le bien-être, la célébration de la vie, la joie, la bénédiction.

Ces deux types de religion doivent être bien compris. Si votre religion n'est qu'empruntée, elle créera des difficultés dans votre vie — car elle sera contre la vie. A chaque instant vous sentirez qu'elle est contre la vie, elle sera la négation de la vie, elle fera de vous un masochiste, vous commencerez à vous torturer... car vous vous trouverez toujours en conflit avec votre religion. Que faire ? Vous vous sentirez coupable. Chaque moment de votre vie deviendra un moment de culpabilité, quoi que vous fassiez, même si vous sirotez une tasse de thé innocemment, il y a des religions qui vous feront vous sentir coupable.

Dans l'ashram du Mahatma Gandhi, le thé était interdit. Si quelqu'un était surpris buvant du thé, il était puni : il devait jeûner un jour ou deux. Si une chose aussi innocente que le thé peut rendre coupable, que dire alors d'autres choses ? N'importe quoi : pensez à n'importe quoi, et vous trouverez une religion pour le condamner.

Ces condamnations ne vous permettent pas de vivre pleinement. Et si vous ne pouvez vivre une vie pleine, à son optimum, vous ne saurez jamais ce qu'est Dieu — car Dieu ne peut être contacté qu'à l'optimum : lorsque votre flamme brûle claire, lorsque votre torche brûle des deux bouts, lorsque vous êtes un feu d'énergie vivante, alors seulement Il peut être contacté. A l'optimum, au maximum, au sommet, vous aurez votre première vision de Dieu. Lorsque vous êtes à votre sommet, c'est le premier pas vers Dieu.

Abraham Maslow a raison lorsqu'il dit que les expériences paroxystiques rendent un homme sain, et que seul un homme sain peut avoir des expériences paroxystiques. Oui, cela est vrai. Chaque fois que vous pouvez vivre un sommet, chaque fois que vous pouvez vous absorber totalement dans l'instant, la porte s'ouvre. Vous touchez les pieds de Dieu au sommet de votre expérience, quand vous êtes à un crescendo.

C'est pourquoi le Tantra dit : « En faisant l'amour, quand votre orgasme est total, quand votre être tout entier y participe, que chaque fibre de votre être vibre, palpite, que chaque cellule de votre corps est vivante, totalement vivante, que vous êtes devenu un océan, que vous êtes complètement perdu et que vous ne savez plus où vous êtes, toutes frontières ayant disparu, dans cet instant d'orgasme, vous avez votre premier aperçu de Dieu, un premier goût de *satori*, *samadhi*, *nirvana* ». Mais, si vous pouvez atteindre le sommet, dans n'importe quelle situation, vous aurez un aperçu de Dieu.

Vos pseudo-religions ne vous permettent aucun sommet. Elles vous mutilent, elles vous paralysent, elles vous rétrécissent. Elles ne vous permettent qu'un minimum de vie.

C'est ce que signifie le renoncement : vivre au minimum. Seuls les besoins fondamentaux doivent être satisfaits. Vos prétendues religions ne vous enseignent pas à déborder, elles ne vous enseignent qu'à devenir de plus en plus étroit. Elles font de vous un tunnel, un étroit tunnel. La religion réelle vous rendra ouvert, ouvert comme le ciel.

Une religion authentique ne peut qu'être affirmative. Jésus est affirmatif, intensément amoureux de la vie ; les chrétiens ne sont pas pour la vie. Krishna est pour la vie — dansant, chantant, aimant — les hindous ne sont pas pour la vie. Leurs soi-disant *mahatmas*, leurs soi-disant saints sont tous contre la vie ; ils empoisonnent la vie.

Si la religion jaillit de votre propre expérience, vous trouverez toujours cette distinction : votre religion affirmera la vie. Vous direz oui à la vie, et vous direz oui totalement. Vous deviendrez affirmatif, et à travers ce oui, Dieu pénétrera en vous.

Si votre religion n'est qu'un conditionnement — empruntée, bon marché, un substitut, une imitation — alors elle niera la vie. Vous aurez peur de vivre, vous vous sentirez coupable, vous serez toujours dans la confusion quant à ce qu'il faut faire et ne pas faire. « Est-ce juste ? Est-ce faux ? Est-ce bien ? Est-ce mal ? »

La religion empruntée ne va jamais au-delà de la moralité. La religion authentique est amorale ; elle est toujours

au-delà de la moralité, du bien et du mal. Elle ne connaît pas de distinctions. Si vous comprenez cela, vous serez capable de comprendre ces beaux poèmes de Kabir. Il n'est pas un hindou, il n'est pas un musulman, il n'est pas un chrétien. Il est simplement un homme authentique, et ses poèmes sont parmi les plus purs du monde. Et il ne s'inquiète de rien — ce qu'il sent, il le dit, sans aucun compromis.

Avant d'aborder les poèmes, deux ou trois choses encore. Tout au long des siècles, la religion a existé comme un renoncement à la vie : Fuis la vie, la vie est mauvaise — deviens un moine, un ascète, retire-toi de la vie — comme si être vivant était un péché, comme si être vivant était une punition. C'est ainsi que les gens soi-disant religieux ont toujours pensé : vous êtes envoyé dans cette vie parce que vous avez péché dans vos vies passées. Vous avez été jeté ici-bas pour être puni. Tel est le concept hindou. Le concept chrétien fait de vous un plus grand pécheur encore : parce qu'Adam a désobéi à Dieu, ainsi tout homme, depuis le tout début, est un pécheur. Vous êtes né dans le péché.

Les bouddhistes répètent sans cesse que la vie est un esclavage, par conséquent, sortez-en, le plus tôt sera le mieux. Echappez-vous-en ! Et tout au long des siècles, sur toute la terre, une seule prière a persisté : Ne nous renvoie pas dans le monde !

Kabir dit : Je ne suis pas pour le renoncement, si Dieu crée le monde, le monde est beau. S'il vient de Dieu, il est beau, il ne peut être une punition, c'est une récompense. Ceci est une affirmation très révolutionnaire : le monde n'est pas une punition, le monde est une récompense ; Dieu ne nous a pas jetés dans une cellule sombre et lugubre. C'est une célébration. Dieu nous a tant aimés qu'il a créé ce monde pour nous, pour que nous jouions et dansions avec lui. C'est une célébration.

Kabir n'est pas pour le renoncement, il est totalement pour la célébration — voilà pour le premier point.

Passons maintenant à une deuxième remarque. Kabir dit : La vie est dans la communauté ; la vie est une commu-

nion, ainsi n'essayez pas de fuir le monde et n'essayez pas de rester dans une vie solitaire. Parce que la richesse est dans la communauté ; vous êtes enrichi par la communauté, par vos relations. Plus vous êtes relié aux gens, plus vous êtes riche. Une personne solitaire vivant dans une grotte de l'Himalaya est très pauvre, appauvrie — car les rivières des relations ne coulent pas en elle. Elle devient un désert.

Chaque fois que quelqu'un vous regarde, une rivière coule en vous. Chaque fois que quelqu'un vous serre la main, une énergie circule en vous. Chaque fois qu'il y a un contact, vous gagnez quelque chose. Quand vous vous retirez de tout contact, de toute relation, et que vous devenez un moine solitaire dans une grotte de l'Himalaya, vous avez presque commis un suicide. Vous ne vivez qu'à un pour cent. Vous n'êtes vivant que parce que vous respirez. C'est une sorte de mort : vous vivez au minimum, vous ne vivez pas du tout, vous vivez très chichement, vous vivez à contrecœur, vous vivez en vous plaignant au fond de vous-même de ne pas vouloir vivre et d'y avoir été forcé. Vous ne voulez rien de ce monde : l'arc-en-ciel, les arbres, les étoiles, les gens... non, vous ne voulez vous relier à personne.

Et lorsque vous ne voulez vous relier à personne, votre contact avec Dieu s'en trouve diminué, terriblement diminué. Lorsque vous entrez en relation avec un homme, avec un arbre ou avec un animal, vous entrez en contact avec Dieu sous diverses formes.

Kabir dit : Etre dans la communauté est la seule manière d'être réellement vivant. La relation est vie, et la relation est belle.

La troisième chose que dit Kabir est celle-ci : Ne faites pas de la religion un rituel. Le rituel est une manière d'éviter la religion. La religion devrait être non rituelle, spontanée. Vous devriez la pratiquer parce que vous l'aimez — non parce que c'est un devoir — et vous ne devriez la pratiquer que spontanément, lorsque votre cœur en ressent le besoin. Cela ne sert à rien d'aller à la mosquée ou à l'église chaque jour. Cela ne sert à rien de prier chaque jour, tou-

jours de la même manière — car si vous répétez la même prière chaque jour, vous ne la répéterez pas consciemment. Elle deviendra mécanique.

J'ai entendu cette histoire : Un Allemand se rendit en Inde pour voir un vieux sage. Le nom de ce sage était très célèbre, car il connaissait tout le *Rig Veda* par cœur. Sa renommée, c'était d'avoir mémorisé tout le *Rig Veda*. Je ne pense pas que c'était un sage, ce n'était qu'un grand érudit, doté d'une excellente mémoire. Vous pouvez appeler cela un bon ordinateur, mais pas un sage.

Bref cet érudit allemand était venu pour s'entretenir avec le sage, et il cita quelques vers du *Rig Veda*. « Je voudrais que vous discutiez avec moi. »

« Je n'ai jamais entendu cela » répondit le vieux sage, l'érudit allemand n'avait pas dit qu'ils étaient tirés du *Rig Veda*.

L'Allemand fut surpris. « J'ai entendu dire que vous connaissiez tout le *Rig Veda*, et vous dites que vous n'avez jamais entendu cela ? »

« Je ne puis pas me rappeler des fragments, répondit le vieux sage, je me rappelle du texte entier, du début à la fin. Je peux le répéter en entier, mais si vous citez deux phrases, alors je ne sais pas. »

Cela arrive souvent : vous pouvez répéter le tout plus facilement — parce que cela ne nécessite aucune conscience, ce n'est qu'une répétition mécanique, comme si vous repassiez un enregistrement. C'est comme un gramophone. Si l'on vous demande quelque chose, vous ne pouvez même pas vous rappeler que vous le savez, car c'est hors du contexte. Vous ne pouvez vous le rappeler que dans le contexte général. Vous pouvez pratiquer un rituel : vous pouvez vous rendre chaque jour à la mosquée et accomplir votre *namaj*, le yoga de l'Islam, vous pouvez pratiquer un rituel hindou, ou n'importe quel autre, ou vous pouvez inventer votre propre rituel et le pratiquer chaque jour, religieusement, et cela deviendra une habitude. Mais cela n'améliorera en rien votre être.

Kabir dit : Soyez spontané. Si vous êtes assis silencieusement et qu'une prière s'élève, dites-la, et point n'est besoin

de répéter une prière formelle. Dites tout ce que vous avez envie de dire.

Jésus a introduit une vision extrêmement nouvelle de la prière. Il avait coutume d'appeler Dieu « abha ». Les chrétiens traduisent « abah » par Père. C'est absolument faux. « Abha » n'est pas Père, « abha » ne peut être traduit que par papa ou papy ; papa, mais pas père. Et c'est Jésus qui a introduit « abha » ; avant lui, aucun juif n'avait jamais prié ainsi : Dieu était Père. Appeler Dieu « abah », papa, cela a dû paraître sacrilège — mais c'était plus spontané, plus intime, plus personnel.

Appeler Dieu Père, n'est pas juste. Père est un terme très clinique, dénué d'amour, sans intimité ni proximité. L'amour ne coule pas. Père est un mot institutionnel. Papa a une qualité toute différente. Les juifs furent très irrités quand ils entendirent Jésus appeler Dieu « abah ». Qui est cet homme, et pour qui se prend-il ? Ils ne purent jamais lui pardonner. La prière de Jésus est très spontanée. Il la prononçait sans aucun rituel. Parfois il disait soudain à ses disciples : « Maintenant, je voudrais aller prier, je le sens. » Parfois il parlait et enseignait au milieu de la foule, et tout à coup il disait à ses disciples : « Maintenant, allons dans un endroit solitaire, je voudrais prier. »

Ce n'est pas un rituel, c'est un sentiment. Ce n'est pas quelque chose de cérébral. Quand le cœur le sent, alors qu'il déborde ! Parfois il se peut que vous soyez silencieux, et rien ne vient ; c'est alors le silence qui s'exprime. Le silence est tout autant prière qu'autre chose, davantage même que les mots. Parfois des mots viendront, mais ne forcez rien ; ce n'est pas un spectacle. Dites seulement ce qui vient, ne l'améliorez pas. Ne répétez aucune prière à l'avance. Que la prière soit absolument spontanée. C'est ce que Kabir appelle : *sahaj,* spontané. Et il dit : « Si vous restez spontané, peu à peu vous arriverez au *samadhi*. Peu à peu, vous parviendrez à ces espaces intérieurs où tout disparaît — ces magnifiques blancs, ce vide où rien ne subsiste. Et c'est seulement dans ce vide que Dieu descend et que vous êtes comblé. »

C'est ce qu'il appelle : *sahaj samadhi*, l'extase spontanée. Et il dit que votre vie tout entière devrait être imprégnée de prière. La religion ne devrait pas être une partie de votre vie, elle devrait être toute votre vie. Il ne s'agit pas de faire votre prière le matin, et ensuite vous en avez fini avec votre religion ; ou d'aller à l'église le dimanche, pour ensuite pendant six jours être libéré de la religion.

La religion, pour autant qu'elle ait un sens, doit être une continuité en vous. En mangeant, vous devriez être empli de prière, en marchant, soyez empli de prière, que vous parliez ou que vous écoutiez, soyez empli de prière. Que la prière se répande dans chacune de vos activités et inactivités. En dormant, soyez en prière.

Alors seulement survient l'extase naturelle. Et Kabir est profondément amoureux de l'extase naturelle. Il dit : Il y a deux types d'extases et l'une est pratiquée, forcée ; les yogi font cela — la posture, la respiration. Ils s'entraînent à cela. C'est quelque chose de pratiqué avec un grand effort. Et Kabir dit : Quelque chose de pratiqué ne peut être que faux. C'est une performance.

O sadhu ! la simple union est la meilleure.

O moines, ô disciples, l'extase spontanée est la meilleure. Vous ne devriez pas la pratiquer. En la pratiquant, vous l'empoisonnez. Vous ne devriez faire aucun effort spectaculaire pour l'obtenir, vous devriez rester détendus, et, peu à peu, lentement, lentement, disparaître en elle.

Il m'est cher en vérité
celui qui peut ramener le vagabond à son foyer.
Au foyer est la véritable union,
au foyer est la joie de la vie :
pourquoi abandonnerais-je mon foyer
pour errer dans la forêt ?
Si Brahma m'aide à réaliser la vérité,
en vérité je trouverai à la fois
l'esclavage et la délivrance au foyer.

C'est un grand amoureux du foyer. Il dit : Ne quittez pas votre foyer et ne devenez pas un vagabond, ne devenez pas un renonçant. Restez avec votre famille. Ne changez pas la situation qui vous est donnée : acceptez-la. Tout ce que Dieu a donné est bon ; acceptez-le avec une profonde gratitude, ne le rejetez pas. En le rejetant, vous rejetez Dieu lui-même. La mère, le père, le frère, l'épouse, les enfants — tout ce qui est arrivé naturellement, laissez-le être là. Ne cherchez pas à créer une situation artificielle, car à travers l'artificiel vous n'atteindrez jamais le naturel. Personne n'est né renonçant, personne n'est né moine. Tout le monde est né dans une famille, dans une communauté, tout le monde est né d'un père et d'une mère, tout le monde est né dans un milieu d'amour. Le moine est une invention humaine, la famille est divine.

Il m'est cher en vérité
celui qui peut ramener le vagabond à son foyer.

Et Kabir dit : Celui qui aide le vagabond à rentrer chez lui m'est cher.

Il m'aimerait énormément s'il était ici. J'ai rappelé de nombreux vagabonds et j'ai empêché de nombreux vagabonds potentiels de devenir vagabonds. Je les ai aidés à être là, où qu'ils soient ; à ne pas changer les circonstances extérieures, mais à se changer eux-mêmes. Changer les circonstances est une tromperie du mental. Cela ne nous aide en rien. Changez votre état de conscience.

Il m'est cher en vérité celui qui peut rappeler le vagabond à son foyer : le rappeler au monde, à sa famille, à l'amour, aux relations.

Au foyer est la véritable union,
au foyer est la joie de la vie :
pourquoi abandonnerais-je mon foyer
pour errer dans la forêt ?
Si Brahma m'aide à réaliser la vérité,
en vérité je trouverai à la fois
l'esclavage et la délivrance au foyer.

Oui, le foyer est un esclavage, et le foyer est aussi une délivrance : cela dépend de vous. Si vous êtes contre le foyer, il apparaît comme un esclavage ; si vous ne lui êtes pas opposé, il devient votre délivrance. C'est fondamentalement votre attitude qui est déterminante. Même des chaînes peuvent devenir une délivrance, cela dépend de vous. Et vous pouvez aussi faire des chaînes de votre liberté.

Il m'est cher en vérité
celui qui a le pouvoir de plonger profondément en Dieu,
celui dont l'esprit se perd aisément
dans Sa contemplation.

« ... aisément dans Sa contemplation » : qui facilement, sans effort ni tension se dissout en Dieu. « Il m'est cher en vérité celui qui a le pouvoir de plonger profondément en Dieu, celui dont l'esprit se perd aisément... »

Il m'est cher celui qui connaît Dieu,
et peut demeurer en méditation
dans Sa vérité suprême ;
et qui peut jouer la mélodie de l'infini
en unissant l'amour et le renoncement dans la vie.

C'est la plus haute harmonie : unir l'amour et le renoncement. Les gens viennent à moi et me disent : « Vous créez un nouveau type de *sannyasin* qui vit à la maison, quelle espèce de sannyasins sont-ils donc ? » Car le vieux concept est celui-ci : le *sannyasin* est celui qui quitte le monde, quitte sa famille, va dans la forêt, devient un vagabond. « Pourquoi alors appelez-vous vos *sannyasins* "sannyasins" s'ils ne quittent pas leur maison, s'ils vivent avec leur femme et leurs enfants, et s'ils vivent dans l'amour — pourquoi donc les appelez-vous *sannyasins* ? »

Je les appelle de vrais *sannyasins*, plus vrais que le type ancien — car le *sannyasin* d'autrefois n'était pas harmonieux. Il était divisé, il n'était pas entier, il était partiel.

Mes «*néo-sannyasins*» sont entiers, ils ont renoncé, et pourtant ils n'ont pas fui. Ils vivront dans l'amour, mais ils ne s'agripperont pas à l'amour ; c'est cela leur renoncement — ils vivront dans le monde, et ils ne seront pas possessifs, c'est cela leur renoncement. Ils vivront dans l'amour, mais ils ne seront pas jaloux ; c'est cela leur renoncement. Ils se serviront des choses, mais ils ne seront pas asservis par elles ; c'est cela leur renoncement. Ils trouveront le créateur dans la création et ils ne diviseront pas le créateur et la création ; ils ne toléreront aucune division. Ils essaieront de trouver l'harmonie dans les opposés.

Il m'est cher celui qui connaît Dieu...
... et qui peut jouer la mélodie de l'infini
en unissant l'amour et le renoncement dans la vie.
Kabir dit : le foyer est le lieu qui demeure...

Vous êtes né chez vous ; il n'est pas possible de naître sans foyer, le foyer est votre élément naturel. Soyez au foyer. Et rappelez-vous la différence entre une maison et un foyer : une maison est un endroit où vous vivez sans amour ; un foyer est une maison où vous vivez avec amour. Quand la maison est imprégnée d'amour, elle devient un foyer. Toutes les maisons ne sont pas des foyers. Beaucoup de gens vivent dans des maisons et ils croient qu'ils vivent dans un foyer. Ne vous y trompez pas : toutes les maisons ne sont pas des foyers, bien que tous les foyers soient des maisons. Un foyer a quelque chose de plus qu'une maison — une maison n'est qu'une structure ; elle n'a pas d'âme. Quand prospèrent l'amour, la chaleur, la proximité, l'intimité, l'ouverture, l'amitié, quand il y a de l'amour, alors la maison devient un foyer, alors la maison devient lumineuse.

Et vous pouvez voir la différence : quand vous entrez dans une maison, vous pouvez immédiatement sentir si c'est un foyer ou une maison. Si c'est un foyer, vous aurez un sentiment de bienvenue, vous sentirez de la chaleur, vous sentirez une vibration différente, un milieu différent. Si ce n'est qu'une maison, vous sentirez une structure

froide — du ciment et du béton, mais pas d'âme. Cela peut être froidement beau, aussi, une belle architecture, mais vous ne sentirez aucune chaleur, vous ne sentirez aucune vibration indiquant que les gens qui vivent là vivent dans l'amour, que les gens qui vivent là vivent dans la célébration, que les gens qui vivent là vivent dans la joie, que les gens qui vivent là sont reconnaissants à Dieu. Froide, peu accueillante, alors c'est une maison ; chaleureuse, accueillante... vous sentirez soudainement une chaleur vous entourer. Peut-être n'y a-t-il personne dans la maison ; mais si l'amour existe là, alors la maison vibre d'amour.

J'ai vécu un temps avec un homme merveilleux, un poète, un mystique, et nous avions coutume de voyager ensemble. Il avait une très curieuse habitude. Chaque fois que nous entrions dans une maison, il allait renifler d'un coin à l'autre. Je lui demandais : « Que faites-vous ? » Il répondait : « J'essaie de voir si c'est une maison ou un foyer. » Et pour lui, la chose était tout à fait claire, il en était absolument certain. Je ne l'ai jamais vu se tromper. A peine avait-il reniflé qu'il disait : « Ceci semble être un foyer, nous pouvons rester. » Et il avait toujours raison. Ou parfois, il disait : « Partons d'ici, c'est une maison, elle nous tuera. »

En surface, il se peut que vous ne voyiez pas la différence, mais une maison est aussi une chose vivante. S'il y a de l'amour, alors elle est vivante ; la différence est la même. Vous pouvez voir un corps couché là. Comment déciderez-vous si c'est un cadavre ou un corps vivant ? Vous allez le toucher, vous sentez la chaleur, vous approchez votre main du nez, vous sentez la respiration, vous pouvez voir le cœur qui palpite, vous pouvez en écouter le battement ; alors vous dites que ce n'est pas un cadavre. Exactement de la même manière, un foyer a un battement, a un son, respire, palpite. Une maison est morte ; c'est un cadavre.

Aujourd'hui dans le monde, il y a d'innombrables maisons, mais les foyers ont disparu.

Kabir dit :
Le foyer est le lieu qui demeure,
au foyer est la réalité...

Vous êtes né au foyer, vous êtes enraciné au foyer ; vous devriez vivre au foyer et mourir au foyer — et point n'est besoin d'aller nulle part ailleurs. Dieu en a décidé ainsi. Tout comme l'arbre est enraciné dans la terre, vous êtes enraciné dans le foyer, dans l'amour, dans la communauté.

Le foyer aide à atteindre Celui qui est réel,
ainsi reste où tu es,
et toutes choses viendront à toi en leur temps.

Et ne soyez pas pressé. Ne désirez pas. Ne souhaitez pas que les choses arrivent à l'instant. Attendez. Ce n'est pas la peine d'aller dans la forêt ou dans les Himalayas, pas la peine d'aller dans un couvent catholique. Ce n'est pas la peine de devenir un moine jaïn. Soyez — où que vous soyez — soyez dans l'amour, soyez en relation profonde, et attendez. Quand le temps est mûr, Il vient, Il se révèle.

L'attente est l'une des plus grandes qualités religieuses. Plus importante que l'effort est l'attente, l'effort est une ombre de l'ego. Quand vous faites un effort, vous dites : « Je vais l'avoir ; je posséderai même Dieu. Je ne peux pas permettre à la réalité de m'échapper. Je dois savoir. Je vais tenir Dieu dans ma main. Je vais déclarer un jour au monde que, oui, je suis arrivé. »

L'effort vient de l'ego, l'attente est sans ego. L'attente est passive, on attend... C'est pourquoi tous les grands mystiques ont dit que pour connaître Dieu on doit devenir féminin. Le mâle est agressif. Le mâle est effort, attaque, volonté, le féminin est passif, réceptif, accueillant. Le féminin est une matrice ; quand Dieu vient, le mental passif, le mental en attente devient une matrice, reçoit Dieu, devient enceint de Dieu.

O Sadhu ! la simple union est la meilleure...

Sahaj samadhi : l'extase spontanée est la meilleure. Ne créez pas de structures complexes autour d'elle. Tant de discipline, de postures, d'exercices de respiration — ne créez pas trop de structures autour d'elle. Kabir est en faveur de la simplicité ; ne compliquez pas les choses, restez naturel. Et que prêche-t-il ?

Dès le jour où j'ai rencontré mon Seigneur,
il n'y a pas eu de fin au jeu de notre amour.

Dieu joue continuellement avec vous. Il se peut que vous ne Le voyiez pas — Il vous envoie sans cesse cadeaux sur cadeaux. Il déverse continuellement son être dans votre être. Vous pouvez l'avoir complètement oublié, mais Son jeu continue. La seule chose nécessaire, c'est *surati*, le rappel. Ce que Gurdjieff appelait le rappel de soi, Kabir l'appelle *surati*, le rappel.

Il ne faut rien. Nous sommes dans le jeu ; Dieu est l'autre partenaire, et toute cette histoire d'amour continue depuis toujours. Nous avons juste oublié, nous avons oublié l'évidence. Rappelez-vous.

Je ne ferme pas mes yeux...

Ecoutez, Kabir dit : Je ne ferme pas mes yeux — même ce petit effort, je ne le fais pas.

Je ne ferme pas mes yeux, je ne ferme pas mes oreilles,
je ne mortifie pas mon corps ;
je vois avec les yeux ouverts et je souris...

... car je Le vois partout : comme Il est beau, se cachant.

Je vois avec les yeux ouverts et je souris
et contemple sa beauté partout :
je prononce Son nom,
et tout ce que je regarde me Le rappelle ;
tout ce que je fais devient Son adoration.

Le lever et le coucher sont un pour moi ;
toutes les contradictions sont résolues.

La religion de Kabir est très esthétique, artistique. C'est un grand poète — bien qu'il n'ait pas suivi de longues études. Mais qu'est-ce que la poésie a à voir avec l'éducation ? Un grand poète, l'un des plus grands ; sa poésie est simplement sublime, pas de ce monde. Il dit : Il faut chercher la beauté, elle est partout ; la nature entière est pleine de beauté. Et la beauté n'est rien d'autre que Dieu caché. Toute beauté est sienne. Quand vous voyez un beau visage humain — celui d'un homme, d'une femme — c'est le visage de Dieu. Quand vous regardez dans deux beaux yeux, vous pénétrez dans le temple de Dieu. Quand vous voyez une fleur s'ouvrir, c'est une invitation de Dieu.

J'ai entendu cette histoire : Il y a trente-huit ans, le philosophe George Santayana fit un important héritage qui lui permit d'abandonner son poste à la faculté de Harvard. La classe était comble pour sa dernière apparition, et Santayana se sentait fier. Il était sur le point de conclure ses remarques quand il aperçut par la fenêtre un forsythia s'épanouissant dans une flaque de neige boueuse. Il s'arrêta brusquement, ramassa son chapeau, ses gants et sa canne, et se dirigea vers la porte. Là, il se retourna. « Messieurs, dit-il doucement, je ne pourrai pas finir cette phrase. Je viens de découvrir que j'ai rendez-vous avec avril. »

Chaque fleur est une invitation, un rendez-vous avec Dieu. Chaque chant d'oiseau, et chaque nuage flottant dans le ciel est semblable à un message, un message codé ; vous devez le décoder ; vous devez le contempler profondément, vous devez faire silence et écouter le message.

Kabir dit : je vois avec les yeux ouverts et je souris
et contemple sa beauté partout.

Ce n'est pas la peine de fermer vos yeux. Yeux fermés ou yeux ouverts — vous Le voyez, car Il est dedans et dehors.

Je prononce Son nom,
et tout ce que je regarde me Le rappelle ;
tout ce que je fais devient Son adoration.
Le lever et le coucher sont un pour moi ;
toutes les contradictions sont résolues.

Toutes les contradictions ne sont résolues que lorsque vous avez atteint Dieu, jamais auparavant — car le mental crée les contradictions. Lorsque vous avez atteint Dieu, le mental n'est plus, et avec lui disparaissent toutes les contradictions. Alors le jour et la nuit sont un. Et la vie et la mort aussi — les deux sont une. Alors, que vous soyez ou que vous disparaissiez ne fait pas de différence. Alors l'inspiration et l'expiration ne sont pas deux choses, mais un seul processus.

Où que j'aille, je me meus autour de Lui,
tout ce que j'accomplis est Son service.
Quand je me couche, je me prosterne à Ses pieds.
Il est pour moi le Seul adorable :
Je n'en ai point d'autre.
Ma langue a abandonné les paroles impures.
Elle chante sa gloire jour et nuit.
Que je me lève ou que je m'asseye, je ne puis L'oublier ;
car le rythme de Sa musique bat dans mes oreilles.
Kabir dit :
Mon cœur est fou,
et je découvre dans mon âme ce qui est caché,
je suis immergé dans cette grande félicité une
et qui transcende tout plaisir et toute peine.

Les contradictions sont nos créations — souvenez-vous-en — car nous ne pouvons voir la totalité, car nous ne pouvons voir que le partiel. D'où la contradiction. Nous ne pouvons voir que l'aspect, jamais le tout. D'où la contradiction. L'avez-vous observé ? Même si vous regardez un petit caillou dans votre paume, vous ne pouvez le voir tout à la fois, vous ne voyez qu'une partie, l'autre partie est cachée ; et lorsque vous voyez l'autre partie, la première

partie se cache. Vous ne pouvez jamais voir même un petit caillou dans sa totalité ; même un grain de sable, vous ne pouvez le voir dans sa totalité. Lorsque vous regardez mon visage, mon dos n'est qu'une déduction ; peut-être est-il là, peut-être n'est-il pas là. Lorsque vous regardez mon dos, mon visage n'est qu'une déduction, peut-être est-il là, peut-être n'est-il pas là. Nous ne voyons jamais rien dans sa totalité, car le mental ne peut voir la totalité en rien. Le mental est une vision partielle.

Lorsque le mental tombe et que la méditation se déploie, alors vous voyez la totalité. Alors, vous voyez le tout comme il est, tous les aspects à la fois. Alors l'été et l'hiver ne sont pas séparés, alors le printemps et l'automne ne sont pas séparés. Alors vous voyez que la naissance et la mort sont deux aspects d'un même processus. Alors le bonheur et le malheur ne sont pas opposés, ils sont joints l'un à l'autre, comme une vallée et une montagne, ils sont ensemble.

Et lorsque vous voyez cette unité de la vie, le choix cesse. Alors il n'y a rien à choisir. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Chaque fois que vous choisissez le bonheur, vous devenez la victime du malheur ; chaque fois que vous voulez le succès, l'échec arrive ; chaque fois que vous espérez, la frustration vous attend, chaque fois que vous vous accrochez à la vie, la mort vient et détruit.

N'avez-vous pas vu cela se produire chaque jour, à chaque instant ? Ce ne sont pas des opposés, ils sont ensemble. Lorsqu'on les voit ensemble, alors qu'y a-t-il à choisir ? Il n'y a rien à choisir, on devient sans choix.

C'est ce que Krishnamurti répète sans cesse : soyez sans choix, soyez dans un état de conscience sans choix — mais à moins d'avoir vu l'unité des choses, cela ne peut se faire. Lorsque l'on a réalisé l'unité de toutes choses, alors le choix devient impossible. Alors il n'y a rien à choisir, car quoi que vous choisissiez, l'opposé vient avec. Alors à quoi bon ? Vous choisissez l'amour et la haine arrive ; vous choisissez l'amitié et l'ennemi arrive ; vous choisissez n'importe quoi, et immédiatement l'opposé arrive comme une ombre. On

arrête de choisir. On reste sans choix. Et lorsque l'on est sans choix, on a transcendé toutes les contradictions.

Transcender les contradictions, c'est transcender le mental, et transcender le mental, c'est savoir ce qu'est l'amour. Tout ce que vous avez connu jusqu'à présent comme amour n'a rien à voir avec l'amour. C'est un mésusage du mot. Le mot « amour » a été très galvaudé. Peu de mots ont été autant galvaudés que le mot « amour ». « Dieu » en est un autre, « paix » en est un autre. Mais « amour » vient en tête de liste. Tout le monde parle d'amour, et personne ne sait ce que c'est. Les gens chantent l'amour, ils écrivent des poèmes sur l'amour, et ils ne savent pas ce qu'est l'amour.

Voilà ce que j'ai observé : chaque fois qu'une personne écrit un poème sur l'amour, sachez bien qu'elle est passée à côté. Elle n'a pas connu ce qu'est l'amour, sinon, qui se soucie d'écrire des poèmes sur l'amour ? Si vous êtes capable d'aimer, vous aimerez plutôt que d'écrire des poèmes d'amour.

J'ai sondé les poètes, et jamais je n'ai vu qu'un poète sache ce qu'est l'amour. Seuls les mystiques le savent. L'amour n'a rien à voir avec toutes ces choses que l'on a associées à l'amour. Et combien vous mésusez de ce mot ! Vous pouvez vous rendre à Vrindavan et écouter les gens parler. Quelqu'un va dire : « J'aime les glaces. » Un autre aime les Cadillacs, un autre aime son chien, un autre aime son chat, un autre aime sa femme... Et les gens continuent d'employer le mot « amour » pour n'importe quoi.

L'amour ne connaît pas d'objet, l'amour ne s'adresse pas à quelqu'un. Il n'y a que l'amour de Dieu. Lorsque vous aimez votre femme, si vous l'aimez vraiment, vous verrez que votre femme a disparu et que Dieu se tient là. Si vous aimez l'arbre, vous verrez soudain que l'arbre a disparu et que Dieu s'y trouve, très vert, resplendissant. Il n'y a que l'amour de Dieu. L'amour n'est jamais l'amour d'une partie, l'amour est l'amour du tout. L'amour est presque synonyme de prière.

Mais nous n'avons pas connu l'amour. Dès la tendre enfance, nous avons été déformés. La mère dit à l'enfant : « Aime-moi, je suis ta mère. » Comme si du seul fait d'être

mère, vous pouviez forcer l'amour. Le père dit : « Aime-moi, je suis ton père. » Comme si l'amour était logique. « Tu dois m'aimer parce que je suis ton père. » Et l'enfant ne sait que faire. Comment aimer simplement parce que quelqu'un déclare être votre père ? Et, s'il n'aime pas, l'enfant commence à se sentir coupable. Alors il fait semblant, il montre de l'amour. Ne sachant ce que c'est, il sourit et dit : « Je t'aime, maman, je t'aime, papa », et papa est très content. Les gens sont très contents avec des mots vides. Et maman est très contente parce que l'enfant sourit, et elle se sent très bien de ce que quelqu'un l'aime enfin ; au moins son propre enfant l'aime. Personne ne l'a aimée...

Et l'enfant devient simplement un politicien, il apprend les voies de la tromperie. Tôt ou tard, il deviendra si efficace qu'il continuera à faire semblant toute sa vie et parlera d'amour. Il dira cent fois par jour à sa femme : « Je t'aime, je t'aime », et ce sont des mots vides de contenu. Il n'y a rien derrière, ils sont vides. Mais ils aident, car les gens ne vivent que de mots. Les gens ne connaissent pas la réalité, ils ont perdu tout contact avec elle.

Dale Carnegie dit à ses disciples : « Même si vous n'aimez pas votre femme, dites "je t'aime", au moins trois ou quatre fois par jour — cela aide. » Il n'est pas nécessaire de penser quoi que ce soit, mais juste de le dire ; déjà le fait de le dire, aide. Les gens ne connaissent que les mots, ils ne connaissent pas la réalité.

Une fois qu'un enfant a appris à faire semblant d'aimer, il ne connaîtra jamais l'amour, car l'amour n'est pas quelque chose que vous pouvez faire. Il survient, ce n'est pas une action de votre part. L'amour est quelque chose de plus grand que vous, plus vaste que vous. Vous ne pouvez pas l'exploiter ni le manipuler. Souvenez-vous-en et restez ouvert. Ne faites pas semblant. Lorsqu'il vient, sentez-vous reconnaissant ; lorsqu'il disparaît, attendez à nouveau. Mais ne faites pas semblant.

Si vous ne faites pas semblant, un jour, vous verrez que l'amour se déploie, la fleur s'ouvre. Et chaque fois que l'amour s'ouvre dans votre cœur, son parfum atteint les pieds de Dieu. Il peut prendre n'importe quelle route : il

peut passer par votre enfant, par votre femme, par votre mari, par votre ami, par un arbre, par un rocher. Il peut passer à travers n'importe quoi, via n'importe quoi, mais toujours il atteint Dieu.

L'amour est quelque chose qui s'adresse au tout. Attendez-le. L'amour est la clé secrète pour ouvrir toutes les serrures et tous les blocages. Et un blocage n'est rien d'autre qu'une serrure dans votre être. L'amour est la clé secrète qui ouvre toutes les serrures. Un passe-partout...

II

AIMEZ ET MÉDITEZ

Beaucoup de personnes en Occident ont entrepris de créer une science ou technologie de l'illumination. Cela correspond certainement à un besoin réel, mais comment en voyez-vous la réalisation ? Est-ce irresponsable de s'engager dans une telle création sans avoir atteint l'état d'illumination ?

La première chose à se rappeler et la plus fondamentale est que l'illumination ne peut jamais avoir de technologie. Par sa nature même, c'est impossible. Mais l'Occident est obsédé par la technologie. Aussi, tout ce qui lui tombe entre les mains, il se met à le réduire à une technologie. La technologie est une obsession. En ce qui concerne le monde extérieur, la science est une approche valable, mais partielle, non totale. Ce n'est pas la seule approche, mais seulement l'une d'entre elles. La poésie est aussi valable que la science.

La science est connaissance sans amour, et c'est là son danger. Parce qu'elle est connaissance sans amour, elle est toujours au service de la mort, et jamais au service de la vie. C'est pourquoi tout le progrès de la science conduit l'homme vers un suicide global. Le jour où l'homme se sera suicidé — la Troisième Guerre Mondiale — les cancrelats penseront : « Nous sommes les plus aptes à survivre. » Un Darwin, un Cancrelat-Darwin prouvera : « Nous sommes les plus aptes, parce que nous avons survécu. C'est la survie du plus apte. »

L'homme s'est suicidé : il s'est détruit. La connaissance sans amour est dangereuse, parce que sa racine même est empoisonnée.

L'amour maintient l'équilibre ; il ne permet jamais à la connaissance d'aller trop loin, aussi ne devient-il jamais destructeur. La science est connaissance sans amour, c'est là son danger. Mais c'est une approche valable, parmi d'autres. L'objet, la matière peuvent être connus sans amour — qui là n'est pas nécessaire. Mais la vie n'est pas seulement matière. La vie est imprégnée de quelque chose qui la transcende immensément. Si cette transcendance est négligée, alors la science se transforme peu à peu, automatiquement, en technologie. Elle devient mécanique. De plus en plus, elle devient un moyen pour exploiter la nature, pour manipuler la nature. L'origine même de la science vient de cette idée : comment conquérir la nature. C'est une idée aberrante.

Nous ne sommes pas séparés de la nature, comment pourrions-nous la conquérir ? Nous sommes la nature, alors qui va conquérir quoi ? C'est absurde. Par cette absurdité, la science a détruit beaucoup de choses : la nature entière est détruite, le climat est empoisonné, l'air, l'eau, les mers, tout est pollué. L'harmonie tout entière est détruite, l'écologie est continuellement détruite. Je vous en prie, souvenez-vous-en — c'en est assez, plus qu'assez.

N'appliquez pas la science à l'intérieur. Si l'application de la méthodologie scientifique a été si dévastatrice pour la nature extérieure, elle va l'être davantage encore pour la nature intérieure — car vous allez vers quelque chose de plus subtil. Même pour la nature extérieure, il faut trouver une autre sorte de connaissance, qui soit enracinée dans l'amour ; mais pour le cœur le plus intime de votre être, le plus subtil, le transcendant, le savoir n'est pas du tout nécessaire. L'innocence est requise, l'innocence dans l'amour, alors vous connaîtrez l'intérieur, alors vous connaîtrez l'intériorité de votre être, la subjectivité.

Mais l'Occident est obsédé de technologie. Il semble que la technologie ait réussi dans la nature et que nous soyons devenus plus puissants. Mais c'est une idée fallacieuse ; nous ne sommes pas devenus plus puissants ! Nous devenons chaque jour plus faibles parce que les ressources naturelles s'épuisent. Tôt ou tard la Terre sera vide, elle ne

donnera plus rien. Nous ne devenons pas puissants, nous devenons chaque jour de plus en plus faibles. Nous sommes sur notre lit de mort. De la façon dont elle s'est conduite avec la nature, l'humanité ne peut survivre plus de cinquante ans, soixante ans, cent ans au plus, c'est-à-dire rien. S'il n'y a pas de Troisième Guerre Mondiale, alors ce sera un suicide lent. D'ici cent ans, nous aurons disparu, sans laisser de trace.

Et l'homme ne sera pas le premier à disparaître. Bien d'autres animaux, très forts, ont disparu de la terre. Ils sillonnaient la terre, ils en étaient les rois, plus grands que l'éléphant. On ne les trouve plus nulle part. Ils croyaient qu'ils étaient devenus très puissants. Ils étaient immenses, dotés d'une puissante énergie, mais alors la terre ne put plus leur fournir leur nourriture. Ils devinrent de plus en plus grands, jusqu'au moment où la terre ne put plus les nourrir. Ils durent mourir.

La même chose arrive à l'homme : l'homme croit devenir de plus en plus puissant, il peut atteindre la lune, mais il détruit la terre. Il détruit toute possibilité de vie future. Lentement l'humanité est en train de disparaître. Je vous en prie, n'appliquez pas votre technologie à l'intérieur ; vous avez fait assez de mal. L'illumination ne peut être réduite à une technologie.

Donc, première chose : le voyage intérieur est celui de l'innocence, non celui du savoir ; certainement pas celui de la science ; absolument pas celui de la technologie. Il dépend plus de l'amour, de l'innocence, du silence. La méditation n'est pas une technique, en réalité. Je dois parler en termes de technique parce que vous ne pouvez rien comprendre d'autre que ce qui est technique. Mais la méditation n'est pas du tout une technique. La méditation n'est pas quelque chose que vous faites. On "tombe" en méditation, comme on "tombe" amoureux. La méditation est quelque chose où vous pouvez être, mais que vous ne pouvez faire. Le *faire* cesse.

Comment pourrait-il y avoir une technologie du non-faire ? La technologie se réfère à l'action, il faut faire quelque chose. La méditation n'est pas quelque chose que

vous faites. Ce n'est que lorsque l'auteur de l'action disparaît et que vous êtes totalement détendu, sans rien faire, dans un profond abandon, dans un profond repos... qu'il y a méditation. Alors la méditation fleurit. C'est la floraison de votre être. Elle n'a rien à voir avec le devenir. Ce n'est pas un accomplissement, ce n'est pas une amélioration, c'est juste être ce que vous êtes déjà. Quelle technique faut-il pour cela ?

Les gens sont insensés ; c'est pourquoi il faut parler de techniques. Si vous comprenez, rien n'est nécessaire. Simplement être silencieux et simplement être vous-même, sans bouger, sans bouger du tout, et vous verrez la bénédiction, la méditation. Lorsque cette méditation est devenue un courant si spontané que vous n'avez, pour cela, même pas besoin de vous asseoir dans une certaine position, de trouver un petit coin dans votre maison où personne ne vous dérange, lorsque sur la place du marché, elle est aussi là — en parlant, en marchant, en agissant, en mangeant, elle est là — lorsqu'elle est toujours là, même lorsque vous dormez, elle est là, vous continuez à la sentir, elle continue comme la respiration ou le battement du cœur, c'est ce que Kabir appelle *sahaj samadhi*: l'extase spontanée. Elle n'a besoin d'aucune technique. Seulement de spontanéité, de naturel, de simplicité.

C'est pourquoi je vous dis : Bénis sont les ignorants, car le Royaume de Dieu est à eux. Devenez innocent, devenez ignorant. Ne restez pas empli de savoir.

Mais, c'est ce qui est en train d'arriver en Occident. On essaye maintenant de manipuler le mental, on essaye de créer des mécanismes pour manipuler le mental. Cela sera bien plus dangereux que la science. Car une fois que vous savez manipuler le mental de l'homme, vous le réduisez à un automate : voilà ce qui va arriver. Une fois que vous savez que l'homme et son mental peuvent être manipulés, totalement manipulés, alors toute liberté disparaît, toute individualité disparaît. Alors on pourra à votre insu, placer des électrodes dans votre cerveau, et on pourra vous manipuler de Delhi, de Moscou, de Washington, de n'importe quelle capitale. On pourra vous manipuler par de simples

ondes radio. Le pays tout entier pourra être dirigé, et personne ne verra d'où viennent les ordres — ils viendront de l'intérieur de vous-même. Il y aura là une électrode ; par de simples ondes radio, on pourra vous diriger, et vous obéirez automatiquement. Toute liberté disparaîtra. A tout moment, on pourra vous hypnotiser. On pourra vous induire dans n'importe quelle hallucination et vous y croirez : ce sera si réel — et cela viendra de l'intérieur de vous. Alors de Delhi, de Moscou, de Washington, de Londres, des capitales... Il ne sera plus nécessaire d'avoir une police et des magistrats, c'est trop onéreux. Ils sont comme les chars à bœufs — inutiles. Une meilleure technologie sera disponible ; plus besoin d'entretenir tous ces gens pour vous contraindre, plus besoin même du prêtre pour enseigner la morale et la religion. Des capitales, on pourra donner l'ordre d'être heureux — et vous serez tous heureux ; d'être tous satisfaits — et vous vous sentirez tous satisfaits. Vous pourrez mourir, être affamé, mais vous vous sentirez content. Vous aurez beau vous trouver sur votre lit de mort, souffrant, si l'on vous dit d'être heureux et qu'il n'y a pas de mort, vous croirez que vous êtes heureux et qu'il n'y a pas de mort... Et ceci viendra de l'intérieur de vous.

Il existe aussi des mécanismes qui permettent de créer des ondes alpha dans votre mental, par simple stimulation électrique. C'est dangereux, car cela ne vous permettra pas de connaître la réalité. Et ces ondes alpha seront créées de l'extérieur ; elles ne seront pas vraies, elles ne seront pas réelles. Et Dieu disparaîtra. Alors, il n'y aura plus besoin de Dieu. Vous ne serez pas malheureux, pourquoi donc chercher le bonheur ? Et vous croirez à des dogmes — quel que soit le dogme du moment, suivi par vos politiciens et vos prêtres — vous croirez à ce dogme, vous y croirez absolument, et il n'y aura aucun doute. Le scepticisme disparaîtra. C'est un pas dangereux.

La méditation ne doit pas être réduite à une technologie, et il est impossible de réduire l'éveil.

L'éveil signifie conscience, être témoin. L'éveil n'est ni l'éveil du corps, ni l'éveil du mental. Il est l'éveil de l'au-delà. Le corps peut être manipulé par des appareils, le

mental peut être manipulé par des appareils, mais votre âme est au-delà et ne peut être manipulée par aucun appareil, quel qu'il soit.

Vous dites : « En Occident, beaucoup de personnes ont entrepris de créer une science ou technologie de l'illumination. » Ces personnes sont criminelles. Ces personnes sont dangereuses, évitez-les. Ces mêmes personnes ont entrepris de créer la technologie il y a deux cents ans. Elles ont détruit la nature, maintenant elles se tournent vers la conscience. Elles la détruiront aussi.

Actuellement, dans le monde entier, un mouvement en faveur de la protection de l'environnement, de la nature se déploie. Mais c'est trop tard. Il n'y a plus grand-chose à faire maintenant. Et ces gens qui militent en faveur de l'écologie ont l'air éco-cinglés, une autre sorte de témoins de Jéhovah — des fanatiques, menant une lutte désespérée pour quelque chose qui semble impossible.

Avant que la plaie de la technologie n'atteigne la conscience humaine, arrêtez-la. Etouffez-la dans l'œuf.

Vous dites aussi : « Cela correspond certainement à un besoin réel. » Non, certainement pas. Il n'y a pas de besoin. « Mais comment en voyez-vous la réalisation ? » Cela n'est pas possible non plus. Mais l'homme est dangereux : plus une chose est impossible, plus elle l'attire et le défie. Quand Edmund Hillary atteignit le sommet de l'Everest, quelqu'un lui demanda : « Pourquoi avez-vous tenté cela ? A quoi cela sert-il ? Pourquoi ? » Edmund Hillary répondit : « Il fallait que je le fasse, parce que l'Everest est là. Parce qu'il est là, il fallait que je le fasse. Il se dresse comme un défi. » Ce qui est invincible est un défi pour l'ego de l'homme.

Ce n'est pas possible ; naturellement, cela n'arrivera jamais — mais cette impossibilité même peut devenir un défi pour ces fous et ces obsédés qui veulent tout réduire à la technique. Ils ne peuvent pas créer une technologie de l'éveil. C'est absolument impossible, par la nature même des choses. Mais ils peuvent créer une technologie capable de manipuler le mental et même de tromper les gens et créer une illusion de l'éveil.

C'est ce qui se produit avec les drogues : les drogues sont devenues une technologie de l'éveil. Et le gourou des drogues, Ginsberg, parle comme si tous les mystiques du monde disaient les mêmes choses, essayaient de vous donner la même vision que celle induite par le LSD, ou la psylocibine, ou la marijuana. C'est absurde. Aucune drogue ne peut vous conduire à l'éveil, mais les drogues peuvent créer une illusion d'éveil.

« Est-ce irresponsable de s'engager dans une telle entreprise sans avoir atteint l'état d'éveil ? »

Seuls ceux qui n'ont pas connu l'éveil peuvent tenter cela. Ceux qui savent ne peuvent même pas envisager cette possibilité. Et c'est irresponsable.

Certaines méthodes ne sont que de la technique, du savoir sans amour — le danger est là. Elles changent les gens en robots.

Rappelez-vous toujours que la liberté est le but ; *moksha*, l'absolue liberté, est le but. Vous pouvez transformer les êtres humains en robots ; ils seront moins malheureux. Comment être malheureux, d'ailleurs, quand on est un robot ? Une machine n'est jamais malheureuse ; bien sûr, elle n'est jamais heureuse non plus, mais jamais malheureuse. Et en cela, de nouveau, il est très difficile de faire une distinction — car une méthode peut être employée avec amour et alors elle a un sens ; et la même méthode peut être employée sans amour, et elle devient dangereuse. Il est très difficile de voir de l'extérieur si la méthode est employée avec ou sans amour.

Certaines méthodes prennent des éléments de diverses écoles : un peu de Gurdjieff, un peu de soufisme, un peu de spiritualité tibétaine, indienne, japonaise. C'est très éclectique. Il n'y a pas d'harmonie, pas de centre. Ce n'est qu'une accumulation, une foule, pas une famille — car les techniques viennent de différentes écoles.

Une technique soufie est forcément différente d'une technique zen. Toutes deux fonctionnent, mais chacune dans son propre système. C'est comme si vous preniez une pièce d'une voiture, et que vous essayiez de la fixer sur une voiture d'une marque différente.

Elle ne marche pas et vous vous étonnez : « Pourquoi ne marche-t-elle pas ? » Cela marchait dans la première voiture ; il y avait une harmonie, elle était faite pour cette voiture. Une méthode zen est efficace dans une philosophie zen ; une méthode soufie est efficace dans une philosophie soufie ; une méthode tibétaine est efficace dans le bouddhisme ésotérique tibétain ; une méthode de yoga est efficace dans le système de Patanjali. Vous ne pouvez simplement choisir ces méthodes n'importe où ; c'est comme si vous fabriquiez une voiture avec quelques pièces d'une Rolls Royce, quelques pièces d'une Lincoln, quelques pièces d'une Cadillac et quelques pièces d'une Fiat — et vous mélangez toutes ces pièces. Votre voiture est dangereuse... Pour commencer, elle ne va nulle part, et vous avez de la chance si elle ne démarre pas. Si elle démarre, vous n'avez vraiment pas de chance.

Certaines méthodes puisent dans différentes écoles, elles sont avides, éclectiques ; mais il n'y a pas de centre. Ce n'est pas un orchestre, c'est la cacophonie d'un marché.

Première chose : si vous les suivez trop, vous ne parviendrez pas à votre centre. Vous ferez de nombreuses expériences périphériques, mais vous ne parviendrez jamais à votre centre. Et toutes vos expériences, loin de former une famille, seront fragmentaires. Et c'est dangereux, vous pouvez tomber en morceaux.

Deuxième chose : il n'y a pas d'amour parce qu'il n'y a pas de centre — et l'amour ne vient que du centre. Cette collection de méthodes est sans âme. Vous pourrez devenir très, très compétent dans ces méthodes, et pourtant vous verrez que votre cœur ne s'épanouit pas. Vous deviendrez efficace, mais vous n'atteindrez pas la félicité. Vous pourrez devenir moins malheureux, moins tendu, plus capable de vous contrôler, vous pourrez acquérir un ego plus fort, mais vous n'aurez pas d'âme.

Les méthodes sont toutes valables prises dans leur propre contexte. Mais certaines méthodes n'ont pas encore de philosophie, pas d'harmonie. Accumuler des techniques différentes n'est pas une manière de créer l'harmonie ; la manière, c'est juste l'opposé. Le bouddhisme est né quand

Bouddha s'est éveillé. Le centre vint d'abord, puis il commença à créer quelques méthodes pour aider ceux qui n'étaient pas encore éveillés, pour les aider à parvenir au centre qu'il avait déjà atteint. Le centre vint d'abord, puis la périphérie.

Il en est de même avec Djalal-al-din Rumi : d'abord il s'éveilla, et lorsqu'il s'éveilla, il était en train de danser, de tournoyer — non pour s'éveiller. Il aimait simplement tournoyer, cela lui apportait la paix. Ce fut une coïncidence. Tandis qu'il tournoyait, il s'éveilla. Une fois éveillé, il se demanda comment aider les gens ; le centre vint d'abord. Ce n'est qu'ensuite qu'il élabora les méthodes soufies. Il en fut de même avec Patanjali.

Avec ces méthodes d'accumulation, c'est tout différent. Il n'y a pas d'être illuminé au centre ; il y a, certes, une personne très intelligente qui a rassemblé de nombreuses méthodes, de nombreuses sources, de nombreuses directions et de nombreuses traditions — mais il n'y a pas de centre. Ce n'est qu'une périphérie. Ainsi ceux qui s'engagent dans de telles méthodes se sentiront bloqués, tôt ou tard. Cela vous mènera jusqu'à un certain point, et là vous verrez : il n'y aura pas de croissance. Et vous vous dessécherez, comme un désert... car si l'amour ne circule pas, il n'y a pas de fleurs, les arbres ne poussent pas, les rivières ne coulent pas. L'ultime floraison est toujours celle de l'amour.

Vous avez dit un jour que vous étiez un égoïste. Un autre jour, qu'un égoïste ne pouvait être heureux, et vous dites que vous êtes heureux. Pouvez-vous vous expliquer, s'il vous plaît ?

N'écoutez jamais ce que je dis ! Regardez-moi simplement, écoutez. Ne vous préoccupez pas trop de mes paroles. Regardez directement : pouvez-vous voir un quelconque ego dans la personne qui est assise ici et qui vous parle ? Ne vous souciez pas trop de ce que je dis. En fait, seule une personne absolument sans ego peut dire : « Je suis le plus grand égoïste du monde. » D'ordinaire, l'ego essaye de se cacher. Si vous dites à quelqu'un : « Vous êtes un égoïste »,

il se sentira offensé. Il se peut qu'il le soit, mais il se sentira offensé. Plus il l'est, plus il se sentira offensé. L'ego désire fonctionner à partir de l'inconscient, à partir de la zone sombre. Jamais il ne vient à la lumière. Je puis vous dire que je suis le plus grand égoïste du monde, parce qu'il n'y a pas de problème.

Et je vous ai dit que mon ego inclut tout. Comment un ego peut-il tout inclure ? L'ego doit exclure, sinon sa définition est perdue. L'ego doit dire : Vous êtes vous et je suis moi, et je suis plus haut et plus grand que vous. L'ego dépend d'une définition, d'une démarcation. Quand j'ai dit que je vous inclus tous, que mon ego est si vaste qu'il inclut tout — il n'exclut rien, même pas le diable — alors le « vous » disparaît. Et quand le « vous » disparaît, comment le « je » peut-il exister ?

Mais la question vient d'un Anglais. C'est naturel. Les Anglais n'ont pas le sens de l'humour. Il a pris cela au sérieux ; les Anglais sont des gens sérieux. Il a dû se dire : « Cet homme se contredit. »

Je ne suis pas une personne sérieuse. J'ai le droit de me contredire.

On dit que chaque fois qu'on lui raconte une blague, l'Anglais rit trois fois. D'abord quand il écoute la blague — et bien sûr, il ne la comprend jamais — il rit juste pour être poli, afin que l'autre ne se sente pas vexé. Puis il rit une deuxième fois, au milieu de la nuit, quand il saisit la blague. « C'est cela ! » dit-il et il rit. Enfin il rit une troisième fois de son propre ridicule — rire de cette blague au milieu de la nuit, que c'est sot et peu anglais !

La curiosité et une intense soif d'atteindre le but éternel m'ont amené ici. Des gens curieux et soupçonneux ne peuvent-ils devenir de bons disciples ? Le conseil que vous m'avez donné de quitter immédiatement ce lieu semble plutôt dur.

Tout d'abord : la curiosité et une soif intense ne vont jamais de pair. La curiosité n'est jamais une soif. La curiosité est infantile : on veut simplement savoir. C'est comme

une démangeaison — rien de sérieux n'est impliqué, vous n'êtes pas prêt à payer quoi que ce soit. Vous êtes simplement curieux. Vous n'êtes pas sérieux, ce n'est pas une profonde soif en vous. Ce n'est pas cela qui va changer votre style de vie, votre chemin, votre être. Vous voulez savoir, en passant, vous n'êtes pas vraiment concerné.

Beaucoup de gens viennent à moi et m'interrogent : « Qu'en pensez-vous ? Dieu existe-t-il ou non ? » Le seul fait de poser une telle question montre qu'il s'agit d'un homme très stupide. La question est si vaste, si inexprimable, que si vous avez vraiment soif, vous serez dans l'impossibilité de la verbaliser. Vous pourrez gémir, vous pourrez pleurer, mais vous ne serez pas capable de la formuler. La question est si vaste, si énorme... Comment pourriez-vous la prononcer ? La prononcer la rend déjà profane, c'est un sacrilège. La question est si sacrée, si sainte, qu'elle vous fait frissonner, mais vous ne pouvez la formuler.

J'en vois aussi qui viennent, commencent à trembler et disent : « Nous ne savons pas ce qu'il faut demander. » Parfois quelqu'un vient à moi et dit : « Bhagwan, que devrais-je demander ? » Voilà un homme d'une qualité totalement différente. Il ne peut même pas formuler sa question — la vie est si vaste, comment la réduire à une question ? Cela aurait l'air infantile. Les questions et les réponses n'existent que dans les écoles, pas dans la vie.

Quelqu'un vient et demande : « Dieu existe-t-il ? » et il s'attend à une réponse, oui ou non. On vous a appris dans vos écoles, collèges et universités, à répondre, à répondre à tout et à rien. On ne vous a jamais appris à questionner, souvenez-vous-en, mais à répondre. Vos textes d'examens vous donnent simplement quelques questions ; vous devez répondre. On attend de vous une réponse. Ce n'est pas la question qui est importante, mais la réponse — « Dieu existe-t-il ? » — et là, vous attendez. Il ne peut, bien sûr, y avoir que deux réponses, oui ou non. Mais cela aura-t-il un sens de dire : « Oui, Dieu existe » ? Cela résoudra-t-il quoi que ce soit ? Vous avez déjà dû entendre cette réponse. Ou si l'on répond : « Non, Dieu n'existe pas », cela vous aidera-t-il le moins du monde ? Cette réponse aussi, vous l'avez

déjà entendue ; vous connaissez les deux réponses. Que demandez-vous ?

Il vaut mieux être silencieux, il vaut mieux frissonner. Il vaut mieux gémir et pleurer, il vaut mieux ouvrir votre cœur. Votre intensité, votre soif, ne sera pas de la curiosité. La curiosité ne va jamais avec une soif intense. Et vous dites : « La curiosité et une intense soif d'atteindre le but éternel m'ont amené à votre camp. » Je ne le crois pas. Il se peut que la curiosité vous ait amené ici. Et cette personne a posé des questions stupides ; elle a dû poser au moins cent questions en dix jours.

Une soif intense transformera toutes les questions en une seule. Si votre soif est intense, alors toutes les questions se réduisent à une question et cette question est : « Qui suis-je ? » Tout le reste est insignifiant.

Une personne qui a soif ne se soucie pas de Dieu, ni de savoir s'il y a un ciel et un enfer, des vies passées, un karma et une réincarnation. Tout son problème se résume à : je ne sais pas qui je suis. C'est la première et la dernière question : « Je dois savoir cela, si je le sais, alors tout le reste est secondaire, et peut être connu ; mais si je ne me connais pas moi-même, à quoi bon connaître quoi que ce soit d'autre ? » Lorsqu'il y a passion pour la vérité, alors vous n'avez qu'une seule question : Qui suis-je ? Et dans les cent questions que cet homme a posées, il n'y a pas eu une seule question se rapportant à « Qui suis-je ? » Jamais il n'a posé cette question. Cet homme est curieux ; et il dit « ... d'atteindre le but éternel » — il est également avide.

Vous ne vous connaissez pas vous-même et vous désirez le but éternel. L'avidité, l'ego : ils désirent le monde, et aussi l'autre monde. Ils désirent l'argent, un plus gros compte en banque, de plus grandes maisons, de plus grandes voitures, puis ils commencent à désirer Dieu et le paradis. Tout doit être entre leurs mains, à ces gens avides.

Vous devez savoir qui vous êtes, et quand vous le savez, l'éternel se révèle. Ce n'est pas en saisissant l'éternel que vous vous connaissez vous-même, non. Vous ne pouvez saisir l'éternel. Vous êtes si petit. Imaginez-vous : un homme, un homme sans importance, songeant à saisir l'éternel !

Une petite fièvre peut vous tuer : 37, 38 degrés, ça va ; 3 ou 4 degrés de plus, et vous disparaissez, vous n'existez plus. Vous ne pouvez exister au-delà de 44 degrés, et vous voulez saisir l'éternel ?

Vous ne pouvez exister sans respirer plus de quelques minutes, huit minutes — et vous voulez saisir l'éternel ?

Un corps qui meurt déjà... Dès le moment où vous êtes né, votre corps meurt. Soixante-dix ans ne sont rien dans cette procession atemporelle, dans cette éternité. Un homme qui va vivre soixante-dix ans veut saisir l'éternité ? Une si petite tête — où y logerez-vous l'éternité ? Autant s'efforcer de mettre la mer entière dans une cuillère.

J'ai entendu parler d'un grand philosophe ; cela devait être Aristote. Je ne le sais pas exactement, mais je le suppose.

Il se promenait sur la plage au soleil matinal, et il vit un fou. Cet homme avait l'air fou. Il transportait l'eau de la mer dans une cuillère, et la versait. Il avait creusé un trou, il courait à la mer et faisait d'incessants allers et retours. Aristote le vit et se dit : « Que fait-il ? » Il s'approcha et lui demanda : « Que faites-vous ? » L'homme répondit : « J'ai décidé de vider tout l'océan dans ce trou. » « Es-tu devenu fou ? lui demanda Aristote. Avec cette cuillère à café ? Et dans ce petit trou ? Et ce vaste océan ? » Le fou se mit à rire et dit : « Je pensais que c'était toi le fou. J'ai entendu dire que tu veux comprendre la vérité éternelle. Dans cette petite tête ? Lequel de nous deux est fou ? »

Cet homme devait être un grand voyant. Il choqua beaucoup Aristote, mais il avait raison. La vérité choque toujours. Ne soyez pas avide de vérité, car la vérité ne vient que lorsque vous n'êtes pas avide. Et quand vous n'êtes pas avide, vous n'êtes pas petit. L'avidité vous rend petit. Lorsque toute avidité disparaît, vos frontières disparaissent. Alors vous n'êtes pas un petit trou à côté de l'océan. Alors l'océan est un petit trou à côté de vous... lorsque l'avidité n'est plus. La vérité n'est pas quelque chose que vous devez posséder, c'est quelque chose qui doit vous posséder. Vous devez laisser faire.

Mais cet homme est encombré de savoir, et le savoir ne laisse jamais entrer la vérité. Dans toutes ses cent questions, il a montré son savoir : toutes les écritures qu'il connaît, tout ce qu'il a entendu, tout ce qui a été mis dans sa tête.

« Des gens curieux et soupçonneux ne peuvent-ils devenir de bons disciples ? » Une personne curieuse, soupçonneuse, ne peut même pas devenir un bon adepte. Elle est loin d'être un bon adepte, car pour suivre quelqu'un, vous devez être en confiance. Pour suivre quelqu'un dans l'inconnu, vous devez au moins avoir un peu de confiance. Et cet homme ne connaît pas la confiance. Il est soupçonneux, mais il ne connaît pas la confiance. Le doute ne peut pas vous conduire dans le voyage intérieur. Le doute est bon dans la science, la science dépend du doute... Le doute est une méthode dans le monde de la science. Si vous avez confiance, vous n'avancerez pas dans la science ; vous devez vous méfier. La science est une méthode d'inimitié ; elle repose sur l'antagonisme.

La religion, le mysticisme, sont totalement différents, diamétralement opposés. Dans ce domaine, la confiance est la méthode, non le doute. Si vous avez confiance en moi, vous pouvez venir avec moi. Il n'y a pas d'autre voie.

Et le questionneur dit : « Le conseil que vous m'avez donné de quitter votre camp immédiatement, semble plutôt dur. »

Dur, vous dites dur ? Alors vous ne savez rien des Maîtres. Ce n'est pas dur ! c'est très poli... Avez-vous entendu parler des Maîtres zen ? Si vous aviez posé la même question à un Maître zen, il vous aurait sauté dessus. Il vous aurait roué de coups. Il vous aurait jeté hors de l'ashram. Un jour, je le ferai ; attendez ; pourquoi aurais-je Sant, Kamal et Gurudayal ? Ils feront le travail. Attendez encore un peu, faites-moi encore un peu confiance, et vous verrez.

Dur, dites-vous ? Ce n'est pas dur ; c'est de la simple compassion pour vous.

Vous en avez besoin, vous le méritez — car une personne imbue de savoir a besoin de chocs, d'électrochocs. Je ne suis

pas ici pour vous remplir encore plus de savoir, je suis ici pour vous aider à laisser tomber tout votre savoir. Ce travail, c'est comme devoir réveiller quelqu'un qui dort profondément. Bien sûr, c'est dur. Ne l'avez-vous pas vu vous-même ? Quand le réveil sonne tôt le matin et que vous vous préparez pour la Méditation Dynamique et que vous avez envie de dire : « Qu'elle aille au diable » et vous voulez jeter le réveil. C'est dur.

Un Maître est un réveil. Un Maître doit être choquant : il doit vous secouer jusqu'à vos racines mêmes, car il doit déraciner votre mental et vous transplanter dans un monde totalement différent. Il doit changer votre niveau d'être. Ce n'est pas facile, c'est ardu. C'est également douloureux. Cela nécessite un sacrifice. Si vous êtes prêt au sacrifice, alors, restez ici. Sinon, quittez-moi — car vous perdrez votre temps et le mien. Si vous êtes prêt à traverser toute cette souffrance qui est une nécessité, ce sacrifice...

Ce mot « sacrifice » est très beau. Il signifie : rendre quelque chose saint, le rendre sacré. Si vous êtes prêt à recevoir mes chocs dans une profonde confiance, dans l'amour, ils deviendront sacrés. Alors ma dureté ne sera plus ressentie comme dureté, mais comme compassion. Vous sentirez que je parlais ainsi parce que j'avais tant d'amour. Sinon, pourquoi m'en soucierais-je ?

Vous, Bouddha, Jésus, etc., êtes tous des hommes. Vous dites que les femmes sont plus proches du non-mental. Pourquoi avez-vous choisi un corps d'homme ? Pourquoi n'y a-t-il pas de Maîtres qui soient des femmes ?

Cette question est posée par une femme « féministe ». C'est significatif. Il faut comprendre la question.

Qu'une femme soit un grand Maître n'a jamais été dans le passé, et il n'en sera jamais ainsi dans le futur non plus. La raison en est que l'esprit féminin, de par sa nature même, n'est pas agressif. Et pour être un Maître, il faut être agressif. Cela n'a rien à voir avec la phallocratie. Cela n'a rien à voir avec une société à prédominance masculine.

Votre question est à peu près celle-ci : Pourquoi l'homme est-il toujours le père, et jamais la mère ? On ne peut rien y faire, c'est naturel. C'est arrivé une seule fois : laissez-moi vous raconter cette anecdote.

Un prêtre était à l'hôpital ; il devait subir une opération pour déterminer la cause de ses douleurs abdominales. En même temps arriva une jeune femme célibataire qui donna le jour à un garçon que, expliqua-t-elle au docteur, elle ne désirait pas garder.

Le médecin, fort avisé, s'approcha du lit du prêtre, alors qu'il s'éveillait de son opération, et lui expliqua qu'un miracle s'était produit : Dieu lui avait donné un fils. Le prêtre, tout d'abord choqué, prit le bébé dans ses bras et s'inclina en prière, remerciant Dieu du miracle.

Que faire d'autre ?

Plusieurs années passèrent. Le prêtre et le garçon vivaient ensemble comme père et fils. Le temps vint pour le garçon de quitter la maison pour aller au collège. La veille de son départ, le prêtre s'approcha du garçon et lui dit d'une voix bouleversée : « Mon fils, j'ai une terrible confession à te faire. » Le garçon intrigué leva les yeux tandis que le prêtre poursuivait. « Je t'ai toujours fait croire que j'étais ton père. Eh bien, mon fils, ce n'est pas vrai. Je suis ta mère. L'évêque est ton père. »

Seul l'esprit mâle peut être un Maître. Etre un Maître signifie être agressif. Une femme ne peut être agressive. La femme, de par sa nature même, est réceptive. Une femme est une matrice, c'est pourquoi la femme peut devenir la meilleure disciple qui soit. C'est très difficile pour un homme de devenir disciple, mais c'est très simple pour une femme.

La relation Maître-disciple est une relation homme-femme. Il se peut que vous n'ayez pas considéré la chose ainsi, mais essayez de le faire. Le disciple est réceptif, le disciple est une matrice. C'est pourquoi il est très difficile pour des hommes de devenir disciples — une certaine répugnance, une certaine résistance, un certain combat, un certain ego subsiste. C'est très difficile pour un homme de devenir disciple. Les plus grands disciples ont toujours été

des femmes : Marie-Madeleine a été la plus grande disciple de Jésus. Mais elle ne put devenir un apôtre, elle ne put devenir un Maître. Oui, Bouddha aussi a été entouré de femmes merveilleuses, extrêmement capables. Mahavir également : il avait quarante mille *sannyasins* — trente mille femmes, dix mille hommes. La proportion a toujours été celle-ci. Quatre disciples viennent, trois sont des femmes, un seul est un homme. Et celui-là n'est pas très sûr : il se peut qu'il soit venu pour les femmes, pas pour le Maître. C'est toujours le danger.

Mais les plus grands Maîtres ont toujours été des hommes. C'est un paradoxe, mais c'est ainsi — car un Maître doit s'extérioriser de mille et une manières pour travailler sur vous. Un Maître doit s'extérioriser — pour vous aider, pour tenir votre main, pour vous protéger, pour vous choquer, pour vous tirer dans l'inconnu, pour vous pousser. Il doit faire mille et une choses qui sont agressives ; voilà pourquoi. Cela n'a rien à voir avec le conflit homme-femme. Cela n'a rien à voir avec la société phallocrate. Même à l'avenir, lorsque l'égalité sera parfaitement établie, l'homme sera le père et la femme sera la mère. Il n'y a pas de miracles.

Tout est parfait, mais la Troisième Guerre Mondiale se dessine. Vous dites : N'essayez pas de changer le monde, mais juste derrière le portail de l'ashram, un enfant de mendiant a l'air de mourir de faim. Que faire ?

« Tout est parfait, mais la Troisième Guerre Mondiale se dessine. » Cela aussi sera parfait. Elle tuera radicalement. Ce sera une guerre totale, une guerre parfaite, la plus parfaite qui ait jamais été.

Maintenant le problème se pose : la guerre mondiale arrive, et que faites-vous ici ? Vous méditez ? Vous devriez aller dans le monde et empêcher la guerre mondiale. Pouvez-vous faire cela ? Est-il possible de l'empêcher ? Est-il possible d'y faire quoi que ce soit ? Vous gaspillerez votre vie. Votre vie est très courte. Ces quelques instants sont très précieux — et jamais ils ne furent aussi précieux, car

la Troisième Guerre Mondiale arrive. Avant, il y avait toujours le temps. Maintenant, il semble qu'à chaque instant, le temps peut s'arrêter. Cela peut arriver demain matin, n'importe qui peut perdre la tête.

Richard Nixon, lorsqu'il se trouva en difficulté après le « Watergate », songea à créer une Troisième Guerre Mondiale. Il possédait la clé pour déclencher le phénomène et naturellement, il était très anxieux, angoissé. Et je dois dire une chose en faveur de cet homme, c'est qu'il résista à la tentation. Il aurait été très facile de déclencher la guerre et il serait devenu le dernier Président des Etats-Unis... chèrement perdu... et il serait resté dans l'histoire. Il aurait été le personnage le plus historique de tous. Bien sûr, il n'y aurait eu personne pour écrire l'histoire ; ceci est une autre question. Et il aurait été préférable, au moins pour lui, de ne pas être dans une telle disgrâce. Il aurait pu sauver son ego. Ceci au moins doit être dit en faveur de cet homme : il résista à la tentation, ce qui ne fut pas très facile. Il aurait simplement pu commencer à lancer des bombes atomiques sur Moscou. En quinze minutes seulement, il n'y aurait plus eu sur terre âme qui vive.

Nous avons la capacité de tuer la terre entière sept fois. Nous avons le pouvoir de super-tuer. Chaque personne sur cette terre peut être tuée sept fois ; la quantité nécessaire de bombes atomiques et à hydrogène est prête, stockée, en attente. A n'importe quel moment, un politicien peut devenir fou — et les politiciens sont des fous. Ils ne sont pas très sains ; sinon pourquoi donc feraient-ils de la politique ? Vous êtes assis sur un volcan. Jamais auparavant le danger n'a été aussi grand. Et vous vous dites : Qu'est-ce que je fais ici ? De la méditation ? Que pouvez-vous faire d'autre ?

Méditez pendant qu'il en est encore temps. Si le volcan explose, et si vous mourez en méditant, vous connaîtrez le goût de l'immortel. Et si, dans le monde, beaucoup de gens décident de méditer, il se peut que la Troisième Guerre Mondiale n'arrive jamais. Car ceci a été observé maintes fois au cours des siècles : si dans un village d'une centaine d'habitants, une seule personne commence à méditer, toute

la qualité de conscience du village change — un pour cent seulement — car cette seule personne entre en contact avec les cent personnes du petit village. Elle est reliée à chacun : l'un est son oncle, l'autre est quelque chose d'autre ; l'un est son frère, l'autre lui est relié par sa femme. Elle est reliée, elle fait partie d'un réseau. Elle commence à vibrer d'une énergie différente, l'énergie méditative. Toute la qualité de conscience du village change grâce à la méditation d'une seule personne. Si un pour cent seulement de l'humanité commence à méditer, il est possible que la Troisième Guerre Mondiale soit évitée. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Pourquoi, tout d'abord, les gens sont-ils si violents qu'ils doivent sans cesse se battre ? Sur une période de trois mille ans, il y a eu quinze mille guerres, cinq guerres par an. L'humanité entière semble folle : nous n'avons fait que nous battre et rien d'autre. Et maintenant, ces trois mille ans de violence atteignent un crescendo — la guerre finale, la guerre totale. Vous voudriez aller dans le monde et convaincre les politiciens, ou organiser une marche de protestation sur Washington ou Moscou. Ce n'est pas cela qui va arranger les choses. Car l'avez-vous remarqué ? — les gens qui se joignent aux marches de protestation sont très violents. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Leurs cris, leurs slogans, ce sont tous des gens violents et agressifs. Peut-être sont-ils pour la paix, mais ils sont prêts à se battre pour elle. C'est là le problème, se battre. Que ferez-vous ? Vous commencerez à crier, vous inventerez des slogans, et vous vous échaufferez ; vous commencerez à vous battre.

C'est ce que les politiciens ont toujours fait. Moscou n'est pas pour la guerre, Washington non plus. Les communistes disent : nous devons préparer la guerre parce que nous voulons la paix dans le monde ; et les capitalistes disent la même chose. Les capitalistes, les communistes et les fascistes ne sont pas différents, tous préparent la guerre et tous disent qu'ils préparent la paix. Et vous faites une marche de protestation, vous êtes une personne violente.

La seule vraie marche de protestation c'est : méditez, asseyez-vous en silence, et créez une énergie méditative.

Une fois, dans un ashram, eut lieu un concours, un concours écrit, pour décrire la personne méditative. Et bien sûr, comme on peut s'y attendre, Mulla Nasrudin en fut le gagnant. Sa description est vraiment belle. Voilà comment Mulla Nasrudin expliqua la différence entre une personne méditative et celle qui ne l'est pas : « Une personne non méditative c'est quelqu'un qui, s'il saute du haut d'un gratte-ciel, s'élance, s'écrase et c'est fini. Une personne méditative claque encore ses doigts à mi-chemin en disant : "Jusqu'à présent, ça va !" »

Si cela doit arriver, cela arrivera ; vous claquez vos doigts et dites « Jusqu'à présent, ça va ! » Vous êtes encore vivant. La Troisième Guerre Mondiale n'est pas encore arrivée ; ne ratez pas cette chance de danser. Et par votre danse, je dis que vous créez une onde. Méditez : par votre méditation, vous libérez dans le monde une autre qualité d'énergie.

Si vous pouvez convertir un pour cent du monde entier en fous en robe orange, qui dansent, qui chantent, qui méditent, pas du tout politiques... Ces marches de protestation sont politiques ; la politique est à la racine. Nous avons besoin de gens non politiques. Je n'ai jamais voté de ma vie, et les gens venaient me dire : « Mais vous pouvez voter pour la personne que vous voulez. » Je répondais : « Quelle que soit la personne pour laquelle je vote, c'est un politicien. Je ne puis pas voter. Je suis un non-participant. Ce sont tous les mêmes ; seuls leurs noms diffèrent. »

Ce pacifiste est aussi un politicien. Je voudrais vous voir créer quelques personnes qui soient non politiques. « Non politique », c'est ce que j'entends par « religieux » — quelqu'un qui dit, « D'accord, si cela doit arriver, cela arrivera. Pourquoi perdrais-je mon temps ? Je devrais méditer, me réjouir, avoir du plaisir. En attendant, je vais danser. Si cela doit arriver, cela arrivera, mais pourquoi manquerais-je la danse ? Le temps est court. » Si vous commencez à danser, à aimer, si vous devenez bienveillant, si vous savourez la vie, vous créerez une énergie de paix — sans du tout penser à la paix. Aussi je ne parle pas de paix, je parle d'amour. La paix suit l'énergie d'amour comme une ombre.

Je sais que la pauvreté existe, qu'il y a des mendiants, mais que pouvez-vous faire ? Quoi que vous fassiez, cela n'y changera rien. Depuis des siècles, il y a eu des gens pour en servir d'autres, faire des dons, donner de l'argent, des habits, de la nourriture ; la philanthropie a toujours existé, mais rien n'a changé. Puis, là où la religion a échoué, sont apparus les pays communistes. En fait, on n'a jamais essayé la religion, mais il semble qu'elle ait échoué car on considère comme « religieux » ceux qui donnent, font la charité, etc. Ces gens ne sont pas religieux, ils se sentent coupables. Lorsque quelqu'un accumule trop d'argent, il commence à se sentir coupable. Alors, il doit faire quelque chose pour se soulager de cette culpabilité, et il fait la charité. Ce n'est que pour tranquilliser sa conscience.

Voici une histoire vraie :

Andrew Carnegie avait fait des dons à d'innombrables bibliothèques, collèges, universités, écoles de médecine et mille et une institutions. Sur le point de mourir — c'était un de ces barons-voleurs — il fit venir son secrétaire. « Combien ai-je donné dans ma vie ? » Il était mourant et il demanda : « Combien ai-je donné dans ma vie ? » Il avait donné des millions de dollars. Le secrétaire se précipita chez le trésorier et s'informa ; la liste était longue, le total se chiffrait par millions de dollars. Carnegie fut surpris. Il ouvrit les yeux, s'anima soudain et dit : « Mais d'où ai-je bien pu tirer tout cet argent, je me le demande ? D'où ? Ai-je donné tout cela ? Où donc ai-je vraiment trouvé tout cet argent ? » Vous l'avez reçu des mêmes personnes à qui vous le donnez. D'une main vous prenez, de l'autre vous donnez, et bien sûr vous ne donnez jamais le tout, la somme totale. Vous n'en donnez qu'une partie. C'est un truc. Et cela n'a rien changé.

Si vous avez besoin d'un monde sans pauvreté, l'avidité doit disparaître. Non, la charité n'y fera rien ; elle n'a rien changé. C'est l'avidité qui doit disparaître, l'accumulation. C'est ce que j'essaie de vous enseigner : si vous aimez la vie, vous ne deviendrez jamais un thésauriseur. La vie est si belle, pourquoi se soucier du lendemain ? C'est ce que je vous répète sans cesse : vivez dans le moment présent, et il

n'y aura plus de mendiants. Mais vous vivez dans l'avenir, alors il y aura des mendiants. Vous accumulez pour l'avenir ; alors, les richesses ne peuvent être disponibles pour tous ceux qui vivent maintenant.

La terre suffit aux êtres vivants. Si personne n'amasse pour le futur, n'accumule pour le futur, ne se préoccupe du futur, alors chacun sera heureux et aura en suffisance. Mais vous vous préoccupez de l'avenir. Vous n'êtes pas heureux maintenant. Vous vous dites : « Demain je serai heureux. » Alors vous sacrifiez votre présent, et vous sacrifiez aussi le présent d'un autre, afin d'accumuler pour l'avenir. Le problème n'est pas dans le mendiant de la rue, celui-ci n'est qu'un symptôme ; le problème, c'est votre avidité. Vous pouvez donner quelque chose au mendiant ; je ne vous dis pas de ne pas donner. Cela vous donnera la consolation d'avoir fait quelque chose — vous donnez au mendiant. Et le mendiant est dans le même bateau : il accumule aussi. Il se peut qu'il ne soit pas aussi mendiant qu'il en a l'air, car je connais des mendiants qui ont un compte en banque. Peut-être est-ce simplement sa profession, il doit donc avoir l'air d'un mendiant. Il doit montrer qu'il meurt, car vous êtes devenu si dur : à moins que quelqu'un ne meure, vous ne vous attendrirez pas. Il faut qu'il reste assis, qu'il tremble dans le froid. Il peut s'offrir une couverture, il a assez d'argent. Mais il ne peut se le permettre, car s'il a sa couverture, vous ne vous sentirez pas affligé, vous ne vous sentirez pas coupable. Son tremblement vous fait trembler. Il doit faire semblant.

J'avais un étudiant à l'université. Je m'enquis de lui : « Où habitez-vous ? » Il répondit : « Ne me le demandez pas, Monsieur. » Comme j'insistais, il répondit : « Je ne l'ai jamais dit à personne, car mon père me l'interdit. Mais je puis vous le dire à vous. Je vous en prie, ne le dites à personne. » « Qu'en est-il ? » dis-je. Il répondit : « Mon père est un mendiant. Vous avez dû le voir ; il mendie à la gare. » « C'est votre père ? » dis-je. « C'est mon père. Et il a assez d'argent. Mais je ne puis le dire à personne, sinon son prestige de mendiant sera compromis. » Et ce garçon vivait comme un homme riche. Et je connaissais ce mendiant, car

je voyageais continuellement et chaque jour j'allais à la gare. Et j'étais l'une des personnes qu'il trompait; je lui donnais toujours quelque chose. A l'aller et au retour, il fallait que je lui donne quelque chose. Il ne voulait pas me quitter. Je dis : « Eh bien ! la prochaine fois, je verrai. »

Lorsque je revins, il courut vers moi : « Je me meurs, et ma femme est très malade à l'hôpital. » Je lui demandai : « Et qu'en est-il de votre fils ? » « Quel fils ? » dit-il. « Il est dans ma classe » répondis-je, « Monsieur, supplia-t-il, ne le dites à personne, et jamais plus je ne vous importunerai ! »

Si vous désirez aider, faites-le. Mais rappelez-vous, ce n'est pas ma tasse de thé. C'est votre histoire, et n'essayez pas de m'imposer vos histoires, je vous en prie. Si vous voulez secourir les mendiants, secourez-les. Aidez- les jusqu'au bout. Quand vous deviendrez un mendiant, alors les autres vous aideront. C'est ainsi que vont les choses, car la charité n'a aidé en rien; le communisme est arrivé, il n'a pas aidé non plus. Il n'a enrichi personne. Il a simplement appauvri les riches. Les pauvres restent pauvres, seuls les riches ont disparu. Mais maintenant, il n'y a plus de comparaison.

C'est pourquoi les Russes ne permettent pas à leurs citoyens d'aller voir l'Amérique. C'est dangereux, car les pauvres Américains sont bien plus riches que les Russes riches. C'est dangereux. En Russie, les riches ont disparu; tout le monde est pauvre. L'égalité a été réalisée, car tous sont pauvres. Personne n'est riche, c'est vrai, mais la pauvreté n'a pas changé et l'avidité n'a pas changé. Maintenant, c'est l'Etat qui est devenu avide. Maintenant, c'est l'Etat qui planifie pour l'avenir : soixante-dix pour cent de son budget sont consacrés à la préparation de la guerre. Le pays reste affamé : les gens n'ont pas de souliers, pas d'habits — mais soixante-dix pour cent du budget vont à la préparation de la prochaine guerre mondiale. C'est cela le communisme.

Le communisme a échoué, échoue davantage encore que la charité d'autrefois — car il a créé une nouvelle classe. Il n'y a plus de riches, mais des bureaucrates. La bourgeoisie a disparu, mais la bureaucratie l'a remplacée. Ce ne sont plus les riches, mais les membres du Parti qui constituent

l'élite aujourd'hui. Et la même oppression se poursuit d'une façon encore bien pire. Jamais encore sur Terre n'a existé un esclavage tel qu'en Russie et en Chine.

«Alors, que faire ?», demandez-vous. Ma suggestion est la suivante : Ne croyez pas que vous pouvez empêcher la troisième guerre, ne croyez pas que vous pouvez changer la pauvreté. Vous ne pouvez que vous changer vous-même. Abandonnez votre avidité, renoncez au futur, laissez tomber votre mental, devenez plus aimant, plein de cœur et vivez de ce cœur. Et la seule façon de changer le monde, c'est que beaucoup de gens commencent à vivre ainsi. Le monde ne peut pas être changé directement car le monde n'a pas d'âme. L'âme réside dans l'individu, seuls des individus peuvent être changés.

Si vous restez un avare — avide, violent, refoulé — cette société se maintiendra. Vous pouvez donner de l'argent au mendiant, il restera un mendiant, car l'argent ne change jamais rien. J'ai vu des millionnaires qui restaient des mendiants ; si grippe-sous que tout ce qu'ils possèdent n'y change rien.

J'ai entendu cette histoire : Deux réfugiés juifs passaient devant la maison de John D. Rockefeller.

— Si seulement j'avais les millions de cet homme, soupira l'un d'entre eux, je serais plus riche que lui.

— C'est ridicule, répondit l'autre, si tu avais les millions de Rockefeller, tu serais juste aussi riche que lui, pas plus riche.

— Tu as tort, rétorqua le premier. N'oublie pas que je pourrais donner des leçons d'hébreu en plus.

Un mendiant reste un mendiant : il donnera des leçons d'hébreu en plus, même s'il possède tout l'argent d'un John D. Rockefeller.

Les gens ne changent pas. L'argent ne change jamais rien. Si vous changez, c'est une chose toute différente. Je ne vous dis pas de ne pas avoir de compassion ; je dis : Ayez de la compassion, mais ne croyez pas que grâce à votre compassion, le monde va changer. N'espérez pas cela. Donnez tout ce que vous pouvez donner, partagez tout ce que vous pouvez partager, mais partagez seulement par amour.

Ne pensez pas en termes de politique, ne pensez pas à changer le monde; sinon vous serez frustré. Oubliez tout cela. Faites ce que vous avez envie de faire. Si vous rencontrez un mendiant et qu'un sentiment s'élève en vous, faites quelque chose, ce que vous avez envie de faire. Je ne vous dis pas de ne rien faire. Je dis simplement : n'ayez pas l'espoir de changer le monde. Rien n'est changé.

La seule manière de changer le monde, c'est de changer le niveau de conscience — et cela vous ne pouvez le faire qu'en vous-même. On ne peut le faire à personne d'autre de l'extérieur. Oui, si vous changez votre niveau de conscience, vous créez des vibrations qui changent les gens, qui changent les gens sans qu'ils le sachent.

Il s'agit de créer dans le monde un climat différent — non une société différente, mais un climat différent. C'est une vibration spirituelle différente qui est nécessaire. C'est pourquoi je ne suis pas intéressé directement : je ne veux pas faire de vous des travailleurs sociaux, des missionnaires et autres choses de ce genre. Je veux que vous soyez absolument égoïstes.

Tout d'abord, essayez de savoir qui vous êtes : c'est le premier principe de l'égoïsme. Puis, essayez d'aimer : c'est le second principe de l'égoïsme. Aimez-vous vous-mêmes afin de pouvoir aimer les autres. Et le troisième principe de l'égoïsme c'est : vivez le moment présent avec joie, dans la célébration — et alors quelque chose commencera à se produire à travers vous. Vous deviendrez un point de départ; le début d'un processus mondial.

Chaque fois qu'émerge un Bouddha, un processus se déclenche dans le monde. Devenez un Bouddha, un éveillé. C'est tout ce que vous pouvez faire.

J'ai entendu dire, Bhagwan, que lorsque vous marchez, vos pieds ne touchent pas terre. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet ?

C'est vrai. Lorsque je marche, mes pieds ne touchent pas terre — mais il n'y a rien de miraculeux à cela. Ils ne touchent pas terre parce que je porte toujours des souliers.

Si cela ne vous satisfait pas — parce que vous aimeriez que votre Maître soit un grand faiseur de miracles — alors simplement pour vous satisfaire, je vais vous dire que ces souliers sont faits de conscience, et que si vous portez aussi les souliers de la conscience, vos pieds ne toucheront pas terre. C'est simple, ce n'est pas miraculeux.

III

PROCHE EST LA MAISON

Il n'y a que de l'eau
dans les bains sacrés ;
et je sais qu'ils sont inutiles
car je m'y suis baigné.
Les images sont sans vie, elles ne peuvent parler ;
je le sais car j'ai crié vers elles.
Le Purana et le Coran ne sont que des mots ;
j'ai levé le voile et j'ai vu.

Kabir prononce les paroles de l'expérience ;
et il sait très bien que tout le reste est mensonge.

Tirath men to sab pani hai (I, 79)

Je ris quand j'entends dire
que le poisson dans l'eau a soif :
Tu ne vois pas que le Réel est dans ta maison,
et tu erres indifférent de forêt en forêt.
Ici est la vérité !
Va où tu veux, à Bénarès ou à Mathura ;
si tu ne trouves pas ton âme,
le monde est irréel pour toi.

Pani vic min piyasi (I, 82)

La quête de vérité de l'homme est éternelle. C'est un long pèlerinage qui n'a pas de commencement. Bien qu'il parvienne à une fin, il n'a pas de commencement. Nous avons cherché, cherché et cherché, notre recherche s'est poursuivie tout au long des siècles, parfois sous une forme, parfois

sous une autre. Même ceux qui ne semblent pas chercher la vérité consciemment, eux aussi la cherchent. L'être même de l'homme est une recherche de la vérité.

C'est cela l'agonie de l'homme — et sa gloire aussi. Aucun animal n'est en recherche, tous les animaux sont satisfaits tels qu'ils sont. Le chien est un chien, et il n'essaie pas de devenir quoi que ce soit d'autre. Il n'a pas de devenir. Le chien est parfaitement satisfait, il est à l'aise. Il n'a pas de pèlerinage, il ne va nulle part, il n'a pas de futur. Et il en est de même pour tous les autres animaux.

L'homme est un animal étrange, très bizarre, et l'étrangeté c'est qu'il n'est jamais satisfait ; l'insatisfaction est son âme même. Il est en route, il est dynamique, il n'est pas statique. Il est un flot, une rivière à la recherche de l'océan — parfois consciemment, parfois moins consciemment, mais la recherche se poursuit. C'est dans la nature même de l'homme d'être un chercheur, d'être en quête ; il ne peut être autrement.

Friedrich Nietzsche a dit que l'homme est une corde tendue entre deux éternités : l'éternité de la nature et l'éternité de Dieu. L'homme est un pont. Vous ne pouvez vous reposer tant que vous êtes un homme, vous devez avancer. Pendant un instant vous pouvez vous arrêter, mais le repos ne peut devenir votre vie ; vous devez avancer, car l'homme n'est pas un être, l'homme est un processus.

Le chien a un être, et le roc aussi, mais l'homme n'a pas encore d'être ; l'être doit venir, l'être doit fleurir, l'être doit être accompli. L'homme est très paradoxal : il est, et pourtant il n'est pas. C'est cela la tension, l'angoisse, l'anxiété : comment être ?

Un abîme constant entoure l'humanité, et l'homme est sans cesse confronté à l'abîme sans fond et est sans cesse effrayé de ne pas être, car il n'est pas encore. L'homme est une promesse : il peut être, mais il n'est pas encore — c'est pourquoi il y a espoir et il y a peur, il y a possibilité et il y a appréhension. Cela peut arriver, cela peut ne pas arriver, ainsi l'homme n'est jamais dans la certitude.

Toute cette recherche de la vérité peut être divisée en quatre étapes. Et je voudrais que vous réfléchissiez à ces

quatre étapes, car vous vous situez quelque part — soit dans une étape, soit dans le passage de l'une à l'autre.

J'appelle la première étape « la jungle » ; la seconde, je l'appelle « la forêt », la troisième « le jardin » et la quatrième, « la maison ».

« La jungle » est un état de profond sommeil ; l'homme ne cherche pas consciemment. La majorité des hommes vit dans cet état. La recherche existe, mais très inconsciente, pas encore délibérée ; tâtonnant dans l'obscurité sans savoir exactement vers quoi, ou sans même se rendre compte qu'on tâtonne, la recherche est ainsi très fortuite. Parfois on peut se trouver par hasard face à une fenêtre et avoir une vision, puis elle s'échappe. Comme on ne cherche pas consciemment, on ne peut maintenir ces visions. Parfois dans votre rêve, quelque chose surgit en vous. Parfois dans votre amour une porte s'ouvre et se ferme, mais vous ne savez ni comment elle s'est ouverte, ni comment elle s'est refermée. Parfois en contemplant un beau coucher de soleil, quelque chose d'immensément beau vous environne : l'autre monde vous pénètre — ou tout au moins vous effleure, puis il disparaît. Et vous ne pouvez même pas être certain que c'était là, vous ne pouvez même pas croire que c'est arrivé... car vous ne cherchiez pas consciemment. Bien souvent vous rencontrez Dieu ; oui bien souvent vous rencontrez Dieu en bien des points de votre vie, mais vous ne pouvez Le reconnaître — car en premier lieu vous ne le cherchez pas.

Et rappelez-vous, à moins de chercher une chose, vous ne pouvez la voir. Vous ne pouvez la voir que lorsque vous la cherchez. Il se peut qu'elle passe à côté de vous, mais si vous ne la cherchez pas, vous ne la verrez pas. Pour voir quelque chose, il faut le chercher.

Le premier stade est comme une jungle : profonde, obscure, dense, primitive, primordiale. Il n'y a pas de chemin, ni même de sentier, et l'homme ne va nulle part, il trébuche d'un coin sombre à un autre. La majorité de l'humanité vit dans la jungle, dans un état d'esprit inconscient. Les gens sont endormis : ce sont des somnambules.

Tel est l'enseignement de Bouddha, de Christ, de Gurdjieff, de Kabir : la majorité ne vit pas, elle ne fait qu'exister, végéter. Vous avez l'air d'être éveillé ; vous ne l'êtes pas. Vous vivez dans un brouillard épais, obscur. Votre vie est mécanique. Oui, des choses arrivent, mais elles arrivent mécaniquement : vous appuyez sur un bouton et la lumière s'allume, ce n'est que cela ; vous appuyez sur un bouton et le mécanisme fonctionne, ce n'est que cela. Quelqu'un appuie sur un de vos boutons et la colère monte ; quelqu'un appuie sur un autre bouton et vous êtes très heureux ; quelqu'un d'autre appuie sur un autre de vos boutons et une autre humeur vous envahit — et il n'y a même pas un seul instant entre le déclenchement et l'humeur. C'est mécanique. Vous n'êtes pas maître, vous êtes esclave.

Gurdjieff avait coutume de dire que l'homme est comme un char : le conducteur est ivre, le maître est profondément endormi à l'intérieur du char, les chevaux sont fougueux et vont où ils veulent, et les quatre chevaux vont dans quatre directions. N'importe quel passant peut sauter dans le char, s'en emparer et le conduire ; le conducteur est ivre et le maître est profondément endormi.

Tel est l'état de votre vie : votre être le plus intime est profondément endormi, et votre conscience est ivre. Votre corps est un char, et n'importe quel caprice, n'importe quel désir entre en vous, vous conduit pendant un temps, vous emmène quelque part, vous laisse là, puis un autre caprice, un autre désir... C'est ainsi que vous avancez en zigzaguant, heurtant ce rocher, trébuchant sur cet arbre. Dans l'obscurité, vous vous faites du mal, vous vous blessez. Toute votre vie n'est qu'un profond cauchemar.

Essayez de comprendre d'autres caractéristiques de cet état. Tout d'abord, il correspond à ce que Carl Gustav Jung appelle « l'inconscient collectif » et aussi à ce que Sigmund Freud appelle « l'inconscient ». C'est l'état de conscience le plus bas. Dans cet état, aucune recherche n'est possible. Car vous ne prenez jamais votre vie en main, vous restez à la merci d'accidents.

Quelques personnes sont venues à moi sans chercher, par accident ; un ami était venu, et elles s'étaient dit : « Eh

bien ! allons voir ce qui se passe. » Ou elles se trouvaient dans une librairie, ont vu un de mes livres, et ont été attirées par ma photo ; ou le titre du livre leur avait plu, avait suscité leur curiosité et elles sont venues ici. Mais cette recherche est très, très inconsciente. Vous ne réfléchissez pas, vous ne méditez pas sur votre vie, sur ce qu'elle devrait être, où elle devrait aller.

Et chaque désir, quand il s'empare de vous, devient votre maître. Quand vous êtes en colère, la colère devient votre maître, s'empare complètement de vous. Ce n'est pas que vous êtes en colère ; vous devenez colère, et dans votre colère, vous ferez quelque chose dont vous vous repentirez. Et c'est là l'ironie du sort : un « moi » se repentira de l'acte d'un autre « moi ».

La colère fait quelque chose, nuit à quelqu'un, puis la colère passe ; maintenant vous savez que vous avez mal agi. Ceci est un autre « moi », un autre désir, un autre état, une autre humeur. Vous allez en souffrir et vous aimeriez demander pardon. C'est quelqu'un d'autre ; ce n'est pas la même personne. Où sont ces yeux injectés, ce visage violent, cette promptitude à tuer ou à être tué ? Ils ont disparu.

Un jour, un homme cracha sur Bouddha ; il était très en colère. Il devait l'être — sinon c'est très difficile de cracher sur un Bouddha, cela semble presque impossible. Comment pourrait-il le faire ? Mais il devait être très en colère, en rage. Bouddha s'essuya avec son châle et demanda à l'homme : « As-tu encore quelque chose à me dire ? »

L'homme était embarrassé, il ne put prononcer un mot. Il s'en alla. Il ne put dormir de toute la nuit ; le matin, il se rendit auprès de Bouddha, tomba à ses pieds et dit : « Je te prie de me pardonner, c'était pure stupidité, j'étais fou. »

Bouddha répondit : « Tu n'étais pas, c'est pourquoi tu as pu le faire. Tu n'étais pas — aussi ne te tracasse pas. Tu étais absolument inconscient, aussi n'es-tu pas responsable. Ne te repens donc pas ! C'est une autre personne qui est venue et a craché sur moi, tu es quelqu'un de totalement différent. Cet homme était en rage, il était fou. Tu es

sain, tu touches mes pieds. Non, non, vous êtes tous les deux si différents, je ne puis faire le lien. »

L'homme est une foule dans l'état de « la jungle ». De nombreuses personnes vivent en vous, déconnectées, fragmentaires. Vous n'avez pas d'âme. C'est pourquoi Gurdjieff a souvent dit quelque chose de très significatif : l'homme n'est pas né avec une âme. L'homme est né avec de nombreux moi, mais pas avec une âme. Lorsque tous ces moi se fondent en un, s'intègrent en un, et que tous ces moi se changent chimiquement et s'unissent, alors vous avez une âme. Lorsque tous ces moi se dissolvent dans l'océan, que leur séparation disparaît, et qu'apparaît l'unité, alors vous avez une âme. Tout le monde n'a pas une âme. En naissant, vous n'avez pas reçu une âme — c'est très significatif, chargé de sens. On doit devenir une âme, on doit intégrer cette foule intérieure, ces moi qui luttent les uns avec les autres.

A ce stade, celui de la jungle, les gens s'intéressent davantage aux réponses qu'au questionnement. Ils se satisfont immédiatement de n'importe quelle réponse stupide. En fait, ils n'ont jamais posé la question. Avant même de demander, ils ont accepté la réponse. C'est ainsi qu'on devient hindou, musulman ou chrétien : avant que vous ayez jamais posé la question, la réponse vous a été donnée et vous y êtes restés accrochés. Que voulez-vous dire lorsque vous dites : « Je suis un juif » — un musulman, un hindou ou un jaïn ? Que voulez-vous dire ? Avez-vous posé la question, ou avez-vous seulement emprunté la réponse ? Sans poser la question, vous avez cru en Christ, en Bouddha, en Krishna, en Mahomet ? — c'est pure stupidité. Comment pouvez-vous parvenir à la réponse quand vous n'avez même pas demandé, quand vous n'avez pas cherché ?

Au stade de la jungle, les gens croient aux réponses sans questionner. Questionner est ardu, questionner est difficile. Se borner à croire en des réponses empruntées est confortable, commode. Pour questionner, on doit souffrir, pour questionner, on doit cheminer, pour questionner, on

doit entrer en soi-même. Vous vous contentez de la réponse, vous l'empruntez.

A ce stade, les gens sont emplis de savoir : les *pandits*, les prêtres. Ils vivent eux-mêmes dans une forêt sombre et épaisse, et ils conduisent aussi les autres vers des jungles plus sombres et plus épaisses. Dans cette étape, la jungle, les gens sont très quelconques, bien qu'ils prétendent être religieux. Ils font semblant : ils vont à l'église, au temple, à la mosquée, au *gurudwara*, mais ce n'est que formel, ils n'y croient pas vraiment. Ils rendent leur culte à Dieu du bout des lèvres, ils n'y croient pas vraiment. C'est plus une mesure de sécurité — peut-être Dieu existe-t-il ; c'est un « peut-être » — cela ressemble plus à une formalité sociale. Il est bon d'avoir l'air religieux.

La religion-du-dimanche est très convenable — elle vous donne la respectabilité. Ces gens ne sont pas des chercheurs, et ces gens sont très orthodoxes — car ils ont peur. Ils savent que leur savoir est faux, emprunté, bon marché, c'est pourquoi ils ont très peur. Si quelqu'un dit quoi que ce soit contre eux, immédiatement ils lui tombent dessus. Vous créez le doute. Ils ne veulent aucun scepticisme, ils ne veulent aucun doute, ils ne veulent aucune question. Ils veulent s'accrocher aux croyances confortables que leurs parents leur ont données, ou la société, ou l'état. Ils ne veulent pas qu'on les ébranle. Ils vivent dans un monde factice de mots, d'idéologies.

C'est le type de personne qu'on appelle « réglo » — l'homme rigide, traditionnel, conformiste. Il est tourné vers le passé ; il ne regarde jamais l'avenir, il ne regarde jamais le présent. Il est tourné vers le passé : le passé, c'était l'âge d'or, les beaux jours sont passés ; ces jours existaient lorsque Jésus marchait sur terre, lorsque Krishna jouait de la flûte. Son âge d'or est toujours dans le passé, son utopie est toujours dans le passé : « Cela a été ; maintenant nous en sommes déchus. » Il croit à un état de chute. Il pense que maintenant il n'y a plus d'avenir ; il ne regarde jamais l'avenir, et il s'accroche au passé. C'est un homme mort, et il s'accroche aux croyances mortes, aux idéologies mortes. Sa religion n'est pas un mouvement, sa religion n'est pas

un dynamisme ; sa religion est codifiée, organisée, morte. Sa religion est un cadavre.

Ce type d'homme croit au prêtre, à l'évêque, au pape, au *shankaracharya*. Il ne va jamais chercher ailleurs.

J'ai entendu cette histoire : Le pasteur d'une petite congrégation de l'Arkansas s'enfuit une nuit impétueusement avec tout le trésor de l'église. Le gendarme du village part à sa recherche et le capture. En ramenant le coupable par le collet, une semaine plus tard, le gendarme déclare sévèrement : « Voici l'immonde individu. Je suis désolé de dire qu'il a déjà dilapidé notre argent, mais je l'ai ramené afin qu'il nous en fasse un sermon. »

Même ce type de prêtre fera l'affaire — car la religion n'est qu'une formalité. On peut même forcer un voleur à prêcher. Personne ne se soucie du prêtre, de son être, de sa conscience. Tout au plus, a-t-on besoin de son métier : qu'il sache ce qu'il fait. Ce type d'esprit, l'esprit de la jungle, est très ritualiste. Le rituel est religion. Il suffit de chanter le *mantra* que le prêtre vous a donné. Le prêtre lui-même n'est pas arrivé chez lui, et il donne le *Guru Mantra*; il donne aux gens leurs *mantras*. Il distribue des clés et il n'a pas encore ouvert sa propre porte. Il est aussi ignorant que ceux qu'il conduit. Mais il possède une chose : le crédit issu des siècles passés. Un prêtre hindou peut dire que depuis cinq mille ans sa famille a fourni des prêtres ; c'est une valeur marchande, c'est tout. Il a du crédit. L'hindou peut dire que les *Vedas* sont les plus anciennes écritures du monde. Leur ancienneté est considérée comme un gage de valeur. Mais en fait, plus un livre est ancien, plus il sera mort.

La religion est fraîche, neuve, comme une feuille nouvelle, ou comme les gouttes de rosée matinale sur les brins d'herbe. La religion naît à chaque instant, elle n'a rien à voir avec le passé. Une personne réellement religieuse se met à la recherche d'un Bouddha vivant, d'un Christ encore vivant, qui respire ; il se met en quête d'un Mahomet en qui le Coran jaillit encore, en qui le Coran descend encore.

Mais l'homme du type «jungle» ne va jamais nulle part. Il s'accroche au prêtre, à la religion, à l'église dans laquelle il est né accidentellement. Il reste là. Il vit en elle, il meurt en elle.

Voici une autre histoire : Selon un journal d'Hollywood, une idole du cinéma est en train de se marier pour la septième ou huitième fois. Le prêtre qui officie, troublé par la publicité et la renommée, perd sa page dans le livre rituel. La vedette bâille et murmure : «Page quatre-vingt-quatre, imbécile !»

Maintenant, même elle — s'étant mariée sept ou huit fois — connaît la page. «Page quatre-vingt-quatre, imbécile !» dit-elle au prêtre. Cette religion ritualiste est purement mécanique. Le prêtre la connaît car il la répète chaque jour. Et vous, peu à peu, vous vous familiarisez avec elle, car vous la répétez chaque jour. Elle repose sur la répétition. Ce n'est pas une révélation, elle ne fait pas partie de vous ; elle n'a rien à voir avec vous, elle est absolument sans rapport avec vous. Vous n'êtes pas né en elle, elle n'est pas née en vous. Elle reste superficielle.

Voici encore une autre histoire : Une vieille fille mourut, et ses deux amies s'occupèrent de lui faire graver une pierre tombale.

— Avez-vous une épitaphe qui convienne ? demanda le graveur.

— Nous avons pensé que «Née vierge, a vécu vierge, mourut vierge» serait bien, répondit la femme.

— Le graveur répondit : Pourquoi ne pas économiser de l'argent ? Inscrivez seulement : «Repart non-ouverte.»

Et c'est ce qui arrive à l'homme qui vit dans l'état de la jungle : il vient ici, mais ne vit jamais. La vie est dangereuse, il ne peut se permettre cela. La vie est une aventure dans le nouveau, il s'accroche à l'ancien. La vie est inconnue, inconnaissable, et il ne veut pas risquer ce qu'il connaît. Il repart non-ouvert. Il vient, il vit, il meurt, mais en fait il ne vient jamais, il ne vit jamais et il ne meurt jamais. Toute son existence est un profond sommeil. Il n'a pas encore demandé à être un homme.

Ce type d'homme est ce que vous appelez une « tête de cochon ». Il a toujours l'air « plus-saint-que-vous » — très moralisateur. Il croit qu'il est très moral ; il ne connaît pas l'abc de la moralité. Mais il s'accroche au code social, il ne l'enfreint jamais. Il respecte les règles. Ce n'est pas qu'il soit moral — car s'accrochant à une société immorale, comment pourrait-il être moral ?

Un être moral est forcément asocial ; un homme moral ne peut être social — tout au moins cela n'a pas été possible jusqu'à présent. Nous pouvons espérer qu'un jour, dans un monde futur, la société sera si morale que l'homme moral n'aura pas besoin de devenir asocial. Mais il n'en a pas été ainsi jusqu'à présent ; jusqu'ici il s'est toujours trouvé qu'un homme moral soit asocial.

Un Jésus est asocial ; Bouddha aussi, Kabir aussi. Pourquoi les gens réellement moraux sont-ils asociaux ? Parce que la société est immorale. Si vous vous adaptez à la société, vous devenez immoral. Comment pouvez-vous vous adapter à une société immorale et rester moral ? Et la moralité qui est prêchée dans la société n'est que supercherie ; elle est factice, elle n'est qu'apparence, elle n'est pas réellement morale. Elle prétend l'être et tout ce qui est immoral se trouve profondément caché derrière elle.

Les chrétiens enseignent : Aimez vos ennemis, et ils ont fait plus de guerres que quiconque ; ils ont massacré bien plus de gens que n'importe qui d'autre. Toute l'histoire du christianisme est entachée de sang. Le mot même d'« Islam » signifie paix, et les mahométans n'ont jamais été pacifiques.

Il semble tout simplement incroyable que nous ayons toléré toutes ces choses dans le monde. Que nous les tolérions, que nous soyons incapables de les déjouer. L'une de ces calamités a été l'Eglise qui reste encore la protectrice. Elle continue à énoncer ce que l'homme doit faire. Mais tout est formulé de telle façon que l'homme qui vit dans la jungle est dupé. Maintenant, par exemple, le monde devient surpeuplé, l'avortement est moral, et continuer à faire des enfants est immoral — car le monde sera encore plus surpeuplé : il y aura davantage de famine, davantage

de guerres, davantage de pauvreté. Vous en serez la cause. Mais le Pape continue à dire qu'aucun catholique ne doit avorter ; c'est un péché. Il en est de même du *Shankaracharya* des hindous ; il continue à dire : « Pas d'avortement. »

Pourtant continuer à peupler ce monde va devenir l'une des choses les plus immorales qu'il soit ; ce monde est déjà trop peuplé. Et en mettant un enfant au monde, vous faites non seulement tort au monde, mais à votre enfant aussi : vous le propulsez dans un monde misérable, son avenir sera misérable. Mais l'ancienne idéologie n'est jamais consciente de la nouvelle réalité. Elle continue à dire des absurdités. Ces paroles avaient peut-être un sens autrefois, mais plus maintenant.

Une religion authentique doit changer avec le temps. Et ce type d'homme a la tête trop dure : il ne change jamais, il n'est pas prêt à changer. Il est opposé au changement, il est anti-révolutionnaire. Ce type d'homme est fanatique, fasciste : il est prêt à être violent à tout instant. Et toute sa violence surgit parce qu'il n'a pas confiance en lui, il n'a pas confiance en sa religion. Sa religion n'est pas sa propre expérience ; comment peut-il avoir confiance en lui ? Si vous discutez avec lui, immédiatement il tire l'épée. Son argument est celui de l'épée. Ce type d'homme est très irrationnel, mais il parle comme s'il était très rationnel. Son rationalisme n'est que rationalisation, ce n'est pas raison véritable.

Rappelez-vous et observez : quelque part au tréfonds de votre âme vous avez cette jungle. Certains plus, d'autres moins ; la différence n'est qu'une différence quantitative, de degré. Mais cette jungle est en tout homme. C'est votre inconscient, votre sombre nuit intérieure. Et de cette nuit obscure surgissent de nombreux instincts, impulsions, obsessions, insanités qui prennent possession de vous. Et votre conscience est très fragile. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'inconscient, et seulement un pour cent de conscience. Vous ne pouvez vous y fier. Observez-le, mais n'alimentez pas l'inconscient. Retirez-lui votre coopération, ne collaborez pas avec lui. Lorsque quelque chose arrive et

que votre inconscient se met à prendre possession de votre conscience, devenez vigilant, devenez alerte.

Par exemple, la colère surgit : elle surgit de l'inconscient, la fumée vient de l'inconscient ; puis elle se répand dans votre conscience et vous enivre. Alors, vous pouvez faire quelque chose que, dans votre bon sens, vous n'auriez jamais fait. Attendez. Ce n'est pas le moment de dire un mot ou de faire quoi que ce soit. Fermez votre porte, asseyez-vous silencieusement, observez cette colère qui monte, et vous aurez trouvé une clé. Si vous observez cette colère qui monte, vous verrez : peu à peu la colère se calme. Elle ne peut durer éternellement : elle a une certaine quantité d'énergie, une certaine potentialité. Lorsqu'elle est épuisée, elle se retire, et lorsqu'elle se retire et que le calme se rétablit en vous, vous verrez un changement, un changement qualitatif dans votre être. Vous êtes devenu plus conscient. L'énergie qui allait devenir colère et qui allait être gaspillée, devenir destructrice, a été utilisée par votre conscience. Et maintenant la conscience brille plus claire — de la même énergie.

Telle est la méthode intérieure pour transformer le poison en nectar. Lorsque vous vous sentez très sexuel... Je ne suis pas contre le sexe, mais je suis contre la sexualité, et permettez-moi de faire cette distinction. Lorsque vous vous sentez très sexuel, possédé par la passion, ce n'est pas le moment de faire quoi que ce soit. Fermez vos portes, méditez sur votre sexualité. Laissez-la monter, laissez-la surgir de la sombre nuit qui est en vous. Hors de la jungle, laissez-la se répandre — vous observez, vous observez simplement, vous devenez une flamme immobile de conscience. Bientôt vous verrez qu'elle s'est de nouveau calmée, et que votre conscience brûle plus claire que jamais. Vous l'avez absorbée, elle est devenue nectar.

Je ne suis pas contre le sexe : lorsque vous vous sentez en prière, très aimant, entrez dans le sexe — il n'y a rien de mal à cela — mais ne vous laissez jamais prendre au piège de la passion. Et voyez la différence : lorsque vous vous sentez aimant, c'est une qualité toute différente. Lorsque vous vous sentez heureux, en fête, et qu'il vous plairait de

partager votre énergie avec quelqu'un que vous aimez, faites l'amour. Mais ce n'est pas un moment de passion, c'est un moment de merveilleuse chaleur. Un moment d'amour, de partage.

L'avez-vous observé ? — les gens font presque toujours l'amour après s'être disputés avec leur partenaire. Cela devient un rituel. Ils commencent par se disputer, ils se mettent en colère, et soudain la passion monte. La colère nourrit la passion. Il y a des gens qui n'éprouveront aucune passion à moins d'être battus par leur partenaire.

Vous devez avoir entendu parler de Sade. Il avait toujours ses instruments avec lui dans son sac. Qui sait où il trouverait une femme à aimer ? Et ses instruments servaient à sa propre torture ou à celle de la femme. Mais sans torture, point de passion. Lorsqu'on vous fouette, soudain la passion est là.

Et des femmes dirent même qu'une fois qu'elles avaient aimé Sade, elles ne pouvaient aimer personne d'autre — d'abord il les fouettait, excitait leur corps, et elles se mettaient en colère, et criaient et couraient : il les fouettait avec passion puis il leur faisait l'amour. Bien sûr, c'est la manière de se mouvoir dans la jungle.

Et à l'autre extrême se trouvait Masoch : il se fouettait lui-même, il forçait la femme à le fouetter. Lorsqu'il était fouetté — il criait, se mettait en colère, et son visage devenait rouge de rage — alors seulement il devenait puissant ; autrement il était impuissant.

Dans une plus faible mesure, vous en faites autant, inconsciemment : les couples se battent, ils discutent, se harcèlent, se mettent en colère, puis ils font l'amour et s'endorment.

C'est se mouvoir dans la jungle. C'est la sexualité, ce n'est pas le sexe naturel.

Le sexe naturel est plus méditatif. Il y a moins de fièvre — plus de chaleur mais moins de fièvre. La passion est une fièvre, un état de folie, d'insanité. La chaleur est un état d'amour. Si vous pouvez faire l'amour pleinement alerte, cet amour vous aidera à devenir de plus en plus conscient, de plus en plus centré.

Il vous faut vous extraire de la jungle.

Le second stade est celui de la « forêt ». C'est presque comme la jungle mais avec une légère différence : la forêt a quelques chemins, quelques sentiers — pas de grandes routes, mais des sentiers. La jungle n'a même pas de sentier. La jungle est très primitive : dans la jungle l'être humain n'a pas encore pénétré, il est presque animal. Dans la forêt, les êtres humains ont pénétré. Il y a quelques sentiers, vous pouvez trouver un chemin.

La forêt est comme un rêve. La jungle était semblable au sommeil, la forêt est semblable au rêve. Elle est comme le subconscient — un pays crépusculaire, qui n'est ni jour ni nuit, juste au milieu. Les choses sont encore brumeuses, mais pas obscures. Vous pouvez voir un peu, vous pouvez bouger un peu, vous pouvez avoir un certain degré de conscience. C'est le pays de l'idéaliste, du hippie, du chercheur soi-disant religieux, du drogué — qui essaie de trouver une voie, par n'importe quels moyens, des raccourcis, pour sortir de la forêt d'une manière ou d'une autre. C'est le stade où la quête commence — d'une façon très fluctuante, mais au moins elle commence. C'est mieux que la jungle.

Le hippie vaut mieux que l'homme rigide, « réglo » : au moins il cherche. Il se peut qu'il avance parfois dans une mauvaise direction. En quête de méditation, il devient un drogué — car la drogue peut donner une certaine similarité, une expérience similaire — mais au moins il cherche, au moins il avance. Il peut commettre des erreurs, mais il bouge. L'homme dans la jungle ne bouge pas ; il peut ne pas commettre d'erreurs, mais il ne bouge pas.

Et ne pas bouger est la plus grande erreur qu'on puisse commettre. Bougez ! La vie c'est essayer et se tromper ; on doit apprendre à travers les erreurs.

De nombreux sentiers s'ouvrent dans cette seconde étape — en fait trop nombreux et l'on s'embrouille. C'est très chaotique. La jungle est très réglée, tout est clair. Bien qu'elle soit obscure, la croyance est claire : l'un est hindou, l'un est musulman, l'autre est chrétien et les choses sont claires. Le chrétien s'adresse à son prêtre, l'hindou au sien,

le musulman au sien. Ils ont leur Bible, leur Coran, leurs *Vedas*, tout est clair. C'est sombre, mais les choses sont nettes, les gens ne sont pas perdus. Les gens sont morts mais pas perdus. Avec la vie surgit la confusion, et le chaos. Mais du chaos sont nées les étoiles.

A ce second type appartiennent les poètes, les peintres, les artistes, les musiciens, les danseurs. Ce sont les révolutionnaires. Le premier type est orthodoxe, le deuxième type est révolutionnaire. Le premier type est traditionnel, le second est utopiste. Le premier est orienté vers le passé, le second vers l'avenir. Pour le premier, l'âge d'or est passé, pour le second, il est à venir. Il regarde en avant. Il ressemble au Fou des cartes du Tarot : il regarde en avant, et en l'air. Il se tient sur une falaise, un pied dans l'abîme. Mais il est si heureux ; il ne regarde pas en bas, il regarde le ciel, les étoiles lointaines. Il est plein de rêves. Il est proche de sa mort, mais il est plein de rêves. C'est dangereux. Mais si vous me demandez que choisir, je dirai choisissez le second — soyez le fou, jamais le *pandit*. Il vaut mieux être un fou et risquer, que de ne jamais risquer et se satisfaire d'un savoir factice, emprunté. Le second est un fou. Pour cette seconde étape, j'ai un nom spécial : je l'appelle « le pays californien ». Oui, c'est la Californie de l'âme humaine, où existe un grand supermarché, un supermarché spirituel — toutes sortes de techniques, toutes sortes de guides et de cartes.

C'est le moment où l'on commence à regarder. L'individu n'est pas satisfait de l'église où il est né ; il commence à bouger et à essayer des voies étrangères, des voies étranges. C'est le moment où il devient un étudiant, où il cherche un enseignant. La quête n'a pas encore été très profonde, mais elle a commencé. La semence a germé. On devra aller encore très loin. Il reste encore un long chemin à parcourir, mais maintenant une possibilité existe.

Le premier type est mort ; le deuxième type est trop vivant, dangereusement vivant. Le premier type est à un extrême, le second est passé à l'autre extrême. Chez le second non plus il n'y a pas d'équilibre ; l'équilibre viendra au troisième stade. Le premier s'accroche à la lettre morte,

et le second ne s'accroche à rien, n'appartient à aucun lieu, se déplace sans cesse, est un vagabond. Le premier est casanier, le second est nomade. Mais le second est comme une pierre qui roule : il n'amasse pas de mousse. Il n'arrive jamais à son propre centre ; il passe sans cesse d'un maître à un autre, d'un livre à un autre.

Le premier croit tout simplement en son livre, et le second s'ouvre à tous les livres du monde. Il lit la Bible, il lit le Coran, il lit la *Gita* — et il se perd, tout s'embrouille dans sa tête. Il ne sait plus où il en est.

Le premier est très précis, le second devient moins précis. Avez-vous parlé avec un hippie ? C'est très difficile de tirer au clair ce qu'il veut dire. Et lorsqu'il ne sait pas ce qu'il dit, il dit « Vous savez ? » Il ne le sait pas lui-même et il vous demande : « Vous savez ? », « Vous voyez ? » — et il ne voit rien lui-même. Et plutôt que de s'exprimer en mots, il commence à s'exprimer par onomatopées. Il commence à employer des sons, des sons de bébé. Il devient moins précis.

Le premier est très rationnel, il vit dans la tête. Le second se rapproche du cœur, se laisse davantage conduire par les sentiments. Le premier n'est pas conscient, mais croit que sa pensée est sa conscience. Le second n'a pas encore atteint la source du sentiment et croit que l'émotionnel, le sentimentalisme, est le sentiment.

Le hippie peut pleurer, peut rire ; il est excentrique, fou, mais il vaut mieux que le premier. Le premier est politique, le second est apolitique. Le premier croit à la guerre, le second commence à avoir confiance dans la paix. Le premier accumule les objets, le second commence à aimer les personnes... c'est beau. Le premier croit au mariage, le second croit à l'amour. Le premier vit une vie protégée, le second ne sait pas où il sera le lendemain.

Mais c'est bien, les choses ont commencé à bouger. Elles peuvent bouger dans une mauvaise direction, il est vrai, mais elles peuvent aussi bouger dans une bonne direction. Le mouvement est bon. Maintenant, il faudra trouver la bonne direction. Quelque chose s'est passé, maintenant il s'agit de trouver la direction.

Le premier est très mondain, il croit au compte en banque et à l'assurance vie ; le premier est très avide de pouvoir, d'argent. Le second ne croit pas à la sécurité ; il fait davantage confiance à la vie qu'à l'assurance vie. Il croit à l'amour plus qu'à la sécurité que peut vous donner un compte en banque. Il n'a pas l'esprit d'argent, il n'accumule pas. Il n'est pas moral au même sens que le premier, mais commence à avoir une nouvelle sorte de moralité — une moralité révolutionnaire, une moralité personnelle. La moralité du premier type est sociale, celle du second est personnelle ; la première dépend du conditionnement, la seconde de la conscience. Il regarde autour de lui, et ce qu'il se sent de faire, il le fait. Il fait ce qui lui convient, il est individuel.

Le premier est collectif. L'inconscient est collectif, le subconscient est individuel. Avez-vous remarqué que lorsque vous rêvez, vous rêvez seul. Vous ne pouvez partager votre rêve avec personne, il est individuel, personnel. Vous ne pouvez même pas inviter votre femme à voir votre rêve. Elle peut dormir à côté de vous dans le même lit, mais vous rêvez votre rêve, elle rêve son rêve — chacun vit sa propre histoire. C'est pourquoi j'appelle cet état l'état du subconscient, l'état de rêve.

Le premier ne s'intéresse pas aux questions, ou au questionnement, mais à la réponse. L'hindou a des réponses, la réponse hindoue ; le jaïn a la réponse jaïn, et ainsi de suite. Le second ne s'intéresse pas encore à la question, mais il a trop de réponses. Le premier n'a qu'une réponse, le second en a trop. La question n'est pas encore devenue la chose la plus importante, c'est toujours la réponse qui est la chose la plus importante, mais maintenant, elles sont trop nombreuses. C'est bien, c'est une détente. Le second ne peut pas être une tête de cochon. Il ne peut plus affirmer que la Bible est fausse tout simplement parce qu'il est hindou. Il ne peut plus affirmer que la *Gîta* est fausse tout simplement parce qu'il est chrétien. Non, il devient plus humain, il devient plus universel. Il a regardé dans la *Gîta* et dans la Bible, et il a vu des aperçus de vérité partout. Il a trop de réponses.

Le premier est dogmatique, théologique ; le second est philosophique.

Et le troisième, c'est « le jardin » — la troisième étape. Le jardin est l'état d'éveil : l'être est éveillé. Le premier est sommeil ; le second est rêve ; le troisième est éveil. Les Hindous appellent le premier *sushupti*, le second *swabhana*, le troisième *jagrati*. Maintenant il est conscient, alerte, le jour s'est levé. Livres, guides, enseignants sont devenus insignifiants ; il a trouvé le Maître.

Le premier croit au prêtre. Le second ne sait pas où aller ; il n'a pas de boussole, il a perdu toute direction, il va vers n'importe qui. Vous pouvez dresser un chien et l'appeler Guru Maharaji, et il ira vers lui. Il n'y a qu'à faire de la propagande et vous verrez que le chien trouve des disciples. Le second peut aller vers n'importe quel Guru Maharaji. Il est prêt à se prosterner aux pieds de n'importe qui, il est trop prêt. Le premier n'est jamais prêt, le second est trop prêt. Pour le premier, il n'est pas question de se prosterner aux pieds de qui que ce soit d'autre que son propre prêtre. Pour le deuxième, tout le monde semble être prêtre. Son regard est vacillant. Il peut aller vers celui qui prétend, qui proclame bien haut : « Oui, je serai votre guide. Je suis le guide. Je suis l'instructeur mondial, je suis ceci, je suis cela. » Il sera prêt à tomber aux pieds de celui qui peut le prétendre.

Mais le troisième ne s'intéresse plus aux enseignants, ce n'est pas un étudiant. Il s'intéresse au contact personnel — il s'intéresse à un Maître, il veut devenir disciple. Il ne se soucie pas de ce que le Maître dit, il s'intéresse davantage à la vibration que le Maître crée autour de lui. Il ne s'intéresse pas à ses doctrines, à sa philosophie ; il se soucie de son être.

Lorsque vous vous intéressez à l'être, lorsque vous sondez directement le cœur le plus intime d'une personne, lorsque vous commencez à sentir la présence, alors seulement vous pouvez devenir un disciple. Vous n'êtes pas en quête d'une réponse philosophique ; maintenant c'est la question qui est devenue importante : Qui suis-je ? Le second est prêt à apprendre, le premier n'est pas prêt à apprendre, le troi-

sième est prêt à désapprendre. Permettez-moi de le répéter, le premier n'est pas prêt à apprendre. Il est têtu, il croit qu'il sait déjà. Le second est prêt à apprendre de n'importe où, alors il apprend trop de choses — contradictoires, insensées, bonnes, mauvaises — et son esprit s'embrouille.

Le troisième est prêt à désapprendre. Il ne recherche pas le savoir. Il dit : « Je suis à la recherche d'une personne qui est arrivée. Et je ne me soucierai pas de savoir si ce qu'il dit est logiquement vrai, philosophiquement vrai. Je voudrais avoir une relation intime. »

La relation entre un professeur et un étudiant n'est pas personnelle. La relation entre un Maître et un disciple est personnelle ; c'est une histoire d'amour. Il s'agit de sentir, d'être dans la présence du Maître, il s'agit d'observer. Il ne s'agit pas d'y mettre son mental ; il s'agit d'écarter le mental, de regarder directement, et de sentir.

Un Maître zen raconte : « Lorsque j'ai trouvé mon Maître, durant trois ans je suis resté assis à son côté, et il ne me regardait même pas. Au bout de trois ans, il m'a regardé, et ce fut une grande joie. Trois autres années ont passé, et un jour, il s'est moqué de moi, a souri, et ce fut une bénédiction. Trois ans se sont encore écoulés, et un jour, il a posé sa main sur ma tête, et ce fut extraordinaire, ce fut incroyable. Trois années s'écoulèrent encore, et un jour, il m'embrassa, et je disparus et il disparut... ce fut l'unité. »

Trouver un Maître, c'est trouver le point le plus proche à partir duquel Dieu est accessible, la porte la plus proche à partir de laquelle Dieu est accessible. Quelqu'un qui est arrivé... Mais comment en déciderez-vous ? Vous devrez sentir ; penser ne sera d'aucun secours. Penser vous égarera ; vous devrez sentir, vous devrez être patient, vous devrez être en sa présence, vous devrez goûter, vous devrez vous enivrer de sa présence. Et peu à peu, les choses deviendront claires. Tandis que votre mental se calmera, les choses deviendront claires. Ou il est le Maître, ou il ne l'est pas — et ce sera une révélation. S'il l'est, alors vous pouvez vous noyer totalement. S'il ne l'est pas, alors vous devez poursuivre votre chemin. Dans les deux cas, vous devrez parvenir à une conclusion. Parfois il arrive que vous

sentiez qu'il est un Maître, mais pas le vôtre. Alors, vous devez aussi poursuivre votre chemin — car un Maître ne peut aider que si vous vous correspondez, lui et vous, si vous êtes faits pour être ensemble, si vous êtes faits l'un pour l'autre.

Ainsi, parfois il arrive qu'il y ait un grand Maître. Bouddha et Mahavir vivaient tous deux à la même époque, ils étaient contemporains. Des disciples venaient à Bouddha et restaient avec lui pendant des années. Et un jour, soudain, un disciple s'en allait. Et la même chose arrivait à Mahavir : certains disciples venaient à lui, restaient avec lui, et un jour ils s'en allaient et se mettaient à suivre Bouddha.

Les bouddhistes et les jaïns ont argumenté pendant des siècles pour savoir pourquoi il en était ainsi. Les jaïns disent que c'est parce que Mahavir était le vrai Maître, c'est pourquoi de nombreuses personnes vinrent de chez Bouddha ; ils ne citent jamais les disciples qui passèrent de Mahavir à Bouddha. Les bouddhistes, eux, parlent toujours des disciples qui vinrent de Mahavir à Bouddha, et ils oublient de parler des disciples qui passèrent de Bouddha à Mahavir.

Des disciples ont changé, c'est vrai, et des deux côtés — et la raison n'en était ni Mahavir ni Bouddha. La raison est celle-ci : parfois vous vous accordez avec un Maître, parfois vous ne vous accordez pas. Les disciples qui quittèrent Bouddha touchèrent ses pieds, le remercièrent — car cette expérience aussi était survenue en sa présence : ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Et durant toute leur vie, ils furent reconnaissants envers Bouddha. Ils allèrent vers Mahavir, ils parvinrent à leur réalisation en sa présence, mais ils furent aussi reconnaissants envers Bouddha.

A cette étape, celle du jardin, s'ouvre une perspective totalement différente. C'est le moment où la question « Qui suis-je ? » devient importante, et vous ne demandez pas la réponse. Vous n'êtes pas prêt à accepter une réponse de l'extérieur. Et le Maître ne vous donnera pas de réponse.

En fait, il détruira toutes vos réponses, c'est ce que je fais ici.

Je détruis toutes vos réponses : si vous êtes hindou, j'ébranle l'hindouisme ; si vous êtes musulman, j'ébranle l'Islam ; si vous êtes chrétien, j'ébranle le christianisme. C'est ce que je fais : j'enlève toutes vos réponses, afin que vous soyez laissé seul avec votre question, pur avec votre question, vierge avec votre question.

Lorsque votre question est là, et qu'il n'y a pas de réponse de l'extérieur, vous commencez à rentrer en vous-même. La question pénètre comme une flèche jusqu'à la source même de votre être — et là est la réponse. Et cette réponse n'est pas verbale. Ce n'est pas une théorie que vous rencontrez, c'est une réalisation. Vous explosez. Vous savez, tout simplement. Ce n'est pas un savoir ; vous savez. C'est une expérience, c'est existentiel.

La première personne est dogmatique, sectaire, la seconde est philosophique. La troisième est religieuse, existentielle.

Et enfin, la quatrième étape, c'est « la maison ».

Les hindous l'appellent *turiya* : le quatrième état. Au quatrième état, vous êtes arrivé, vous êtes arrivé au cœur même de votre être — le foyer, l'illumination, *samadhi*, *satori*, *nirvana*. Vous êtes arrivé au point où le Maître et le disciple disparaissent, où l'adorateur et Dieu disparaissent, où le chercheur et le cherché disparaissent, où toute dualité disparaît. Vous avez transcendé les deux, vous êtes parvenu à l'un.

C'est l'endroit que nous avons tous cherché, et sa beauté est qu'il est déjà là. Lorsque vous arrivez chez vous, vous savez que vous arrivez là où vous avez toujours été. De ce foyer, regardant en arrière, vous vous mettrez à rire. Vous verrez que la jungle n'était pas à l'extérieur ; c'était votre propre inconscient. La forêt n'était pas à l'extérieur ; c'était votre propre faculté de rêve. Le jardin n'était pas à l'extérieur ; c'était votre propre conscience.

Et le foyer est votre propre être, *satchitananda* C'est vous, votre nature la plus intime, *swabhava*, Tao — ou appelez cela comme vous voulez. C'est sans nom.

Telles sont les quatre étapes, et j'en ai parlé avec beaucoup de détails pour vous aider à comprendre ces poèmes et ceux qui vont suivre.

Venons-en maintenant au poème lui-même.

Il n'y a que de l'eau
dans les bains sacrés ;
Et je sais qu'ils sont inutiles,
car je m'y suis baigné.

Kabir parle de la jungle. On ne se purifie pas en prenant un bain dans le Gange. C'est stupide ; l'idée même est stupide — car votre impureté n'est pas physique, votre impureté n'est pas comme de la poussière sur le corps. Oui, cela le Gange peut le faire : il peut laver votre corps, il peut vous donner une propreté, une fraîcheur corporelle. Mais le problème n'est pas là, aussi la solution ne peut-elle être là. La poussière est plus profonde, aucun Gange ne peut l'enlever.

Et Kabir dit... « car je m'y suis baigné ». Kabir dit : Je suis allé dans la jungle — la jungle des rituels, des dogmes, des écritures, des prêtres, des temples, des mosquées, des religions du dimanche. J'y suis allé : c'est inutile.

Les images sont sans vie ; elles ne peuvent parler ;
Je le sais, car j'ai crié vers elles.

Et Kabir dit : J'ai adoré les images dans les temples — elles sont mortes. Elles ne sont d'aucune aide. J'ai crié vers elles et elles n'ont jamais répondu. Elles sont faites de main d'homme, et les dieux créés par l'homme ne servent à rien. L'homme ne peut créer Dieu ; Dieu a créé l'homme. Comment pourriez-vous créer Dieu ? Tous les symboles sont dangereux, car il est possible que vous commenciez à prendre le symbole pour la réalité.

Le symbole n'est pas la réalité.

Aucune image ne représente Dieu, aucun mot ne représente la vérité. Le mot « Dieu » n'est pas Dieu, bien sûr ; le

mot « feu » n'est pas le feu. Vous ne pouvez manger un menu et être rassasié. Le menu n'est pas la nourriture.

Rappelez-vous-en, les symboles sont comme un menu, et beaucoup de gens se nourrissent de menus, souffrent, meurent de faim, et se demandent pourquoi ils souffrent. Les images, les écritures, les formulations théoriques — tous les symboles sont vains.

Les images sont sans vie ; elles ne peuvent parler ;
Je le sais car j'ai crié vers elles.

Le Purana et le Coran ne sont que des mots ;
j'ai levé le voile et j'ai vu.

Et même les livres ne sont d'aucune aide : le *Coran* et le *Purana* ne sont d'aucune aide. Les écritures des hindous, des musulmans, des chrétiens et des juifs n'aident en rien. Kabir dit : « J'ai levé le voile et j'ai vu. » J'ai levé le voile des mots, du verbal, du philosophique, et enfin j'ai vu — la vérité n'a aucune connexion avec les mots, la vérité est sans mots, la vérité est au-delà des mots. La vérité ne peut être réduite à une théorie : elle est vaste, et les théories sont très étroites. La vérité est le tout ; comment une théorie pourrait-elle la contenir ? Les théories sont comme de petites boîtes, et la vérité est comme le ciel tout entier. Comment ces petites boîtes pourraient-elles contenir le ciel ?

J'ai levé le voile et j'ai vu.
Kabir prononce les paroles de l'expérience ;
il sait très bien que tout le reste est mensonge.

Et Kabir dit : N'écoutez que votre propre expérience. Seule l'expérience existentielle peut vous révéler la vérité. La beauté, la bonté, la vérité — tout a été expérimenté, mais cela n'a rien à voir avec vous. Et il se peut que Bouddha en ait fait l'expérience, mais cela n'a rien à voir avec vous : son expérience ne peut être la vôtre. Jésus a connu,

mais cela n'a rien à voir avec vous : son expérience est la sienne, et elle est intransmissible.

J'ai vu, j'ai connu, et je voudrais le partager avec vous, je voudrais que cela puisse vous être donné — mais ce n'est pas possible. Vous ne pouvez voir à travers mes yeux, vous ne pouvez sentir à travers mon cœur. Et tout ce que je dis ne deviendra pour vous qu'un symbole. A moins que ce que je dise ne vous assoiffe davantage — non de plus de mots, mais de votre propre expérience — à moins que vous ne commenciez à chercher vous-même l'expérience, vous n'arriverez jamais à la maison... et le foyer n'est pas loin.

En fait, la plus éloignée est la jungle ; plus proche que la jungle est la forêt ; plus proche que la forêt est le jardin du Maître ; et juste à l'intérieur du jardin, juste au centre du jardin, est votre maison. Votre maison est le point le plus proche de vous ; il doit en être ainsi. C'est votre être.

« Je ris » dit Kabir :

Je ris quand j'entends dire
que le poisson dans l'eau a soif.

Et Kabir dit : En vous regardant, en voyant que vous êtes assoiffé, je ris. Je ris car je ne peux comprendre comment cette chose ridicule s'est produite — le poisson, dans l'eau, a soif ? Vous avez soif, dans l'eau ? Vous êtes sans foyer, et la maison est en vous ? Et vous cherchez ailleurs ce que vous portez toujours en vous ? Vous êtes porteur de vérité et vous courez ici et là, en tous sens ?

Je ris quand j'entends dire
que le poisson dans l'eau a soif :
Tu ne vois pas que le Réel est dans ta maison
Et tu erres indifférent de forêt en forêt.
Ici est la vérité !

Maintenant est la vérité ! Vous êtes la vérité ! La vérité est votre être même.

Va où tu veux, à Bénarès ou à Mathura ;
si tu ne trouves pas ton âme
le monde est irréel pour toi.

Vous vivez dans un monde d'illusions, parce que vous n'avez pas encore touché votre propre réalité. Devenez réel, et alors, le monde entier deviendra réel pour vous. Le monde entier est créé par votre irréalité ; il est fondé sur votre irréalité, parce que vous êtes irréel.

L'homme de la jungle vit dans le sommeil ; son monde est un monde de sommeil. L'homme de la forêt vit dans ses rêves ; son monde est un monde de rêves. L'homme du jardin vit dans la conscience, se rapproche de plus en plus, devient de plus en plus conscient de la maison. Il se tient à la porte. Un coup, et la porte s'ouvrira.

C'est ce que dit Jésus : « Frappez et l'on vous ouvrira. Demandez et vous recevrez. Cherchez et vous trouverez. »

Le troisième homme est entré dans le jardin ; maintenant il peut voir la maison, mais il n'est pas encore dans la maison. Lorsque vous entrez dans la maison, ce n'est ni *sushupti*, le sommeil, ni *swabhana* le rêve, ni *jagrati*, la conscience ; c'est la supraconscience, ou conscience cosmique. Les trois étapes ont été transcendées, vous êtes parvenu au-delà.

C'est l'état de Dieu, Bhagwan, Allah. Lorsque el Hillaj Mansur a dit, « Je suis la vérité », il était dans cet état. Lorsque Jésus déclara « Moi et mon Dieu, mon Père, nous sommes un », il était dans cet état. Lorsque les voyants des *Upanishads* déclarèrent : « *Aham Brahmasmi*, Je suis le tout », ils étaient dans cet état. Bhagwan est en vous, Dieu est en vous, le Royaume de Dieu est en vous. Maintenant c'est à vous de le chercher, de le découvrir. Il n'est pas question d'inventer quoi que ce soit, vous l'avez déjà. Vous n'avez qu'à dé-couvrir. Levant le voile, dit Kabir, j'ai vu la vérité qui est ineffable.

Ici, je n'enseigne rien d'autre que votre propre être. Je ne vous rapproche de rien d'autre que de votre propre être. Je vous renvoie à vous-même. Vous ne manquez de rien ; vous avez seulement oublié le trésor qui est en vous, vous avez

oublié les voies du regard intérieur. Encore une fois, le Fou des cartes du Tarot...

Si vous regardez méditativement la carte du Tarot... et ce sont des cartes sur lesquelles il faut méditer. Ce sont d'anciennes méthodes secrètes de méditation. Le Fou se tient sur la falaise, un pied dans le vide — il n'est pas conscient, et il regarde les étoiles, il est très heureux ; sa tête doit être pleine de rêves. Il porte quatre symboles sacrés sur son dos, et il n'est pas conscient de ce qu'ils sont. Il n'est même pas conscient de porter quatre symboles secrets sur son dos. Ce sont les quatre symboles secrets : la jungle, la forêt, le jardin, le foyer.

Maintenant cela ne tient qu'à vous. Si vous faites un tour... un tour de cent quatre-vingt degrés sera nécessaire. C'est cela la conversion, c'est cela le *sannyas*. Si vous vous retournez, vous verrez simplement que vous n'avez jamais perdu un seul instant la béatitude des béatitudes, le délice de tous les délices. Vous n'avez jamais quitté votre maison ; vous ne faisiez que penser vous être éloigné d'elle.

Vous êtes dans la maison, vous ne l'avez jamais quittée. Celui qui découvre cela devient un Bouddha, un Christ, un Krishna. C'est votre destinée. Et à moins de l'atteindre, vous ne serez jamais à l'aise. A moins de l'atteindre, vous n'aurez jamais de repos. Un être humain ne peut avoir de repos. Un être humain est un pont. Il n'est pas encore un être, il est une promesse.

IV

LA RELIGION EST UNE FLORAISON INDIVIDUELLE

Pourquoi vous référez-vous à Dieu en tant que «Il»? L'être-en-soi, l'énergie de vie, la totalité, l'inconnaissable, ne serait-ce pas plus clair d'appeler Dieu, «Cela»? Ce qui me gêne dans «Il», c'est que «Il» implique une personnalité, une volonté, une autorité qui juge, et ma capacité d'aimer est déjà suffisamment estropiée sans y ajouter cet obstacle. La question est une façon d'entrer dans mon problème : Comment puis-je faire confiance, ou en arriver à aimer votre autorité ?

DIEU N'EST PAS EXPRIMABLE en quelque mot que ce soit. Appelez-Le «Il» et le mot est insuffisant; appelez-le «Cela» et le mot est insuffisant, très insuffisant. Si «Il» vous rappelle une personnalité, «Cela» vous rappellera une chose. Si «Il» vous rappelle le masculin, «Elle» vous rappellera le féminin, car tous les mots sont créés par des êtres humains pour un usage humain, et Dieu n'est pas une création humaine. Ainsi quel que soit le terme par lequel vous le désigniez, il ne sera que symbolique. Choisissez un symbole que vous aimez. Si vous avez envie de l'appeler «Cela», appelez-Le «Cela». Mais rappelez-vous, «Cela» a ses propres limitations. «Cela» est employé pour des choses, pour des choses mortes; et «Cela» a une autre limitation : «Cela» est très neutre. «Cela» ne répond pas; si vous dites quelque chose à «Cela», il n'y aura pas de réponse. Seule une personne peut répondre, et l'amour a besoin de réponse. Vous pouvez parler à un mur, mais il n'y aura pas de réponse; ce sera un monologue. Dieu est appelé «Il» afin que votre prière puisse devenir un dia-

logue. Autrement ce sera un monologue — un monologue fou : « Cela » ne peut lui répondre, « Cela » ne peut réagir, « Cela » ne peut se soucier de vous. « Cela » est neutre. Que vous priiez ou non ne fait pas de différence, que vous adoriez ou non ne fait pas de différence — « Cela » est dur comme une pierre. Si « Il » crée des difficultés, réalisez que « Cela » en crée encore plus. Comment pouvez-vous aimer « Cela » ? Vous pouvez posséder « Cela », vous pouvez l'employer — mais comment pouvez-vous l'aimer ?

Ainsi, « Il » semble être le mieux, pour bien des raisons. Laissez-moi vous l'expliquer. Tout d'abord, cela donne une personnalité à Dieu : Dieu devient une personne, vivante, avec un cœur battant, respirant, palpitant. Vous pouvez l'appeler et avoir confiance, il y aura une réponse. Vous pouvez Le regarder, vous pouvez Le sentir et avoir confiance, Il vous sentira aussi. La personnalité vous aide à communier, à prier, à vous relier. Si Dieu n'a pas de personnalité, Il sera tellement au-delà de vous qu'Il sera inconcevable. Vous êtes une personne, vous avez besoin d'un Dieu qui soit aussi une personne — car vous ne pouvez vous relier qu'à une personne. Tant que vous n'êtes pas devenu un être impersonnel, vous ne pouvez vous relier à un être impersonnel. Des religions ont existé, particulièrement en Orient — le bouddhisme, le jaïnisme — qui ne parlent pas du tout de Dieu. Mais alors, elles ne peuvent parler de prière, elles ne peuvent parler d'amour. Du moment qu'elles abandonnent l'idée de Dieu, d'un Dieu personnel, d'un créateur, de quelqu'un, là, qui peut vous regarder, tenir votre main, vous embrasser ; du moment qu'elles abandonnent l'idée d'un Dieu personnel, elles doivent abandonner l'idée de la prière, comme un corollaire, comme un corollaire nécessaire. L'adoration doit être abandonnée, la prière doit être abandonnée, chanter, danser doit être abandonné — car pour qui chanterez-vous et pour qui danserez-vous ? Il n'y a personne, rien que des yeux de pierre tout autour.

Et l'existence est si vaste... Vous dites : « Pourquoi ne pas dire "l'être-en-soi" ? » Comment vous relierez-vous à

«l'être-en-soi» ? Ce sera si vaste, vous ne serez pas capable de l'embrasser.

Avec «Il» Dieu devient aussi petit que vous, vous pouvez tenir Sa main. La main de l'être-en-soi ? — ce n'est pas possible. Avec «Il», Il devient chaleureux ; l'être-en-soi est froid, l'existence est froide. Vous gèlerez ! Le jaïnisme, le bouddhisme abandonnèrent l'idée de Dieu à cause de ces problèmes — philosophiques, philologiques ; des problèmes qui naissent du langage, de la grammaire et de la logique. Ils abandonnèrent l'idée, l'idée même. Mais alors la prière disparut, et le jaïnisme en devint pauvre. La méditation resta... un effort très solitaire.

Vous pouvez méditer seul, vous pouvez prier ensemble — avez-vous noté cela ? La prière est une communion. Les chrétiens, les musulmans, les juifs — ils savent ce qu'est la prière. Le jaïnisme et le bouddhisme ont complètement perdu la trace de la prière. Et la prière a une beauté qui lui est propre. Un méditant semble enfermé en lui-même, il n'a pas d'ouverture. Il est laissé à lui-même, dans une profonde solitude. Il peut devenir silencieux, mais il ne peut devenir extatique.

L'extase ne survient que lorsqu'on est deux ; l'amour ne jaillit qu'entre deux êtres. Lorsque vous êtes seul, vous pouvez être silencieux, tranquille, mais vous ne pouvez palpiter de joie, vous ne pouvez danser. Le soufi danse car il appelle Dieu ; il peut invoquer Dieu d'une façon très personnelle. Le jaïnisme et le bouddhisme devinrent très pauvres. Et lorsque le bouddhisme se répandit hors de l'Inde, il se mit à parler de Bouddha comme d'un Dieu — et à travers Bouddha, la prière fut réintroduite. Dans le jaïnisme, la prière ne pénétra jamais, et le jaïnisme ne put jamais se répandre. Il demeura une secte très petite, morte. Il est inhumain.

L'être-en-soi, l'existence, la totalité — de grands mots, mais morts. Ils ne palpitent pas. Comment vous relierez-vous à la totalité, dites-moi ? Comment invoquerez-vous la totalité ? Comment vous connecterez-vous avec la totalité ? Vous serez trop petit, et l'immensité de la totalité est telle que vous serez perdu.

Non, Dieu doit être conçu de manière humaine. L'appeler « Il » est très humain. Oui, peu à peu, lorsque vous L'approchez, vous L'apprivoisez, vous vous en imbibez, un jour il n'y a plus besoin de L'appeler « Lui ». Vous pouvez laisser tomber cela. Une fois le contact établi, une fois que vos frontières et Ses frontières ne sont plus séparées, lorsque vos frontières et Ses frontières se sont unies en une seule existence, alors il n'y a plus besoin de l'appeler « Lui ». Vous pouvez simplement vous incliner, sans même employer un seul mot. Vous pouvez simplement vous asseoir en silence et la prière sera là. Vous prierez sans aucune prière. Mais ceci ne viendra qu'ensuite. Au début, vous serez perdu si vous ne L'appelez pas par un nom personnel, si vous n'en faites pas une personne.

Maintenant, il y a deux possibilités : ou vous L'appelez « Il », ou vous L'appelez « Elle » — les deux ont été employés. Les soufis L'appellent « Elle » : la bien-aimée, le féminin. Les chrétiens, les juifs L'appellent « Il » : le masculin, l'amant. Ce sont les deux possibilités ; cela dépend de vous. Les deux ont des qualités différentes. Lorsque vous L'appelez « Il », cela veut dire que vous n'avez pas besoin d'aller à Sa recherche ; Il est le mâle. Et c'est cela qui est beau : la femme peut attendre, et l'amant viendra.

Les juifs disent : Non seulement vous êtes à la recherche de Dieu, mais Dieu est à votre recherche. C'est la beauté du pronom « Il ». Ceux-ci sont symboliques, significatifs, ils peuvent être d'une immense valeur. Les juifs disent : Il vous cherche, vous pouvez attendre comme une femme, vous pouvez devenir une immense attente, une pure ouverture, prête à recevoir l'hôte. Et l'hôte vient, car le mâle vient à la recherche de la femelle.

Les soufis L'appellent « Elle » ; alors tout le voyage change : alors vous devez Le chercher, alors vous devez Le trouver. Bien sûr, le voyage devient plus difficile. Si vous devez chercher Dieu, réussir semble presque impossible. Où Le chercherez-vous ? — l'adresse est inconnue. Même s'Il passe près de vous, vous ne serez pas capable de Le reconnaître. Il sera tel un étranger. Vous ne L'avez jamais connu, aussi comment Le re-connaîtrez-vous ? Vous ne

L'avez jamais vu auparavant, aussi comment déciderez-vous : « Oui, voilà Dieu » ? Cela sera difficile. Et où irez-vous ? A Kasi, à Mathura, à La Mecque, à Jérusalem ? Où irez-vous ? Dans les Himalayas ? Où irez-vous ? Comment avancerez-vous ? Quelle sera votre direction ? Dès le départ, vous serez dans la confusion.

Il vaut mieux L'attendre que d'aller à Sa recherche. Il vaut mieux attendre, avoir confiance, prier, et Le laisser venir à vous. C'est là le sens de L'appeler « Lui » — car alors Il peut venir. Vous devenez le féminin, alors Il devient le mâle — et le jeu commence. Si vous devenez le mâle, alors bien sûr il vous incombe de Le chercher. Le soufi va à Dieu ; pour le juif, Dieu vient à lui, pour le *hassid*, Dieu vient à lui.

Maintenant, c'est à vous de décider. Je ne dis pas qu'il faille L'appeler « Il » ; c'est à vous de décider. Il me semble que « Il » est plus économique, plus intelligent, mais si vous appartenez au mouvement de libération de la femme, vous pouvez L'appeler « Elle ». Mais alors vous devez en comprendre les implications. Ce n'est pas seulement une question de grammaire, de philologie, de langage. C'est adopter une certaine attitude. En L'appelant « Il », vous déclarez être femme ; ce faisant, c'est une entreprise totalement différente. En L'appelant « Elle », vous vous appelez homme. L'homme est agressif. Si vous L'appelez « Elle », vous deviendrez agressif, vous commencerez à conquérir Dieu. Alors Dieu devra se rendre à vous. Comment pourrez-vous vous rendre à Dieu ? Vous serez trop dans votre esprit masculin agressif.

Mais si vous L'appelez « Il », vous devrez vous abandonner à Lui. Il doit venir et vous vaincre, et vous rendre victorieux dans votre défaite. Il doit venir et vous vaincre, et vous inonder, et vous détruire, vous annihiler — et vous recréer.

Mon sentiment est encore celui-ci : appelez-Le « Il ». Vous en bénéficierez, vous serez béni.

Et la seconde question est aussi contenue dans la première : « Bon, je vois maintenant que la question est une

façon d'entrer dans mon problème : comment puis-je faire confiance, ou en arriver à aimer votre autorité ? »

Je n'ai pas d'autorité. Vous n'avez pas besoin de faire confiance à mon autorité. Je ne suis qu'une personne, une présence ; je ne suis pas une autorité. Je ne vous prouve rien, je ne soutiens rien, je ne défends aucune théorie ni philosophie, je ne cherche pas à vous convaincre de quoi que ce soit.

Je n'ai pas d'autorité car je n'appartiens à aucune tradition. Seules les traditions peuvent avoir une autorité. Un hindou a une autorité — des *Vedas*, des *Upanishads*, une *Gita* ; le musulman tient son autorité du Coran ; le chrétien tient son autorité de la Bible, du Pape. L'autorité vient de la tradition ; je suis non-traditionnel. Je ne me réclame d'aucune tradition. Je suis simplement là par moi-même. Je n'ai pas d'autorité. Je ne peux pas dire que ce que je dis est juste parce que les *Vedas* disent la même chose. Je ne peux pas faire de citations. Je ne peux pas dire que ce que je dis est juste, doit être juste, parce que Jésus dit la même chose, ou parce que Mahomet le dit aussi.

Non, je ne m'appuie sur personne d'autre : ce que je dis, je le dis. Je le sais. Je n'ai aucune autre autorité que moi-même. Je suis une présence, une personne. Vous n'avez pas besoin de faire confiance à mon autorité. Je ne suis pas un expert... Je suis un rebelle ; comment puis-je avoir une quelconque autorité ? Ma propre expérience est tout ce que j'ai. Vous pouvez regarder en moi, vous pouvez regarder dans mes yeux, vous pouvez me sentir, vous pouvez me boire, et c'est cela qui décidera.

Et cela ne sera pas une relation entre quelqu'un d'autoritaire et quelqu'un qui n'a pas d'autorité. Cela ne sera pas une relation entre quelqu'un qui sait et un ignorant ; entre un enseignant et un étudiant. Non, le professeur d'université détient l'autorité et l'étudiant doit apprendre de lui. Il sait ce qui est juste et ce qui est faux, et l'étudiant doit simplement se soumettre à lui.

En aucune façon je ne suis autoritaire. Je suis là : je suis une déclaration, une révélation. Vous m'écoutez, vous m'imbibez, vous me buvez. Si cette saveur même décide

quelque chose, c'est bien ; si elle ne décide rien, alors je ne suis pas pour vous, vous n'êtes pas pour moi. Alors dites-moi adieu. Alors ce n'est pas la peine de traîner par ici : cela sera vain. C'est une affaire d'amour. Lorsque vous aimez quelqu'un vous ne demandez pas d'autorité. L'amour est fou, il est insensé.

Je ne suis ici que pour les courageux qui peuvent être fous avec moi. J'existe pour les excentriques. Je n'existe que pour les quelques très rares élus, les excentriques : ceux qui sont prêts à quitter toutes les frontières de sécurité, d'autorité, de textes sacrés et de tradition ; qui sont prêts à venir avec moi dans l'obscurité ; qui sont prêts à venir avec moi et risquer. Et je ne vous promets rien.

Je ne peux pas promettre, de par la nature même des choses. On ne peut promettre la vérité, vous devez la sentir. Rappelez-vous, l'autorité en appelle à la tête, à la raison. Je n'en appelle pas à la raison, j'en appelle au cœur. Le cœur ne se soucie pas d'autorité. Lorsque vous tombez amoureux d'une femme, questionnez-vous son autorité ? Cléopâtre tire-t-elle autorité du fait qu'elle soit belle ? Demandez-vous des certificats ? Des experts ont-ils certifié qu'elle est vraiment une beauté ? L'emmenez-vous chez le docteur pour être examinée, chez le spécialiste en esthétique pour décider si c'est réellement une beauté ? Non, même si le monde entier dit qu'elle n'est pas belle, vous dites, « Cela m'est égal, je l'aime, et je sais qu'elle est belle. » Elle est belle parce que vous aimez, et non l'inverse. Vous ne l'aimez pas parce qu'elle est belle. Elle devient belle parce que vous l'aimez.

Je deviens une autorité si vous m'aimez, pas autrement. Si vous demandez une autorité, vous ne m'aimerez jamais. Alors il vaut mieux que nous prenions congé l'un de l'autre — le plus tôt sera le mieux. Je ne produirai pas d'autorité ; je n'en ai pas. Il vous faut regarder dans la personne elle-même. Il vous faut regarder en moi, ma présence, il vous faut la sentir intimement.

C'est pourquoi je dis qu'il faut du courage, et seuls les courageux peuvent aimer. L'amour est le plus grand courage qui soit — car il ne peut dépendre de rien d'autre, il

ne peut dépendre que d'un pressentiment, il doit dépendre de l'intuition ; il ne peut dépendre de l'intellect. Il n'y a pas d'autre preuve. L'amour ne demande aucune autre preuve, et l'amour ne peut produire de preuve.

Les juifs durent rejeter Jésus. Pourquoi ? Parce qu'il ne put produire d'autorité. « Par quelle autorité ? » demandaient-ils sans cesse — « Par quelle autorité parles-tu ? Qui t'a donné l'autorité de parler ? » Qui peut donner l'autorité à un Jésus ? Et tout ce qu'il disait était absurde. Il disait : « L'autorité ? Avant qu'Abraham fût, je suis. » Eh bien ! Abraham est le plus respecté des prophètes pour les juifs. Et Jésus dit : Avant qu'Abraham fût, je suis. Même Abraham ne peut me conférer l'autorité. Je ne suis pas Abraham, je l'ai précédé.

Maintenant, ceci est absurde, car l'intervalle de temps est si vaste : Abraham existait des milliers d'années auparavant. Et Jésus dit : Avant qu'Abraham fût, ne fût jamais, je suis. Mon existence précède celle d'Abraham. Qui peut me donner l'autorité ? Et il a raison, car la source qu'il a touchée en lui-même est éternelle. La source qu'il a contactée en lui n'a besoin d'aucune autorité pour être prouvée. Au contraire, Jésus devient la preuve qu'Abraham avait raison. C'est absurde.

C'est ce que je dis : Je suis la preuve que Krishna avait raison ; je suis la preuve que Bouddha avait raison ; je suis la preuve que Jésus avait raison, et non le contraire.

Ainsi je n'ai pas d'autorité. Je suis là — c'est à prendre ou à laisser.

D'après ce que j'ai compris, le savoir est compréhension. La sagesse des sages est la sagesse de l'âge. Je vous en prie, conduisez-moi à la sagesse.

Voilà trois questions en une seule. Tout d'abord : *« D'après ce que j'ai compris, le savoir est compréhension. »* Non, Monsieur, le savoir n'est jamais compréhension. Le savoir est une illusion de compréhension. Le savoir est une fausse monnaie, un substitut ; ce n'est pas la compréhension. Le savoir est emprunté, la compréhension n'est

jamais empruntée. La compréhension est vôtre, le savoir vient toujours d'autrui. La compréhension naît de votre conscience, le savoir vient de vos connaissances. Et les processus sont totalement différents, diamétralement opposés. Si vous voulez comprendre, vous devrez désapprendre tout ce que vous avez appris. Le savoir fonctionne comme une barrière, le savoir doit être abandonné. Le connu doit cesser pour que l'inconnu soit.

La compréhension concerne l'inconnu, le savoir concerne le connu. Le savoir est votre mémoire, la compréhension est votre être même. Le savoir est une lumière empruntée. Le savoir est comme la lune, la compréhension est comme le soleil. La lune vit de lumière empruntée ; elle reflète les rayons du soleil, elle n'a pas de lumière propre. Le soleil a sa propre lumière.

Vous dites : *« D'après ce que j'ai compris, le savoir est compréhension. »* Alors vous n'avez pas compris, Monsieur.

Deuxièmement : *« La sagesse des sages est la sagesse de l'âge. »* Non, pas du tout. La sagesse des sages n'a pas de relation avec le temps. Ce n'est pas la sagesse des âges. Celle-ci est quelque chose de totalement différent. La sagesse des âges n'est rien d'autre que le savoir collectif, l'expérience collective de l'humanité. Les gens ont vécu, ils ont fait des expériences ; peu à peu, ils déduisent quelque savoir de leur expérience.

La sagesse des âges vient à travers les masses. C'est un produit de masse : elle vient du temps, de l'expérience. Et la sagesse des sages ne vient jamais du temps, elle vient de l'intemporel. Lorsqu'un être transcende le temps, alors il devient sage. Lorsqu'un être se meut dans le temps, il accumule du savoir. Un vieil homme est plein de savoir, il n'est pas nécessairement sage, souvenez-vous-en. Un vieil homme n'est pas nécessairement sage et un homme sage n'est pas nécessairement vieux.

Shankaracharya était très jeune ; il mourut à trente-trois ans. Mais il était immensément sage. Bouddha avait près de quarante ans lorsqu'il s'illumina, Mahomet aussi. Ils se retrouvaient face à des gens plus âgés qu'eux ; c'était là une source de conflits. Lorsque Bouddha se rendit chez son

propre père — naturellement un père est un père — et comme tous les pères, le père se moqua de la stupidité de son fils. Il dit : « Quoi ? Tu veux m'instruire ? Tu es mon fils. Je suis plus vieux que toi, je suis ton père. J'ai connu le monde, j'ai connu la vie — ses misères, ses bénédictions. J'en sais certainement davantage que toi ! » Et Bouddha dit : « C'est vrai, Seigneur, tu en sais davantage en ce qui concerne le savoir, ta mémoire est bien plus vaste que la mienne. Mais je ne t'ai pas apporté le savoir. J'ai apporté quelque chose de totalement nouveau : une lumière intérieure s'est élevée en moi, une flamme. Et je vois que tu vis dans l'obscurité. » Le père se sentit blessé. Son ego était blessé, il était en colère.

Jésus était sans conteste lui aussi très jeune. Et si les vieux rabbins n'étaient pas prêts à l'écouter, cela semble parfaitement normal. Pourquoi auraient-ils écouté un jeune homme qui n'a pas connu le monde, qui n'a pas encore vécu ? Jésus n'avait que trente-trois ans lorsqu'il fut crucifié. Il commença à prêcher à trente ans — très jeune — et de manière soudaine. Les gens l'avaient connu travaillant dans l'atelier de son père, coupant des planches, polissant le bois. Il était fils de charpentier. Personne n'avait jamais imaginé que ce garçon deviendrait tout à coup un sage. Puis un jour, il déclara qu'il était le Messie, le fils de Dieu. Comment les gens pouvaient-ils le croire ? Ils l'avaient connu charpentier ; il leur fabriquait des meubles et il vaquait à des tâches ordinaires dans la ville — et soudain il faisait de telles déclarations ? « Il doit être devenu fou. »

Souvenez-vous-en, c'est toujours la sagesse qui est crucifiée sur la croix, parce que les gens imbus de savoir ne peuvent la tolérer. Elle offense, elle est blessante.

La sagesse est toujours sans âge ; elle n'a rien à voir avec vos expériences de vie. Et ce que vous appelez « la sagesse des âges » est totalement différente — c'est un produit de masse. Les gens ont vécu sur terre si longtemps, et ils ont expérimenté bien des choses, et bien sûr ils ont fait des déductions, ils sont parvenus à certaines conclusions. La sagesse n'est pas une conclusion. Elle ne vient pas de

l'expérience ; la sagesse est illumination, la sagesse est révélation. Elle est soudaine, comme un éclair. Elle n'est pas prouvée, elle ne peut être prouvée. De par sa nature même de vérité, elle ne peut être prouvée. Vous devez en tomber amoureux, ou non. Elle est si soudaine et sans lien avec vos situations, vos expériences de vie — comment peut-elle être prouvée ? Quelle preuve Jésus peut-il vous donner ? Il a donné sa propre vie, mais il ne put donner de preuve.

Vous souvenez-vous de la dernière question qui lui fut posée avant d'être crucifié ? Pilate, le gouverneur romain, Ponce Pilate, lui demanda : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et Jésus demeura silencieux. Il regarda dans les yeux du gouverneur, mais il ne prononça pas un seul mot. Pourquoi Jésus garda-t-il le silence ? Il aurait dû dire quelque chose... mais la vérité ne peut s'énoncer. Et c'est insensé de demander à un Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » car Jésus est la vérité. Il a souvent dit : « Je suis la vérité, je suis le chemin, et je suis le but. »

Alors, à quoi bon dire quoi que ce soit ? Il se tient devant Ponce Pilate — c'est la vérité elle-même qui se tient là — et Pilate demande : « Qu'est-ce que la vérité ? » Jésus n'est pas un *pandit* ; il n'est pas professeur, il n'est pas philosophe. Il ne va pas donner une théorie sur la vérité, il est lui-même la vérité. Il se tint là absolument silencieux ; il se rendit disponible, il rendit sa présence disponible.

Mais Pilate ne put le comprendre ; il ne put voir la vérité. Il s'attendait à quelques paroles, il espérait que cet homme prononcerait quelques mots. Et cet homme ne dit rien — et pourtant il affirma tout ce qui peut être dit de la vérité. Il se révéla lui-même : il était là, sa présence était là, sa vibration était là. Si Pilate avait été un peu perspicace, il aurait su ce qu'est la vérité.

La vérité ne vient pas de l'expérience des âges ; la vérité n'est pas une expérience du tout. Lorsque toutes les expériences disparaissent, et que seul demeure en toute conscience celui qui fait l'expérience... La vérité est conscience sans contenu. Ce n'est pas une expérience ; ce n'est pas que vous expérimentiez quelque chose. Non, rien

n'est laissé à l'expérience, rien du tout — seul un ciel pur, pas d'objet, seule la subjectivité, palpitant de totalité, dansant; juste la subjectivité, juste une pure conscience sans aucun contenu. Ce n'est pas une expérience. Laissez-moi vous le dire de cette façon : Dieu n'est pas une expérience, il est au-delà de l'expérience. Le monde est une expérience, Dieu n'est pas une expérience. L'expérience n'est possible que dans la dualité. Quand je suis séparé de vous, je peux faire l'expérience de vous. Quand je suis un avec vous, comment puis-je faire l'expérience de vous ? Comment séparerais-je celui qui fait l'expérience et l'expérience, le connaissant et le connu, le voyant et le vu ? Non, ce n'est pas possible. Le sujet et l'objet ont perdu leurs frontières; ils sont devenus un — maintenant, qui est le connaissant et qui est le connu ?

La sagesse est cet éclair où le connu et le connaissant deviennent un, où le voyant et le vu deviennent un, où toute dualité disparaît et qu'un seul demeure, un seul. Dans l'expérience, l'autre est nécessaire; l'expérience est basée sur l'autre, orientée vers l'autre.

Vous dites : *« La sagesse des sages est la sagesse de l'âge. »* Il n'en est rien. La sagesse des sages est intemporelle : elle est au-delà de l'expérience, elle est transcendantale; et la sagesse de l'âge est ordinaire, temporelle, basée sur l'expérience.

Enfin vous dites : *« Je vous en prie, conduisez-moi à la sagesse. »* Ce n'est pas possible. Si quelqu'un d'autre vous y conduit, ce sera du savoir. De nouveau vous serez pris au piège du savoir. Personne ne peut vous conduire à la sagesse — car l'autre sera la cause du savoir. Vous seul pouvez être la cause de votre propre sagesse. Alors vous pouvez demander : « Que faites-vous donc ici ? » Je ne vous conduis pas à la sagesse. Je ne puis faire qu'une chose, une chose négative : j'essaie de détruire votre savoir. Je ne fais qu'enlever l'obstacle, la barrière; je ne fais que déplacer le roc de votre chemin, c'est tout. Et ce roc est le savoir. Une fois le roc enlevé, vous commencerez à couler. La source est là, bloquée par le roc.

Votre sagesse est avec vous ; c'est votre énergie de vie, c'est votre vitalité, c'est votre élan. Elle est là — lorsque vous deviendrez assez audacieux pour abandonner le savoir, assez audacieux pour être innocent, pour être ignorant ; lorsque vous pourrez dire, « Je ne sais pas » ; lorsque vous aurez rassemblé le courage de déclarer, « Je ne sais pas et tout ce que je sais n'est qu'illusion, tout mon savoir est emprunté, fallacieux, vide » — à l'instant où vous aurez laissé tomber votre savoir, la sagesse naîtra.

Je ne puis vous conduire à la sagesse. La sagesse naîtra en vous, elle jaillira dans votre être. Il suffit de laisser tomber le rocher que vous portez — et ce rocher est le savoir.

Et si vous croyez que le savoir est compréhension, alors comment laisserez-vous tomber ce rocher ? Alors vous le protégerez. Si vous croyez que le savoir est sagesse, alors bien sûr vous me prendrez pour un ennemi qui essaie de vous enlever votre sagesse.

Le Maître ne peut être que négatif ; le Maître ne peut rien vous donner de positif. Et évitez celui qui vous dit qu'il veut vous donner quelque chose de positif. Evitez-le... Le Maître n'est qu'une aide pour enlever la barrière. Le Maître est la « via négative » ; il est la voie de la négation. Il ne fait qu'enlever. Il dit : « Ceci n'est pas vrai, ceci n'est pas vrai, ceci n'est pas vrai » — il élimine sans cesse. Un jour soudainement, il a enlevé tous vos soutiens : vous vous effondrez, vous vous effondrez dans la sagesse. Un jour, soudainement, lorsque tous vos obstacles ont été enlevés, quelque chose surgit en vous, jaillit en vous — comme un éclair. C'est cela la sagesse ; c'est votre nature la plus intime. Elle ne peut vous être donnée.

Il existe dans le monde trois types d'enseignants : le charismatique, le méthodique et le naturel. Ces distinctions conviennent aussi aux thérapeutes. Il y a trois types de thérapeutes : charismatique, méthodique et naturel. Il faut comprendre cette classification.

« Charisme » vient d'un mot grec qui signifie esprit, plein d'esprit. Le leader charismatique a tant d'esprit que si vous allez à lui vous deviendrez un esclave. Il a tant d'esprit qu'il vous dominera ; il ne se souciera pas de vous, il

vous entraînera avec son esprit. Il vous conduira ; il deviendra un leader.

Je ne suis pas un leader ; je ne suis pas un Maître charismatique, un enseignant charismatique, car un enseignant charismatique est dangereux : il vous tue, vous anéantit, votre être s'efface. Etre conduit par une personne charismatique, c'est comme de tenter de croître sous un grand arbre, c'est impossible. Vous pouvez penser que l'arbre vous protège, mais croître sous un grand arbre est impossible.

Vous voyez un grand chêne ? Des milliers de glands tombent sous l'arbre et meurent. Ils ne grandissent jamais, ils ne peuvent pas grandir. On peut leur faire croire qu'étant sous l'arbre mère, ils seront protégés — mais cette protection est empoisonnée. Le gland doit partir au loin, être indépendant ; alors seulement il peut devenir un arbre. Autrement il ne deviendra jamais un arbre.

La personne charismatique est dangereuse, et les gens sont très attirés par les personnes charismatiques. La personne charismatique n'est jamais un véritable Maître ; elle devient un meneur d'esclaves. La personne charismatique est plus politique que religieuse. Adolf Hitler est charismatique, Mussolini est charismatique. Les leaders sont charismatiques : ils doivent mener les gens, ils doivent les rendre esclaves, ils doivent dominer et imposer.

Le second type d'enseignant-Maître-leader est méthodique. Il emploie des méthodes, et non pas l'esprit. Il ne vous submergera pas de son esprit, il vous donnera simplement des méthodes — c'est mieux que le premier, car il ne fera jamais de vous un esclave.

Le mot « méthode » vient d'une racine grecque qui signifie « suivre ». Le second type de leader-Maître-enseignant suivra le disciple, il donnera une méthode. Il ne vous conduira jamais, il vous suivra. Le second type de thérapeute suivra le patient : il écoutera le patient, il essaiera de découvrir son besoin ; il écoutera l'étudiant, le disciple. Il vous regardera et il vous aidera par derrière. Il ne sera jamais devant vous ; il vous poussera plutôt que de vous tirer. Il ne vous mènera pas, il se contentera de vous persuader.

Le second est meilleur. Naturellement, nombreux sont ceux qui sont attirés par le premier et très rares sont ceux qui sont attirés par le second.

Le troisième est le Maître naturel, le guérisseur naturel ; il ne vous mène jamais, il ne vous suit jamais, il vous accompagne. Il tient simplement votre main, il est un ami. Bouddha a dit : « La prochaine fois que je viendrai, mon nom sera Maitreya, "l'ami" ». Et c'est très significatif.

Bouddha dit que durant sa vie de Gautama Bouddha, il fut trop charismatique — tant de pouvoir, d'énergie, d'élan, d'esprit, qu'il dominait les gens. Mahavir était plus méthodique. Et Bouddha dit : « La prochaine fois que je viendrai, mon nom sera Maitreya ». « Maitreya » veut dire l'ami. Très symboliquement, il dit, « La prochaine fois, je vous accompagnerai. Je serai un ami. Je ne vous conduirai pas devant, je ne vous pousserai pas derrière, je vous tiendrai seulement la main comme un ami. » C'est le naturel, c'est le meilleur. Et c'est le plus difficile à trouver — car vous attirez, et vous vous sentez attiré par des personnes charismatiques, miraculeuses, ou vous êtes attirés par la personne méthodique.

Le naturel est le meilleur, mais le moins attrayant. Il est très simple et ordinaire. Il n'a pas de charisme, il ne vous éblouit pas. Et il n'est pas très méthodique, il n'est pas très technologique, il n'est pas très scientifique ; il est plus poétique, il est plus chaotique. Il est plus naturel, aussi chaotique que la nature. Je suis une personne naturelle. Je n'ai pas de charisme, et je ne crois pas au charisme. Je ne crois pas aux méthodes. Même si je les emploie, je n'y crois pas.

Je suis une personne naturelle, très ordinaire. Je peux me perdre dans la foule et vous ne serez pas capable de me trouver. Ainsi je ne vous conduis pas, je vous accompagne. Je peux tenir votre main, je peux être votre ami.

La philosophie de Karl Marx préconise une société sans classe et sans Etat. Préconise-t-il indirectement une société

religieuse ? Sinon, quel type d'ordre social devrait exister où l'homme ne soit pas exploité par l'homme ?

Directement ou indirectement, il ne propose pas de société religieuse. Et ce qu'il propose pour réaliser cette société sans classe et sans Etat est réellement absurde. Il propose que ce soit à travers l'Etat lui-même. Il dit : « D'abord l'Etat doit devenir très dominateur (la dictature du prolétariat) et alors un jour, lorsque la dictature du prolétariat aura réussi, alors elle s'effacera. » C'est absurde.

Personne ne veut jamais abandonner le pouvoir. Une fois qu'il est là entre vos mains, personne ne veut l'abandonner. L'Etat deviendra de plus en plus puissant. La société disparaîtra peut-être, mais pas l'Etat. C'est ce qui est arrivé en Russie, c'est ce qui se passe en Chine. Toutes les prédictions de Marx se sont avérées fausses.

Par la dictature, aucune société ne peut en arriver au point de disparition de l'Etat : l'Etat deviendra de plus en plus puissant. Et les gens qui contrôleront l'Etat ne voudront jamais, ils n'ont jamais voulu... qui désire perdre son pouvoir ? Le pouvoir corrompt et corrompt absolument.

Karl Marx n'avait aucune compréhension de la psychologie humaine, de l'esprit humain. Il connaissait la structure de la société, sa structure économique, mais il n'avait aucune conscience de la structure humaine, de la psyché, et c'est le plus important, car finalement c'est le facteur décisif. Il ignorait qu'un Staline naîtrait ; il ignorait qu'un Mao naîtrait.

Je ne soutiens pas Karl Marx, lui-même n'était pas un prolétaire. Lui-même était fort riche. Pour penser au communisme, il faut en fait être fort riche. Il passa toute sa vie au British Museum, assis à ne rien faire, à lire des livres.

Voici une anecdote : Dans le paradis communiste, l'équivalent de Saint Pierre arrête un candidat à l'entrée et demande : « Quelles sont vos qualifications pour entrer ici ? »

« Eh bien ! dit l'homme, sur terre mon père était un riche industriel. Ma mère venait d'une famille de commerçants aisés. Moi ? J'ai été un auteur à succès, et finalement,

après avoir hérité d'une somme importante, j'ai épousé une baronne. »

A ce stade de son discours, le portier étouffe de rage. « Et ce sont là vos prétentions pour entrer dans notre paradis communiste ? » s'exclame-t-il.

Humblement le candidat ajoute encore une phrase : « J'ai pensé que mon nom pourrait m'aider » murmura-t-il. « Je m'appelle Karl Marx. »

Marx n'était pas un homme pauvre. Même pour rêver de communisme, même pour rêver d'utopies, il faut être riche. Le communisme est un sous-produit, non de la pensée du prolétariat, mais de la petite bourgeoisie. Les petits bourgeois sont les gens les plus frustrés du monde. Le pauvre n'est pas frustré. Il est pauvre et établi. L'homme riche n'est pas frustré, il est riche et établi. L'homme moyen est très frustré : il veut être riche, il espère devenir riche, et il sent la pauvreté qui le suit comme une ombre. Il est dans les limbes.

Le petit bourgeois est le plus dangereux. Il est pauvre et riche à la fois, il ne veut pas être pauvre et il veut être riche. S'il ne peut être riche, alors il veut détruire la société. Il veut que personne ne soit riche.

Et Marx n'était sûrement pas une personne religieuse ; il était contre la religion. Il ne connaissait pas vraiment la religion. Tout ce qu'il en savait, c'était le judaïsme et le christianisme. Il était juif. Et c'est quelque chose qu'il faut comprendre : Marx est juif, Freud est juif, Einstein est juif — les grands noms du monde moderne sont tous juifs. Les juifs ont tant souffert ; ils sont très en colère. Et leur colère s'exprime à travers tant de formes. La colère de Marx contre la société est en fait une colère juive contre un monde non juif. Et il ne connaissait que le judaïsme et le christianisme, qui ne sont pas des religions très développées. S'il avait connu quoi que ce soit du Bouddhisme ou de Patanjali ou des *Upanishads*, ses idées auraient certainement été différentes. Mais il n'était pas conscient, et en fait il n'essayait même pas de devenir conscient. Sa compréhension religieuse était très pauvre ; c'était un économiste.

La religion n'a rien à voir avec la société ; c'est pourquoi il était contre la religion. La religion est individualiste, et c'était un socialiste par excellence. C'est pourquoi il a dit : « La religion est l'opium du peuple. » La religion est individuelle parce que la religion croit en la liberté individuelle. Et l'épanouissement ultime sera individuel, et non pas social. On n'a jamais entendu parler d'une société qui devienne religieuse, mais seulement d'individus — un Bouddha ici, un Jésus là, un Moïse ailleurs — seuls des individus deviennent religieux.

La société ne peut jamais devenir religieuse, car l'esprit des masses ne peut parvenir à cette floraison. Etre religieux est une croissance si étonnante. C'est l'ouverture de votre potentiel ultime ; cela ne peut venir des masses. Vous ne pensez pas qu'un jour les masses deviendront de grands peintres comme Picasso ou Léonard de Vinci, ou de grands musiciens comme Beethoven, Mozart ou Wagner. Vous ne pensez pas qu'un jour les masses deviendront de grands mathématiciens comme Einstein, Planck, Eddington. Non, vous ne pensez pas ainsi. Alors, pourquoi pensez-vous que les masses deviendront un jour de grands génies religieux comme Bouddha, Jésus, Moïse, Mahavir, Mahomet ? Ce n'est pas possible.

La masse vit dans l'obscurité ; elle vit dans la jungle. Peu de gens échappent à la jungle et entrent dans la forêt, et très peu de ceux qui entrent dans la forêt pénètrent jamais dans le jardin. Beaucoup s'attachent trop à la forêt et restent là. C'est ainsi : seule une personne sur un million échappe à la jungle et atteint la forêt. Sur un million de personnes dans la forêt, une seule s'en échappe et parvient au jardin. Et sur un million dans le jardin, une seule s'en échappe et atteint la maison. Telle a été la proportion jusqu'à présent, et telle elle restera.

La religion n'est que pour une minorité. Cela blesse, car vous aimeriez que la religion soit pour tous. Mais je n'y peux rien. Si la musique ne peut être pour tous, si la peinture, si la danse ne peuvent être pour tous, alors — excusez-moi, je n'y peux rien — la religion non plus ne peut être pour tous. Et dans un monde communiste la religion

devient impossible, car l'individualité n'est pas permise, la liberté n'est pas permise, il n'est permis à personne d'être différent de la masse.

Voici une histoire qui se passe en Russie soviétique : Un homme est saisi d'une violente crampe d'estomac et pour se soulager, entre dans la structure blanche et moderne érigée à cet effet dans sa ville natale. Là, il se trouve dans un hall avec deux portes. Sur l'une est indiquée « Hommes », sur l'autre « Femmes ». Naturellement il prend la porte indiquant « Hommes ».

Il se trouve dans une pièce avec deux portes. L'une indique « plus de vingt et un ans » l'autre « moins de vingt et un ans ». Comme il a cinquante-deux ans, il prend la porte indiquant « plus de vingt et un ans ».

Il se trouve dans une autre pièce avec deux portes. L'une indique « maladie grave », l'autre « indisposition mineure ». Comme à ce moment-là sa douleur a doublé, il se traîne vers la porte indiquant « maladie grave ».

De nouveau, il se trouve dans une pièce avec deux portes. L'une indique « incrédules et impies », l'autre « croyants, religieux ». Comme il croit en Dieu, il prend la porte indiquée pour les religieux et se retrouve dans la rue.

Dans un monde communiste, une personne religieuse ne peut exister, elle ne peut être tolérée. Un monde communiste croit en la société, en la domination absolue de la société. L'individu est considéré comme un danger. Quiconque essaie d'être un individu est regardé comme un ennemi : « Il ne faut pas essayer d'être un individu, il faut suivre la foule, il faut être dans la foule, il ne faut pas tenter sa propre voie et son propre style » — même à propos de choses ordinaires. Si vous allez en Chine, en Russie, même dans les vêtements vous trouverez une uniformité, même dans les voitures vous trouverez l'uniformité. Tout doit être exactement pareil pour tout le monde. Même pour les vêtements, personne ne doit tenter un style individuel, car c'est dangereux. Le communisme ne tolère pas l'individu ; comment pourrait-il tolérer la religion ? C'est impossible.

La religion est une floraison individuelle. La religion ne peut exister que dans une société individualiste où la

liberté est permise, où la liberté d'être soi-même est permise, où personne ne se mêle de vos affaires, où on vous laisse tranquille, où vous pouvez faire de vous-même tout ce que vous voulez. La société n'interfère que lorsque vous commencez à interférer dans la vie d'autrui, autrement non. Si vous n'êtes pas nuisible, personne ne s'occupera de vous.

Ceci n'est possible que dans un pays démocratique; ceci n'est possible que dans un pays capitaliste. Je suis totalement pour le capitalisme et je suis totalement pour la démocratie. Mieux vaut être pauvre et rester démocratique. Mieux vaut être inéduqué et rester démocratique. Sinon votre estomac sera plein, mais votre esprit sera vide; sinon votre corps sera nourri, mais votre âme mourra de faim.

Et la seconde partie de la question : *«Sinon, quel type d'ordre social devrait exister où l'homme ne soit pas exploité par l'homme ?»*

L'homme sera toujours exploité par l'homme sauf s'il y a plus que le strict minimum; ce n'est pas une question de communisme, de socialisme ou de capitalisme. C'est pourquoi, vous devez créer plus que le strict nécessaire, soyez créatifs, employez toutes les possibilités pour créer davantage : c'est la première chose. Et la seconde : vivez dans le présent, ne vous préoccupez pas du lendemain. Ecoutez Jésus, il dit : Regardez les lys des champs. Ils ne filent pas, ils ne tissent pas, ils ne travaillent pas, ils ne pensent pas au lendemain — pourtant ils sont si beaux. Même Salomon, revêtu de toute sa gloire, n'était pas aussi beau.

Vivez dans le présent. Le futur crée l'avidité, l'avidité crée l'accumulation, l'accumulation crée la pauvreté. Seule une société religieuse... et quand je dis une «société religieuse» je ne veux pas dire un ordre social religieux. Par «société religieuse» je veux dire là où beaucoup, beaucoup de gens sont religieux, ou tout au moins s'efforcent de l'être; où beaucoup de gens méditent, prient; où beaucoup de gens sont aimants, attentionnés, où beaucoup de gens ont de la compassion; où beaucoup de gens jouissent de la vie dans le présent, se réjouissent du jeu du présent et ne

se soucie pas du futur ; où beaucoup de gens sont simplement heureux, moment après moment. Dans cette société, l'exploitation disparaîtra. Sinon l'exploitation subsistera.

Vous pouvez changer la structure : en Russie les anciens exploiteurs ont disparu mais les nouveaux exploiteurs sont arrivés — et les nouveaux sont plus dangereux, car ils sont mieux équipés technologiquement que les premiers. Les riches étaient là, ils exploitaient ; le Tsar était là, il exploitait — mais ce n'était rien, comparé à Staline et ses sbires. Ils étaient mieux équipés. Le Tsar n'était pas si bien équipé : c'est pourquoi la révolution a été possible. Maintenant, il n'y a pas de possibilité de révolution en Russie — c'est impossible. Vous ne pouvez même pas imaginer de révolution, car l'emprise de l'Etat est si grande, et l'Etat a un tel équipement technique contre l'individu. Personne ne peut même penser. C'est impossible de parler de révolution. C'est impossible même d'y penser, car les murs ont des oreilles. Vous ne pouvez même pas parler franchement à votre femme, car, qui sait ? Elle risque d'être une indicatrice. Vous ne pouvez parler à votre enfant, à votre propre enfant, car il appartient au Parti de la Jeunesse Communiste. Et on lui enseigne à être plus patriotique, pour le pays, contre la famille. La société est le but, non la famille. La famille doit être complètement détruite.

Et il n'y a plus de partis, ni d'idéologies disponibles : aucune possibilité de publier un livre ou un journal. Comment pouvez-vous croire qu'une révolution puisse se produire en Russie ? Non, l'Etat est si puissant, il écrasera tout dans l'œuf.

Et maintenant que font-ils ? Au début ils assassinaient leurs ennemis : maintenant ils n'assassinent plus. Ils ont des armes plus meurtrières : ils lavent le cerveau, ils n'assassinent pas. Ils donnent simplement des électrochocs, des chocs à l'insuline et ils font des lavages de cerveau. Et l'individu rentre de l'hôpital, non de la prison, complètement abruti, stupide. Il a oublié tout ce qu'il savait ; il ne peut même pas penser, il ne peut pas aligner deux phrases logiquement. Il doit réapprendre le b-a-ba. Alors, comment songer à la révolution ?

Tôt ou tard, dans un pays communiste, il se passera ceci — les enfants doivent naître à l'hôpital — immédiatement après la naissance, on leur placera une électrode dans la tête, cela fera l'affaire. Alors le gouvernement saura même ce que vous pensez — non ce que vous dites, là n'est pas la question. Alors le poste de police saura qui pense faussement : votre numéro apparaîtra dans leur bureau. Soudain une lumière s'allumera au Numéro trente et un — trente et un est pris. C'est possible maintenant, techniquement possible.

Et rappelez-vous, l'homme est si dangereux : tout ce qui devient possible techniquement, il faut qu'il l'essaye. Il est obsédé, il ne peut résister à la tentation.

Je me sens coupable de pouvoir venir vers vous, alors que les pauvres ne le peuvent pas.

Ne vous sentez pas coupable ; je vous en prie, ne venez pas. Laissez-moi vous raconter une anecdote.

Marthe était mourante. Dans son dernier souffle, elle se tourna vers Abe et lui demanda : « Abe, avant que je ne meure, fais-moi l'amour une dernière fois. »

Abe répondit : « Comment peux-tu me demander une chose pareille ? Je te tuerais ! »

Marthe supplia : « Chacun a droit à une dernière requête avant de mourir. Tu devrais m'accorder ce dernier vœu. »

Abe répliqua : « D'accord. » Il se mit au lit et lui fit l'amour. A peine eut-il fini qu'elle sauta hors de son lit complètement guérie, courut en bas des escaliers, commença à plumer un poulet et cria au salon où se trouvaient les enfants que le dîner serait prêt dans une heure.

Les enfants, abasourdis, se précipitèrent en haut, vers leur père qui pleurait, assis sur une chaise. Ils lui dirent : « Papa pourquoi pleures-tu ? C'est un miracle ! Maman est complètement guérie ! »

Il rétorqua : « Je sais, mais quand je pense à ce que j'aurais pu faire pour Eleanor Roosevelt ! »

Compris ? « Je sais, mais quand je pense à ce que j'aurais pu faire pour Eleanor Roosevelt, c'est pour cela que je pleure. »

Ne pensez pas à Eleanor Roosevelt, et ne pleurez pas inutilement. Si vous avez honte, ne venez pas — parce que se sentir coupable est très mauvais, et je veux que personne ne se sente coupable. Alors, allez et servez les pauvres. Si vous voulez venir ici, oubliez le monde entier. Si vous pensez au monde, vous ne pouvez m'écouter, vous ne pouvez me comprendre.

Votre vie est courte... votre vie est vraiment très courte : vous ne savez pas si vous existerez ou non dans l'instant qui suit. Et ne vous sentez pas triste pour les pauvres, tout d'abord parce que les pauvres ne sont peut-être pas prêts à venir. Car je connais les pauvres : j'ai voyagé dans ce pays, je suis né dans ce pays ; je connais les pauvres. Lorsque parfois ils viennent à moi, ils viennent pour d'autres raisons. Ils ne viennent jamais pour une raison où je puis leur être utile. Ils viennent : leur fils ne trouve pas de travail, alors « Bhagwan, bénis-nous ». Ils viennent parce que leur femme est malade, parce que quelqu'un n'a pas d'enfant, « Bénis-nous ». Ils viennent pour d'autres raisons, pas pour des raisons religieuses. Une personne pauvre ne peut avoir de raison religieuse, vraiment ; elle meurt de faim. Son problème n'est pas religieux, il est physique. Seule une personne riche peut avoir des problèmes religieux. La religion est un sous-produit de l'abondance ; c'est un luxe.

Lorsque vos besoins corporels sont satisfaits, alors surviennent les problèmes psychologiques. Un pauvre n'a jamais de problèmes psychologiques ; vous ne le verrez jamais chez le psychanalyste. En avez-vous jamais vu ? Il n'a pas de problèmes psychologiques. Lorsque vos besoins corporels sont complètement satisfaits, vos problèmes se déplacent : ils prennent une forme supérieure, ils se déplacent plus haut — ils commencent à devenir psychologiques.

Les Indiens sont très contents de ne pas avoir beaucoup de problèmes psychologiques, de ne pas avoir besoin de psychiatres en Inde. Et ils sont très intrigués — pourquoi l'Amérique a-t-elle tant de psychiatres ? Et ils sont navrés

pour l'Amérique, car ils pensent : « Pauvres gens, ils souffrent tant de maladies mentales. »

Ils ne comprennent pas que la maladie mentale est une bénédiction ; elle montre tout simplement que les besoins physiques sont comblés. Maintenant, la personne peut se permettre d'être malade mentalement.

Lorsque les besoins mentaux sont satisfaits, alors naissent les besoins religieux, spirituels, jamais avant.

Aussi ne vous attristez pas sur le sort des pauvres. C'est comme si vous voyiez jouer un petit enfant et que vous vous disiez : « Pauvre enfant, il ne peut encore jouir du sexe. » Cela vous regarde si vous vous sentez coupable, et si vous désirez vous sentir coupable, vous êtes libre. Et si vous désirez cesser de faire l'amour avec votre partenaire, cessez — car ces petits enfants... ils ne peuvent encore faire l'amour.

Ils feront l'amour en leur temps. Chacun suit sa propre maturation. Et si un pauvre s'intéresse vraiment à la religion, il trouvera moyen de venir à moi. Personne ne peut l'en empêcher. Il y a beaucoup de pauvres ici : ils trouveront un moyen, ils feront tout ce qu'ils peuvent et ils viendront. C'est leur intensité qui les amènera. Ce n'est pas votre pitié qui va les aider.

Une seule chose peut résulter de votre pitié : vous pouvez me manquer.

Un jour, un homme d'affaires juif pêchait dans un lac lorsqu'il attrapa un poisson d'une espèce qu'il n'avait jamais vue auparavant. Il avait des écailles d'or et des nageoires d'argent qui brillaient et étincelaient tandis qu'il frétillait au fond du bateau. Soudain le poisson fit sursauter l'homme d'affaires en lui parlant : « Bon Monsieur, implora le poisson, rejette-moi dans le lac, et je t'accorderai trois vœux. »

L'homme écouta attentivement et dit :

— Propose-m'en cinq, et l'affaire est conclue.

— Je ne puis en accorder que trois, haleta le poisson.

— Quatre et demi, proposa l'homme.

— Trois, soupira le poisson, de façon à peine audible.

— D'accord, d'accord, dit l'homme, faisons un compromis pour quatre vœux. Qu'en dis-tu ?

Mais cette fois le poisson ne répondit pas. Il gisait mort au fond du bateau.

La vie est très courte. Je ne serai pas ici pour toujours. Profitez de l'occasion qui vous est donnée, et profitez-en autant que vous pouvez. Que votre flamme intérieure brille claire, et alors vous pourrez aller vers les pauvres et les aider aussi. Cela sera une aide. Pour l'instant, vous vous sentez coupable : ils ne gagneront rien à votre culpabilité ; et vous manquerez certainement votre chance.

Saint Nicolas est-il illuminé ?

S'il ne l'est pas, qui le sera ? L'illumination est gaie. Ce n'est pas une chose sérieuse. Saint Nicolas est un Bouddha, un Christ. Saint Nicolas est humour, et l'illumination est pleine d'humour. Elle n'est rien de sérieux : elle est joie, elle est amusement, elle est plaisir.

V

JE CHANTE LA GLOIRE DES FORMES

O sadhu ! Purifie ton corps en toute simplicité.
Comme la semence est à l'intérieur du banian,
et qu'à l'intérieur de la semence se trouvent les fleurs,
les fruits et l'ombre des branches,
ainsi le germe est à l'intérieur du corps,
et à l'intérieur de ce germe le corps se retrouve.
Le feu, l'air, l'eau, la terre et l'éther,
tu ne peux les trouver en dehors de Lui.
O Kazi, ô Pundit, considère bien ceci :
qu'est-ce qui existe qui ne soit pas l'âme ?
La cruche pleine d'eau est placée sur l'eau,
elle est remplie et environnée d'eau.
Il ne faudrait pas la nommer,
de peur de tomber dans l'erreur du dualisme.
Kabir dit : Ecoute la Parole, la Vérité,
qui est ton essence.
Il se dit la Parole à Lui-même,
et Il est Lui-même le Créateur !

I.98. Sadho, sahajai kaya sodho

Il est un arbre étrange, qui se dresse sans racines
et qui porte des fruits sans fleurir;
il n'a ni branches ni feuilles,
il est un pur lotus.
Deux oiseaux y chantent ; l'un est le Guru,
et l'autre le disciple.
Le disciple choisit les fruits multiples de la vie
et les goûte, et le Guru le contemple avec joie.
Ce que Kabir dit est difficile à comprendre :

L'oiseau est au-delà de la recherche
pourtant il est on ne peut plus visible.
Le Sans-forme est au sein de toutes formes,
je chante la gloire des formes.

Tarvar ak mul bin thada (I,102)

La vérité est un défi, le plus grand qui soit. C'est un défi à s'enquérir, un défi à chercher, et un défi à être. Ce n'est pas quelque chose que vous posséderez un jour, c'est quelque chose que vous devez devenir. Et, en fait, vous ne pouvez devenir que ce que vous êtes déjà, vous ne pouvez devenir que votre être.

Le défi de la vérité est celui de votre centre le plus intime, le défi de rentrer chez vous, le défi de revenir au centre, le défi de vous reconnaître, de vous connaître, de vous rencontrer vous-même. C'est ardu.

Se faire face est ardu — parce que nous avons trop investi dans notre ignorance; nous avons trop misé sur notre propre ignorance. Aussi la connaissance de soi devient de plus en plus difficile. C'est pourquoi tout le monde est appelé, mais seuls quelques-uns entendent l'appel. Et parmi ceux qui entendent l'appel, beaucoup d'entre eux le mécomprennent, se leurrent. Ceux qui entendent bien, même eux ne répondent pas correctement. Ceux qui répondent correctement, même eux ne persistent pas longtemps. C'est pourquoi, beaucoup sont appelés, mais très peu arrivent.

En fait, tout le monde est appelé. Le défi de Dieu s'adresse à tout le monde; c'est une invitation ouverte. C'est à cause de ce défi que vous êtes là — pour l'accepter, pour traverser le feu, pour être purifié par le feu. Mais c'est un pari; il s'agit de tout risquer. Et l'ironie de la chose, c'est que lorsque vous n'avez rien, vous avez très peur de le risquer. L'ironie de la chose... Lorsque vous avez quelque chose, vous pouvez aussi avoir le courage de prendre des risques.

C'est mon expérience quotidienne : chaque fois que je vois quelqu'un qui a quelque chose, il est prêt à s'abandonner,

et chaque fois que je rencontre une personne qui n'a rien, elle a très peur de s'abandonner. C'est très mystérieux. Celui qui n'a rien a très peur de s'abandonner. Peut-être en s'abandonnant a-t-il peur de rencontrer son néant. S'il abandonne ses défenses, il devra reconnaître son vide intérieur, sa pauvreté.

Il vaut mieux prétendre être riche et ne jamais regarder à l'intérieur. Il vaut mieux continuer à rêver : « Je possède beaucoup, aussi comment puis-je m'abandonner ? » Mais c'est là mon expérience, et je n'ai jamais rencontré une seule exception ; cela semble être la règle : ceux qui ont, sont prêts à s'abandonner, ils n'ont pas peur. Et Jésus dit : « A ceux qui ont, il sera donné davantage, et à ceux qui n'ont pas, il sera même ôté ce qu'ils ont. »

Lorsque vous avez, vous avez le courage de risquer. Et lorsque vous risquez, vous devenez capable de recevoir davantage. Et lorsque vous risquez tout, inconditionnellement, totalement, alors seulement vous devenez capable de recevoir le don de Dieu. Alors Christ est né en vous. Lorsque vous risquez tout, Christ est né en vous. Lorsque vous passez par la crucifixion, lorsque vous êtes crucifié, il y a résurrection.

Je vois deux types de personnes dans le monde, l'humanité tout entière peut être classée en deux catégories. D'abord, tous sont crucifiés. La moitié d'entre eux restent crucifiés, et l'autre moitié, ou quelques-uns ont la possibilité de ressusciter. Ceux qui restent crucifiés se contentent de souffrir, et ils souffrent pour rien. Leur souffrance est vaine, sans signification.

L'avez-vous remarqué ? — votre souffrance est vaine, sans signification. Pourquoi souffrez-vous ? Qu'y gagnez-vous ? Vous ne faites que souffrir ; vous êtes un gaspillage, une terre désolée. Ceux qui ne font que souffrir sont crucifiés, ceux qui souffrent pour Dieu sont ressuscités. Alors leur souffrance commence à avoir un sens, une signification.

La vie va disparaître, ceci au moins est certain ; la mort va arriver, ceci au moins est certain ; mais allez-vous mourir pour Dieu ? Ou allez-vous simplement mourir ? Si vous

ne faites que mourir, alors vous êtes crucifié sans résurrection. Si vous mourez pour Dieu, si vous devenez une offrande, un sacrifice, alors vous serez ressuscité.

Tout le monde est crucifié, seuls quelques-uns descendent de la croix, atteignent une vie nouvelle : celle que Jésus appelle « une vie d'abondance », une vie de l'infini, une vie sainte — parce qu'elle est un tout. Seuls quelques-uns descendent de la croix et deviennent extatiques : leur mort n'est plus une mort, c'est le début de la vie éternelle.

Maintenant, cela dépend de vous. Si vous acceptez le défi, vous pouvez ressusciter ; Christ naîtra en vous, ou Bouddha, ou Krishna. Ce ne sont que des noms.

Souvenez-vous d'une chose : Krishna, Bouddha, Christ — ce ne sont pas les noms de certaines personnes. Ils expriment un certain état, le même état. Christ signifie celui qui s'est réalisé, et qui à travers cette réalisation a réalisé le tout ; celui qui est arrivé chez lui, celui qui peut dire « Je suis Dieu ». La signification est la même pour Bouddha, Jaïn, ou Krishna.

Ordinairement, vous errez loin de vous-même, et chaque jour vous vous éloignez davantage. Vous vous dirigez continuellement vers la périphérie, et vous ne cessez de créer de nouvelles périphéries où vous éloigner encore. Vous vous dirigez vers l'horizon qu'il n'est pas possible d'atteindre — car l'horizon n'existe pas, il n'est qu'illusion. Seul le centre existe.

C'est pourquoi Kabir dit : O sadhu, O moine ! N'allez nulle part. Dieu est ici. Dieu est là où vous êtes. Ne le cherchez nulle part ailleurs, sinon vous le manquerez. Et le défi ne vient pas de l'extérieur, le défi vient de votre cœur le plus intime. Parfois, il se peut même que vous le sentiez venir de l'extérieur, parce que votre cœur le plus intime est presque devenu extérieur à vous. Vous en êtes devenu si inconscient que lorsque votre propre âme vous appelle, vous croyez que quelqu'un d'autre vous appelle. Lorsque le Maître vous appelle, c'est votre propre voix intérieure qu'il essaie de vous faire entendre. Elle s'exprime à travers lui. Le Maître n'est pas à l'extérieur.

L'autre jour, on m'a posé cette question : « Quand écouter le Maître ? Quand dire oui et quand dire non ? » Si vous avez réellement compris la signification de la relation entre un disciple et un Maître, alors il n'y a plus ni disciple, ni Maître. Alors, chaque fois que vous dites non à votre Maître, vous dites non à vous-même. Il est vous. La question ne doit pas être tranchée entre le Maître et le disciple ; elle doit l'être entre votre centre et votre périphérie. Lorsque vous dites oui au disciple et non au Maître, vous avez dit oui à votre périphérie contre votre centre. Lorsque vous dites oui au Maître contre le disciple, vous avez dit oui à votre centre contre la périphérie. Le Maître et le disciple ne sont pas séparés. Nous y reviendrons dans ce chant.

Kabir dit : Il y a deux oiseaux, le Maître et le disciple : le disciple a décidé de jouir du monde des formes, du monde multiple des formes, de la circonférence, et le Maître se tient au centre, au centre du cyclone, et observe, il est témoin — et il est heureux, heureux, même lorsque le disciple erre et y prend plaisir. Un jour, le disciple reviendra ; il lui faudra revenir, car sur la circonférence, il n'est point de contentement possible, il n'est point de béatitude possible. Il n'y a que misère, misère et misère, et la misère continue chaque jour à se multiplier.

Aussi, la première chose dont il faut se souvenir, c'est que vous êtes appelé. Je suis une provocation. Je vous appelle. Ecoutez, et ne vous contentez pas d'écouter, répondez ; et ne vous contentez pas de répondre, acceptez le défi du voyage.

Le voyage est ardu. Il sera difficile ; c'est dérangeant d'aller dans l'inconnu, car vous devez vous éloigner de vos sécurités, de vos conforts, de tout ce à quoi vous avez appartenu jusqu'à présent — de vos identités. Mais ce n'est que lorsque vous vous éloignez de vous-même que vous venez à vous-même. Car ce que vous croyez être maintenant n'est pas votre vraie nature. C'est une tromperie que vous avez créée ; c'est une hallucination, c'est une auto-hypnose.

Ouspensky parle souvent d'une certaine loi ; il l'appelle la « loi des semences ». C'est fondamental de la comprendre. Avez-vous déjà observé un grand chêne ? Au cours de sa vie, il créera des milliards et des milliards de semences, mais toutes ne deviendront pas des arbres. Sur un million de semences, une seule peut-être deviendra un chêne, les autres seront perdues. La nature produit de façon très extravagante, sachant bien que beaucoup sont appelés, mais que peu entendent. Un million de semences sont produites afin qu'une seule puisse devenir un chêne. Des millions d'êtres naissent, afin qu'un seul puisse devenir un Christ, un Bouddha ou un Krishna. Souvenez-vous de cette loi des semences.

Même chez l'homme... un homme ordinaire, un homme normal produira au moins quatre à six mille éjaculations dans sa vie. Chaque éjaculation contient des millions de cellules de vie. Sur des millions de cellules de vie, une seule atteindra peut-être l'ovule de la femme, fécondera la femme. Sur un million de cellules de vie, une seule, peut-être...

Vous serez surpris : un seul corps mâle pourrait peupler la terre entière si toutes les semences s'incarnaient. Un seul corps humain suffit ; un seul mâle suffit à peupler toute la terre — car chaque éjaculation contient des millions de cellules de vie, et dans toute une vie, il y a quatre à six mille éjaculations. Et je parle d'une personne normale ; je ne parle pas du supra-normal ou de l'anormal. Le supra-normal n'a pas d'éjaculation. Son énergie commence à se mouvoir dans des dimensions différentes. L'anormal est un maniaque.

Il y a à peine quelques jours, j'ai reçu une lettre d'une jeune femme. Elle écrivait : « Je crains d'avoir épousé un maniaque sexuel. Mon mari ne me laisse jamais seule. Il me fait l'amour tout au long du jour : quand je suis dans la douche, quand je prépare le petit déjeuner, quand je fais les lits, et même lorsque je lui tourne le dos. Pouvez-vous me dire que faire ? Signé : Epuisée. » Le nom est donné, mais je ne vous le dirai pas, car le mari est ici. Et il y a un post-

scriptum, une petite note : « P.S. Je vous en prie, excusez l'écriture saccadée. »

Je ne parle pas de ces saccades ! Un être humain normal peut peupler le monde entier. Qu'en est-il d'un être humain anormal ? Il peut peupler plusieurs terres comme celle-ci. Les êtres humains anormaux deviennent mécaniquement sexuels. Ils deviennent des machines à sexe ; ils se bornent à produire des cellules de vie et c'est tout. Ils ne produisent pas la vie, ils ne produisent que des cellules de vie. Une personne normale produit des cellules de vie et la vie. Un être supra-normal transforme toute son énergie vitale pour atteindre des sommets de vie plus élevés. L'énergie commence à se diriger vers le haut plutôt que vers le bas. L'énergie n'est plus affectée par la gravitation ; l'énergie commence à léviter, à voler. Elle a maintenant une plénitude différente.

Mais cette loi des semences doit être comprise : tant de gens sont nés, seuls quelques-uns aboutiront. Et qu'arrivera-t-il aux autres semences ? Elles pourrissent simplement, elles disparaissent simplement ; ou elles sont rejetées à nouveau dans le monde en tant que semences, une nouvelle chance leur est donnée.

Ne ratez pas cette chance. Etre une semence est une grande chance — car être une semence, c'est être un possible, une potentialité — vous pouvez croître. Mais alors la semence doit comprendre beaucoup de choses, car il y a mille et une barrières à traverser, mille et un obstacles à éviter, mille et une fausses alternatives à abandonner. Alors seulement, vous vous dirigerez vers la croissance.

La croissance est un phénomène rare. Elle est naturelle, et pourtant rare. Lorsque la semence a trouvé le bon sol, elle croît. C'est très naturel ; la croissance est naturelle, mais trouver le bon sol, voilà le cœur de la question.

Dans les chants d'aujourd'hui, Kabir donne des directions très claires ; essayez de les comprendre.

O Sadhu ! purifie ton corps en toute simplicité.

Le mot « sadhu » est très beau ; il faut le comprendre. Il a été associé à de fausses significations, mais c'est un mot très significatif. Le terme même de *« sadhu »* veut dire simple, spontané, innocent. Le mot même signifie innocent. Mais si vous voyagez en Inde et regardez autour de vous, si vous allez vers des sadhus, vous ne les trouverez pas innocents du tout. Ce sont des gens très complexes, plus complexes que les gens ordinaires qui vivent dans le monde. D'où est venue leur complexité ? Ils ne sont pas du tout spontanés, ils ne sont pas du tout naturels. Ils font des choses qui ne sont pas naturelles. Ils essaient, en quelque sorte, d'aller contre la nature, d'aller contre le courant. Ils ne coulent pas avec la rivière, ils essaient de la pousser. C'est pourquoi ils ne sont plus naturels. Ce ne sont pas des *sadhus*, ce ne sont pas des gens innocents.

La première caractéristique d'un *sadhu*, c'est la reconnaissance de son ignorance. L'ignorance amène l'innocence ; le savoir vous corrompt. Si vous pouvez dire honnêtement, sincèrement : « Je ne sais pas », vous devenez un *sadhu*: c'est le premier pas.

Quelqu'un vous demande : « Dieu existe-t-il ou non ? » et vous dites « Je ne sais pas » — votre réponse est celle d'un *sadhu*. Dans la littérature bouddhiste, chaque fois que quelqu'un allait vers Bouddha et que Bouddha lui demandait : « Crois-tu en Dieu ? Crois-tu au ciel, à l'enfer ? Crois-tu à l'âme ? » et que l'homme disait « Seigneur, je ne sais pas », Bouddha disait : « *Sadhu, sadhu*... Tu es innocent, tu es grandement innocent, tu es immensément innocent. » C'est le premier pas.

Le savoir crée la complexité : plus vous savez, plus vous devenez complexe — et plus vous devenez rusé, et plus vous essayez de tromper et de tricher avec la nature. Un être innocent reste en coopération avec la nature, un homme de savoir commence à tromper, à exploiter la nature. Il emploie sa connaissance pour forcer la nature à le servir.

C'est ainsi que vous voyez la science essayer de tromper la nature. Naturellement à la longue, la nature va se venger ; vous ne pouvez la tromper longtemps. Finalement,

votre tromperie tournera en autodestruction. C'est ce qui est arrivé ; trois cents ans de tromperie scientifique, et maintenant l'humanité entière s'approche d'une mort totale, d'un suicide global.

Pour devenir un *sadhu*, la première chose, c'est de ne pas prétendre au savoir — car tout savoir est illusoire. Vous ne savez pas exactement ce qu'il en est, personne ne le sait. Seuls les gens ignorants croient savoir, les gens sages savent qu'ils ne savent pas.

La deuxième chose : le *sadhu* est comme un enfant, il est spontané. Quand il a faim, il mange, quand il a sommeil, il s'endort. N'avez-vous pas observé les petits enfants ? Même assis à table, ils s'endorment. Ils sont en train de manger, et au beau milieu d'une bouchée... ils s'endorment.

La deuxième caractéristique d'un *sadhu* sera sa spontanéité, mais vous ne trouverez pas de spontanéité chez les soi-disant sadhus. Lorsqu'ils ont faim, ils jeûnent ; comment peuvent-ils être innocents et comment peuvent-ils être spontanés ? Et lorsqu'ils ont sommeil, ils veillent, ils se forcent à rester éveillés. Lorsqu'ils sont en colère, ils essaient de sourire, et lorsqu'ils se sentent sexuels, ils parlent de *bramacharya* et de célibat.

Ces gens ne peuvent être des *sadhus* — pas selon Kabir, pas selon moi. Le sadhu doit être innocent comme un petit enfant. Oui, Jésus a raison lorsqu'il dit : Seuls ceux qui sont semblables aux petits enfants seront capables d'entrer dans le royaume de mon Dieu. Il parle des *sadhus*... semblables aux petits enfants. Mais il faut faire une distinction : lorsque je dis « semblables aux petits enfants », ou lorsque Jésus le dit, il ne veut pas dire infantile ; il veut dire innocent, mais pourtant mûr. L'innocence a sa propre maturité — une maturité d'innocence, lorsque l'innocence a fleuri. Quelle est la différence entre quelqu'un d'infantile et quelqu'un qui est semblable à un enfant ? Quelqu'un d'infantile n'a aucune conscience. Oui, il est innocent : lorsqu'il a faim, il a faim et il mange ; et lorsqu'il a sommeil, il dort — mais sa spontanéité a un profond arrière-plan d'inconscience. La spontanéité est là, mais elle est inconsciente.

Lorsqu'il y a spontanéité et que l'arrière-plan est conscience ; lorsqu'il y a conscience et que pourtant vous n'interférez pas avec la spontanéité... vous êtes si discipliné dans votre conscience que vous ne créez aucune discipline qui ne vous soit pas naturelle ; votre conscience vous aide à être naturel, à être spontané, à ne pas interférer, ni réprimer. Mais pourtant vous êtes conscient.

Il faut bien comprendre ces deux choses. Il y a des gens qui sont inconscients et innocents, ils sont infantiles. Ils n'entreront pas dans le royaume de Dieu, ce ne sont pas des *sadhus*. Puis il y a des gens qui sont très conscients et qui ne sont plus naturels. A cause de leur conscience, ils se sont mis à interférer avec leur vie naturelle. Ces gens sont les soi-disant moines, *sadhus* ; eux non plus ne sont pas prêts pour le royaume de Dieu.

Une nouvelle combinaison, une nouvelle synthèse est nécessaire : conscience et spontanéité. C'est ce que Kabir veut dire lorsqu'il dit *sahaj samadhi*. *Sahaj* veut dire spontanéité, samadhi veut dire conscience : une conscience spontanée. Si la conscience interfère avec votre spontanéité, vous avez failli. Si votre spontanéité va contre votre conscience, vous avez failli. Un *sadhu* est quelqu'un qui est les deux à la fois : *sahajai kaya sadho.*

Kabir dit : O *sadhu* ! Purifie ton corps de la manière simple, naturelle, spontanée. Ne lutte pas avec le corps — c'est là le message. Le corps est vôtre, le corps est vous ; ne créez aucune inimitié entre votre corps et vous. Les chrétiens, les hindous, les musulmans, les jaïns — tous ont lutté contre le corps. D'une certaine façon, une notion très fausse est devenue prédominante : le corps est un obstacle entre Dieu et vous. Il n'en est pas ainsi, pas du tout ! Le corps n'a rien à voir avec cela. Le corps est un véhicule : si vous désirez employer le véhicule pour aller en enfer, il vous emmènera en enfer ; si vous désirez aller au ciel, il vous emmènera au ciel. Le véhicule est simplement disponible, où que vous vouliez aller. Si vous voulez aller dehors, il vous mènera dehors ; si vous voulez aller à l'intérieur, il vous mènera à l'intérieur. Le véhicule n'est qu'un véhicule ; il est immensément beau. Il est immensément coopératif.

Le corps est si coopératif que même lorsque vous commencez à le détruire, il coopère. Vous pouvez prendre un fouet et vous fouetter, et votre main coopérera. Considérez cette étonnante coopération : vous pouvez fouetter votre corps avec vos propres mains ; vous pouvez boire du poison de votre propre main et de votre propre bouche ; et le corps coopérera. Sa coopération est inconditionnelle.

C'est un corps si beau, si amical et l'on vous a appris à vous y opposer, et l'on vous a enseigné que le corps est mauvais, qu'il appartient au diable, qu'il ne faut pas l'écouter. Vous êtes incarné dans le corps, vous êtes enraciné en lui. Il est votre sol : vous devez croître à partir de lui, vous devez être nourri par lui.

La première chose que Kabir dit, est : O *sadhu*, purifie ton corps en toute simplicité. Ne lutte pas contre lui, coopère avec lui. Traite-le en ami, et sois spontané avec lui. Satisfais les besoins du corps, car le corps est un char, et tu peux le faire aller vers Dieu. Il deviendra ton véhicule, il t'emmènera, tu pourras avancer grâce à lui. Il vous a été donné dans un but particulier. C'est un mécanisme de grande valeur : la science n'a pas encore été capable de créer quoi que ce soit de comparable au corps — et je ne crois pas qu'elle pourra un jour créer quoi que ce soit de comparable au corps. Le corps est le plus beau mécanisme de Dieu.

Comme la semence est à l'intérieur du banian,
et qu'à l'intérieur de la semence se trouvent les fleurs
les fruits et l'ombre des branches,
ainsi le germe est à l'intérieur du corps,
et à l'intérieur de ce germe, le corps se retrouve.

Kabir dit : L'étincelle de vie est cachée dans votre corps — le germe qui peut devenir une floraison, la semence qui peut devenir Dieu — la potentialité est cachée dans le corps. Ne luttez pas contre lui, car cette potentialité est très fragile : si vous luttez contre le corps vous détruirez cette potentialité. Cette potentialité est très délicate : si

vous devenez agressif, masochiste, si vous commencez à vous torturer vous-même, cette délicatesse disparaîtra.

Il faut prendre soin du corps : il faut être très attentif, très aimant avec le corps. Et alors, sa spontanéité même le purifie, le sanctifie.

Le feu, l'air, l'eau, la terre et l'éther,
tu ne peux les trouver en dehors de Lui.

Et Kabir dit : Ce corps n'est pas hors de Dieu, il est en Dieu. Rien n'est hors de Lui. L'air, la terre, l'éther, le feu, l'eau — rien n'est hors de Lui, parce que rien ne Lui est extérieur. Dieu n'a pas d'extérieur.

Maintenant, laissez-moi vous l'expliquer de cette manière : Le roc n'a pas de dedans, l'homme a un dehors et un dedans, les deux. Le roc n'a que le dehors ; Dieu n'a pas de dehors. Il n'a qu'un dedans. Ce sont les trois étapes de la croissance : la matière — qui est pure extériorité, sans intériorité. Elle n'a pas d'âme, pas de conscience. L'homme est à la fois extériorité et intériorité — parce qu'il est à la fois corps et âme, matière et mental. Dieu n'a pas d'extériorité. Il est pure conscience, pure âme.

Rien n'étant extérieur à Dieu, Il ne peut avoir aucune circonférence extérieure. La matière n'a pas de centre, Dieu n'a pas de circonférence, et l'homme a les deux. C'est l'agonie de l'homme et son extase aussi.

L'homme est étonnant, car il relie la matière et l'esprit, il jette un pont entre le monde et Dieu. D'une main il tient la matière, de l'autre il tient Dieu. Il est le pont. Contemplez la beauté de votre humanité, sa gloire... et c'est aussi votre angoisse — car l'homme est toujours tiraillé entre deux pôles, déchiré. D'un côté la matière l'attire, de l'autre l'appel de Dieu ; d'un côté les biens matériels, de l'autre l'amour, la prière, la méditation ; d'un côté l'ambition, l'argent, le respect, de l'autre le silence, la beauté, le bien. Et l'homme est déchiré entre les deux. C'est là un de ses états.

L'autre état est celui-ci : vous vous sentez si comblé d'être les deux. En vous se situe le point de rencontre de Dieu et

du monde. L'homme est un carrefour où Dieu et le monde se rencontrent.

Laissez-moi vous dire cela : Sans vous le monde serait très vide, sans Dieu le monde ne pourrait pas être. Sans la matière, le monde ne pourrait pas être non plus. Sans l'homme, le monde peut exister, mais il serait très appauvri.

Permettez-moi de le répéter : Sans Dieu le monde ne serait pas possible, et sans matière non plus. Sans l'homme, le monde peut exister et Dieu peut exister, mais tous deux seraient appauvris. Sans l'homme, l'agonie disparaîtrait, de même que l'extase. Dieu ne serait pas capable de danser et de chanter, et la matière ne serait pas capable d'atteindre les sommets et de toucher les pieds de Dieu. Sans l'homme, le pont serait rompu.

L'homme est la plus grande gloire, le pont le plus subtil, la possibilité la plus impossible. Il ne faut pas que cela arrive ; l'existence de l'homme est contraire à toutes les règles. Dieu est simple, la matière est simple. Dieu est pure conscience, la matière est pure inconscience. L'homme est complexe : il est à la fois conscience et inconscience. Il est polaire : les opposés se rencontrent en lui, les contradictions se rencontrent en lui.

Souvenez-vous de ceci : en faire une agonie dépend de vous — de votre attitude ; en faire une extase dépend aussi de vous — de votre attitude. L'agonie est l'extase vue faussement ; l'extase est l'agonie vue d'une façon juste. Et le poison devient miel si votre vision devient juste.

O Kazi, ô Pundit, considère bien ceci :
Qu'est-ce qui existe qui ne soit pas l'âme ?

Et Kabir dit : Qu'y a-t-il qui ne soit pas l'âme ? Ne parlez pas des *Vedas*, O Pundit ; et ne parlez pas du Coran, O Kazi ; et ne parlez pas de la Bible et du *Dhammapada*. Qu'y a-t-il qui ne soit pas l'âme elle-même ? Tous les *Vedas* y sont contenus — car tous les *Vedas* sont nés de l'âme, ont jailli de l'âme. La source est là, en vous. Toutes les *Gîtas* et toutes les Bibles sont nées de vous. Parce que le Christ a

pénétré son âme, la Bible a fleuri. Parce que Moïse a pénétré son âme, la Bible a fleuri. Parce que Krishna est entré dans son être le plus intime, la magnifique *Bhagavad Gîta* est née, chant céleste. C'est parce que Bouddha a sondé son âme que le *Dhammapada* est né. Tout est dans votre âme. Lorsque vous cherchez dans les *Vedas* et dans le Coran, vous cherchez dans une fausse direction, et vous cherchez un Dieu de seconde main. Et Dieu ne peut jamais être de seconde main ; Dieu doit être de première main.

Lorsque vous cherchez dans les Ecritures, vous cherchez des théories, et non la vérité — et la vérité est originale, doit être originale. La vérité doit naître en vous, elle ne peut être empruntée.

O Kazi, ô Pundit, considère bien ceci :
qu'est-ce qui existe qui ne soit pas l'âme ?

Toute chose est en Lui, en Dieu, dans l'âme — et Il est en toute chose.

La cruche pleine d'eau est placée sur l'eau,
elle est remplie et environnée d'eau.
Il ne faudrait pas la nommer,
de peur de tomber dans l'erreur du dualisme.

Tout le problème est né du langage : dedans et dehors, Dieu et le monde, la matière et l'esprit. Tout le problème vient de ce qu'il faille nommer les choses. Ne donnez pas de nom, laissez tomber le langage, soyez dans un intervalle non linguistique, et soudainement vous verrez — seule l'unité demeure. Essayez parfois une approche non verbale.

C'est cela la méditation : Regarder la vie sans verbaliser. Asseyez-vous près d'un arbre, et regardez-le tout simplement ; ne dites même pas que c'est un arbre, ne parlez pas de l'espèce — un kajurina, un pin, un cèdre. Ne le nommez pas, laissez tomber les noms.

Regardez parfois dans les yeux de quelqu'un, et ne le qualifiez pas — homme, femme, vôtre, ami, ennemi, jeune, vieux, beau, laid — n'introduisez pas de noms. Regardez

simplement dans les yeux, essayez d'éviter la verbalisation, et soudain vous parviendrez à un saut, à un saut quantique, où vous serez surpris de voir que l'observateur est devenu l'observé, l'observé est devenu l'observateur. Alors vous ne saurez pas qui est « Je » et qui est « toi ». Ce sont les moments où Dieu pénètre en vous ; Ses premiers pas se font entendre.

Pendant une heure au moins, abandonnez le langage. Abandonner le langage, c'est abandonner les religions ; abandonner le langage, c'est abandonner tout ce qui est créé par l'homme. L'avez-vous remarqué ? Le langage est très très signifiant. Les animaux sont silencieux, les arbres sont silencieux, ils ne discutent pas, ils n'ont pas de textes sacrés. Un arbre n'est ni chrétien, ni hindou, ni musulman ; il est simplement là, dans sa beauté, sans aucun nom. Il ne connaît même pas son propre nom ; ces noms sont donnés par les êtres humains. Votre société est créée par le langage, votre savoir est créé par le langage. Songez un instant, si soudain un miracle avait lieu et que le langage disparaissait du monde, quelle serait la différence entre un homme et un animal ? Quelle serait la différence entre vous et un arbre ? Quelle serait la différence entre un hindou et un musulman ? Il n'y aurait pas de différence. Toutes les distinctions sont créées par le langage.

Ainsi faites-en une petite discipline. Lorsque je dis « discipline », je le dis avec une grande crainte, car vous pouvez vous méprendre sur ce terme. Lorsque je dis « discipline », je ne veux pas dire qu'il faille vous l'imposer de force. Le mot « discipline » veut dire apprendre. Lorsque je dis « Disciplinez-vous » je veux dire *apprenez*.

Asseyez-vous au pied de l'arbre, regardez la rose, et ne prononcez aucun mot, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Soyez seulement présent. Laissez la rose s'ouvrir en votre présence, et laissez votre présence envelopper la rose. Qu'il y ait une rencontre sans langage. Soyez aussi silencieux que la rose ; tout comme la rose ne dit rien de vous, ainsi, je vous en prie, ne dites rien de la rose. La rose ne dit pas quel bel homme vous êtes. La rose ne dit pas que vous êtes un homme ou une femme, que vous êtes blanc ou noir. La

rose ne dit rien ; la rose est dans un silence immense, vibre en silence. Ainsi devriez-vous vibrer. Asseyez-vous à côté d'elle, contemplez-la, observez-la tout simplement, ne laissez pas venir le langage. Si des mots viennent, écartez-les. Restez indifférent aux mots. Ils viendront, ce sont vos vieilles habitudes, ils ne vous quitteront pas si facilement. Vous les avez tant utilisés, tant exploités. Vous avez tellement dépendu d'eux qu'ils ne vous laisseront pas si facilement : ils rôderont autour de vous, ils bourdonneront autour de vous, ils vous tracasseront.

Ils viendront et diront « belle rose... » Restez indifférent, ne coopérez pas. Je ne vous dis pas de les combattre ; simplement ne coopérez pas — cela suffira. Se battre ne sert à rien. Du moment où vous vous battez, vous vous mettez dans le pétrin, la confusion.

Si vous vous battez avec un mot, vous aurez besoin d'un autre mot pour le combattre. Vous ne pouvez vous battre avec un mot sans d'autres mots. Un mot vient et vous dites : « Je ne suis pas censé entendre de mot. Bhagwan a dit de rester assis en silence. » Mais ce sont toujours des mots. Ou vous dites : « Ne savez-vous pas que je médite ? Ne venez pas vers moi. » Mais cette « méditation » est encore un mot.

Vous ne pouvez combattre qu'avec des mots. Pour combattre avec des mots, vous aurez besoin de plus de mots et vous retomberez dans la même ornière. Non, ce n'est pas la peine. Laissez les mots passer, laissez-les couler ; c'est bien ainsi. Soyez indifférent, soyez neutre. Et ils bourdonneront autour de vous pendant quelques jours. Puis, peu à peu, ils se sentiront négligés ; peu à peu ils sentiront que vous n'êtes plus intéressé ; peu à peu ils sentiront qu'ils ne sont pas les bienvenus. Et lorsque les mots commencent à sentir qu'ils ne sont pas bienvenus, lorsque les pensées commencent à sentir qu'elles ne sont pas bienvenues, elles commencent à disparaître. Pour eux vous n'êtes plus un hôte.

Et un jour, soudain vous serez surpris : quelques instants ont passé — la rose était là, le soleil était là, les arbres verts étaient là, vous étiez là — et pas un seul mot n'est venu. Vous avez goûté pour la première fois à la médita-

tion. Vous avez goûté le Tao. Vous avez entrevu l'être de Kabir, de Krishna et du Christ. Vous avez goûté Bhagwan. Vous êtes parvenu à voir quelque chose d'une immense importance, pour la première fois ; et l'ayant goûté, vous l'accueillerez de plus en plus. Chaque fois que vous aurez le temps, vous vous assiérez silencieusement.

Et ce n'est pas la peine d'aller près d'un rosier ; vous pouvez vous asseoir silencieusement dans votre chambre, les murs sont tout aussi beaux.

On raconte que Bodhidharma resta pendant neuf ans assis face au mur — sans rien faire, simplement face au mur. Asseyez-vous parfois face au mur, regardant simplement le mur, le simple mur blanc — sans rien pour vous distraire, sans rien avoir à dire. N'importe où vous pouvez créer l'intervalle, le vide. Lorsque deux pensées ont un vide entre elles, dans cet intervalle faites le saut, plongez.

Le langage est société, le langage est civilisation, le langage est communisme, le langage est Islam, le langage est hindouisme, le langage est christianisme et dans l'intervalle est le Christ, dans l'intervalle est Mahomet, et dans l'intervalle jaillit le Coran.

On raconte que lorsque Mahomet entendit pour la première fois... bien sûr c'est une parabole — il entendit qu'un messager de Dieu se tenait là et lui disait de réciter, de réciter le nom de Dieu, de réciter Sa gloire. Le mot Coran veut dire réciter ; c'est de là que le mot « Coran » est venu — car la première chose qu'entendit Mahomet fut : « Récite ! » Il fut très embarrassé et il dit : « Comment réciter ? Je ne sais pas ! » Et l'ange dit : « C'est pourquoi ! Récite — car ceux qui savent ne peuvent réciter. » Et Mahomet dit : « Je suis illettré, et je ne connais pas bien le langage. Je ne sais ni lire ni écrire. » Et l'ange dit : « Précisément ! C'est pourquoi je dis : Récite ! — car ceux qui savent, ceux qui savent lire et écrire, sont perdus dans leur savoir. Tu es pur en ce moment : Récite. » Dans cette pureté, Dieu a parlé. Dans cette pureté, Son âme la plus intime a parlé. Dans cette pureté même, la beauté du Coran est née.

Maintenant, vous n'avez plus besoin de consulter le Coran. Vous pouvez vous adresser à votre propre intervalle intérieur et de nouveau le messager viendra et dira, « Récite ! » Je vous le dis ainsi, car cela m'est arrivé ; cela peut vous arriver à vous.

Chaque fois qu'il y a un intervalle, les messagers de Dieu sont autour de vous. Lorsque règne un immense silence, Dieu est en vous. Vous êtes comblé.

Il ne faudrait pas la nommer
de peur de tomber dans l'erreur du dualisme.

Dès l'instant où vous nommez quoi que ce soit, vous créez la dualité du monde ; vous introduisez un dualisme, vous introduisez une subtile schizophrénie dans le monde. Chaque fois que vous dites : « Ceci est beau » vous introduisez la laideur dans le monde. Ne le voyez-vous pas ? Chaque fois que vous dites : « J'aime », vous introduisez la haine dans le monde. Chaque fois que vous dites « Tu es mon ami », vous introduisez l'inimitié dans le monde. Chaque fois que vous dites : « Ceci est bon, juste, moral », vous introduisez l'immoralité dans le monde, vous introduisez le diable dans le monde. Dans un profond silence, lorsque vous ne savez pas ce qui est bon et ce qui est mal, et que vous ne prononcez ni étiquette ni nom, dans ce silence, la dualité disparaît, la schizophrénie disparaît, la scission disparaît. Le monde devient un.

Cette unité est Dieu. Et vivre dans cette unité, c'est être un *sadhu*, c'est être un *sannyasin*.

Kabir dit : Ecoute la Parole, la Vérité,
qui est ton essence.

Lorsque vous écoutez vos concepts, vos étiquettes, vos noms, votre langage, vous ne pouvez écouter la parole ultime, vous ne pouvez écouter le logos. Kabir l'appelle « sabad », la Parole. Cela signifie exactement la même chose que lorsque la Bible dit : « Au commencement était le Verbe » — il n'était pas humain parce qu'il était au com-

mencement ; l'humanité vint longtemps après — « et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu ».

Kabir emploie le mot *sabad*. *Sabad* veut dire la parole, le logos, ce qui était avant que l'homme ne fût, et ce qui sera encore lorsque l'homme aura disparu. Cela n'a rien à voir avec nos mots : ce n'est pas linguistique, cela ne fait pas partie du langage, c'est « omkar », c'est « aum », c'est le son silencieux de l'existence. C'est ce que les Maîtres zen appellent « le son d'une main qui frappe » — un son non frappé, qui ne naît pas du heurt de deux. Lorsque vous frappez vos mains, c'est un son frappé, un son créé — qui naît du conflit, qui naît de deux.

Non, il existe un son d'une main qui frappe — qui ne naît pas du conflit, mais de l'harmonie ultime, de l'un. C'est la Parole, le *sabad*, la vérité. Mais vous devez laisser tomber votre langage avant que Dieu puisse parler Son langage. Vous devez être totalement silencieux avant qu'Il puisse transmettre Son message.

Mais nous avons une notion très fausse : nous pensons qu'en priant, nous devons parler à Dieu. Non, la prière est davantage une écoute qu'une parole ; mieux vaut écouter que parler. Vous ne pouvez améliorer Dieu. Tout ce que vous dites est vide de sens, tout ce que vous dites est ridicule. Il le sait déjà, alors à quoi bon ? Tenez-vous tranquille, restez en silence. Ou plutôt, essayez d'écouter. Soyez sensible : n'employez pas votre langue, mais vos oreilles. La prière se rapporte davantage à l'oreille qu'à la langue. La prière qui vient de la langue est insensée, vaine. Vous conseillez Dieu, vous dites : « Fais ainsi ; ce que tu fais ne va pas. » Vous dites : « Ma femme est malade ; guéris-la. Et je deviens vieux ; donne-moi plus de force et une vie plus longue », et ainsi de suite. Toutes vos prières sont des conseils à Dieu sur la manière dont les choses devraient être.

Un homme qui prie vraiment ne peut conseiller Dieu ; il dira : « Que ta volonté soit faite, que Ton règne vienne ; tout ce que Tu fais doit être juste. Peut-être ne puis-je pas voir pourquoi c'est juste, je ne peux même pas voir que c'est juste — c'est là mon ignorance. Mais ne m'écoute pas.

Même si dans mon ignorance je te dis parfois quelque chose, je t'en prie ne m'écoute jamais ; continue à faire tout ce que Tu fais. »

La vraie prière n'est pas une parole, c'est une écoute, une profonde écoute. Assis simplement, en silence, ouvert, sensible, alerte. L'avez-vous remarqué ? Quelquefois en attendant votre bien-aimée, votre amant, votre ami — un léger murmure dans les arbres, le vent qui passe, ou les feuilles mortes de l'amandier qui tombent... et vous vous précipitez dehors : « Peut-être est-elle venue, peut-être est-il venu. » Et ce n'est rien que le vent qui joue avec les feuilles mortes. Vous vous en retournez, de nouveau vous attendez, de nouveau quelque chose d'autre ; le postier dans le voisinage, des bruits de pas, et de nouveau vous êtes à la porte.

Tout comme vous attendez votre amant, votre bien-aimée — vous restez attentif aux plus petites indications — de la même manière un esprit priant reste attentif à Dieu, à la venue de Sa parole. Et elle vient ! Le moment vient où le Coran s'élève en vous, le moment vient où vous commencez à sentir la réalité des *Vedas* et de la *Gîta*. Et lorsque vous l'avez senti dans votre cœur le plus intime, alors les Ecritures sont belles ; alors vous pouvez lire. Alors lisez autant d'Ecritures qu'il vous est possible — c'est amusant, car alors toutes les Ecritures deviennent réelles. Vous savez, vous êtes devenu leur témoin.

L'inverse n'est pas vrai : vous pouvez continuer à lire les Ecritures ; ce n'est pas en vous contentant de lire les Ecritures que vous atteindrez la vérité. Mais si vous êtes arrivé, alors toutes les Ecritures deviennent vraies. La vérité est première, les Ecritures sont des ombres, des échos.

Kabir dit : Ecoute la Parole, la Vérité,
qui est ton essence.
Il se dit la parole à Lui-même
et Il est Lui-même le Créateur.

Et il n'y a pas deux personnes : lorsque Dieu parle, Il se parle à Lui-même. Il n'y a pas d'autre. Vous êtes tellement

silencieux que seul Dieu est ; alors Il vous parle, mais alors Il se parle à Lui-même. C'est un monologue, il n'y a pas d'autre. Il se parle à Lui-même, Il se murmure à Lui-même.

Ceci n'est possible que lorsque vous vous êtes totalement effacé. Si vous existez en tant qu'« autre », Il ne peut murmurer ; et même s'Il murmure, vous ne serez pas capable de l'entendre. En tant qu'autre, vous êtes bloqué, en tant qu'autre vous êtes sourd. Laissez tomber l'altérité : c'est là le sens de l'abandon.

L'autre jour quelqu'un a demandé : « Quel est le sens de l'abandon ? » C'est cela le sens de l'abandon : laissez tomber votre altérité. Ne pensez pas à vous-même en tant qu'autre, quittez votre état de séparation. Ne dites pas « Je suis » ; laissez-Le être, et laissez-Le être si totalement que vous êtes noyé dans cette totalité, absorbé, perdu. Soyez une vague dans l'océan, mais ne prétendez pas être séparé de l'océan — c'est cela le sens de l'abandon.

Il est un arbre étrange, qui se dresse sans racines
et qui porte des fruits sans fleurir;
il n'a ni branches ni feuilles,
il est un pur lotus.

Maintenant Kabir dit : Dieu est la cause première. Bien sûr, Il ne peut avoir d'autre cause à Lui-même. Dieu est le Créateur et vous ne pouvez demander qui L'a créé. Il est la cause sans cause.

« Il est un arbre étrange »... ce Dieu, cette existence, est un arbre étrange... « qui se dresse sans racines... »

Essayez de comprendre ; c'est simple. Le tout ne peut être enraciné en quoi que ce soit d'autre, parce qu'il est le tout ; rien n'existe en dehors de lui. Le tout est enraciné en lui-même. C'est là un arbre très étrange — enraciné en lui-même. L'arbre doit être enraciné dans la terre ; comment l'arbre peut-il être enraciné en lui-même ? Mais le tout doit être enraciné en lui-même, il n'existe rien d'autre.

Il ne peut y avoir aucune cause à Dieu, Dieu est la cause ultime. C'est ce que nous voulons dire par « Dieu » : la cause

ultime, cause sans cause, qui a toujours été, qui sera toujours. Il n'y en a point avant et point après. Dieu n'a ni passé ni futur, Dieu n'a que le présent, Dieu est éternel.

« C'est un arbre étrange », dit Kabir, « qui se dresse sans racines et qui porte des fruits sans fleurir. » C'est très illogique, dit-il. L'existence est illogique, ou bien, il y a une logique à son illogisme. C'est très étrange, mystérieux. Ce n'est pas réductible aux syllogismes humains. Il fleurit et porte des fruits sans fleurir.

Il n'a ni branches ni feuilles,
Il est un pur lotus.

Comment est-ce possible ? Un pur lotus ? Il n'est que lotus et lotus et encore lotus ; pas de racines, pas de feuilles, pas de branches. Il est simplement ultime floraison. Dieu est l'ultime, ce qui est déjà arrivé. Plus rien ne doit Lui arriver. Dieu n'est pas une semence. La semence est quelque chose qui n'est pas encore une fleur ; quelque chose doit arriver à la semence. Dieu est ce qui est déjà arrivé, plus rien ne doit Lui arriver.

C'est ce que nous voulons dire lorsque nous disons que Dieu est parfait : il n'y a plus de croissance ; il a grandi. Il a toujours été dans cet état, l'état de perfection.

Il est un pur lotus.
Deux oiseaux y chantent ; l'un est le Guru,
et l'autre le disciple.

Maintenant Dieu s'est divisé Lui-même en de nombreuses formes et continue à jouer le jeu, la *leela*. Il est l'homme et Il est la femme, ils s'attirent l'un l'autre, ils chantent des chants d'amour, et ils dansent des danses d'amour. Il est le guru et Il est le disciple — la même polarité. Il est matière et Il est esprit ; Il est le son et Il est le silence ; et Il est devenu vie et Il est devenu mort... mais c'est la même polarité. « Le disciple et le Guru » veut dire le yin-yang, le mâle-femelle.

Le disciple choisit les fruits multiples de la vie...

Et tous deux sont en vous ! le Maître est votre cœur le plus intime, le témoin ; et le disciple est votre périphérie, votre monde, le *samsara*.

Le disciple choisit les fruits multiples de la vie
et les goûte, et le Guru le contemple avec joie.

Et le Maître en vous, le centre en vous, vous contemple avec joie, dans tous vos jeux. L'avez-vous observé ? Parfois, placez-vous du point de vue du Maître et voyez-vous en train de jouer — combien de jeux jouez-vous : le jeu de l'amour, le jeu de l'ambition, le jeu de la colère, de la haine — tous sont des jeux, ce ne sont là que des jeux. Mais si vous êtes trop absorbé, vous devenez le disciple ; si vous êtes alerte, vous devenez le Maître.

C'est le seul changement, la seule transmutation qui soit nécessaire, la seule alchimie. Observez. Kabir ne dit pas, « Arrêtez les jeux » ; il dit « Contentez-vous d'observer, du point de vue du Maître aussi. »

Parfois devenez simplement l'observateur, le témoin, et voyez le disciple qui joue les jeux. Vous parlez à votre femme et vous lui dites de doux petits mots d'amour : observez. Jouissez-en du point de vue du Maître. Pour un instant, déplacez toute votre conscience vers le témoin et voyez quel beau jeu vous jouez.

Si vous pouvez passer du Maître au disciple, du disciple au Maître, vous ne serez jamais pris dans aucun jeu. Alors le jeu restera un jeu : vous pourrez le jouer autant que vous voulez, tout votre content, mais vous ne serez jamais pris, vous ne vous identifierez jamais. Vous resterez toujours libre, libre dans le monde : *jivan mukta* — libre dans la vie, rêvant et pourtant ne rêvant pas.

Le jeu que vous jouez avec moi, celui d'être un disciple, observez-le. Et parfois, que votre centre devienne le Maître, que le jeu s'introvertisse. C'est un jeu extraverti : je suis le Maître et vous êtes le disciple. Nous jouons un jeu ; j'essaye juste de vous entraîner afin qu'un jour vous puissiez inté-

rioriser tout le jeu. C'est plus facile de jouer sur une scène extériorisée, une scène projetée. C'est facile. Je suis le Maître et vous êtes le disciple, ainsi il n'y a pas grande confusion. Les choses sont simples : vous avez un rôle, j'ai un autre rôle. Un jour vous devrez le transposer à l'intérieur ; vous devrez fermer les yeux et laisser votre centre être Bhagwan, votre Maître, et votre périphérie le disciple. Et alors jouez le jeu, le même jeu, et cela dégagera une immense énergie. Une grande compréhension naîtra en vous... le matin... le soleil s'est levé... vous verrez votre propre jeu. Et souvenez-vous-en, ne soyez pas tenté de l'arrêter, ne soyez pas pressé. Si vous êtes tenté de l'arrêter, de nouveau vous vous identifierez avec le Maître.

C'est l'identification qui doit être abandonnée. Il faut être libre de passer du Maître au disciple, du disciple au Maître. C'est cela la liberté, la libération : passer d'une polarité à l'autre. C'est très facile de s'identifier au disciple : vous êtes le disciple. Et puis il y a des Maîtres qui s'identifient au Maître : tous deux sont dans la même ornière, dans le même bateau. Tous deux sont la proie d'une profonde illusion. Le vrai Maître est celui qui ne s'identifie ni à l'un ni à l'autre, qui sait que « tous deux sont mon être, tous deux sont mes polarités. »

Le Maître se tient au centre, et le disciple continue à jouer, et le Maître n'interfère même pas. Il ne dit pas « Ne fais pas cela ! » C'est un jeu ; dans un jeu tout est permis — oui, parfois la tricherie aussi. Dans un jeu, tout est permis. Le jeu est un jeu ; on n'est pas dupe, on ne se prend pas au sérieux, c'est un jeu. Mais le témoin demeure.

Et alors, peu à peu, le jeu continue, et pourtant à un niveau plus profond, il s'est arrêté. Le jeu continue à la surface, les vagues continuent de jouer à la surface, et l'océan est totalement silencieux au centre. C'est cela l'état de conscience d'un Christ, d'un Bouddha ou d'un Krishna. C'est ce que Krishna essaye de dire à Arjuna, son disciple : « Ne te soucie pas du jeu. Joue ! Si c'est ton rôle de jouer le jeu d'un guerrier et de faire cette guerre, combats. Reste seulement au centre, et continue à observer que c'est un jeu. Et il n'y a rien à prendre au sérieux. »

Vous serez surpris de savoir que Krishna est le seul grand Maître au monde connu pour avoir triché. Et les hindous l'appellent : « le plus parfait des Maîtres ». Il l'est. Rama n'est pas aussi parfait ; il a très peur de tricher, il est trop sincère. La sincérité est son esclavage. Il n'est pas détendu. C'est un saint parfait : il a renié tout ce qui est faux — mais cela c'est le sérieux, et cela montre que vous prenez encore le jeu très, très au sérieux. Vous ne le prenez pas comme un jeu.

Krishna est totalement différent : c'est un jeu. Il promet un jour et oublie un autre jour. Il est réellement libéré ; sa libération est parfaite, sans faille. Sa libération est sans faille parce qu'il sait que tout est un jeu. Quand tout est un jeu et que tout est un rêve, alors pourquoi s'en faire ? Il ne se fait aucun souci. Il le joue et reste détaché.

Kabir est lui aussi un Maître parfait. Il n'a jamais quitté le monde — il est resté dans le monde, il est resté dans sa famille. Il avait une femme et des enfants et il a continué à faire son travail. C'était un tisserand, un homme pauvre ; il a continué de tisser, de vendre ses étoffes au marché. Il menait une vie très ordinaire. Il avait des milliers de disciples qui venaient à lui et lui disaient : « Maître, pourquoi continues-tu à faire ces choses ? Reste assis, à méditer tout simplement, repose-toi. Nous sommes là, pourquoi ferais-tu quoi que ce soit ? » Mais il disait « Non. Quel que soit le jeu que Dieu m'ait donné, j'ai à le jouer. Et il est bon, et je m'en réjouis. Si j'arrête, cela me manquera beaucoup. Mes clients du marché me manqueront. Ils m'attendent, je tisse pour eux, et Dieu vient acheter à travers eux. Non, je leur manquerais beaucoup. Et qui tissera de si beaux habits pour eux ? Personne ne peut le faire aussi bien que moi. »

Tout le jour il tissait, et le soir il se rendait au marché — car en Inde les tisserands vont au marché pour vendre leurs habits, ce qu'ils ont fabriqué. Et à chaque client il disait : « Ram. Ainsi, Dieu, tu es venu ? Tu attendais ? Pour toi, j'ai fait une vraiment belle pièce. Et elle va durer. Et je ne l'ai pas seulement tissée, j'y ai mis tout mon cœur. Prends-en soin ; elle a été faite avec amour. »

Il a continué. Il est resté ordinaire ; et pourtant d'une conscience étonnamment extraordinaire.

Le Maître est en vous, votre centre ; et la périphérie est votre disciple. Lorsque votre centre s'est éveillé, alors le Maître extérieur n'est qu'un reflet. Alors vous êtes reconnaissant au Maître extérieur parce qu'il vous a révélé le Maître intérieur.

Le disciple choisit les fruits multiples de la vie
et les goûte, et le Guru le contemple avec joie.
Ce que Kabir dit est difficile à comprendre :
L'oiseau est au-delà de la recherche
pourtant il est on ne peut plus visible.

Le centre est au-delà de la recherche. Vous ne pouvez le chercher parce qu'il est déjà là ; il ne peut être cherché. Il doit simplement être découvert. Il est déjà là.

Prembodhi m'a envoyé une très belle anecdote — une blague de Dick Gregory, le comédien noir américain...

« Vous les blancs, vous devez être vraiment fous — tout comme lorsque vous êtes venus en Amérique. Vous avez prétendu découvrir un pays qui non seulement à l'époque était occupé par quelqu'un d'autre, par les Indiens d'Amérique, mais qui était réellement utilisé par eux. Et vous dites que vous l'avez découvert ? Vous devez être fous. »

C'est comme si, moi et ma dame, nous vous rencontrions en train de descendre la rue dans une Cadillac neuve et brillante, et que ma dame vous dise : « Wouah ! Quelle belle voiture, je souhaiterais qu'elle soit à moi. » Et que je dise, « Eh bien ! Martha, découvrons-la ! »

C'est exactement la manière américaine : découvrons-la !

L'oiseau intérieur, l'oiseau éternel, est là ; vous avez à le découvrir à la manière américaine. Il n'a jamais été perdu. Il est déjà occupé. Et vous êtes déjà en train de l'utiliser ! Vous ne le savez peut-être pas, mais vous êtes déjà en train de l'utiliser. Vous êtes centré en lui. Sans lui vous tomberiez en morceaux ; il vous tient assemblé. Ainsi vous avez à le découvrir à la façon américaine : « Eh bien ! Martha, découvrons-le ! »

Il est au-delà de la recherche, car en fait il est le chercheur — comment le chercheur peut-il être cherché ? — et il est le cherché. Il est le voyage et il est le but ; il est le commencement et il est la fin. Il est le disciple et il est le Maître.

L'oiseau est au-delà de la recherche
pourtant il est on ne peut plus visible.
Le Sans-forme est au sein de toutes formes,
je chante la gloire des formes.

Et Kabir dit : Je chante la gloire des formes, parce que je ne peux pas chanter la gloire du Sans-forme. Vous ne pouvez chanter la gloire de Dieu, ce n'est pas possible. Il est difficile de Le réduire à un chant, il est difficile de Le réduire à des mots. Ainsi Kabir dit : « Eh bien ! Il est impossible de chanter la gloire de Dieu ? Je chanterai la gloire des formes multiples. Je chanterai la gloire de la rose, je chanterai la gloire de l'œil humain, je chanterai la gloire de la rivière dans la nuit, je chanterai la gloire du nuage blanc, je chanterai la gloire du soleil et des étoiles. »

Ainsi chantons la gloire des formes multiples — et cela sera une louange indirecte à Dieu. Dieu ne peut être loué directement, il faut être très indirect. Vous pouvez offrir vos louanges à Dieu à travers une rose, à travers un beau rocher, à travers une belle femme ou un bel homme. Il vous faut chanter la gloire de l'existence.

Et c'est la seule manière d'adorer Dieu. N'allez pas à la mosquée, n'allez pas au temple, et n'allez pas au *gurudwara*. Chantez la gloire de ce beau cosmos autour de vous : chantez la gloire de la feuille nouvelle sur l'arbre, chantez la gloire de la nouvelle goutte de rosée sur l'herbe ; chantez la gloire des étoiles et du ciel, chantez la gloire de l'amour humain. Créez de la poésie, créez de la sculpture, créez des chants, soyez créateur — car c'est la seule manière de vous offrir aux pieds du Créateur.

Kabir dit : ce n'est que lorsque vous êtes créateur que vous êtes proche du Créateur.

VI

LA TRINITÉ INTÉRIEURE

L'école anthroposophe de Steiner nous enseigne à avoir une forte volonté. C'est une autre orientation que la pensée orientale traditionnelle. Qu'est-ce que cette volonté ? Comment se relie-t-elle à l'ego ?

L'Orient et l'Occident, jusqu'à maintenant, ont fonctionné comme des pôles opposés — l'Occident à travers la volonté, l'Orient à travers l'abandon ; l'Occident à travers l'ego, l'Orient à travers une totale absence d'ego. La voie de l'Occident est masculine et la voie de l'Orient est féminine.

L'Orient croit à la passivité : Dieu vient à vous lorsque vous êtes absolument passif, réceptif, un rien, une simple attente, une attente pleine de prière, sans aucun effort de votre part. La voie de l'Occident est agressive, masculine. L'homme doit chercher, l'homme doit aller, l'homme doit conquérir. Dieu lui-même doit être conquis, la nature doit être conquise, la vérité doit être conquise.

Tous deux ont échoué, parce que tous deux sont partiels ; il était fatal qu'ils échouent. L'Orient a totalement échoué, aussi totalement que l'Occident — parce que l'homme n'est pas seulement mâle et l'homme n'est pas seulement femelle. L'homme est les deux... et davantage encore. L'homme est à la fois le yin et le yang. Et une religion plus vaste, une religion beaucoup plus synthétique est nécessaire, dans laquelle l'Orient et l'Occident perdront leur vieux conflit.

Steiner est le représentant de l'esprit occidental. Il s'est révolté contre la théosophie et a créé une nouvelle école, l'anthroposophie. La théosophie créée par Blavatski, Annie

Besant, Leadbeater et Olcott, était orientale. Ils avaient cherché en Orient, dans les textes anciens, les traditions, les anciens Maîtres, et ils en avaient conclu que, selon la penseé orientale, si vous vous abandonnez, Dieu survient.

Dans le mot théosophie, « théo » veut dire Dieu, « sophie » veut dire amour. Aimez simplement comme une femme. Attendez, demeurez dans un état d'accueil. Seule cette réceptivité est nécessaire, et Dieu vous pénètre. Vous devenez femme, et Il devient le mâle. C'est l'allégorie de Krishna et de ses amantes. Krishna est Dieu, le mâle ; et le chercheur, l'adorateur, est femme, une amie, une *gopi*. Il faut devenir féminin pour atteindre Dieu — tel a été le noyau essentiel de la pensée, de la religion, de la philosophie orientale.

Steiner se révolta contre cela. Tout d'abord il fut théosophe, mais peu à peu, il se rendit compte qu'il ne lui était pas possible d'accepter cela. Il créa un nouveau mouvement, contre la théosophie, une nouvelle école. Il l'appela « anthroposophie ». « Anthropo » veut dire homme, « théo » veut dire Dieu. La théosophie est l'amour de Dieu, l'anthroposophie est l'amour de l'homme. Il plaça l'homme au centre. Dieu n'est pas au centre de sa pensée, c'est l'homme qui est au centre.

Pour la théosophie, Dieu est au centre : Krishna joue sur sa flûte, et l'homme, les jeunes filles, les *gopis*, dansent autour de lui. L'homme est à la périphérie, Dieu est au centre. Il inversa les choses : il plaça l'homme au centre. L'homme devint le centre. En Occident, l'homme est resté au centre. En Orient, l'homme est périphérique.

Maintenant, ces deux efforts ont échoué, car tous deux sont partiels. L'homme est à la fois mâle et femelle. Il doit en être ainsi ; vous êtes né d'un père et d'une mère — comment pouvez-vous n'être que masculin ou féminin ? Dans votre âme, votre mère continue à vivre, et votre père aussi. Et vous devez être une profonde harmonie des deux.

J'appelle religieux l'homme qui est parvenu à une grande harmonie en lui, l'harmonie entre sa mère et son père. Ils sont encore en train de se quereller en vous, ils sont encore en train de se battre. Ce n'est pas seulement lorsque vous

étiez enfant que votre père et votre mère se disputaient ; ils se combattent encore dans chacune de vos cellules.

Ainsi il y a deux possibilités. Prenons un homme qui est encore en conflit et qui n'est pas parvenu à une profonde compréhension de ses polarités ; il lui faut donc choisir. S'il choisit l'homme, il devient un égoïste, le yang ; s'il choisit la femme, s'il choisit le yin, la femme, alors il s'abandonne. Mais dans les deux cas, une partie souffrira. La partie qui n'a pas été choisie souffrira, et vous ne serez jamais entier. Et comment pouvez-vous être sain si vous n'êtes pas entier ? La partie qui est négligée, rejetée, prendra sa revanche. La partie que vous avez rejetée deviendra l'inconscient. L'inconscient n'est rien d'autre que la partie rejetée de votre être.

Il est possible que l'avenir voie naître une humanité sans inconscient. Si nous arrêtons de rejeter une partie de nous-même, l'inconscient disparaîtra. L'homme peut devenir absolument conscient, purement conscient ; et c'est cela que signifie être un Bouddha : l'âme éveillée. Cela signifie que désormais, il n'y a plus de partie rejetée ; vous avez absorbé votre totalité, vous avez accepté toutes vos facettes, vous êtes devenu multidimensionnel. Désormais la polarité n'est plus une contradiction ; elle est devenue complémentaire. La femme en vous aide l'homme qui est en vous, l'homme qui est en vous aide la femme qui est en vous. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre, le conflit a disparu. Ils sont devenus un, ils sont mariés l'un à l'autre. C'est cela le mariage spirituel, et c'est seulement de ce mariage-là que vous naîtrez. C'est seulement de cette rencontre intérieure des contradictions que vous naîtrez.

C'est là toute la philosophie du concept de la Trinité. Le concept de la Trinité est très beau et revêt diverses significations : Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Bien sûr, le Saint-Esprit n'est pas le nom juste — les gens qui ont trouvé ce nom devaient être des phallocrates. Le vrai terme serait « la mère » ; le père, la mère et le fils. Ainsi c'est parfaitement vrai, c'est un fait.

Le père et la mère sont en vous : le fils manque encore. Le père et la mère ne se sont pas rencontrés à l'intérieur

de vous. Ils se sont rencontrés à l'extérieur de vous, c'est ainsi que votre corps a été créé. Lorsqu'ils se rencontreront à l'intérieur de vous, votre âme sera créée, le fils sera né — et ce sera la naissance du Christ.

L'Orient a souffert parce qu'il est devenu féminin. C'est pourquoi n'importe qui a pu le conquérir : il a perdu sa volonté de puissance, il a perdu son zeste, son enthousiasme à vivre, il a perdu l'énergie. Il est devenu très fataliste, très laxiste. Toute l'histoire de l'Orient, est une histoire de conquête, par les autres ; une histoire de pauvreté, une histoire sans science ni technologie. Ce n'est pas une belle histoire.

Oui, quelques êtres d'une grande beauté sont apparus : Bouddha, Mahavir, Krishna, Kabir, Nanak, Dadhu — quelques très belles figures ; mais ils sont exceptionnels, ils se comptent sur les doigts de la main. La masse, la plus grande partie de l'humanité a vécu dans la laideur, dans la misère, dans une profonde angoisse. S'il faut payer ce prix pour qu'apparaisse un Bouddha, un Kabir, un Nanak, cela n'en vaut pas la peine. Le prix est trop élevé.

L'Occident a souffert d'une orientation masculine : le conflit, la lutte, la violence, le combat, aucun repos, aucune possibilité de détente ; une grande tension de l'esprit, une soif de vitesse, ambition, compétition, concurrence sans merci, tous luttant contre tous — une atmosphère très hostile. Il est normal que cela ait créé des fous, des névrosés. Pourtant, quelques êtres d'une grande beauté ont existé, ici et là, un Christ, une Sainte Thérèse, un Saint François ou un Eckhart. Mais on ne peut pas dire que cela ait été un succès : la philosophie a échoué. L'Est et l'Ouest ont tous deux échoué.

C'est là tout mon effort : ce que j'essaie de faire, c'est de rapprocher l'Orient de l'Occident. Les jumeaux peuvent se rencontrer. Kipling avait tort en disant : l'Orient est l'Orient et l'Occident est l'Occident, les deux ne se rencontreront jamais. Je dis qu'ils peuvent se rencontrer, il faut qu'ils se rencontrent. Maintenant tout va dépendre de cela ; la possibilité d'une humanité future dépendra de cette rencontre. Il faut prouver que Kipling a eu tort. Jusqu'à main-

tenant, ils ne se sont pas rencontrés, c'est vrai. Kipling a raison quant au passé, mais il a tort quant à l'avenir, il faut qu'il ait tort. Sinon l'humanité ne pourra exister. Tous deux souffrent : l'Orient souffre d'une pauvreté extérieure, l'Occident d'une pauvreté intérieure. Tous deux ont totalement échoué — de beaux échecs, mais des échecs.

L'homme doit être une synthèse de volonté et d'abandon. L'homme doit, pour commencer, cultiver sa volonté de puissance, son ego. Voici ce que j'en pense : si la vie doit durer une moyenne de soixante-dix ans, alors les trente-cinq premières années de la vie devraient être consacrées à fortifier l'ego et la volonté de puissance. Et il faut écouter Nietzsche, il faut écouter Steiner, il faut écouter Freud — l'ego doit être fortifié, il doit être très intégré.

Et après la trente-cinquième année, il faut apprendre à se détendre, à laisser tomber l'ego, et à s'abandonner de plus en plus au divin. L'Occident est la première partie de la vie, l'Orient est la deuxième. La vie devrait débuter à l'occidentale et se terminer à l'orientale. On devrait d'abord aller dans le monde ; dans le monde la volonté est nécessaire. Il faut aller combattre, lutter, car le combat vous donne de l'acuité, de l'intelligence. Mais on ne devrait pas continuer à se battre sans cesse jusqu'à la fin. Sinon à quoi bon ?

Tout d'abord, aiguisez votre intelligence, connaissez les voies du monde, parcourez le monde, soyez un conquérant, et puis... tournez-vous vers l'intérieur. Vous avez connu l'extérieur, maintenant essayez de connaître l'intérieur.

Et pour connaître l'intérieur, il faut se détendre. Il faut oublier l'anxiété, l'angoisse, la tension. Il ne faut pas avoir l'esprit de compétition ; la volonté n'est pas nécessaire. La volonté est nécessaire pour conquérir le monde, mais pas pour conquérir Dieu. Conquérir Dieu veut dire être conquis par Dieu ; conquérir Dieu veut dire se détendre et s'abandonner à Ses pieds.

Cela va sembler très difficile, très illogique. Je suis une personne illogique. Voici comment je vois les choses : seuls des egos forts peuvent s'abandonner ; des egos faibles ne le peuvent pas.

Chaque jour je rencontre des egos faibles. Chaque fois qu'un ego faible arrive, il hésite ; s'abandonner ou ne pas s'abandonner, devenir *sannyas* ou ne pas devenir *sannyas*. Et pourquoi a-t-il peur ? Il a peur parce qu'il sait qu'il a un ego très faible ; s'il s'abandonne, il est perdu. Il ne sera pas capable de résister. Il a peur de sa faiblesse intérieure. A l'extérieur, il donne le change, mais il connaît sa réalité intérieure — il sait qu'il est prêt. Alors il se protège, il se met sur la défensive. Quand une personne dotée d'un fort ego vient à moi, elle dit : « D'accord. Voyons. Essayons aussi cela. » Il est assez confiant pour savoir que même s'il s'engage sur un chemin inconnu, il pourra encore se protéger. Et s'il décide de revenir en arrière, il pourra le faire ; il a assez de confiance, assez de confiance en lui. Il a assez de volonté.

Souvenez-vous-en, l'abandon est le plus grand acte de volonté, et le dernier. L'abandon n'est ni bon marché, ni facile. Vous ne vous abandonnez pas parce que vous ne pouvez plus vous tenir sur vos deux pieds, parce que vous êtes déjà en train de tomber. Ce n'est pas pour cela que vous dites : « D'accord, je m'abandonne. »

L'abandon n'est pas l'impuissance. L'abandon ne vient pas de l'impuissance, mais d'un immense pouvoir.

Vous avez vécu les voies de la volonté et vous n'avez rien trouvé. Vous avez considéré toutes les possibilités de l'ego, et vous avez seulement souffert, vous êtes tout simplement meurtri. Alors vous décidez : « Maintenant, essayons l'ultime solution : laissons tomber l'ego. »

Pour laisser tomber l'ego, vous aurez besoin d'une grande volonté. Sans volonté, ce n'est pas facile de le laisser tomber. C'est le plus grand acte du monde, le dernier. Seuls des gens très courageux peuvent le faire. Vous serez surpris : en Inde, tous les grands sauveurs, les « avatars », sont des guerriers. Ce n'est pas une coïncidence. Krishna, Rama, tous deux appartenaient à la race guerrière, aux « Kshatriyas ». Bouddha, Mahavir, les vingt-quatre Teerthankaras des Jaïns, tous étaient des Kshatriyas. Ce n'est pas seulement une coïncidence. Pourquoi tous ces grands hommes ont-ils été des guerriers, et pourquoi parlent-ils

d'abandon ? Et ils disent, « l'abandon est la voie ». Ils avaient la volonté de s'abandonner.

Un brahmane n'a pas encore atteint l'état d'un Bouddha ou d'un Mahavir. Pourquoi ? Le brahmane n'a pas de volonté. Il songe depuis toujours à s'abandonner. Mais il n'est pas arrivé à une volonté telle qu'il puisse s'abandonner.

Ou prenez-le sous un angle différent : un homme pauvre veut renoncer — à quoi renoncera-t-il ? Que possède-t-il à quoi il pourrait renoncer ? Que signifie sa renonciation ? Un Rockefeller décide de renoncer : sa renonciation signifiera quelque chose. Elle aura du poids, il a quelque chose à quoi renoncer.

Si un mendiant déclare « J'ai renoncé au monde », les gens se mettront à rire. Mais si un roi renonce, alors ce renoncement est significatif : cet homme sait ce qu'est la richesse, cet homme sait ce qu'est le pouvoir, cet homme sait ce qu'est la volonté — et connaissant bien cela, il a compris que ce n'est pas la dernière chose dans la vie. C'est bon pour le commencement, d'en jouer comme d'un jouet, c'est bon pour les jeunes, mais pour ceux qui ont mûri c'est inutile, ils doivent abandonner cela.

Nous donnons aux petits enfants des jouets pour s'amuser. Le jour où ils deviennent un peu plus mûrs, ils jettent les jouets — et ils commencent à demander la chose réelle. Nous leur donnons un petit train et ils disent, « N'y pensons plus ». Nous leur donnons un petit avion et ils disent, « Jetez-le. Je veux une vraie voiture, un vrai avion, je veux la chose réelle. »

L'ego ne peut vous donner que des jouets pour vous amuser. Mais c'est nécessaire — autrement vous ne grandiriez jamais et vous ne deviendriez jamais mûr. Un jour vous comprenez : « Maintenant j'ai besoin de la vraie chose » — et la vraie chose c'est Dieu. Et pour que Dieu soit, vous devez vous abandonner.

Steiner a tort, parce que sa philosophie est partielle. Il en est de même pour Annie Besant : elle a tort, sa philosophie est partielle. Je parle d'une philosophie totale.

Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, progressez dans les voies du monde, les voies de la volonté. Fortifiez votre ego autant

que vous le pouvez, par le savoir, par le pouvoir, par l'argent, par l'ambition. Vivez-le, parce que c'est la seule manière de le connaître. Allez dans le plus profond enfer que le monde puisse vous offrir, connaissez-le, car ce n'est qu'en le connaissant qu'on peut s'en libérer.

Et puis, soudainement, une lumière se fera en vous. Vous verrez l'absurdité de tout cela. Et vous commencerez à rentrer en vous-même ; vous commencerez à retourner vers la source. Pendant trente-cinq ans, allez dans le monde, puis durant le temps qui vous reste, revenez à vous-même. Perdez-vous d'abord afin de pouvoir gagner. Commencez par pécher, afin de pouvoir devenir un saint. Si vous êtes un saint dès le début, votre sainteté n'aura pas grande valeur.

Je ne suis pas contre le péché, je ne suis pas contre quoi que ce soit. Usez de toutes choses, expérimentez. Dieu vous a offert le monde entier dans un certain but : le but est d'apprendre. Le péché est une leçon, c'est une nécessité. Si un enfant est un saint dès son enfance, s'il est contraint à être un saint, il n'aura pas de colonne vertébrale. Qu'il sache d'abord ce qu'est le péché. Qu'il en devienne lui-même conscient, et qu'il le laisse tomber de son propre gré. Ne le forcez pas, ne le disciplinez pas. Donnez-lui la liberté d'évoluer, afin qu'un jour il puisse voir de ses propres yeux, sentir de son propre cœur. Et il pourra réaliser que Bouddha a raison, Kabir a raison, Christ a raison.

Mais ceci doit naître de votre propre compréhension, sinon c'est un savoir emprunté. Et Dieu ne veut jamais que quelqu'un soit de seconde main. Soyez de première main. Que votre expérience soit originale.

Ainsi, je tiens à vous dire que volonté et abandon doivent devenir partie intégrante de votre vie, parce que vous êtes à la fois homme et femme, Occident et Orient. Le monde est un. La terre est un seul village. Toutes les distinctions ne sont qu'utilitaires, elles ne sont pas réelles.

Qu'est-ce que l'Orient et qu'est-ce que l'Occident ? Et qu'est-ce que l'abandon et qu'est-ce que la volonté ? Tous deux font partie de la même vague. Ils ne sont pas deux, ils sont un seul continuum ; ils sont les deux aspects d'une seule chose, d'un seul phénomène.

Aussi, laissez croître votre volonté et n'ayez pas peur. Devenez un puissant égoïste, n'ayez pas peur. Que cela vous fasse mal, que cela devienne une torture, que cela devienne un cancer dans votre âme — alors un jour vous l'abandonnerez. Et cet abandon viendra de votre propre sentiment, de votre propre expérience. Alors il sera beau.

Mais il y a un danger, et je dois vous en avertir. C'est que plutôt que d'arriver à une synthèse, vous n'inversiez les rôles — que l'Orient devienne l'Occident et vice-versa. C'est bien possible. Si l'on considère la stupidité des êtres humains, cela n'aurait rien d'invraisemblable.

L'Orient essaie de devenir l'Occident : plus technologique, plus scientifique, plus matérialiste, plus communiste. En fait, les gens de Poona se moquent tout simplement de vous : « Que faites-vous ici ? Que se passe-t-il donc ici ? Méditer ? Quelle bêtise. » Ils veulent se rendre en Occident — pour se perfectionner et devenir ingénieurs, pour acquérir plus de connaissances en électronique, pour en savoir davantage sur les ordinateurs, sur les bombes atomiques et à hydrogène, pour apprendre à construire des vaisseaux spatiaux, pour savoir comment créer la richesse, davantage de richesse. Ils veulent devenir plus matérialistes, plus productifs... et vous, vous venez ici ? Etes-vous devenus fous ? Et lorsqu'ils vont en Occident, vous ne pouvez imaginer ce qu'ils font là-bas. Vous en avez assez de votre matérialisme. Et pourquoi vont-ils là-bas ? Pour acquérir une meilleure technologie ? Pour détruire leur atmosphère naturelle, pour la polluer ? Pour détruire l'écologie ? Pour quelle raison vont-ils en Occident ? L'Occident est saturé de technologie. L'esprit moderne essaie de s'éloigner de la technologie — en tous cas la nouvelle génération y est absolument opposée. La nouvelle génération en Occident peut comprendre Bouddha mieux qu'Einstein. La nouvelle génération peut comprendre Mahavir, un Mahavir nu, mieux que tous les Darwin, Eddington et Rutherford.

Mais dans les universités et collèges d'Orient, la nouvelle génération se passionne pour Rutherford, Einstein, Marx Planck et pour l'approfondissement de la science.

Il est possible que l'Orient devienne l'Occident et vice-versa et que la même folie se perpétue : de nouveau vous serez éloignés l'un de l'autre, de nouveau la rencontre n'aura pas lieu.

La rencontre doit avoir lieu ; c'est le seul espoir pour l'humanité. Et la rencontre doit avoir lieu dans chaque individu. Elle ne peut se faire dans les livres et les philosophies ; elle doit se faire dans chaque individu.

C'est ce dont parle le Tantra. Le Tantra est la plus ancienne science qui puisse vous aider à parvenir à une harmonie intérieure, à un mariage intérieur, à un orgasme intérieur. La femme en vous et l'homme en vous se rencontrent et donnent naissance à l'enfant, à l'enfant Christ. Alors vous devenez une trinité : le père, la mère, l'enfant. Et lorsque vous êtes une trinité, vous êtes équilibré, vous êtes arrivé à la maison. Vous savez ce qu'est la vie, vous avez atteint le but.

Je suis un joueur dans la vie. J'ai fait souffrir presque tous ceux qui se sont approchés de moi. Mes yeux ont trompé tout le monde jusqu'à présent ; et lorsque les gens, de par la souffrance que je leur causais, me disaient parfois : « Vous êtes une bonne âme », alors cela faisait partie de mon jeu de me tromper moi-même et de me sentir flatté par ce qu'ils disaient. Et maintenant, à mon premier darshan, vous m'avez regardé dans les yeux et vous m'avez dit que j'étais quelqu'un de très bon. Mais maintenant, comme c'est vous, vous le Maître qui avez dit cela, je ne peux me tromper moi-même plus longtemps, et je ne peux accepter ces mots de votre part. Que faites-vous ? Je suis si embarrassé, si perdu. Vous ai-je aussi trompé ou jouez-vous avec moi ? Je vous en prie, ne jouez pas ; je vous en prie, aidez-moi à abandonner mes jeux. Mon être tout entier est blessé, parce que... comment avez-vous pu être trompé ?

Je n'ai pas été trompé ; c'est pourquoi je vous ai dit que vous êtes une âme bonne. J'ai voulu le préciser dès le début. Je voulais l'amener à la surface ; c'était votre problème. Et je suis là pour amener votre problème à la sur-

face de votre conscience. Je n'ai pas échoué ; vous vous êtes fait prendre. Je n'ai pas été trompé.

D'habitude je ne parle pas ainsi : c'est très rare que je dise à quelqu'un : « Vous êtes une âme bonne. » Parce que les gens ne le sont pas ! C'est très rare que je parle ainsi. Mais, à vous, je devais vous le dire parce que c'est votre jeu habituel ; et c'est très important d'être clair là-dessus dès le début — ce jeu ne doit pas être joué ici.

Chaque individu a une faiblesse particulière, et la faiblesse persiste parce que vous en restez inconscient. Je voulais que ce soit parfaitement clair, et cela a réussi.

C'était votre premier *darshan* avec moi, et je voulais commencer par le tout début. J'ai parlé de votre bonté parce que je voulais créer le problème, afin que vous puissiez l'affronter. Et il est bon que cela vous ait rendu anxieux. Il est bon que cela vous ait questionné. Il est bon que cela vous ait embarrassé. Il est bon que cela vous ait plongé dans la confusion. C'est une de mes façons de travailler sur vous : vous plonger dans la confusion.

Lorsque vous êtes au clair, votre ego est sous contrôle ; votre clarté n'est rien d'autre que le contrôle de votre ego. Lorsque vous êtes confus, votre ego est secoué hors de son centre ; alors vous ne savez plus où vous en êtes.

La première chose, lorsque vous venez à moi, est que je puisse vous confondre, ou que je vous fasse perdre votre équilibre, afin que le contrôle habituel de votre ego s'effondre — afin que vous ne sachiez plus que faire, alors seulement vous me questionnez. Et c'est bon que vous m'ayez questionné.

Et vous dites, « Je vous en prie, ne jouez pas avec moi » — je ne suis pas en train de jouer — « Je vous en prie aidez-moi à abandonner mes jeux » — c'est pourquoi j'ai commencé ce jeu : vous appeler une très grande âme, une âme vraiment bonne. C'est pour vous aider à abandonner vos attitudes égoïstes.

C'est ce qui va se passer : vous allez devenir une âme bonne. Vous ne l'êtes pas, c'est vrai — mais réaliser cela : « Je ne suis pas une âme bonne », c'est le début. Réaliser « Je ne sais pas », c'est le premier pas ; réaliser « Je dois

encore croître, je suis encore loin du but», c'est le premier pas.

Si vous continuez à penser que vous êtes une âme bonne alors que vous ne l'êtes pas, alors il n'y a pas d'espoir pour vous. C'est comme si une personne malade pense qu'elle est en bonne santé et ne va jamais chez le docteur. A quoi bon ? Elle est en bonne santé, elle croit qu'elle est en bonne santé, et la maladie continue à se développer.

Vous êtes venu à moi, et j'ai parfaitement diagnostiqué votre maladie. C'est cela qui a été votre maladie : vous avez cru être bon, vous avez trompé en ce qui concerne votre bonté, et lorsque les gens ont eu confiance en vous et ont été trompés, vous avez été trompés par eux. Et c'est ainsi que les choses se sont enchaînées et qu'un cercle vicieux s'est formé.

Vous n'êtes pas bon, mais vous pouvez faire semblant d'être bon. Et en faisant semblant, vous réussissez à tromper les autres. Et lorsqu'ils sont trompés, bien entendu, vous regardez votre image dans leurs yeux, et vous vous sentez très heureux. C'est ainsi que les choses se sont développées : lorsque vous vous sentez très heureux, vous essayez d'être meilleur ; lorsque vous essayez d'être meilleur, bien entendu la personne croit que vous êtes vraiment une grande âme, un «mahatma». Alors dans ses yeux, vous pouvez voir votre reflet, amélioré et embelli. De nouveau vous êtes trompé. Maintenant, vous devez en faire encore plus, parce que cette personne est là, et ce jeu continue. C'est ainsi que cela se passe, dans la vie de chacun.

Vous rencontrez une femme, ou un homme — vous regardez la femme, elle vous regarde. Vous regardez avec adoration ; elle regarde dans vos yeux son image adorée... elle se sent très bien. Elle aspirait à trouver quelqu'un qui fasse attention à elle, et vous faites attention à elle. Elle se sent très bien ; c'est pourquoi elle vous regarde avec adoration. Lorsqu'elle vous regarde avec adoration, naturellement vous regardez dans ses yeux ; vous n'avez jamais vu votre image aussi belle. Vous vous sentez merveilleusement bien, embelli. Votre ego est fortifié. Vous essayez d'être plus aimant, et de cette manière le jeu continue.

Vous tombez amoureux. Quatre-vingt-dix pour cent de vos histoires d'amour sont simplement insensées. Ce que vous appelez romance n'est rien d'autre que stupidité. Et vous vous nourrissez l'un l'autre, et vous vous aidez l'un l'autre. Un jour vous aurez un choc ; maintenant vous désirez rester proches, plus proches l'un de l'autre. Vous voulez être ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Alors vous êtes prêts à vous marier, puis vous partez en voyage de noces, et alors vous faites connaissance l'un de l'autre. Et alors la réalité apparaît...

La réalité ne peut être niée longtemps. C'est pourquoi vos soi-disant grands personnages, vos soi-disant grands saints ne vivent pas dans le monde. Ils vont dans l'Himalaya. S'ils vivent dans le monde, c'est impossible : tôt ou tard, la réalité apparaîtra. La réalité ne peut être vaincue à jamais. Vous pouvez créer une fiction pour quelques jours, quelques instants, mais vous ne pouvez vivre dans la fiction pour toujours. Ce n'est pas possible. La fiction est condamnée à se heurter à la réalité, et à s'effondrer.

Si vous désirez réellement aimer une femme, ne l'épousez jamais. Si réellement vous désirez adorer un homme, fuyez aussi loin que possible. Alors vous l'aimerez toujours. Mais si vous désirez en finir avec toute cette histoire d'amour, mariez-vous, le plus tôt sera le mieux. Partez en lune de miel, et lorsque la lune de miel sera finie, tout sera fini. Soudain un matin, vous regarderez votre femme : c'est une femme ordinaire.

Connaissez-vous cette vieille histoire ? Une princesse trouva un crapaud, et le crapaud dit : « Madame, j'ai été maudit, et pendant cinq mille ans, je suis resté un crapaud. Si vous me prenez avec vous, et si vous me permettez de dormir avec vous, dans votre lit, au matin je deviendrai un beau prince. » Vous devez connaître ce genre d'histoires...

Et la princesse emmena le crapaud, et au matin, il devint un beau prince.

Mais la réalité est tout le contraire : vous amenez un beau prince ; au matin il devient un crapaud ! A la fin, chaque prince devient un crapaud. Et alors, vous êtes per-

plexe : « Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui est allé de travers ? »

Rien n'est allé de travers ; un crapaud est un crapaud. Le prince était votre idée, c'était votre désir. Vous désiriez avoir un prince, alors vous l'avez eu. Vous désiriez, vous projetiez, vous rêviez.

Lorsque vous venez à moi, je vous choque de bien des manières, et vous confonds de bien des manières. Je dois démanteler votre mental. Cela fait mal, et ce n'est pas un travail très agréable. C'est chirurgical. C'est pourquoi j'insiste pour que vous deveniez d'abord un *sannyasin* avant que je n'entreprenne cette chirurgie — parce que si vous n'êtes pas un *sannyasin*, il y a toutes les chances pour que vous vous échappiez au milieu de l'opération. Et ce sera encore plus dangereux, car alors vous deviendrez fou : le travail sera incomplet, quelque chose aura été démantelé et rien n'aura été créé. C'est pourquoi j'insiste : devenez d'abord un *sannyasin* — car je puis alors être sûr que vous resterez au moins étendu pendant le temps de l'opération, vous serez sur la table d'opération ; vous ne vous échapperez pas. Vous aurez confiance en moi. Autrement, si je démantèle une partie de vous et que vous vous échappez, alors vous errerez dans un état encore pire qu'auparavant. Le travail doit être achevé.

Vous ne serez reconnaissant que lorsque vous aurez été complètement renouvelé : vous serez tué, et vous renaîtrez — alors seulement vous comprendrez. Avant cela, il y aura beaucoup de souffrance. La croissance se fait au travers de la douleur, au travers de beaucoup de souffrance. La croissance n'est pas bon marché.

Ainsi, en fait, j'ai commencé à travailler sur vous : en vous appelant une âme bonne, j'ai jeté mon filet. Vous pouvez penser que j'ai raté... je n'ai pas raté mon coup.

Laissez-moi vous raconter une anecdote.

L'habile lanceur de couteaux et sa belle jeune assistante se tiennent devant leur tente à la foire du pays tandis que le bateleur décrit le magnifique numéro qui va être présenté à l'intérieur.

Madame Silas Hawkins est attirée par le lanceur de couteaux et Monsieur Silas Hawkins détecte chez l'assistante quelques courbes qu'il n'avait jamais vues auparavant. Ils payent leurs deux petites dîmes — « la dixième partie d'un dollar » et entrent dans la tente. Finalement l'assistante se met contre un mur en bois, et enlève sa robe scintillante. Silas Hawkins en a le souffle coupé, puis le lanceur de couteaux s'avance sur la plate-forme, et c'est au tour de Madame Hawkins d'avoir le souffle court. Le lanceur fait un large mouvement du bras, et une lame d'acier s'élance en tournoyant à travers les airs. Elle se plante dans le mur à quelques millimètres de l'oreille rose de l'assistante. Silas Hawkins saute sur ses pieds en poussant un cri. « Sacrebleu ! dit-il, il l'a ratée ! »

Je n'ai pas raté mon coup. Cela vous a frappé exactement là où je voulais. Cela a créé un grand trouble en vous. Cela a amené tous vos déchets inconscients à la surface. Le travail a commencé. Maintenant, si vous me laissez faire, vous recevrez encore d'autres chocs. Plus vous serez ouvert, plus vous recevrez de chocs. C'est ardu. Renaître sera ardu — et c'est cela la vraie naissance.

Même dans la naissance physique, il y a douleur, il y a traumatisme, il y a souffrance. Ceci est une naissance spirituelle. La première naissance, vous l'avez reçue de vos parents, de votre père et de votre mère ; la seconde naissance, vous la recevez de votre Maître : vous naissez en tant qu'être spirituel. Beaucoup de choses doivent être coupées, beaucoup de choses doivent être abandonnées. Seul l'essentiel doit être sauvé ; le non-essentiel doit être complètement détruit. Et cet essentiel vous ne le connaissez pas ; vous êtes identifié au non-essentiel.

C'est pourquoi il me faudra trancher peu à peu dans vos vieilles identités. En vous disant que vous êtes une âme bonne, je vous ai rendu conscient d'un fait : ceci a été votre jeu jusqu'à maintenant. Cela suffit. Je ne suis pas en train de jouer avec vous.

Mais les choses doivent être claires dès le début ; je dois éveiller votre attention sur ce qui va se passer. Je ne suis pas ici pour vous consoler. Je ne suis pas ici pour vous don-

ner de la consolation. Je suis ici pour vous détruire complètement — parce que c'est la seule manière de vous donner une nouvelle naissance.

Mulla Nasrudin quittait son bureau à l'heure habituelle, trois heures et demie, lorsqu'il remarqua un chauffeur de camion au coin de la rue qui se débattait sans succès avec une lourde caisse de livres.

— Je vais vous donner un coup de main, proposa Mulla.

Les deux hommes s'emparèrent des deux côtés de la caisse et poussèrent et tirèrent pendant quelques instants, sans résultat.

— Je crains que ce ne soit sans espoir, soupira Nasrudin, nous n'arriverons jamais à la mettre sur le camion.

— Sur le camion ? s'écria le conducteur. Mais j'essaie de la descendre !

Aussi, que ce soit clair dès le début — vous essayerez de vous sauver, et j'essaie de vous détruire. Et je vous ai tout de suite vu, votre caractéristique principale est telle que vous ne pouvez la cacher.

Lorsque des disciples se rendaient chez Gurdjieff, il regardait en eux. Il créait des situations pour trouver leur caractéristique principale. Tant que cette caractéristique n'est pas connue, le travail ne peut commencer. Quelqu'un est avide : son problème est l'avidité. Et si vous parlez de colère, ce n'est pas son problème. Si vous parlez de sexe, ce n'est pas son problème.

Vous serez surpris de l'apprendre : les gens avides n'ont pas de problèmes sexuels. C'est pourquoi les Marwadis doivent adopter des enfants. Les gens avides n'ont pas d'énergie sexuelle : toute leur énergie s'investit dans l'avidité. L'argent devient leur objet d'amour : ils ne se soucient nullement des femmes.

Ainsi si vous dites à un Marwadi de faire le vœu de célibat, il sera prêt ; ce n'est pas difficile. Mais ne lui parlez pas de renoncer à son argent ou à ses richesses : c'est là son problème. Un politicien ne se soucie pas beaucoup des femmes ; tout son désir, son désir sexuel, est investi dans sa politique. Il veut arriver à Delhi, à Moscou, à Washington ; toute son énergie est investie dans ce but. Son ambition est

son sexe. Il désire pénétrer la capitale, la capitale est sa femme. Son ambition est phallique. Il peut éviter les femmes, elles ne l'intéressent pas beaucoup. Une fois qu'il aura atteint Delhi, alors il se mettra à penser aux femmes, pas avant.

C'est ce qui est arrivé en Inde. Avant la liberté, tous les politiciens étaient de grands *mahatmas*, des sages, des serviteurs du peuple, des célibataires... une grande promptitude au sacrifice. Puis soudain, lorsqu'ils arrivèrent au pouvoir, tout cela disparut. Désormais, leur énergie était libérée. Leur énergie avait été accaparée par Delhi. Que faire maintenant qu'ils avaient atteint Delhi ? L'énergie était là : il fallait en faire quelque chose. Alors ils s'engagèrent dans mille et une choses.

La caractéristique principale doit être connue. Pour les uns, c'est la colère, pour d'autres c'est la tromperie, pour les uns c'est l'ego, pour d'autres c'est l'avidité, la jalousie, la possessivité — tous les gens sont différents. Mais si vous allez vers un Maître, il regardera en vous directement, et cette caractéristique est presque devenue votre âme. Vous ne savez plus ce qu'elle peut être d'autre, et votre caractéristique principale est là, brûlante.

Sherlock Holmes aborda une fois le Dr. Watson avec cette remarque : « Oh ! mon cher Docteur, je vois que vous n'avez pas mis votre caleçon long.

— Surprenant, répondit Watson. Comment en avez-vous déduit cela ?

— Elémentaire, répliqua l'incomparable Holmes. Vous avez oublié de mettre votre pantalon. »

Et en ce qui me concerne, vous n'avez jamais de pantalon. Souvenez-vous-en. Il n'y a pas moyen de me tromper ; on ne me trompe pas. Parfois je ne suis pas si insolent, parfois je suis poli ; il se peut que je ne vous dise pas ce que je vois en vous. Parfois je sens que ce n'est pas le bon moment. Mais chaque fois que vous venez vers moi — et c'est cela la signification du *darshan* — chaque fois que vous venez me voir, vous êtes absolument nu devant moi. Il se peut que je n'en dise rien. Il se peut que j'attende le bon moment. Ou il se peut que je n'en parle pas et que je commence à tra-

vailler sans le dire ; cela dépend. Mais il n'y a aucune possibilité de tromperie.

Si vous pouvez me tromper, alors je ne puis vous être d'aucun secours. Ce n'est que parce que vous ne pouvez me tromper que je peux vous aider.

Les organisations m'ont toujours fait peur parce que j'ai senti qu'elles sont un mal implicite, et peut-être un mal nécessaire. La Fondation Rajneesh est une organisation et a toutes les chances de devenir une organisation très puissante. Pouvez-vous me dire pourquoi la Fondation est nécessaire ?

Oui. Parce que le mal est nécessaire.

Pourquoi portons-nous cent huit perles à nos malas ? Cela fait-il partie du monde de la religion ritualiste ?

Oui, cela fait partie de la religion ritualiste. Ne devenez pas ritualiste, mais ne devenez pas non plus anti-ritualiste. Un peu de rituel a sa beauté. Il est faux de devenir ritualiste, mais un peu de rituel a du bon. Un peu de rituel ajoute du sel à la vie, cela donne du goût à votre nourriture. Une vie sans rituel sera très pauvre, ce sera une vie appauvrie.

Vous rencontrez quelqu'un sur la route et vous dites : « Bonjour ! » c'est un rituel. Et il dit : « Comment allez-vous ? » et vous répondez « Bien », c'est un rituel. Vous n'allez pas bien — et il le sait, vous le savez, tout le monde le sait. Vous rencontrez quelqu'un dans la rue, vous souriez, c'est un rituel. Observez-le simplement : vous trouverez que la vie a besoin d'un peu de rituel. Cela rend la vie plus douce, cela met de l'huile dans les rouages. Si la vie tout entière devient ritualiste, alors c'est dangereux ; alors vous ne mangez que du sel. Il est bon d'avoir un peu de sel dans la nourriture, mais se nourrir exclusivement de sel est dangereux. Vous mourrez. Mais abandonner complètement le sel est également dangereux. Et souvenez-vous de ceci : je ne suis jamais totalement opposé à quoi que ce soit, et je

ne suis jamais totalement en faveur de quoi que ce soit. Je garde toujours un équilibre.

Les habits oranges, le mala, le médaillon : un rituel innocent... mais cela ajoute du piment. Cela vous donne un sentiment de communauté. Et l'homme a besoin de quelques fictions pour vivre, la vérité est trop dure. Oui, un jour vous deviendrez capables de vivre avec la vérité, mais dès maintenant, non. Vous devez traverser de nombreuses étapes. Ce n'est que lors du saut ultime que vous pouvez laisser tomber toutes les fictions. Même alors, il se peut que vous ne les laissiez pas tomber, car elles sont belles en elles-mêmes. Elles ne sont pas vraies, mais elles sont belles en elles-mêmes.

Je ne suis pas contre le rituel. Je dis seulement que le rituel n'est pas la religion, un rituel est un rituel. Et un peu de rituel c'est toujours bon : cela vous garde en équilibre, cela vous garde en santé. Autrement, les gens commencent à aller dans les extrêmes.

Il y a des gens pour qui la religion est rituelle et dénuée de toute réalité. Puis il y a Krishnamurti : son idée tout entière est non rituelle. Il n'y a pas de poésie, pas de fiction, pas de mythe, pas de prière, pas de méditation, rien — rien qu'un énoncé dépouillé, nu, de la vérité.

Je ne crois pas aux extrêmes. Je voudrais que vous vous souveniez du funambule. Gardez-le toujours à l'esprit. Il est un symbole de la vie. Il penche à gauche, et sent que maintenant, s'il penche davantage, il va tomber ; immédiatement il se rééquilibre en se penchant vers la droite. Alors il commence à tomber vers la droite ; immédiatement il se rétablit et penche vers la gauche. Il se balance sans cesse de gauche à droite, de droite à gauche. Et c'est ainsi qu'il se maintient au milieu. C'est là le mystère : pour rester au milieu, il doit se pencher à gauche, il doit se pencher à droite. Pour rester au milieu, il doit être très illogique — car le milieu n'est pas statique, il est dynamique. La vie n'est pas statique.

Ainsi, si vous désirez garder l'équilibre, rester sain, en bonne santé, il vous faudra sans cesse pencher des deux côtés : parfois un peu de rituel, parfois pas de rituel ; par-

fois un peu de textes sacrés, parfois pas de textes sacrés; parfois un peu d'adoration, parfois pas d'adoration; parfois un peu de prière, parfois pas de prière. C'est ainsi que vous deviendrez un funambule.

Et souvenez-vous-en, je le répète encore : le milieu n'est pas une position statique. Vous ne pouvez simplement demeurer là. Vous ne pouvez dire au funambule, « Pourquoi continuez-vous à vous pencher de ce côté-ci et de celui-là ? Pourquoi tout cet effort ? Restez simplement au milieu ! » Alors il tombera. Si vous êtes statique, vous mourrez.

La vie est un processus dynamique, semblable à une rivière. Allez observer une rivière. Parfois elle coule vers le nord, parfois vers l'est, parfois vers le sud, et elle poursuit sa route entre ses deux rives. Et un jour elle atteint l'océan.

Quelle est votre attitude envers l'argent ?

J'ai vécu sans argent, j'ai vécu avec argent, et j'ai une confession à faire : il est toujours préférable de vivre avec argent plutôt que sans. L'argent est utile. Il ne faut pas en être esclave, c'est tout. Je ne suis pas contre l'argent ; il faut l'utiliser. C'est une bonne invention, utilitaire. Cela aide. C'est extrêmement utile ; mais utilisez-le, ne soyez pas utilisé par lui.

L'argent ne devrait pas être votre maître ; vous devriez en être le maître, c'est tout. Et si vous devez choisir, alors ma suggestion est la suivante : choisissez toujours d'avoir de l'argent. Il vaut mieux avoir de l'argent que de ne pas en avoir. Je ne dis pas que vous serez plus heureux ; je dis seulement que vous aurez plus de choix pour choisir votre misère selon votre cœur.

Un homme pauvre n'a pas beaucoup de choix : il est misérable, quelle que soit la misère qui lui arrive. Un homme riche a beaucoup plus de choix. L'homme pauvre souffre de façon limitée. L'homme riche souffre de façon illimitée : il peut souffrir ici, il peut souffrir à New York, il peut souffrir à Londres, il peut souffrir à Pékin. Il a le monde entier où

souffrir. Et tôt ou tard, il souffrira sur la lune et sur Mars. Il a plus de liberté, et la liberté est bonne.

Si vous êtes pauvre, une femme vous fera souffrir. Si vous êtes riche, beaucoup de femmes vous feront souffrir. Cela ouvre des portes. Aussi, si vous me demandez mon avis, je suggérerai que si vous avez le choix entre vivre avec ou sans argent, vous viviez avec argent. Cela vous donnera plus d'expérience, cela vous amènera plus vite à Dieu, car vous en serez plus vite lassé.

Un homme pauvre ne se lasse jamais de l'argent, souvenez-vous-en. Comment se lasser de quelque chose que vous n'avez pas ? Un homme pauvre aspire sans cesse à avoir de l'argent, il en désire et il en rêve. Seul un homme riche en a fini avec l'argent. En fait, c'est la définition de l'homme riche : quelqu'un qui en a fini avec l'argent, c'est lui le riche. Il a connu, il a vu ce que l'argent peut donner. Et maintenant il voudrait quelque chose de plus, que l'argent ne peut jamais donner.

Je ne dis pas que l'argent peut vous donner Dieu, la paix, ou le bonheur. Mais il y a des gens insensés...

Un *mahatma* vint me voir il y a quelques années et me dit, « J'ai renoncé à l'argent parce qu'avec l'argent vous ne pouvez obtenir la félicité. » Mais je répondis, « Qui vous a dit, pour commencer, que vous auriez la félicité ? Grâce à l'argent vous pouvez avoir une belle maison. Qui vous a dit que vous auriez la félicité ? Qui vous a dit que vous auriez le bonheur ? Vous aurez une grosse voiture. »

Il y a des gens insensés qui s'attendent à ce que l'argent leur apporte la félicité. Alors un jour ils perdent leurs illusions. Le tort n'en revient pas à l'argent ; c'est leur illusion, leur projection qui sont fausses. Ce n'est pas la faute de l'argent. Si vous essayez d'extraire du pétrole du sable et que le pétrole ne jaillit pas, direz-vous que c'est la faute du sable ? Vous êtes fou, vous êtes stupide. Qui vous a dit, tout d'abord, qu'en écrasant du sable, vous obtiendrez du pétrole ?

L'argent ne peut vous donner la félicité, ne peut vous donner la paix, Dieu, le Paradis. Mais pour le savoir, il faut

avoir de l'argent. Alors vous devenez clairement conscient de ce que l'argent peut et ne peut pas vous donner.

Lorsque quelqu'un sait ce que l'argent peut donner, ses efforts commencent à se porter au-delà de l'argent, au-delà du monde. L'argent est une belle invention, l'une des inventions les plus importantes que l'homme ait jamais faites, à part le langage — la première est le langage, la seconde est l'argent. Ce sont là les deux fondements les plus importants de la civilisation, de la société, de la culture.

Je ne suis pas contre l'argent, je dis simplement ce qu'il peut donner et ce qu'il ne peut pas donner. Si vous pensez qu'en accumulant de l'argent, un jour soudainement vous deviendrez méditatif, alors vous êtes un insensé. Ce n'est pas en accumulant de l'argent que vous allez devenir méditatif. Et souvenez-vous-en. Tous ceux qui croient cela sont insensés. Tout d'abord ils croient que par l'argent ils obtiendront Dieu, puis un jour ils croient qu'en renonçant à l'argent ils obtiendront Dieu — mais dans les deux cas ils restent axés sur l'argent.

Dieu n'a rien à voir avec l'argent. Vous pouvez avoir Dieu avec autant d'argent que vous voulez, et vous pouvez avoir Dieu sans argent. Dieu n'a rien à voir avec l'argent. Un homme riche peut devenir méditatif, un homme pauvre peut devenir méditatif. Mais voici ce que j'en pense : si un homme pauvre veut devenir méditatif, il aura besoin d'une immense intelligence — car il devra voir la futilité de l'argent alors qu'il n'en a pas. Il aura besoin d'une immense intelligence. Kabir devait être immensément intelligent — plus intelligent, je crois, que Bouddha et Mahavir. La raison pour laquelle je dis cela, c'est que Bouddha avait de l'argent, Mahavir avait de l'argent. Qu'ils en aient eu assez, c'est simple, c'est logique. C'est aussi simple que « deux plus deux font quatre ». Si Bouddha n'avait pas renoncé à son palais, cela n'aurait prouvé qu'une chose : qu'il était stupide. S'il y a renoncé, cela ne prouve pas qu'il était exceptionnellement intelligent, cela ne prouve qu'une intelligence moyenne. Mais Kabir, Christ, Mahomet, sont des gens plus intelligents. Ils n'avaient pas d'argent, ils n'avaient rien, et pourtant ils devinrent conscients que l'ar-

gent est vain. Ils n'avaient pas de grand royaume, et sans en avoir, ils y renoncèrent. C'était sûrement des gens très fins, particulièrement alertes. Ils ne se sont pas laissés duper par des choses qu'ils n'avaient pas. Leur transparence, leur clarté, étaient immenses, incroyables. Si un homme pauvre veut être religieux, il lui faudra une grande intelligence. Si un homme riche veut être religieux, il n'a besoin que d'une intelligence moyenne.

Ainsi, si un homme pauvre devient religieux, c'est un grand sage. Et si un homme riche ne devient pas religieux, c'est un insensé, un idiot.

Chaque jour, je vois trois robes blanches suspendues dans la lingerie. Pourtant, je ne vous vois jamais porter plus d'une robe. Je vous soupçonne en vérité d'être un triplé. Ceci expliquerait vos continuelles contradictions dans les discours successifs, et vos apparitions en plus d'un endroit en même temps.

Ainsi, vous l'avez découvert. Maintenant gardez ce secret et ne le dites à personne. Comme vous l'avez découvert, je dois l'avouer. C'est vrai, je suis une trinité, la trinité dont je parlais, père, mère, fils.

C'est pourquoi c'est si facile pour moi de me contredire : parfois c'est le père qui parle, parfois la mère, et parfois le fils. Vous trouverez trois rivières qui se rencontrent en moi. C'est une trinité, une « trimurti ». J'ai trois visages.

C'est pourquoi c'est si facile pour moi de me mouvoir à travers toutes les traditions — parce qu'il n'y a que trois traditions dans le monde. Trois est une unité très fondamentale : le père, la mère et le fils. C'est pourquoi il vous sera difficile de créer une philosophie cohérente à partir de ce que je dis. Vous devrez avoir une grande intelligence pour voir la cohérence, car ce qui apparaît c'est la contradiction.

Lorsque je parle comme un père, je parle comme un père — autoritaire. Lorsque je parle comme la mère, je parle comme une mère — non autoritaire, aimante. Lorsque je suis un père, je vous ordonne, je vous commande. Alors je

suis un Moïse aux Dix Commandements. Lorsque je suis une mère, je vous persuade, je ne vous ordonne pas. Alors je ne suis pas un Moïse, je ressemble davantage à un Krishna. Il persuade Arjuna, il le persuade de mille et une manières, très amicalement, de façon très aimante. Peu à peu il l'y amène. Et lorsque je suis le fils, je parle rébellion, révolution. Alors je parle comme Christ, comme Bouddha.

Et je suis tous les trois. Et je voudrais aussi que vous soyez tous les trois. N'être qu'un, ce n'est pas très riche. Etre tous les trois, c'est être très riche.

Quelle est cette absurdité étonnante selon laquelle vous n'avez pas de charisme ?

C'est étonnant et c'est une absurdité. Il y a trois types de Maîtres : le charismatique, le méthodique et le naturel. Le père est le charismatique, la mère est le méthodique, le fils est le naturel. Le mot « naturel » vient d'une racine qui signifie « de naissance ».

L'un de mes aspects est charismatique, l'autre est méthodique et le troisième est naturel. C'est ainsi que cela doit être. Un Maître parfait doit être les trois, simultanément.

Ainsi, je vous en prie, si je dis quelque chose, maintenant vous pouvez le classer. Vous pouvez avoir trois tiroirs : le père, la mère et le fils. Et vous pouvez continuer à collectionner, et tout sera trié, clarifié, facilement, simplement. Et ne me demandez pas : « Pourquoi avez-vous dit cela un jour ? », parce que vous ne le demanderez pas à la même personne. Et ce n'est pas aussi facile pour moi que ça l'est dans cette anecdote :

Dans le Trésor du folklore juif de Nathan Asubel, on trouve l'histoire d'un fameux prédicateur de Dubno dont le chauffeur, en route pour une conférence, s'arrête et dit : « Rabbi, faites-moi une faveur. Pour une fois, j'aimerais être celui qui reçoit tous les honneurs, toute l'attention, pour voir à quoi cela ressemble. Pour cette occasion, échangeons nos habits. Soyez le conducteur, et laissez-moi être le rabbin. »

Le prédicateur, une âme gaie et généreuse, rit et dit : « D'accord, mais souvenez-vous que les habits ne font pas le rabbin. Si l'on vous demande d'expliquer un passage difficile de la Loi, veillez à ne pas vous rendre ridicule. »

L'échange fut fait. Arrivé à destination, le pseudo-rabbin fut reçu avec un enthousiasme bruyant, et il en savoura visiblement chaque minute. Finalement pourtant, arriva le moment redouté où une question extrêmement délicate lui fut posée. Il fit bravement face au texte.

« Vous êtes une belle assemblée d'érudits, tonna-t-il. Est-ce là le problème le plus difficile que vous puissiez me poser ? Eh bien ! c'est si simple que même mon chauffeur pourrait vous l'expliquer ! » Alors il appela le prédicateur de Dubno : « Chauffeur, venez ici un instant, et clarifiez la Loi pour ces compagnons à l'esprit obtus. »

Ce n'est pas si facile pour moi car quand je suis là, les deux autres n'y sont pas. Je ne peux pas les appeler : « Venez expliquer ceci pour moi. » Alors, je vous en prie, ne posez jamais de question sur mes contradictions. Ce que j'ai dit un jour, c'est terminé ; j'en ai fini. Je ne regarde pas en arrière, je vais de l'avant.

Et ce n'est pas la peine de s'inquiéter. Ce que je dis maintenant, c'est la vérité ; le présent est la vérité, le passé est mort. Toutes ces déclarations du passé sont mortes. L'instant d'après, à nouveau, la vérité aura sa propre forme. Aussi, n'emmenez pas ce moment avec vous.

C'est là tout mon enseignement : ne pas emmener le passé, et demeurer simplement vrai dans l'instant. Alors il n'y aura pas de contradiction. Il n'y en a point. Les contradictions apparaissent simplement parce que vous êtes formés de façon trop logique, et je suis une personne illogique. Toute ma logique est celle de l'illogisme. Je suis un irrationaliste.

Oui, je suis trois, mais je vous en prie, ne le dites à personne.

VII

L'HARMONIE DE L'AMOUR ET DU RENONCEMENT

J'ai calmé mon esprit inquiet,
et mon cœur est rayonnant :
car en Cela j'ai vu au-delà de Cela,
en compagnie j'ai vu le Compagnon Lui-même.
Vivant dans l'esclavage, je me suis libéré :
Je me suis dégagé de l'emprise de toute étroitesse.

Kabir dit : J'ai atteint l'inatteignable
et mon cœur est coloré de la couleur de l'amour.

Calat mansa acal kinhi (I, 107)

Ce que tu vois n'est pas :
et pour ce qui est, tu n'as pas de mots.
A moins de voir tu ne crois pas :
ce qui t'est dit, tu ne peux l'accepter.
Celui qui discerne connaît par la parole
et l'ignorant reste bouche bée.
Certains contemplent le Sans-Forme,
et d'autres méditent sur la forme ;
mais l'homme sage sait
que Brahma est au-delà des deux.
Sa beauté n'est pas vue par l'œil,
Son rythme n'est pas entendu par l'oreille.

Kabir dit :
Celui qui a trouvé à la fois l'amour et le renoncement
ne descend jamais à la mort.

Jo disai so to hai nahin (I, 105)

Par un beau matin, alors que le soleil se levait à peine à l'horizon et que les premiers rayons jouaient avec les feuilles d'amandier, je vis un hibou s'installer sur un amandier. Il dit : « Il commence à faire sombre ; est-ce là un bon endroit où me reposer jusqu'à l'aube ? » Seul un lapin l'écoutait. Le lapin dit : « Monsieur, c'est l'aube, le soleil se lève. Vous voyez les choses à l'envers. »

La compréhension d'un hibou est totalement différente : la nuit est pour lui le jour, et le jour est la nuit, et le matin, il s'installe pour la nuit. Le soir est son aurore. Le même fossé existe entre le mystique et le non-mystique. Ce qui est l'aurore pour le mystique est pour vous une nuit obscure ; ce qui est une nuit obscure pour le mystique, c'est tout ce qui fait votre vie. C'est de là que vient le malentendu.

Les mystiques ont toujours été incompris. Quand ils disent quelque chose — nous comprenons quelque chose de totalement différent. Le manque de compréhension entre un mystique et un non-mystique est si naturel que la compréhension semble tenir du miracle. Et chaque fois que la compréhension peut naître entre un mystique et un non-mystique, le non-mystique n'en est plus un ; il est transformé par cette compréhension.

« Laisse-moi t'aider je t'en prie, tu vas te noyer » dit le singe en mettant le poisson en sécurité au sommet d'un arbre.

Il s'efforce à grand-peine d'être compatissant, de sauver le poisson de la noyade. Par compassion, il va sûrement le tuer. Ceci doit être compris très profondément ; alors ce sera un tournant.

Kabir est un mystique, l'un des plus grands. Pour commencer, ce qu'il essaie de dire est très déformé ; il dit ce qu'il a connu dans un état où les mots ne pénètrent jamais, où le silence est éternel. Il l'a connu, rencontré, vécu mais dans un moment où il n'était pas mental.

Puis il désire le transmettre : le mental doit intervenir, le mental a un certain rôle à jouer. Le mental essaie de le transmettre, mais dans cet effort même, cela est déformé. Désormais, le silence doit pénétrer le son, le silence doit

pénétrer son opposé ; l'informulable doit se confiner au mot, l'indéfinissable doit se réduire à une définition ; et quelque chose de mystérieux doit devenir explication... tout est perdu. Si ce n'est pas tout, du moins presque tout. Seule une lueur de vérité demeure, juste une vague. Alors que dans son expérience c'était un grand océan, maintenant ce n'est plus qu'une vague.

Et pourtant le mystique doit en parler. Il doit le partager. Le partager fait partie de son expérience. Tout comme une fleur qui s'ouvre et partage son parfum. Cela doit être fait ; personne ne peut le contenir en soi. Il le doit à l'humanité et à tous ceux qui luttent encore dans l'obscurité. Peut-être ne peut-il pas transmettre toute la lumière, mais même un reflet peut être utile à de nombreuses personnes. Même une expression déformée pourra peut-être les aider à chercher, à s'enquérir. Cela peut éveiller leur soif. Aussi le mystique doit-il parler. Et chaque fois qu'un mystique parle, il pleure — car il peut voir ce qu'était son expérience et ce que c'est devenu dans ses mots ; quatre-vingt-dix-neuf pour cent est perdu. Et encore, lorsque vous entendez les mots, vous les traduisez à nouveau selon votre expérience.

D'abord l'expérience ; ensuite le mystique doit la traduire selon son mental. Et le mental lui est donné par la société, le mental est conditionné par la société. Le mental n'est rien d'autre que l'expérience de vivre avec autrui. Il doit traduire ce qu'il a connu dans une immense solitude ; ce qui est expérimenté dans une absolue solitude doit être exprimé dans le monde extérieur, doit être réduit à un langage de masse. Beaucoup est perdu.

Puis vous entendez les mots, et plutôt que d'écouter l'informulable, vous vous emparez des mots, qui ne sont pas l'essentiel. L'essentiel est à nouveau perdu. Puis vous traduisez les mots selon votre propre mental, selon votre propre expérience. Désormais, vous êtes à mille lieues de l'expérience originelle.

J'ai entendu cette anecdote : On demanda à un grand Maître zen, Sosan, d'expliquer l'ultime enseignement du Bouddha. Il répondit : « À moins de l'avoir, vous ne le comprendrez pas. » Mais alors, à quoi bon le comprendre ?

Lorsque vous l'avez, vous l'avez ; ce n'est plus la peine de le comprendre. Lorsque vous ne l'avez pas, vous ne pouvez le comprendre, le besoin existe de le comprendre, c'est là le paradoxe. Vous ne pouvez le comprendre que lorsque vous l'avez. Il n'y a pas moyen de le comprendre avant ; seule l'expérience vous l'expliquera. Rien d'autre ne peut faire ce travail, il n'y a pas de substitut possible. Mais alors ce n'est plus la peine — lorsque vous l'avez, vous l'avez. Lorsque c'est là, c'est là. Il n'y a même plus aucun désir de le comprendre ; c'est arrivé, vous avez su, c'est devenu vous.

C'est tout comme lorsque vous mangez : lorsque vous mangez, vous ne devenez pas la nourriture. L'avez-vous observé ? Sinon vous seriez devenu une banane. Vous mangez une banane ; vous ne devenez pas une banane, c'est la banane qui devient vous. C'est exactement la même chose qui se passe lorsque vous avez connu Dieu : Dieu devient vous. Lorsque vous avez connu la vérité, la vérité devient vous ; digérée, elle circule dans votre sang, elle devient vos os, elle devient votre mœlle, elle devient votre présence. Ce n'est pas la peine de la comprendre. En fait, il n'y a plus personne pour la comprendre, personne n'est laissé derrière, vous êtes devenu elle. Votre compréhension est devenue cela. Le besoin existe parce que nous ne comprenons pas. Aussi nous continuons à chercher des explications, et aucune explication ne peut l'expliquer.

C'est là le paradoxe de l'expérience religieuse : ceux qui savent n'ont besoin d'aucune compréhension. Ils sont comblés par cette connaissance ; elle est plus qu'assez. Ils peuvent danser, ils peuvent chanter, ils peuvent rire, mais en aucune manière ils ne cherchent à l'expliquer. Ils peuvent la vivre, ils peuvent n'en rien dire — ils peuvent rester assis silencieusement ou ils peuvent devenir follement extatiques — mais ils ne se soucient pas de l'expliquer.

C'est pourquoi tous les grands textes sacrés : les *Upanishads*, le *Tao te king*, les paroles de Jésus, le *Dhammapada* de Bouddha, sont simplement des déclarations, non des explications. Les *Upanishads* ne prouvent pas Dieu, elles affirment tout simplement ; elles disent : c'est ainsi. Ce n'est pas un argument. Elles ne proposent aucune hypo-

thèse, elles déclarent tout simplement : c'est ainsi. C'est une déclaration. Elles ne cherchent nullement à prouver pourquoi elles le déclarent, pourquoi elles déclarent que cela existe. Elles disent simplement : c'est ainsi — c'est à prendre ou à laisser, mais c'est ainsi. Et point n'est besoin de preuve, elles sont la preuve.

Mais pour ceux qui sont encore dans la nuit obscure de l'âme, trébuchant, tâtonnant, quelques explications sont nécessaires. Cela sera très très loin de la vérité, cela sera un mensonge, pourtant c'est nécessaire.

C'est pourquoi les mystiques parlent, ils doivent parler, ils doivent répandre leur être, sachant que cela peut en aider quelques-uns. Cela n'aide que peu de gens. Cela n'aide que ceux qui sont prêts à faire confiance — sinon cela n'aide jamais. Si vous discutez, c'est perdu — parce qu'un mystique ne peut discuter, il ne peut vous convaincre. De ce point de vue, le mystique est très fragile; de ce point de vue, logiquement, il est très fragile; il ne peut discuter et il ne peut prouver. Vous pouvez vous approcher de lui, vous pouvez sentir son être, vous pouvez regarder dans ses yeux, vous pouvez tenir sa main, vous pouvez en tomber amoureux, vous pouvez faire confiance à ce fou, le mystique, vous pouvez vous engager avec lui dans un voyage inconnu. Cela sera une courageuse aventure de confiance. Si vous doutez, soudainement vous êtes coupé. Si vous doutez, alors il n'y a plus de pont possible. Il faut faire confiance.

Si vous faites confiance à la parole du mystique, alors il est possible que cela crée un petit écho en vous. Sinon, avec le doute, même cet écho disparaît.

Lorsque vous écoutez Kabir, le Christ, ou Krishna, souvenez-vous-en, il faut les entendre d'une certaine manière — ce n'est pas une écoute ordinaire. Il faut les entendre avec un tel amour, avec une telle confiance, que vous n'êtes pas séparé d'eux, vous devenez tout ouïe, vous devenez féminin, vous devenez pure réceptivité, vous les buvez tout simplement. N'ayez pas d'idée et n'essayez pas de traduire. Plutôt que d'être si pressé de traduire à l'intérieur de vous,

d'interpréter, de réfléchir si c'est juste ou non, écoutez tout simplement comme vous écoutez de la musique.

Lorsque Ravi Shankar joue, vous ne vous souciez pas de savoir s'il a tort ou raison. Que veut dire «tort» ou «raison»? La musique est musique, bonne ou mauvaise, mais ni juste ni fausse. Vous ne vous en souciez pas, vous écoutez tout simplement. Et comme la musique n'a pas de langage, vous ne pouvez la traduire. Vous êtes simplement en sa présence, entouré par elle, envahi par elle, emporté par elle dans un voyage lointain. Mais vous ne décidez pas si elle est juste ou fausse, si elle plaît à votre logique ou non. Vous écoutez avec votre cœur.

Le mystique doit être écouté comme si vous écoutiez une musique. Oui, je vous le dis, c'est une musique. Aucun musicien n'est capable d'en créer d'aussi profonde. Une fois que vous commencez à la traduire, les choses deviennent difficiles.

Même les belles traductions de Rabindranath Tagore ne sont pas vraies, ne peuvent l'être. Les paroles de Kabir sont en hindi; puis elles furent traduites en bengali, puis du bengali, Rabindranath les a traduites en anglais. Ce sont des échos lointains, et beaucoup s'est perdu. Par exemple: «J'ai calmé mon esprit inquiet, et mon cœur est rayonnant: car en Cela j'ai vu au-delà de Cela, en compagnie j'ai vu le Compagnon Lui-même.»

«J'ai calmé mon esprit inquiet»... *Calat mansa acal kinhi*: le texte original a un goût totalement différent. Si j'avais à le traduire, je dirais: «Mon Seigneur, ainsi Tu as fait cela? Tu as rendu mon mental mouvant immobile?» Voilà la signification: *calat mansa acal kinhi*? Le mental qui était toujours mouvant, toujours mouvant... mon Seigneur, ainsi Tu as fait cela? Tu l'as rendu immobile? Cela serait plus fidèle à Kabir. *Calat mansa acal kinhi*? Kabir est stupéfait! Kabir dit: «Mon Dieu, qu'as-Tu fait? J'ai essayé encore et encore et je ne pouvais le calmer, et tu l'as calmé? C'était si difficile, inconcevable même. C'était si difficile de laisser tomber même une simple pensée. Et maintenant, tout est tombé, complètement, maintenant la pensée n'est nulle part! Je ne puis la trouver. Toutes ces

vibrations du mental, toutes ces vagues, ces vagues continuelles, toutes ces pensées, ces processions de pensées — toutes ont disparu. Ainsi Tu as fait cela ? *Calat mansa acal kinhi* ? Rabindranath traduit : J'ai calmé mon esprit inquiet. Il passe à côté de l'essentiel. Il dit : « J'ai calmé mon mental inquiet. » Non, Kabir ne dit pas cela. La phrase peut être traduite de cette manière également. Aussi je ne dis pas que la traduction soit linguistiquement incorrecte ; elle est mystiquement incorrecte.

Elle peut être traduite de cette manière aussi : *Calat mansa acal kinhi ?* parce que Kabir ne dit rien de celui qui l'a rendu immobile — je ou tu. Il n'a rien dit. Cela peut être traduit ainsi : J'ai apaisé mon mental. Mais c'est impossible — parce que « Je » est le mental, aussi « Je » ne peut s'apaiser lui-même. Cela serait vous soulever vous-même au moyen de vos lacets de souliers — « opération lacets de souliers ». C'est voué à l'échec, ce n'est pas possible. Dieu seul peut calmer... Aussi je dis que c'est linguistiquement correct, mais mystiquement incorrect.

Dieu seul peut apaiser le mental. C'est un don. C'est une grâce qui descend sur vous, ce n'est pas quelque chose que vous faites — parce que quoi que vous fassiez, cela vous restera. Votre action ne peut vous dissoudre. Votre action vous renforcera toujours davantage. Votre effort deviendra une nourriture pour votre ego.

Comment pouvez-vous apaiser le mental ? Qui est celui qui va apaiser le mental ? C'est le mental lui-même. Ce serait comme un chien qui court après sa propre queue. Aussi je dis que c'est incorrect mystiquement. Je ne sais pas grand-chose du langage, mais je sais ce qu'est le mysticisme. Il se peut que je ne sois pas bien informé sur le mysticisme — mais ce n'est pas nécessaire ; c'est mon expérience.

L'information est un savoir enseigné ; la connaissance est un savoir qui se développe par intuition. Je suis un mystique, je ne suis pas un poète. Rabindranath était un grand poète, et il a veillé à ce que la traduction demeure poétique, linguistiquement correcte, mais il est passé à côté de quelque chose de fondamental.

Laissez-moi le répéter : *Calat mansa acal kinhi* ? Oh ! mon Dieu, c'est étonnant. C'est un miracle. Jamais je n'aurais pu croire que cela puisse arriver. C'est incroyable. Ainsi, Tu l'as fait ? Je suis simplement stupéfait... Je ne puis le croire ; c'est arrivé. Je ne suis nulle part ; Tu m'as apaisé ? Ta grâce est grande.

Kabir est reconnaissant ; c'est un chant de reconnaissance. Et Kabir ne croit pas aux méthodes. Il ne croit pas que l'homme ait quelque chose à faire pour atteindre Dieu. Qu'est-ce que l'homme peut faire ? Les mains de l'homme sont si petites ; leur portée ne peut être très grande. Notre portée sera la nôtre ; comment pouvons-nous atteindre Dieu avec une portée humaine ? C'est impossible. Dieu seul peut nous atteindre. Nous pouvons être disponible, c'est tout. Nous pouvons nous incliner, nous abandonner, c'est tout.

Kabir ne croit pas à l'effort, il croit à l'absence d'effort. C'est ce qu'il appelle « sahaj samadhi », l'extase spontanée. Kabir est un amant ; sa voie est la voie de l'amour. L'amour ne connaît pas d'effort.

Ne l'avez-vous pas observé dans votre propre vie ? Pouvez-vous faire quoi que ce soit à propos de l'amour ? Si je vous dis, « Allez aimer cet homme ! » Que ferez-vous ? Vous direz, « Quelle absurdité ! Comment puis-je aller aimer ainsi ? » Vous ne pouvez ordonner à personne d'aller aimer quelqu'un. Si l'amour vient, il vient ; s'il ne vient pas, il ne vient pas. Il n'est pas possible de le créer sur commande. Et c'est un des malheurs du monde ; nous avons tous appris à le créer sur commande, alors bien sûr il est faux.

La mère dit à l'enfant, « Aime-moi ; je suis ta mère ! » Et l'enfant est impuissant. L'enfant est si dépendant que plutôt que d'aimer sa mère, il devient un politicien. Il commence à faire semblant : « Oui, je t'aime. » Il sourit. Nous corrompons les petits enfants, nous en faisons des politiciens. Il ne le sent pas du tout, mais il faut qu'il le fasse ; la mère dit : « Je suis ta mère et tu dois m'aimer. » Et comment est-on censé aimer ? Que pouvez-vous faire pour aimer quelqu'un ? Vous pouvez prétendre, vous pouvez jouer la comédie, vous pouvez jouer un jeu d'amour, mais ce

ne sera pas de l'amour du tout. Et l'enfant commence à jouer un jeu diplomatique. Il devient politique. Lorsque la mère vient, il sourit ; le sourire n'est que sur ses lèvres.

Vous ne pouvez forcer le cœur à sourire. Vous pouvez, tout au plus, faire bouger les lèvres.

Et il regarde sa mère avec des yeux pleins de fausse adoration. Et il répète et répète à sa mère, « Je t'aime » — et ainsi de suite. Il doit aimer son père, ses frères et sœurs. En réalité, il hait tous ses frères et sœurs, car ce sont des rivaux. En fait, chaque enfant désire être seul ; il hait ses frères et sœurs, il doit rivaliser avec eux. Mais il doit les aimer. « C'est ton petit frère » et il doit l'aimer. Il déteste ce petit frère, il veut le tuer. A cause de lui il a perdu l'importance qu'il avait. Il n'est plus le centre d'attention de la famille. Il est rejeté à la périphérie ; ce petit frère, cet ennemi, a pris la place centrale — maintenant c'est lui qui règne, qui ordonne et domine de cette place centrale. Maintenant, il n'est plus qu'un caractère secondaire : comment peut-il aimer ce petit frère ? Mais il doit montrer de l'amour... sinon il aura des ennuis. Et c'est ainsi que l'amour est falsifié, dès le départ.

Alors, toute votre vie, vous continuerez à aimer faussement. Vous continuerez à faire semblant, et vous ne permettrez jamais à l'amour authentique de prendre possession de vous. Et vous aurez toujours peur de l'amour vrai, car l'amour vrai ressemble à une inondation — dangereuse, venant de l'inconnu, incontrôlable. Vous avez appris un artifice.

Votre amour est si petit qu'il peut être contrôlé. Il est si faux ; il peut être contrôlé. Il est entre vos mains, vous pouvez en faire ce que vous voulez. L'amour vrai est plus grand que vous ; il est immense, considérable. Il vous submerge tout simplement, vous êtes simplement emporté. Vous ne vous accrochez plus à rien. Dans un véritable amour, vous perdez votre être ; il est grand, il descend des cieux.

Et il en est de même de la méditation : la vraie méditation descend du ciel. Ce n'est pas quelque chose que vous faites, c'est quelque chose qui survient. De votre part, une

seule chose est nécessaire : être réceptif, fluide, prêt à aller avec Dieu. Si Dieu va vers le nord, vous allez vers le nord.

Lorsque la girouette pointe vers le nord, elle ne fait pas souffler le vent du nord, souvenez-vous-en. Lorsque la girouette pointe vers le nord, elle ne fait pas souffler le vent du nord. Elle ne fait que signaler que c'est du nord que le vent souffle.

Et il en est de même de la méditation, de l'amour, de la prière : la méditation ne fait pas couler Dieu vers vous, elle observe tout simplement que Dieu coule vers vous, que Dieu souffle vers vous. La méditation n'est pas une méthode, pas pour Kabir. C'est la différence entre Patanjali et Kabir. Patanjali est méthodique ; il croit dans la méthodologie. Kabir croit en l'amour. Ce que Patanjali appelle « samadhi », Kabir le qualifiera de « samadhi artificiel ». Contrairement à Patanjali, Kabir dit, « Pensez au *sahaj* : au spontané, au simple, à ce qui n'est pas créé par vous, à ce qui n'est pas fabriqué par vous — car tout ce que vous fabriquez sera inutile, sans valeur. Vous êtes sans valeur, aussi ce que vous fabriquez sera naturellement sans valeur. Vous le marquerez de votre signature. »

« Sahaj samadhi » veut dire : cela n'est pas fait par vous. Ce n'est pas une « fabrication maison », c'est donné par Dieu. La signature n'est pas la vôtre, c'est celle de Dieu. C'est pourquoi je dis que la voie de Kabir c'est la voie de l'amour.

« J'ai apaisé mon esprit inquiet »... Non : « Le mental est devenu paisible. J'ai vu mon esprit se calmer, j'ai observé ce processus. Mon Dieu, tu l'as fait ? Et mon cœur est rayonnant. »

Lorsque le mental est silencieux, le cœur est rayonnant. Lorsque le mental bavarde, le cœur est mort. Vous ne pouvez exister dans le cœur si vous existez dans le mental. Si vous existez dans le mental... le mental est très jaloux, très possessif ; il ne vous permet pas d'aller vers le cœur. Le mental est une femme très jalouse : il vous absorbe totalement, il ne vous laisse pas un seul instant pour aller vers le cœur. Et même si vous commencez à songer au cœur, le

mental crée un pseudo-cœur dans la tête. Le mental commence même à fabriquer les sentiments.

Parfois quelqu'un vient à moi et dit, « Je suis tombé amoureux de vous, Bhagwan. » Je réponds « Vraiment ? » Il dit : « Je le pense. » Eh bien ! un sentiment ne peut être une pensée. Soit vous êtes tombé amoureux de moi, soit vous ne l'êtes pas. Mais vous ne pouvez pas « penser » que vous êtes tombé amoureux de moi. Le penser serait faux, mais le mental fabrique de la fausse monnaie, vous trompe. Il dit : « Vous avez besoin d'amour ? D'accord, allons-y » — et il crée une pensée d'amour, il crée le sentiment. Le mental est terriblement inventif ; il peut jouer continuellement. Et ceci doit être observé, sinon vous resterez perdu dans la tête. La tête est très rusée, et elle ne cesse de vous jouer des tours. C'est un piège puissant, elle peut créer n'importe quoi. Elle produit de faux biens de manière très efficace.

Un jeune homme me disait qu'il ne pouvait pas pleurer, ses larmes s'étaient asséchées. Il disait : « J'essaie de toutes mes forces, car maintenant, j'ai compris que pleurer est nécessaire, que pleurer me détendra, que pleurer me rendra plus vulnérable aux sentiments. Alors, j'essaie de toutes mes forces. » Je lui répondis : « Si vous essayez vraiment, il se peut que vous réussissiez, et c'est là le danger. Le mental peut même produire des pleurs. Il peut forcer les yeux à fondre en larmes, et cela n'aura aucune relation avec votre cœur. Et lorsque vos yeux auront pleuré, vous croirez avoir réussi. Et le mental vous aura trompé. »

Il faut être très très attentif. Kabir dit : Ce n'est que lorsque Dieu apaise votre mental que cela se produit. Alors, que devez-vous faire de votre côté ? Kabir dit : « De notre côté, nous devons être des récepteurs. De notre côté, nous devons simplement accueillir, observer, attendre. De notre côté, nous n'avons rien à faire — car tout faire est notre défaite (*undoing* en anglais). » Et c'est difficile. Essayez. C'est très facile de faire quelque chose ; la chose la plus difficile au monde c'est de ne rien faire. Ne rien faire est le plus grand accomplissement. Les gens du Zen l'appellent « zazen » : être assis silencieusement, sans rien faire.

J'ai trouvé une belle histoire zen. Ecoutez-la attentivement ; c'est votre histoire.

Derrière un temple se trouvait un champ où mûrissaient de nombreux citrons. Un jour une dispute éclata. Comme vous le savez, les citrons sont des citrons, ce fut une grande dispute. Les citrons se divisèrent en deux groupes et firent un grand vacarme en criant les uns contre les autres. Et naturellement, vivant dans un temple, croissant dans un temple, ces deux groupes étaient religieux : chrétiens et juifs, bouddhistes et jaïns, hindous et mahométans, quelque chose comme ça. Un grand débat théologique s'ensuivit. Le chef des prêtres entendit le tumulte. Il cria et les gronda, disant, « Hé ! vous, citrons ! Quelle idée de vous battre entre vous ! Et dans un temple zen ! Que tout le monde fasse zazen ! Asseyez-vous silencieusement, sans rien faire ! »

Le prêtre leur enseigna à faire zazen : « Repliez vos jambes comme ceci ; tenez-vous droit, redressez votre dos et votre cou. » Tandis que les citrons étaient assis en zazen, leur colère se calma et ils se tinrent tranquilles. Alors le prêtre dit, « Que chacun mette ses mains sur le sommet de sa tête. » Lorsque les citrons sentirent le sommet de leur tête avec leurs mains, ils y trouvèrent quelque chose d'étrange. Il s'avéra que c'était la branche qui les reliait tous ensemble. Ils se mirent à rire. Ils dirent, « C'est vraiment ridicule ! Nous sommes un, et nous nous querellions inutilement. »

Assis en zazen, on découvre que l'univers est un. Assis silencieusement, on découvre qu'il n'y a de conflit nulle part, que l'ennemi n'existe pas ; que l'inimitié n'est qu'une illusion, créée par nos soins ; que la tension, l'ambition, la lutte, ne sont qu'un jeu du mental. Il n'y a personne contre qui lutter ; le tout est un. Lorsque nous découvrons que le tout est un, que nous sommes reliés les uns aux autres, que nous sommes ensemble, que je fais partie de vous et que vous faites partie de moi, que nous sommes membres les uns des autres, alors soudain, nous sommes ouverts. Cette compréhension ne se fait pas au travers de l'effort, mais simplement en étant assis silencieusement, en attendant

simplement, alerte bien sûr, mais sans effort. Car vous pouvez vous endormir, alors rien ne se passera.

Deux choses sont faciles : faire quelque chose et s'endormir. Lorsque vous ne faites rien, soudain vous avez sommeil. Vous ne connaissez que deux alternatives : faire quelque chose — alors vous pouvez rester éveillé ; ou ne rien faire — et vous commencez à avoir sommeil, vous commencez à avoir envie de dormir. Ce dont je parle se trouve entre les deux : ne faites rien, soyez aussi tranquille que vous l'êtes dans le sommeil, et pourtant aussi alerte que lorsque vous êtes actif — aussi alerte que si vous combattiez votre ennemi à l'épée, et aussi tranquille que dans le sommeil. Lorsque le sommeil et la conscience se rencontrent, c'est le *sahaj samadhi*, c'est l'extase spontanée. Et à ce moment-là, vous sentez soudainement que toute votre énergie s'est déplacée vers le cœur. La tête disparaît, vous devenez sans tête.

L'autre jour, Savita disait qu'elle était très embarrassée : dans une sorte de rêve ou rêverie, elle m'avait vu sans tête. Je répondis, « C'est parfaitement vrai, Savita. Vous avez eu un grand *satori*, une grande expérience. Je suis sans tête ! Et vous aussi, vous êtes sans tête, tout le monde est sans tête. »

C'est ce qui arrive lorsque l'énergie commence à se diriger vers le cœur : un jour, tout à coup, vous réalisez qu'il n'y a pas de tête. Non que votre tête physique disparaisse, elle est là, mais elle n'est plus le centre de votre être ; elle est là, mais non plus sur la scène centrale, non plus comme un contrôleur, un organisateur, un patron.

Le mental s'est calmé, le mouvant est devenu immobile. Le mental, lorsqu'il est immobile, est un non-mental — car le mouvement est le mental lui-même. Lorsque votre mental est immobile, où se trouve le mental ? La pensée, pour être, doit se mouvoir. S'il n'y a pas de mouvement dans votre mental et que tous les processus de pensée s'arrêtent, le mental disparaît — parce que le mental n'est rien d'autre qu'un processus de pensée. « Lorsque le mental n'est pas, mon cœur est rayonnant » : alors soudain un

soleil se lève dans votre cœur. Vous êtes plein de lumière, vous êtes plein de joie, vous êtes plein d'amour.

car en Cela j'ai vu au-delà de Cela...

Et là, vous rencontrez l'au-delà. Là, dans ce moment, vous en arrivez à voir ce qui est, la réalité. Par le mental, vous avez toujours rencontré vos propres projections. Par le mental, vous n'avez jamais atteint le réel. Le mental crée constamment des idées au sujet du réel. Vous n'affrontez jamais la réalité telle qu'elle est ; il y a toujours un écran de pensées, et la pensée déforme continuellement la réalité. Vous ne voyez jamais ce qui est, vous n'êtes pas objectif. Votre imagination travaille, vos désirs continuent de travailler, ils n'arrêtent pas de colorer les choses. A moins que le mental soit mis complètement de côté, vous ne pouvez jamais voir les choses telles qu'elles sont. Lorsque vous voyez par le cœur, vous voyez la réalité.

car en Cela j'ai vu au-delà de Cela...

Dans cette immense lumière, ce rayonnement du cœur, j'ai regardé dans la profondeur, j'ai regardé dans l'au-delà.

en compagnie j'ai vu le Compagnon Lui-même.

Et maintenant je sais que tout ce qui est autour de moi n'est rien d'autre que Toi. En compagnie j'ai vu le Compagnon Lui-même : maintenant ma femme n'est plus ma femme — c'est Dieu qui joue le rôle de ma femme. Et mon fils n'est plus mon fils, et mon mari n'est plus mon mari — c'est Dieu qui joue le rôle de mon mari et celui de mon fils. Même l'ennemi n'est plus l'ennemi, mais Dieu jouant le rôle de l'ennemi pour rendre la vie un peu plus réjouissante, pour rendre la vie un peu plus riche, pour rendre la vie un peu plus créative, dynamique. Pour enrichir la vie, Dieu a pris tant de formes.

en compagnie j'ai vu le Compagnon Lui-même.

Maintenant, ce n'est plus la peine d'aller nulle part. Kabir dit : Vivant dans l'esclavage je me suis libéré. Mais c'est une liberté bien plus grande que celle qui existe en opposition à l'esclavage. C'est la vraie liberté : non pas l'opposé de l'esclavage, mais au-delà de l'esclavage. Si vous pouvez être libre même dans une prison, alors seulement vous êtes libre. Alors votre liberté a une qualité spirituelle. Alors vous pouvez être enchaîné extérieurement, et pourtant au fond de vous, vous êtes aussi libre qu'un oiseau dans le ciel. Et alors vous ne luttez pas, même avec des chaînes.

Voici une histoire : Un jour, des gens s'emparèrent de Diogène, des voleurs. Diogène était un mystique très sain. En Occident, il semble que ce soit la seule personne qu'on puisse comparer à Mahavir, en Orient. Il vivait nu, et son corps était beau. On raconte que même Alexandre était jaloux de lui. Et c'était un fakir nu ; il n'avait rien d'autre que sa gloire, que sa propre beauté. On s'empara de lui : il méditait sous un arbre, dans une forêt, et des voleurs l'attrapèrent. Ils pensèrent : « C'est bon, nous pourrons en obtenir un bon prix. Il peut être vendu dans un marché d'esclaves. » Mais ils avaient peur, car l'homme semblait très fort. Les voleurs étaient au moins une demi-douzaine, mais pourtant ils avaient peur. Et ils s'approchèrent avec de grandes précautions, pensant qu'il pouvait être dangereux. A lui seul, il semblait assez fort pour battre six personnes.

Diogène les regarda et dit, « Ne craignez rien, n'ayez pas peur, je ne vais pas me battre avec vous. Vous pouvez vous approcher de moi et me mettre vos chaînes. »

Ils furent surpris. Ils l'enchaînèrent, ils firent de lui un prisonnier, et ils l'emmenèrent vers la place du marché. En route il dit, « Mais pourquoi m'avez-vous enchaîné ? Vous auriez simplement pu me demander de vous suivre et je l'aurais fait. Pourquoi faire tant d'histoires ? »

Ils dirent, « Nous ne croyons pas que quelqu'un soit à ce point disposé à devenir un esclave ! »

Diogène rit et dit, « Je ne me soucie pas de cela, car je suis un homme libre. » Ils ne purent comprendre. Puis, sur la place du marché, se tenant au milieu du marché, il cria : « Un Maître est venu ici pour y être vendu. Un esclave est-il désireux de l'acheter ? » Voyez ce qu'il dit : « Un Maître est venu ici pour y être vendu. Un esclave est-il désireux de l'acheter ? »

Un Maître est un Maître. Une vraie liberté n'est pas en opposition à l'esclavage, une vraie liberté est au-delà de l'esclavage. Si votre liberté est le contraire de l'esclavage, vous n'êtes pas réellement libre. Vous pouvez fuir dans les Himalayas par simple peur de la vie quotidienne, de votre femme et de vos enfants, mais vous n'êtes pas un homme réellement libre. Les Himalayas ne peuvent devenir votre liberté. Vous avez peur de votre femme, et si votre femme vient vous voir dans les Himalayas vous vous mettrez à trembler. Soudain, le mari dominé se retrouvera là.

On raconte que Swami Ram Teerth voyageait autour du monde en prêchant le message de l'Orient. C'était un grand penseur, un grand mystique. Puis il revint. Il demeurait dans les Himalayas avec son disciple Punsi. Un jour, raconte Punsi dans son journal, sa femme vint le voir. « J'ai vu Ram Teerth rencontrer des milliers de gens, hommes, femmes, de toutes sortes, mais soudain je sentis une ombre tomber sur lui — sa femme — et il prit peur. » Il dit à Punsi, « Dis à ma femme que je ne veux pas la voir. » Punsi fut choqué. Il dit, « Seigneur, si tu as peur de ta femme, alors, moi aussi, je désire m'éloigner de toi. Alors tu n'es plus mon Maître. Pourquoi avoir peur de cette pauvre femme ? Elle est venue d'un lointain village, du Punjab. Tu l'as quittée, tu l'as laissée avec les enfants, et elle a fait ce qu'elle a pu, dans la pauvreté, dans un immense besoin, sans se plaindre. Elle est juste venue pour toucher tes pieds, juste pour te voir, et elle s'en ira ce soir — tu ne veux pas la voir ? Il doit y avoir une peur subtile en toi ; tu as encore peur d'elle. Tu es donc encore un mari. Tu n'es donc pas encore devenu un vrai sannyasin. »

Ram Teerth écouta les paroles de Punsi, en prit conscience et dit, « Tu as raison. Appelle cette femme : non

seulement elle touchera mes pieds, mais je toucherai aussi les siens. C'est peut-être un message de Dieu. C'est peut-être ma dernière peur ; elle doit se trouver quelque part dans mon inconscient. Tu as raison. »

Depuis ce jour, écrit Punsi dans son journal, Ram Teerth eut un rayonnement inconnu jusqu'alors. Depuis ce jour, il fut réellement libre, il devint liberté. La dernière ombre d'esclavage disparut : il accepta aussi sa femme. Désormais, il n'y eut plus de rancœur, plus de plainte, plus de peur, plus de fuite.

C'est ce que j'entends quand je dis que la liberté devrait être au-delà de l'esclavage, non contre l'esclavage. Une liberté opposée à l'esclavage a peur de l'esclavage, et une liberté qui a peur n'est pas une liberté du tout. La liberté et la peur ne coexistent jamais. La peur est la mort de toute liberté, et la liberté n'est possible que lorsque toute peur a disparu, totalement disparu.

C'est ce que Kabir veut dire :

Vivant dans l'esclavage, je me suis libéré...

Désormais, il n'y a plus de question. Désormais cette liberté est inconditionnelle : « Si je vivais dans les Himalayas, alors je serais libre » ; « Je vais vivre dans un monastère catholique, alors je serai libre » ; « J'éviterai les femmes, alors je serai libre » ; « Je ne toucherai pas à l'argent, alors je serai libre » — tout ceci est absurde, idiot, créé par la lâcheté de l'homme, créé par la peur.

Vivant dans l'esclavage, je me suis libéré :
Je me suis dégagé de l'emprise de toute étroitesse.

C'est cela la liberté : être libre de toute étroitesse. Si vous êtes un hindou, vous ne pouvez être libre, vous êtes très à l'étroit. Vous êtes dans un tunnel appelé hindouisme. Si vous êtes un musulman vous n'êtes pas libre. Si vous pensez que vous êtes un homme, que vous êtes une femme, vous n'êtes pas libre — ce sont des tunnels, rien que des tunnels. Si vous pensez que vous êtes un noir ou un blanc,

alors vous n'êtes pas libre — tunnels, encore des tunnels. Si vous pensez que vous êtes communiste ou anticommuniste, si vous avez une idéologie pour vous définir, vous n'êtes pas libre.

La liberté est l'absence de définitions. Vous êtes indéfini... aussi vaste que l'existence elle-même. Et c'est cela la vérité, vous êtes cela. *Tat twam asi* : vous êtes cela. Vous êtes le tout, pas un iota de moins. La partie est le tout. C'est vraiment contraire aux mathématiques de dire que la partie est le tout, mais le mysticisme n'est pas mathématique. Si vous vous adressez au mathématicien, il vous dira : « Comment la partie peut-elle être le tout ? La partie doit être partie. La partie ne peut jamais être le tout, la partie ne peut jamais être égale au tout, et la partie doit être plus petite que le tout. » C'est certainement juste mathématiquement, mais mystiquement, c'est un non-sens.

La partie est le tout, égale au tout, ni un peu plus petite, ni un seul iota de moins. La partie n'étant pas séparée du tout, comment peut-elle être plus petite que le tout ? Pensez à une vague : le mathématicien dira, « La vague est moins que l'océan » ; le mystique dira, « La vague est l'océan ! » Comment peut-elle être plus petite que l'océan ? Pouvez-vous enlever la vague de l'océan ? Pouvez-vous la lui enlever ? Pouvez-vous la mettre dans une boîte ? Au moment où vous enlèveriez la vague, ce ne serait plus une vague. La vague n'existe que dans l'océan, qu'en tant qu'océan ; elle ne peut être enlevée. La vague n'est rien d'autre que l'océan qui ondule.

La vague est une activité de l'océan. Elle n'est pas séparée, il n'y a pas de division. La vague est l'océan, la partie est le tout ; et lorsque vous vous souvenez de ceci, alors, comme le Christ, vous déclarez, « Mon Dieu et moi sommes un » ; ou, comme el-Hillaj Mansur : « ana-El Haqq » — je suis la Vérité ; ou, comme les *Upanishads*, « Aham Brahmasmi » — je suis Dieu, je suis absolu, je suis le tout.

Je me suis dégagé de l'emprise de toute étroitesse.
Kabir dit : J'ai atteint l'inatteignable...

Ecoutez la beauté de ces mots :

J'ai atteint l'inatteignable,
et mon cœur est coloré de la couleur de l'amour.

Pourquoi l'appeler l'inatteignable si vous dites, « Je l'ai atteint » ? C'est là où la logique et le mysticisme suivent des chemins différents, se séparent. Le logicien... si vous demandez à Arthur Kœstler ce qu'il pense de cette phrase de Kabir : « J'ai atteint l'inatteignable », il dira, « Absurde ! Si c'est inatteignable, comment pouvez-vous dire que vous l'avez atteint ? Si vous dites que vous l'avez atteint, alors comment pouvez-vous l'appeler, dans un même souffle, l'inatteignable ? » Il dira que c'est une mystification, que c'est une folie.

Mais écoutez... ce n'est pas une mystification. Kabir essaie de dire une chose de grande valeur. Il doit employer cette expression absurde parce que c'est la seule manière de l'exprimer. La vérité ne peut être exprimée que par le paradoxe.

J'ai atteint l'inatteignable...

Que veut-il donc dire ? Il l'appelle « inatteignable » parce que vous ne pouvez l'atteindre. Vous ne pouvez y arriver, vous ne pouvez en faire un but, vous ne pouvez faire aucun effort pour l'atteindre, il n'y a pas de méthodologie pour l'atteindre. Il n'y a aucune manière de l'atteindre, c'est pourquoi il l'appelle l'« inatteignable ». Mais pourtant c'est atteint. Un jour, soudainement, cela vient comme un don, ce n'est pas une conquête. Ce n'est pas que vous l'ayez atteint ; vous êtes simplement stupéfait, vous ne pouvez en croire vos propres yeux — c'est là, cela vous inonde de partout. Et le paradoxe c'est que plus vous essayez de l'atteindre, moins ce don pourra venir à vous.

Lorsque vous renoncez à essayer de l'atteindre, lorsque vous oubliez toute votre quête, lorsque vous avez compris qu'il ne peut être atteint, lorsque cette compréhension a pénétré au cœur même de votre être, et que vous êtes

détendu, et qu'il n'y a aucun désir d'arriver, d'aller quelque part, d'être quelqu'un, d'avoir quelque chose — une expérience de Dieu, *moksha*, *nirvana* — lorsque tous ces désirs ont disparu... Parce que vous savez que c'est inatteignable, cela ne peut être désiré, cela ne peut devenir un objet d'ambition, car tous les objets de l'ambition créeront l'ego — et par l'ego ce n'est pas possible. Comment pouvez-vous devenir vaste par l'ego ? L'ego est un tunnel ; comment pouvez-vous rester dans un tunnel et pourtant atteindre le vaste ciel ? C'est impossible.

Comprenant ceci : « Je suis la cause première de ma misère, je suis mon emprisonnement », on se détend. Lorsque la détente est parfaite, lorsque la détente est totale, alors cela vient comme un don.

Aussi Kabir dit, « J'ai atteint l'inatteignable — ce n'est pas que je l'aie atteint ; cela m'a été donné, c'est une grâce. Dieu est descendu sur moi. »

C'est pourquoi je dis que Rabindranath ne l'a pas traduit correctement. *Calat mansa acal kinhi ?* « Ainsi, mon Dieu, tu l'as fait ? J'avais perdu tout espoir. J'avais même arrêté de prier pour cela ; c'était vain. Pendant des milliers et des milliers de vies je l'ai cherché, et puis j'ai tout abandonné, toute cette recherche. Et maintenant que j'ai abandonné toute recherche, tu l'as fait ? Tu me surprends ! Lorsque j'essayais, tu me frustrais. Et maintenant, je n'essaie plus, et tu l'as fait ? Lorsque je pensais que j'étais capable de l'avoir, lorsque je pensais que je le méritais, tu ne m'as jamais écouté. Tu étais si loin. Et maintenant que je pense que je ne le mérite pas, que je n'en suis pas digne, soudain tu es là. »

J'ai atteint l'inatteignable
et mon cœur est coloré de la couleur de l'amour.

Ce n'est que lorsque Dieu est là que votre cœur est coloré de la couleur de l'amour, jamais avant. Ou bien, lorsque votre cœur est coloré de la couleur de l'amour, Dieu est atteint, jamais avant. Et je vous en prie, n'en faites pas une

devinette : ne commencez pas à demander ce qui vient d'abord, la poule ou l'œuf. Ne demandez pas cela.

Soit vous avancez à travers l'amour, et vous atteindrez Dieu, soit vous avancez à travers Dieu et vous atteindrez l'amour. Ils viennent ensemble, c'est un seul lot. La poule et l'œuf ne sont pas séparés — pour la poule, l'œuf n'est rien d'autre qu'une manière de produire plus de poules, et pour l'œuf, la poule n'est rien qu'une manière de produire plus d'œufs. Ils ne sont pas séparés. L'œuf est la poule non manifestée et la poule est l'œuf manifesté. Ce sont les deux faces d'une même pièce, d'un même phénomène. Ainsi en est-il de Dieu et de l'amour.

C'est pourquoi Jésus dit, « Dieu est amour ». Et je vous dis : « L'amour est Dieu. » Les deux signifient la même chose. Dieu est une extrêmité de la même énergie, de la même vibration, et l'autre extrêmité c'est l'amour. Vous pouvez commencer par n'importe quel bout.

Je vous en prie, commencez, ne restez pas simplement assis à penser, « Qu'est-ce qui vient d'abord ? Par où dois-je commencer ? »

Les gens qui se demandent par où ils doivent commencer ne commencent jamais. Les penseurs ne commencent jamais. Seuls ceux qui ne pensent pas font le saut.

Quelqu'un vient à moi et je lui demande, « Qu'en est-il du *sannyas* ? Etes-vous prêt à faire le saut ? » et la personne dit, « Je vais y penser. » Les penseurs ne font jamais de saut. Penser veut dire rendre les choses certaines avant qu'elles arrivent. Penser veut dire : essayer de rendre l'inconnu connu avant d'y pénétrer. Penser veut dire : « Je dois tout organiser. Je ne vais pas m'aventurer dans une entreprise hasardeuse. » Penser est lâche, la pensée est lâche, les penseurs sont lâches.

Et que pouvez-vous savoir dans cette vie mystérieuse ? Que pouvez-vous savoir ? Rien n'est connu.

Je vais vous raconter une histoire : Dans un bus bondé, une jeune secrétaire a de la peine à trouver une pièce dans son porte-monnaie pour payer son trajet. Un jeune homme courageux qui se trouve à côté d'elle propose : « Puis-je payer pour vous ? »

« Oh ! non, bégaye-t-elle, je ne peux pas vous laisser faire cela. Après tout vous m'êtes totalement étranger. »

« Pas vraiment, lui dit-il. Cela fait trois fois que vous ouvrez ma fermeture éclair. »

Mais c'est cela que nous appelons connaissance, savoir. Connaissez-vous votre femme ? Connaissez-vous votre mari ? Connaissez-vous votre enfant ? Connaissez-vous votre mère ? Me connaissez-vous ? Que connaissons-nous ? La connaissance est superficielle. Mais pourtant, le penseur croit qu'il doit commencer par rendre les choses certaines, qu'il doit commencer par tout savoir sur tout. Il doit connaître la carte, le guide, les possibilités, les dangers, les bénéfices — et alors seulement il bougera. Alors peut-être vous engagerez-vous, mais vous ne pourrez pas vous engager dans le *sannyas* : c'est un pari. Alors vous ne pourrez pas vous engager en Dieu : c'est l'ultime pari. Ce que vous voyez n'est pas — alors que penserez-vous ? Et que pouvez-vous penser ?

Ce que tu vois n'est pas :
et pour ce qui est tu n'as pas de mots.

Ce qui est, vous ne pouvez le voir, à cause de votre pensée. La pensée est la plus grande sottise de l'homme. Vous avez des idées en tête, et vous regardez toujours au travers de ces idées.

J'ai entendu cette histoire : Les banlieusards du Connecticut s'étaient habitués à un très mauvais service ferroviaire. Cependant, lorsqu'un train local arriva, cahotant, dans la Station Centrale, avec une heure et demie de retard sur un trajet de quarante minutes, un brave petit gars de Mont Vernon protesta.

Le conducteur lui dit, « Nous sommes toujours en retard lorsqu'il neige. »

« Je le sais », persista le petit gars, « mais ce matin il n'y a pas un seul nuage dans le ciel. »

« De cela, nous ne sommes pas responsables, conclut le loyal conducteur. On annonçait de la neige. »

C'est ainsi que fonctionne le savoir. Vous persistez à chercher les choses prédites, et non pas celles qui sont. Vous cherchez les choses apprises, et non celles qui sont. Vous cherchez ce pourquoi la société vous a préparé, et non pas la réalité. Aucune société n'a encore été capable de vous préparer à la réalité — car la société est un mythe. La société est une fiction, la société est un mensonge.

J'ai entendu parler d'un incident très rare, et il est vrai. Des sources dignes de foi l'affirment.

Un jour, Darwin accosta sur une petite île à bord d'un grand bateau. Les insulaires n'en avaient jamais vu d'aussi grand. Ils ne connaissaient que de très petits bateaux, où deux personnes, tout au plus, pouvaient s'asseoir — de simples bateaux de pêcheurs. Lorsque ce grand bateau jeta l'ancre près de l'île, raconte Darwin dans son journal, les insulaires ne le virent pas ! Personne ne fut attiré. Les gens travaillaient sur la rive, pêchaient — un si grand bateau et personne n'y jeta même un regard. Les navigateurs furent surpris. « Que se passe-t-il ? Ces gens sont-ils fous ? » Ils auraient dû courir, ils auraient dû s'attrouper. Toute la petite île aurait dû se rassembler, c'est ce à quoi Darwin s'attendait.

Lorsqu'ils mirent pied à terre et se renseignèrent, alors peu à peu, les habitants prirent conscience de la présence du bateau. Et le chef dit alors : « Nous ne nous y attendions pas, car nous n'avions jamais rien vu de semblable. »

Et comment pouvez-vous voir une chose, si vous ne l'attendez pas ? Lorsque vous attendez quelque chose, vous commencez à voir. Si vous traversez un monastère sans savoir que c'est un monastère, il se peut que vous voyiez quelque chose d'autre que ce qui est là. Si vous savez que c'est un monastère — et peut-être n'en est-ce pas un — il se peut que vous vous mettiez à voir des choses qui ne sont pas là. Si, sans le savoir, vous traversez un cimetière, vous ne verrez pas de fantômes. Mais si vous savez que c'est un cimetière — et ce n'en est peut-être pas un, vous pouvez être mal informé — vous commencerez à voir des fantômes. Votre vision est obscurcie par ce que vous attendez. Votre vision n'est pas claire.

Ce que tu vois n'est pas :
et pour ce qui est tu n'as pas de mots.
A moins de voir, tu ne crois pas :
ce qui t'est dit tu ne peux l'accepter.

Et Kabir dit : Je sais — tout ce que je dis, vous ne pouvez le croire, car vous ne l'avez pas vu. Comment pourriez-vous le croire ? Je peux comprendre votre difficulté. Lorsque je vous dis, « Faites le saut dans le *sannyas* », je connais votre difficulté. Vous ne l'avez pas vu ; comment pouvez-vous avoir confiance ? Vous ne me connaissez pas non plus, comment pouvez-vous avoir confiance en moi ? Vous ne vous connaissez même pas vous-même, comment pouvez-vous avoir confiance en vous ? Je peux comprendre votre confusion, votre difficulté. Et ceux qui ont fait le saut ne l'ont pas fait suite à certaines conclusions. Ils ont fait le saut en dépit de toutes les peurs, de tous les doutes. En dépit de leur mental, ils ont fait le saut. Ce n'est pas qu'ils étaient convaincus ; il n'y a aucun moyen d'être convaincu. Ce dont je parle ne peut être que vécu — alors seulement vous saurez. Aussi comment pouvez-vous en être convaincu ? Il n'y a aucun moyen de vous convaincre a priori, à l'avance.

Kabir dit : « Je sais. »

A moins de voir, tu ne crois pas :
ce qui t'est dit tu ne peux l'accepter.
Celui qui discerne connaît par la parole
et l'ignorant reste bouche bée.

Pour quelqu'un qui sait, même une légère allusion suffit : même la parole lui transmettra le message de l'informulable. Mais il sait déjà ; il est celui qui discerne, il s'est éveillé.

Kabir et Fareed se rencontrèrent un jour et ne parlèrent pas. Durant deux jours ils restèrent ensemble, silencieux. Parfois ils riaient, parfois ils s'étreignaient. Ils étaient assis, se tenant la main, regardant la lune et le soleil. Et les disciples étaient très inquiets : « Qu'est-il arrivé à ces deux hommes ? » Auparavant ils parlaient sans cesse.

Fareed était un grand Maître ; Kabir aussi. Fareed voyageait à travers le pays. Ses disciples dirent, « L'ashram de Kabir est tout proche. Ce serait beau de vous voir ensemble. Ce serait pour nous une grande expérience. » Et ils espéraient secrètement que lorsque ces deux se rencontreraient, il y aurait entre eux un échange, un dialogue, et qu'ils en profiteraient grandement. Les disciples de Kabir lui dirent eux aussi : « Nous avons entendu que Fareed est de passage. Nous devrions l'inviter. Ce sera un grand événement pour les habitants de l'ashram, de vous voir ensemble, causant l'un avec l'autre. Nous en tirerons un grand profit. »

Kabir rit. Fareed fut invité. Fareed demeura dans l'ashram de Kabir deux jours durant, mais pas un seul mot ne fut échangé. Les disciples sentirent l'ennui les gagner. Ils attendaient beaucoup, bien sûr, ils se sentirent frustrés. Ils veillèrent jour et nuit, pensant que s'ils partaient les deux Maîtres se mettraient à parler. Aussi ils ne les quittèrent pas, ils se privèrent de sommeil. Même lorsque Kabir et Fareed dormaient, ils attendaient. Mais pas un seul mot ne fut échangé.

Puis Fareed s'en alla, Kabir vint lui dire au revoir ; même alors, aucun mot ne fut prononcé. Ils s'étreignirent et se séparèrent.

Dès qu'ils se furent quittés, les disciples se précipitèrent. Les disciples de Fareed coururent vers lui et lui dirent : « Que t'est-il arrivé ? Nous ne savions pas que tu étais un personnage aussi muet ! Pourquoi es-tu resté silencieux ? Pourquoi nous as-tu torturés à ce point ? Ce silence était très lourd, et nous attendions un échange entre vous deux. »

Fareed dit, « Mais que dire ? Il sait. » Il en alla de même avec Kabir. Il dit, « Que dire ? Lui dire quelque chose prouverait seulement que je ne sais pas. Il sait, je sais, et nous savons la même chose. Nous nous sommes regardés dans les yeux — et c'était terminé. A quoi bon répéter ? Ce serait une répétition vaine. »

Lorsque quelqu'un sait, même un mot n'est pas nécessaire — ou un seul mot suffit.

Certains contemplent le Sans-forme,
et d'autres méditent sur la forme ;
mais l'homme sage sait
que Brahma est au-delà des deux.

Certains pensent que Dieu a une forme — *saguna*; certains pensent que Dieu est sans forme — *nirguna*. Kabir dit : Dieu est au-delà des deux, et Dieu est à l'intérieur des deux, et l'intérieur est l'au-delà. Il est dans les formes, et pourtant sans forme. Il se manifeste en des millions de formes, et pourtant reste non manifesté.

Sa beauté n'est pas vue par l'œil...

Si vous voulez Le voir, ces yeux ne seront d'aucun secours.

Sa beauté n'est pas vue par l'œil...

En fait, vous devrez fermer les yeux. Vous devrez ouvrir les yeux de votre conscience. Ces yeux physiques ne feront pas l'affaire.

... Son rythme n'est pas entendu par l'oreille.

Cette mélodie, cette musique, ce chant, ce rythme, ne s'entendent pas par l'oreille. Vous devrez aller à l'intérieur de vous-même ; c'est là qu'Il chante, en vous, non à l'extérieur. Ces oreilles ne peuvent entendre que la musique extérieure. Vous devrez vous tourner à l'intérieur ; le chanteur est là, le musicien est là. Il chante continuellement son chant. Son chant est votre vie même.

Mais vous devez écouter d'une manière totalement différente, et vous devez regarder avec une qualité totalement différente.

Celui qui a trouvé à la fois l'amour et le renoncement
ne descend jamais à la mort.

Souvenez-vous, la plus haute harmonie se trouve entre l'amour et le renoncement. Contemplez ce poème immensément riche : l'amour et le renoncement, ensemble. C'est aussi tout mon enseignement.

Les gens viennent à moi et disent, « Si vous vous borniez à enseigner la méditation, cela suffirait. Pourquoi enseignez-vous aussi l'amour ? Nous n'avons jamais entendu les saints parler d'amour. Pourquoi parlez-vous de l'amour ? Et même si les saints parlent de l'amour, ils ne parlent pas de l'amour humain ordinaire. »

Un jour, lorsque j'ai dit : « Dieu est amour, et n'écrivez pas amour avec un A majuscule », une femme m'envoya une lettre de protestation : « Pourquoi ? Pourquoi ne pas écrire la lettre A en majuscule ? Pourquoi insistez-vous pour l'écrire en minuscule ? » Je peux comprendre sa protestation. Avec un A majuscule, l'amour est quelque chose de divin, pas d'humain. Avec un A majuscule, votre amour n'est plus là; c'est l'amour entre Krishna et ses « gopis », l'amour entre Dieu et Ses adorateurs — non l'amour qui vous lie à votre enfant. Celui-là est un amour avec un a minuscule. Oui, c'est bien si je parle de l'amour avec un A majuscule et si je dis que c'est Dieu — « Mais l'amour ordinaire, l'amour humain, vous l'appelez divin ? » C'est difficile, cela a l'air d'être un sacrilège — mais c'est là tout mon effort.

Il n'y a pas de A majuscule. Dieu Lui-même devrait s'écrire avec un d minuscule, car l'existence entière est divine. L'existence tout entière... dans le très ordinaire, l'extraordinaire est présent. Regardez dans le a minuscule : le A majuscule est présent.

Dans le cailloux ordinaire, dans le rocher ordinaire, Il est aussi présent que dans un diamant. Pour Lui, il n'y a pas de distinction. L'existence tout entière est rendue précieuse par Sa présence.

Celui qui a trouvé à la fois l'amour et le renoncement...

C'est très difficile à comprendre, c'est l'extrême même de l'illogique. Nous pouvons comprendre l'amour, mais alors

qu'en est-il du renoncement ? Nous pouvons comprendre le renoncement, mais alors qu'en est-il de l'amour ? Cela semble être la plus grande contradiction possible. Lorsque vous aimez, comment pouvez-vous renoncer ? Et lorsque vous renoncez, comment pouvez-vous aimer ?

Essayez de comprendre. L'amour ordinaire est une sorte de sommeil : vous vous attachez à l'objet de l'amour, vous commencez à vous sentir jaloux, vous devenez possessif — et votre possessivité, votre jalousie empoisonnent vraiment tout votre amour. Elles le détruisent. L'amour est détruit par la jalousie, la possessivité. Au moment où vous essayez de posséder votre objet d'amour, vous avez renié l'amour, vous l'avez déjà renié. Vous avez déclaré que vous n'aimiez pas.

L'amour n'est possible que lorsqu'il n'y a ni possessivité, ni jalousie. Cela veut dire que l'amour a atteint au renoncement. Vous aimez la personne, mais vous renoncez à la possessivité ; vous aimez la personne, mais vous renoncez à la jalousie ; vous aimez la personne mais vous ne voulez pas en faire un ou une esclave ; vous aimez la personne, mais vous respectez sa liberté ; vous aimez la personne, mais votre amour ne devient pas une prison. Vous aimez, et pourtant vous restez détaché. Vous aimez, vous aimez immensément, mais pourtant vous ne vous accrochez pas : c'est cela le renoncement.

Aimez le monde, et n'y soyez pas attaché. Soyez dans le monde, mais ne soyez pas du monde, c'est cela le renoncement. C'est ce que j'appelle le *sannyas* : une grande harmonie entre l'amour et le renoncement ; une grande harmonie entre ce monde-ci et celui-là ; une grande harmonie entre Dieu, le Créateur et le monde, le créé ; une grande harmonie entre le corps et l'âme ; une grande harmonie, sans conflits ; la disparition de tout conflit.

Si votre amour est assez grand pour contenir le renoncement, alors seulement il est amour. Si votre renoncement est assez grand pour contenir l'amour, alors seulement il est renoncement. Et la plus grande croissance, la destinée, c'est lorsqu'un homme peut être aimant et pourtant dans le renoncement. C'est cela la destinée que nous cherchons.

Et tant que vous ne l'aurez pas atteinte, vous ne vous sentirez jamais comblé. Dieu est à la fois l'amant et le *sannyasin*.

Regardez... Il aime le monde, sinon le monde ne pourrait pas être. Il aime le monde, et pourtant vous ne pouvez le trouver où que ce soit. Il est complètement absent; Son renoncement est total. Il aime le monde, Il continue à le créer. Il aime immensément, sinon pourquoi créerait-il ? Il prend un soin immense, mais est si détaché qu'Il ne vient jamais déclarer sur la place du marché : « Regardez, Je suis le créateur. »

Il n'a pas de Je. Il est le créateur sans jamais ressentir « Je suis le créateur. » Son renoncement est total, son amour est total.

Un *sannyasin* sera une miniature de Dieu : son amour sera total, son renoncement aussi.

Et Kabir dit :

> *Celui qui a trouvé à la fois l'amour et le renoncement*
> *ne descend jamais à la mort.*

Il va au-delà de la mort, il devient immortel. Il a atteint le nectar divin. Il a atteint l'élixir. C'est cet élixir que les alchimistes ont cherché sans cesse, dans le monde entier. Cet élixir peut naître en vous. Une seule combinaison est nécessaire, une grande synthèse : la synthèse entre l'amour et le renoncement.

VIII

DIEU ESPÈRE, ENCORE ET ENCORE

Y a-t-il une vie après la mort ?

C'est une fausse question, fondamentalement dénuée de sens. Vous ne devriez jamais aller au-devant de vous-même : il y a toutes les chances pour que vous vous cassiez le nez. Vous devriez poser la question fondamentale, vous devriez commencer par le commencement.

Par exemple, vous pourriez demander : « Y a-t-il une vie après la naissance ? » Cela serait plus fondamental, car beaucoup de gens naissent, mais très peu sont en vie. Il ne suffit pas de naître pour être vivant. Vous existez, sans aucun doute, mais la vie est davantage que la simple existence. Vous êtes né, mais à moins de renaître dans votre être, vous ne vivez pas, vous n'êtes jamais vivant.

La naissance est nécessaire, mais n'est pas suffisante. Quelque chose de plus est nécessaire, sinon l'on ne fait que végéter, on ne fait que mourir. Bien sûr, c'est une mort très progressive — et vous êtes si inconscient que vous ne le savez même pas, vous ne vous en rendez jamais compte. De la naissance à la mort, c'est une lente progression de la mort. C'est très rare de rencontrer une personne vivante. Un Bouddha, un Jésus, un Kabir — eux sont vivants. Et c'est là le miracle : ceux qui sont vivants ne posent jamais la question : « Y a-t-il une vie après la mort ? » Ils le savent. Ils savent ce qu'est la vie, et dans cette connaissance, la mort a disparu. Lorsque vous savez ce qu'est la vie, la mort n'existe pas. La mort n'existe que parce que vous ne savez pas ce qu'est la vie, parce que vous êtes encore inconscient de la vie, de son immortalité. Vous n'avez pas goûté à la

vie, c'est pourquoi vous avez peur de la mort. Lorsque vous avez connu la vie, à cet instant même, la mort perd son existence.

Amenez la lumière dans une chambre obscure, et l'obscurité disparaît ; connaissez la vie, et la mort disparaît. Quelqu'un de réellement vivant se rit de la simple possibilité de la mort. La mort est impossible ; la mort ne peut exister, par la nature même des choses : ce qui est demeurera et a toujours été. Ce qui est ne peut disparaître. Il ne s'agit pas d'une théorie ; vous devez faire cette expérience de façon existentielle.

Que vous la posiez ou non, cette question reste à l'esprit : « Qu'arrive-t-il après la mort ? », car rien n'est arrivé avant la mort, c'est pourquoi vous vous demandez cela. Si la vie n'est pas apparue même après la naissance, comment pouvez-vous croire qu'elle surviendra après la mort ? Rien ne s'est passé après la naissance, que peut-il se passer après la mort ? Et celui qui connaît la vie sait que la mort n'est rien d'autre qu'une nouvelle naissance. La mort est une autre naissance ; une nouvelle porte s'ouvre. La mort est l'autre côté de la même porte que vous appelez naissance : d'un côté cette porte est connue en tant que mort, de l'autre côté cette porte est connue en tant que naissance.

La mort amène une autre naissance, un autre commencement, un autre voyage — mais ce ne sera pour vous que spéculation. Cela ne signifiera pas grand-chose à moins que vous ne sachiez ce qu'est la vie. C'est pourquoi je vous dis de poser la bonne question. On ne peut répondre à une fausse question, ou l'on ne peut y répondre que faussement. Une fausse question présuppose une fausse réponse. Je suis ici pour vous aider à connaître quelque chose, non pour vous aider à devenir de grands spéculateurs et penseurs. Le but est l'expérience, et non l'art de philosopher — et seule l'expérience résout l'énigme.

Vous êtes né, mais pas encore vraiment. Une renaissance est nécessaire ; vous devez être deux fois né. La première naissance n'est que la naissance physique, la seconde naissance est la vraie naissance : la naissance spirituelle. Vous devez parvenir à vous connaître vous-même, à savoir qui

vous êtes. Vous devez poser cette question : « Qui suis-je ? » Et pendant que la vie est là, pourquoi ne pas chercher dans la vie elle-même ? Pourquoi se soucier de la mort ? Lorsqu'elle viendra, vous pourrez l'affronter et vous pourrez la connaître. Ne manquez pas cette occasion de connaître la vie pendant que la vie vous entoure.

Si vous avez connu la vie, vous aurez certainement connu la mort — et alors la mort n'est plus l'ennemie, la mort est l'amie. Alors, la mort n'est qu'un profond sommeil. Il y a de nouveau un matin, il y a un nouveau départ. Alors la mort n'est qu'un repos, un immense repos, un repos nécessaire. Après toute une vie de peines et de fatigue, l'on a besoin d'un grand repos en Dieu. La mort est un retour à la source, tout comme le sommeil.

Chaque soir vous mourez d'une petite mort. Vous l'appelez sommeil ; il vaudrait mieux l'appeler une petite mort. Vous disparaissez de la surface, vous pénétrez dans votre être le plus intime. Vous êtes perdu, vous ne savez qui vous êtes. Vous oubliez tout du monde, de vos relations, des gens. Vous mourez d'une petite mort, d'une toute petite mort, mais même cette petite mort vous ravive. Le matin vous êtes de nouveau plein d'élan et de sève, palpitant à nouveau de vie, prêt à vous lancer dans mille et une aventures, prêt à relever tous les défis. Le soir vous êtes de nouveau fatigué.

C'est ce qui arrive chaque jour. Vous ne savez même pas ce qu'est le sommeil ; comment pouvez-vous savoir ce qu'est la mort ? La mort est un grand sommeil, un grand repos après toute une vie. Elle vous renouvelle, elle vous rafraîchit, elle vous ressuscite.

Le propriétaire de l'hôtel où j'habite voudrait une réponse à cette question : Pourquoi Dieu a-t-il créé ce monde ?

Tout d'abord, n'amenez jamais la question de quelqu'un d'autre, amenez l'auteur de la question, car je ne puis répondre à la question de quelqu'un d'autre. Celui qui a posé la question doit être ici, en ma présence, car tout au fond, ma présence est la réponse — non ce que je dis, mais

ce que je suis. N'amenez jamais une question empruntée. Si elle n'est pas vôtre, elle n'a aucun sens. Dites au propriétaire de votre hôtel : « Vous pouvez venir », et s'il est réellement intéressé, il viendra. Je ne crois pas qu'il s'intéresse à Dieu ou à quoi que ce soit — peut-être est-il curieux, mais les gens curieux sont simplement stupides.

N'importe quelle personne stupide peut être curieuse. Pour être réellement un chercheur, il faut une grande intelligence.

Maintenant, s'il est intéressé, je suis ici à Poona, et il dirige ici un hôtel. Vous êtes venus ici de lointains pays, et lui n'est pas venu. Il n'est pas intéressé, il est simplement curieux. Il n'est pas prêt à risquer quoi que ce soit, pas même à venir ici. Cela ne coûte pas grand-chose de venir ici ; il aurait pu venir. Et il sait que vous venez ici chaque jour, et il sait que vous êtes un *sannyasin*. Il sait que vous avez risqué votre vie, vous avez joué votre vie, et il ne s'est même pas intéressé.

Ne m'amenez jamais de telles questions. Ce type de questions est insensé ; on ne peut y répondre — car à moins de demander intensément, à moins de demander du cœur même de votre être, la question est hors de propos. La question ne devient pertinente que lorsque vous êtes derrière elle et que vous êtes prêt à faire quelque chose pour elle : vous êtes prêt à en payer le prix.

Dieu n'est pas disponible pour de telles personnes. Elles ne sont pas prêtes à payer quoi que ce soit. Elles désirent Dieu à très bon compte. Elles veulent un Dieu de seconde main. Maintenant, vous allez écouter ma réponse, puis vous allez la lui répéter. Tout d'abord vous n'écouterez pas ce que je dis, il est inévitable que vous transmettiez un faux message. Naturellement, votre mental interviendra, vous la déformerez : vous ajouterez quelque chose, vous effacerez quelque chose, vous la colorerez de votre propre esprit, de votre propre interprétation, puis vous la lui amènerez. Elle est déjà morte, vous l'avez tuée.

Et s'il est possible de poser des questions de cette manière, alors il y a des livres à disposition. Il devrait aller consulter une bibliothèque ; toutes les réponses y sont

écrites. Il doit avoir entendu le mot « Dieu ». Il doit avoir lu quelque chose, autrement la question ne se serait pas posée.

Ne faites jamais cela. Si quelqu'un pose une telle question, amenez-le moi. Dites-lui : « Venez et affrontez cet homme directement. »

Mais je soupçonne que cette question est la vôtre, et non celle du propriétaire de l'hôtel. Vous n'êtes pas assez courageux pour dire que c'est la vôtre. Les gens ont tellement honte, même de poser d'authentiques questions. Pourquoi ont-ils honte ? Parce que poser une question prouve que vous êtes ignorant. C'est pourquoi les gens préfèrent se cacher derrière quelqu'un d'autre. Et ce « propriétaire du Grand Hôtel » est un parfait alibi. L'idée même que « Je pose une question » veut dire « Je ne sais pas. »

Un jour, un homme vint à moi et dit : « Mon ami est devenu impuissant. Avez-vous quelque chose à lui suggérer ? » Je répondis : « Il vaudrait mieux envoyer votre ami et qu'il puisse dire la vérité : c'est son ami qui est devenu impuissant. Pourquoi vous en êtes-vous soucié ? Vous auriez pu envoyer l'ami et il aurait pu dire la vérité : son ami est devenu impuissant. N'êtes-vous même pas assez puissant pour poser la question ? Pourquoi faire intervenir cet ami ? »

La première chose à faire lorsque vous posez une question, c'est de reconnaître votre ignorance. C'est le point de départ de la demande. Une question est belle lorsque celui qui la pose sait qu'il ne sait pas. Alors la question est saine — parce que la mère est saine et la question est votre enfant. Lorsque vous dites : « Je ne sais pas et je demande parce que je ne sais pas » alors la question est merveilleusement saine, vivante, son cœur bat, elle respire. Et j'aime une question vivante ; alors on peut faire quelque chose.

Maintenant, vous amenez une question morte parce que vous ne pouvez accepter le fait que vous ne savez pas. Vous savez parfaitement bien que ce propriétaire du Grand Hôtel ignore cette demande. C'est pourquoi je vais y répondre — parce que je sais que c'est votre question.

Pourquoi Dieu a-t-il créé ce monde ?

Une première chose : Cela vous surprendra peut-être de savoir que Dieu n'a jamais créé ce monde-ci. Ce monde est votre création. Dieu a créé un monde, mais vous ne savez rien de ce monde-là. Il n'a pas du tout créé ce monde-ci : un monde où existent Richard Nixon, le Viêt-Nam et Idi Amin Dada. Ce monde-ci, Dieu ne l'a pas créé : le monde des Adolf Hitler et des Mussolini, du fascisme et du communisme, de Staline et de Mao. Ce monde-ci, Dieu ne l'a pas créé, ce monde où existe une telle pauvreté parce que les gens sont si avides et ne se lassent pas d'amasser : ce monde où existe une vie si laide, où ne se manifeste pas le moindre signe d'amour — monde désertique, sans amour, où les êtres passent leur temps à rivaliser, à se battre, à être en conflit — où règne une telle violence... Dieu n'a pas créé ce monde. Ce monde est votre projection. Ce monde vibre de votre laideur.

Aussi la première chose, c'est que Dieu n'a pas créé ce monde-ci. Je vous en prie, ne l'en rendez pas responsable; Il ne l'est pas. Sinon, s'Il avait créé ce monde, Il serait le plus grand des criminels. Au moins, une fois pour toutes, je déclare qu'Il n'a pas créé ce monde. C'est votre création.

Mais vous direz, et avec logique, qu'Il nous a créés nous, et que si nous créons ce monde, alors en fin de compte, Il en est responsable. Non, je répète qu'Il n'est pas responsable — car Il vous a créés libres. C'est ce qu'il faut comprendre.

Ce monde plein de laideur n'existerait pas s'Il vous avait créés esclaves. Si Dieu vous avait créés en tant que robots, en tant que machines, alors ce monde plein de laideur n'existerait pas. Alors vous seriez tous des Bouddhas, mais des Bouddhas insignifiants. Si un Bouddha ne peut être un Adolf Hitler, si cette possibilité même lui est déniée, alors Bouddha n'est qu'une statue, dénuée de sens. Si vous devez être bon, et qu'il n'y a aucune liberté d'être mauvais, alors à quoi sert d'être bon ? Le monde aurait été bon si Dieu ne vous avait pas créés libres. S'il vous avait contraints à n'être que des répétitions mécaniques, de simples disques de gramophones, alors vous auriez tous prononcé un Ser-

mon sur la Montagne, ou écrit une *Bhagavad Gîta*. Mais un disque n'est qu'un disque.

Dieu vous a créés libres. Naturellement, dans la liberté, l'opposé est impliqué. Vous pouvez faire le bien si vous le voulez, vous pouvez faire le mal si vous le désirez, et le choix est vôtre. Dieu vous a donné l'entière liberté de choisir.

C'est là la gloire de l'homme — et son agonie ; la gloire, parce que l'homme est libre. Ne le voyez-vous pas ? Un arbre n'est pas libre ; un rosier est un rosier. Tout ce qui va lui arriver est déjà prédestiné. Le rosier n'est pas libre. S'il décide de ne pas donner de roses, rien ne se passera ; les roses pousseront quand même. Si le rosier décide de changer la couleur des roses, rien ne se passera ; la rose gardera la même couleur qu'avant. Si le rosier décide de devenir un lotus, rien ne se passera ; le rosier restera un rosier. Il est destiné à être un rosier. Il est beau, mais il n'est pas libre.

C'est pourquoi je dis : rien ne peut être comparé à la beauté de l'homme. Les roses elles-mêmes ne sont rien comparées à la beauté de l'homme. Parce que la rose doit être une rose, elle est dans une sorte d'esclavage. Elle ne peut faire autrement. Elle ne peut s'égarer : elle doit être une sainte. Elle doit être un Jésus, elle ne peut être un Judas. C'est pourquoi un rosier n'est qu'un rosier — beau à voir, mais rien de comparable à la beauté des êtres humains. La beauté vient de ce que la même personne peut être un Jésus ou un Judas, et chacun porte en lui les deux possibilités — Jésus et Judas.

Chacun est totalement libre, et la gamme est vaste — c'est le spectre tout entier. L'homme est un arc-en-ciel de toutes les couleurs. L'homme n'est pas prédestiné. C'est pourquoi nous avons créé ce monde à partir de notre liberté. La responsabilité est nôtre. Si vous voulez devenir un Bouddha, vous le pouvez. Personne ne peut vous forcer à devenir un Bouddha. Si vous voulez devenir un Gengis Khan, vous le pouvez. Le choix dépend de vous. Dieu ne vous entraîne pas où que ce soit. Il vous a donné une corde assez longue... vous pouvez vous égarer, vous pouvez revenir. C'est à cause de cette possibilité d'égarement que ce

monde existe. Ce monde peut être changé, peut être radicalement changé. Lorsque nous changerons notre conscience, ce monde pourra devenir quelque chose de totalement différent.

Vous demandez : « Pourquoi Dieu a-t-il créé ce monde ? » Donc pour commencer : Il n'a pas créé ce monde, Il vous a créé vous, Il a créé la liberté humaine — et vous devriez vous sentir reconnaissant de ce qu'il vous ait créé libre. Sinon, si vous êtes contraint de devenir un Jésus, alors être un Jésus devient mécanique, insignifiant ; cela n'a plus aucun sens, aucune poésie. Car vous pouvez manquer la cible...

Le terme chrétien de « péché » est très significatif. Sa racine originelle signifie : manquer la cible. La racine originelle du mot péché vient de l'expression « manquer la cible ». Vous pouvez la manquer ; cela dépend de vous. Le péché, c'est de manquer la cible, c'est de s'égarer. Et Dieu ne vous en empêchera pas : Son amour est tellement infini qu'Il vous aimera même si vous vous égarez. Il aime les pécheurs autant que les saints. Et si vous écoutez Jésus, Jésus dit qu'il aime encore davantage les pécheurs, car ils ont davantage besoin d'amour.

Ne l'avez-vous pas observé ? Lorsqu'un enfant est malade, sa mère s'en occupe davantage que de l'enfant bien portant — c'est tout naturel. C'est justifié. Le bien portant est bien portant, aussi la mère n'a pas besoin de trop s'en occuper. Mais le malade est malade : sa mère s'assied au pied de son lit, elle masse l'enfant, s'en occupe davantage. Jésus dit que Dieu se soucie davantage des pécheurs, de ceux qui ont manqué la cible. Il ne cesse de faire pleuvoir sa grâce sur eux.

Ce monde-ci est notre égarement, notre péché. Il n'a rien à voir avec Dieu.

La deuxième chose : « Pourquoi Dieu a-t-il créé ce monde ? » La deuxième chose, c'est qu'il existe dans le monde chrétien, aussi bien que dans le monde juif et islamique, une conception très fausse de Dieu, comme s'Il était séparé de Sa création ; comme si un jour il avait créé le monde puis l'avait totalement oublié ; comme si Dieu était

un peintre — la peinture finie, elle se sépare du peintre. Non, l'Orient le sait beaucoup mieux. L'Orient dit : Dieu n'est pas séparé de sa création. Le créateur n'est pas séparé de sa création. Il y est impliqué, Il est en elle, Il est elle. Le créateur est la création. C'est pourquoi j'insiste encore et encore : n'appelez pas Dieu « le créateur », appelez-Le « créativité ». Dieu est une créativité dynamique. Le créateur est un concept mort — comme si un jour Il en avait terminé. C'est ce que pensent les chrétiens : en six jours, Il créa le monde et le septième jour Il se reposa. En six jours, tout fut terminé ? Alors qu'a-t-Il fait depuis ? Il doit se fatiguer beaucoup à ne rien faire. Il doit se lasser, Il doit s'ennuyer : ayez pitié de Lui.

Il n'a pas encore fini. La création n'est jamais finie : c'est un processus perpétuel. La création n'est jamais achevée, et Dieu ne se lasse pas de la perpétuer. Il n'en a pas terminé avec elle. S'Il en avait terminé, alors ce serait la fin. Il est encore impliqué, Il est encore amoureux. Il peint encore... Il sculpte encore... Il espère encore.

Rabindranath Tagore a dit : « Chaque fois que je vois un nouveau-né, je regarde le ciel et je dis : Dieu espère encore. » Un bébé est un espoir. Bien sûr, Il a échoué avec la vieille génération, alors, Il crée une nouvelle génération. Il dit : « Voyons, peut-être cette fois-ci, vais-je réussir. » Son optimisme est infini. Il est comme un poète qui compose chaque jour de nouveaux poèmes. Chaque jour Il se sent un peu satisfait, et un peu insatisfait — satisfait parce que quelque chose a jailli dans la poésie, quelque chose a été saisi, un rayon de lumière ; mais quelque chose manque encore. Demain matin, un nouvel essai.

Rabindranath a écrit six mille poèmes ; alors qu'il était en train de mourir, un vieil ami lui dit : « Tu peux mourir en paix, et dans un profond contentement, car tu es le plus grand poète. » Rabindranath ouvrit les yeux et dit : « Ne dis pas de bêtises ! Je suis en train de dire à Dieu : Que fais-tu ? J'ai essayé sans cesse et je n'ai pas encore réussi. Il s'est passé beaucoup de choses mais je ne suis pas satisfait. Et juste maintenant, alors que je m'approchais de plus en plus, le temps est venu de m'emmener ? Je m'approchais de

plus en plus, et je sentais qu'elle était là, toute proche, la poésie à laquelle j'aspirais. Mes six mille poèmes sont mes six mille échecs... peut-être que le six mille et unième ? Et il est temps de m'emmener ? Que fais-tu ? Durant toute ma vie, j'ai essayé sans cesse, et maintenant, je sens que l'apogée s'approche et que j'arrive au sommet, et c'est le moment où tu me reprends ? »

Dieu n'a pas encore fini, Dieu espère encore. C'est pourquoi nous pouvons aussi espérer. Dans son espoir se trouve également notre espoir. Il n'a pas complètement échoué. Il vous fait encore confiance, Il continue à créer. Aussi ce concept d'un créateur mort quelque part dans le passé...

Les théologiens chrétiens sont tellement stupides qu'ils ont même décidé de la date et de l'année : quatre mille et quatre ans avant Jésus-Christ, Il créa le monde — un certain lundi bien sûr. Tôt le matin, à six heures, quand vous commencez la méditation dynamique, Il a mis en route tout ce dynamisme. Tôt le matin, à six heures — Il doit avoir mis son réveil à sonner. Tout ceci est stupide.

La création est intemporelle : elle a toujours été là. elle sera toujours là — parce que Dieu est création, Dieu est créativité. Voilà pourquoi je ne vois jamais Dieu comme un peintre mais comme un danseur.

Lorsque la peinture est finie, le peintre et la peinture sont séparés l'un de l'autre. Dans la danse, c'est totalement différent. La danse est le phénomène le plus spirituel qui soit, car le danseur et la danse sont un. Vous ne pouvez pas les séparer, la dualité n'existe pas. Il y a une immense unité : le danseur est la danse, la danse est le danseur. Si vous enlevez la danse, le danseur n'est plus un danseur. Si le danseur s'arrête, la danse s'arrête — ils ne sont pas deux. Dieu est aussi impliqué dans Son monde qu'un danseur l'est dans sa danse. C'est pourquoi je vous dis de révérer le monde, de ne jamais le condamner ; Dieu y est impliqué, Dieu est présent partout.

C'est ce que Kabir dit sans cesse : Sentez-vous plein de respect, de vénération, d'émerveillement, car Il est encore à l'œuvre partout. Vous pouvez le surprendre encore en train de peindre, de sculpter, de danser. Ce n'est pas quelque

chose qui s'est produit une fois, dans le passé. Cela se produit en cet instant même : Il parle à travers moi, Il écoute à travers vous. La création se poursuit encore. Elle ne se terminera jamais, c'est un voyage sans fin.

En fait, l'existence n'a pas de but. Elle est un pur voyage. Le voyage en lui-même est si beau : qui se soucie du but ?

Sainte Thérèse a dit : « Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel. N'a-t-Il pas dit : Je suis le Chemin ? » Une si belle affirmation, d'une immense importance : « Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel » — n'attendez pas un ciel pour but. « Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel. N'a-t-Il pas dit : Je suis le Chemin ? » Dieu est le Chemin, non le but. Dieu est ici, non là-bas. Dieu est maintenant, non après. Dieu est en vous, en moi, partout. Seul Dieu est.

Aussi ne pouvez-vous poser cette question : « Pourquoi Dieu a-t-Il créé ce monde ? » Il ne l'a jamais créé, Il le crée encore, et si vous voulez vraiment savoir pourquoi, allez vers les artistes. N'allez pas vers les théologiens, n'allez pas vers les philosophes, n'allez pas vers les *pandits* : allez vers les artistes. Allez vers un Van Gogh lorsqu'il peint et demandez-lui pourquoi il peint. Allez vers un danseur, prenez-lui la main et demandez-lui : « Pourquoi danses-tu ? » Allez vers un chanteur et demandez-lui : « Pourquoi chantes-tu ? » Et vous connaîtrez la réponse.

Le peintre haussera les épaules et dira, « Que puis-je faire d'autre ? J'aime peindre. Pourquoi ? Il n'y a pas de pourquoi. J'aime peindre. Je suis ainsi. C'est ce qui me rend le plus heureux. C'est la seule façon de me sentir immensément béni, voilà pourquoi. Il n'y a pas d'autre pourquoi. » Demandez à un danseur : « Pourquoi danses-tu ? » et il dira : « Que puis-je faire d'autre ? La vie, c'est danser. » Ou demandez à un amant pourquoi il est amoureux. Avez-vous jamais aimé quelqu'un ? Et si quelqu'un vient vous demander pourquoi, que direz-vous ? Aurez-vous vraiment une réponse au pourquoi de votre amour ? Vous direz : « Pourquoi ? Cela va sans dire. C'est la manière dont je me sens le mieux, à mon sommet. C'est ainsi que je

me sens épanoui, c'est ainsi que je me sens dans la félicité.»

On ne se pose pas de question sur la félicité. Si vous êtes heureux, vous êtes heureux; personne ne vous demande pourquoi. Oui, si vous êtes malheureux, cette question est pertinente. Si vous êtes complètement abattu, quelqu'un peut vous demander pourquoi, et la question sera pertinente — parce que la misère est contre nature, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Lorsque vous êtes heureux, personne ne vous demande pourquoi vous êtes heureux, sauf quelques névrosés. Et il y en a; je ne peux nier cette possibilité.

J'ai entendu parler d'un patient. Son psychiatre en avait assez. Bien sûr, il s'enrichissait grâce à lui, mais peu à peu il en eut assez — trois, quatre, cinq ans de psychanalyse, et cet homme répétait sans cesse la même chose. Le psychiatre lui dit : «Faites une chose : allez passer quelques jours à la montagne, cela vous fera grand bien.» Le patient se rendit donc à la montagne, et savez-vous quoi ? Le jour suivant le psychiatre reçut un télégramme. Son patient disait : «Je me sens très heureux, pourquoi ?»

Se sentir très heureux : pourquoi ? Il faut une explication. Non, le bonheur n'a pas besoin d'explication. Le bonheur est à lui-même sa propre explication. Dieu crée parce que c'est la seule façon dont Il puisse être heureux, c'est sa seule façon d'aimer, c'est sa seule façon de chanter, c'est sa seule façon d'être, tout court. La création est sa nature la plus intime. Il n'y a pas besoin de pourquoi.

Quelle est la différence entre un monastère et un ashram ?

La différence est grande, considérable. Elle est aussi grande que celle qui sépare l'Occident de l'Orient. Elle est aussi grande que celle qu'il y a entre la volonté et l'abandon.

Le monastère est un concept occidental. Il ne faut jamais traduire le mot «ashram» par «monastère». Ce serait corrompre le terme d'ashram, détruire tout son sens. Un monastère appartient à la voie de la volonté : les gens

s'efforcent avec peine de connaître la vérité, ils luttent durement pour trouver Dieu. Le monastère est ardu, tendu.

Le terme même d'« ashram » signifie repos, relaxation. Le terme même d'« ashram » veut dire profondément détendu. Un ashram est un endroit où vous allez pour vous détendre, le monastère est l'endroit où vous allez pour chercher de toutes vos forces. Le monastère est agressif, masculin ; l'ashram est féminin, passif. L'ashram est dénué d'effort. Un monastère est pur effort. Dans le monastère vous travaillez pour atteindre Dieu, et dans l'ashram vous jouez : là est la différence. L'ashram est un amusement ; le monastère est très sérieux.

Le mot « monastère » vient de « moine ». Le moine est un homme très sérieux ; il a renoncé au monde, renoncé à la femme et aux enfants, renoncé à ceci, renoncé à cela. Le moine est très sec, c'est pourquoi tous les anciens monastères occidentaux se trouvaient dans les déserts. Les grands monastères se trouvaient dans les déserts — secs, secs intérieurement, secs extérieurement, sans repos, sans l'ombre d'un arbre, sans verdure, sans fleurs ; rien que l'effort et encore l'effort ; pas d'oasis de repos. Et le moine est quelqu'un qui a décidé d'être seul.

Le mot « moine » signifie seul, celui qui a décidé de vivre par lui-même. C'est pourquoi de la même racine viennent les mots de « monopole », « monogamie », « monotonie », c'est la même racine : un, seul. Un monastère est un lieu où plusieurs personnes vivent dans leur solitude, mais elles ne vivent pas ensemble. L'être-ensemble n'existe pas. Un monastère n'est pas une communauté. Des gens sont là, beaucoup de gens vivent peut-être là, mais tous vivent seuls. Ensemble, ils sont seuls. Ce n'est pas une communauté. Chacun cherche Dieu ; il faut faire de grands efforts : il faut être ascétique, il faut continuellement fouetter son propre corps, il faut se torturer, il faut jeûner, il faut détruire tout attachement au monde. Comment pourriez-vous vous détendre ? Le monde est un péché et vous êtes né dans le péché — comment pourriez-vous vous

détendre, comment pourriez-vous vous reposer, comment pourriez-vous célébrer ?

Cela va vous étonner : le mot « célébration » vient de la racine « celere », et « celere » signifie « jeûner ». Dans les anciens monastères occidentaux, lorsque les moines jeûnaient, cela s'appelait célébration. Eh bien, une fête peut être une célébration, mais comment un jeûne peut-il l'être ? Mais c'est comme cela que le jeûne était imposé — comme célébration. La torture, l'autotorture, était considérée comme prière. Le monde est considéré comme opposé à Dieu, aussi devez-vous quitter le monde si vous désirez trouver Dieu.

La perspective de l'ashram est totalement différente. L'ashram signifie une communauté, une communion de gens, d'âmes semblables. Vous serez surpris : l'ashram hindou moderne n'est pas vraiment oriental, souvenez-vous-en. L'ashram hindou moderne est tellement influencé par le monastère chrétien qu'il n'est pas du tout hindou. Si vous désirez vraiment avoir un aperçu d'un ashram hindou, vous devrez remonter aux jours des *Vedas*. Le Maître était là, mais le Maître n'était pas un moine. C'était un homme marié : il avait une femme, il avait des enfants, l'ashram était sa famille. C'est pourquoi l'ashram était appelé « gurukul ». « Gurukul » veut dire : la famille du Maître. Il avait des enfants, il avait une femme, il vivait une vie détendue — au cœur de la forêt, au cœur de la nature — un style de vie spontané, sans hâte ; ne cherchant pas, mais en attente : n'opposant pas Dieu au monde, mais jouissant du monde parce que Dieu y réside. Et les disciples qui vivaient avec lui étaient sa famille, « gurukula ». Ce n'était pas une institution, c'était une famille. Ils étaient comme ses propres enfants. Ils étaient parfois plus âgés que lui, mais là n'était pas la question — ils étaient ses enfants.

Cette communauté vivait d'une façon très profonde et détendue — chantant, dansant, fêtant, célébrant, jouissant de la nature : des étoiles, de la lune, du soleil, du matin, du soir, du jour, de la nuit, et écoutant la voix de Dieu dans la nature. C'est pourquoi le Maître s'était rendu dans la forêt.

Ce n'était pas contre le monde, souvenez-vous-en. Lorsque le moine chrétien quittait le monde, il était contre le monde. Lorsque le sage oriental se rendait dans la forêt, il y allait parce qu'il était entièrement en faveur du monde, et que sur la place du marché, le monde était tellement corrompu et détruit. Soyez conscients de cette distinction, elle est immense.

Le sage oriental vivait dans la nature parce que Dieu y est davantage présent. L'homme n'est pas encore intervenu. C'est difficile de trouver Dieu sur une route d'asphalte, aussi attentivement que vous regardiez. Vous n'en trouverez pas même un reflet. C'est très difficile de trouver Dieu dans une usine — difficile, très difficile — parce que le bruit humain est trop fort. La mécanique, la technique, sont trop importantes. La nature s'est trop éloignée.

J'ai entendu cette histoire : On fit une enquête à Londres, et un million d'enfants déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu de vache.

C'est trop : un million d'enfants n'ont jamais vu de vache ? Comment seront-ils jamais capables de comprendre ce qu'est Dieu s'ils n'ont jamais regardé dans les yeux d'une vache ? Dieu est plus transparent dans les yeux d'une vache que dans ceux d'un pape ou d'un Shankaracharya. Un million d'enfants n'ont pas vu de vache ? Ils vont beaucoup souffrir. Il y a des milliers et des milliers de gens qui n'ont jamais vu les Himalayas, les sommets couverts de neige, la neige éternelle — vierge, jamais foulée. Là, Dieu est plus présent, plus palpitant, vivant ; l'homme n'a encore rien détruit.

Les sages orientaux se rendaient dans la forêt, non parce qu'ils étaient opposés au monde, mais parce qu'ils voulaient vraiment connaître le monde tel que Dieu l'a créé, sans interférence humaine. Lorsque les chrétiens se retiraient dans un monastère, c'était par opposition au monde, parce que le monde est un lieu de péché. Tous deux se retiraient, mais pour des raisons différentes, diamétralement opposées. Et le mot oriental « ashram » est très beau : il signifie repos. Vous avez vécu dans le monde, vous avez connu le monde ; maintenant pour vous reposer vous allez

dans un ashram. Vous avez vu le monde — sa laideur, sa futilité, son inutilité, son insignifiance — et maintenant vous voudriez vous reposer. Maintenant vous pénétrez profondément dans la forêt, vous vous asseyez à l'ombre des arbres, vous écoutez le murmure des ruisseaux, et le chant des oiseaux, vous voyez le jeu des rayons du soleil matinal au sommet des arbres, et vous contemplez les étoiles silencieuses. Vous vous détendez. Peu à peu, vous vous détendez dans votre propre nature avec l'aide de la nature qui vous entoure. Cela devient une harmonie — la nature intérieure et la nature extérieure. Vous commencez à jouer avec la nature extérieure. Ce n'est pas une recherche ; un ashram hindou n'est pas un lieu de recherche. C'est un lieu de repos. Cherchez, et vous ne trouverez jamais — parce que la recherche même vous tend. L'Orient dit : Ne cherchez pas et Il vous trouvera. Cherchez et vous ne trouverez jamais, cherchez et vous chercherez en vain. Bénis sont ceux qui peuvent se reposer dans la prière, qui peuvent se reposer et avoir confiance, qui peuvent dire : « D'accord, lorsque tu te sentiras de venir, viens ; je ne suis pas pressé. » L'Orient n'est pas pressé, l'Orient n'a pas la conscience du temps. Il dit : « Si c'est dans cette vie, c'est bien ; et si tu décides de venir dans la vie suivante, c'est bien aussi. Tu me trouveras toujours là. Il n'y a pas de hâte. »

L'Occident est trop pressé. En Occident, le concept d'une seule vie a créé un tel nœud dans l'esprit humain. Seulement une vie ? Soixante-dix ans ? Trois fois vingt ans plus dix ans, et c'est fini ? Et sur ces soixante-dix ans, vingt-cinq sont perdus dans l'éducation, pendant presque vingt-cinq ans vous dormirez, et pour le reste, se raser, aller au bureau, revenir du bureau... et la circulation, les conflits, les enfants, le tribunal et le divorce — toutes ces choses. Qu'est-ce qui reste ? Si vous faites le compte, vous n'en reviendrez pas : pas même sept minutes laissées pour Dieu. Une grande hâte surgit : Dépêche-toi ! Fais quelque chose ! Sinon, comment trouveras-tu Dieu ?

Dieu n'est pas quelque chose que l'on trouve. C'est quelque chose dans quoi on se détend, c'est un espace inté-

rieur. Lorsque vous n'êtes pas, Il est là. Et ce n'est que lorsque vous ne cherchez pas que vous n'êtes pas. Le chercheur vous maintient dans l'ego. Qui cherche ?

L'ashram est un concept totalement différent : vous vous détendez, vous êtes tout simplement. Vous faites de petites choses. Vous avez faim — vous mangez. Vous vous sentez fatigué — vous allez dormir, sans hâte, sans souci. Vous permettez simplement à Dieu de venir à Sa manière, en Son temps. C'est là le concept de l'ashram.

Si vous désirez réellement connaître un véritable ashram, mon ashram est le seul ashram — parce que tous les autres ashrams sont absolument corrompus par les chrétiens ; ils croient qu'ils sont hindous mais ils ne le sont pas. Car il y a une certaine attraction dans l'argument chrétien, il attire. Tout d'abord, l'idée même de volonté plaît : il vous faut travailler dur. Les chrétiens ont donné au monde une éthique du travail. Travaillez ! Jouer ? Oubliez le jeu. Le jeu est pour les enfants. Travaillez, vous êtes un adulte, travaillez dur, travaillez toute votre vie, et à la fin — telle une carotte qui vous est tendue — vous aurez votre récompense. A la fin ! Et cette fin ne vient jamais. Vous travaillez sans relâche, et vous mourez à la tâche. Un jour, vous tombez dans votre tombe.

En Orient, nous n'avons pas cette éthique du travail. Nous disons : Détendez-vous, jouissez de la vie, jouez, batifolez, amusez-vous, ne soyez pas sérieux. Et la fin n'est pas à la fin, et la fin n'est pas dans le résultat : elle est dans le processus lui-même. Laissez-moi le répéter : « Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel. N'a-t-Il pas dit : Je suis le chemin ? » Cette attitude détendue vous aide peu à peu à disparaître, à disparaître complètement. Et lorsque vous n'êtes pas, soudain, un jour, vous voyez que Dieu est là. Et vous voyez... vous êtes étonné de ce qu'il ait toujours été là. Si vous ne L'aviez pas cherché, vous L'auriez connu de tout temps. Votre quête elle-même était l'obstacle — parce que le cherché se cachait dans le chercheur, et vous vous précipitiez ici et là.

Le monastère incarne le point de vue de l'Occident. L'ashram incarne celui de l'Orient. Et je vous dis que tous les

autres ashrams en Inde sont devenus chrétiens, parce que le monastère chrétien offre un grand attrait. Le monde moderne est façonné par l'Occident ; l'Orient n'est plus oriental.

La volonté favorise en vous le sentiment de l'ego. Tout le monde veut sentir qu'il est quelqu'un, et vous ne pouvez vous sentir quelqu'un que si vous faites quelque chose. Rien qu'en folâtrant, en vous amusant vous ne pouvez vous sentir quelqu'un. Vous devez faire quelque chose pour vous le prouver. Et l'éthique chrétienne ajoute : la religion est service, aussi allez servir votre prochain.

Pour l'Orient, la religion n'est pas service. Il se peut que le service s'ensuive comme un sous-produit, mais il n'est pas synonyme de religion. La religion est méditation, prière, détente. La religion c'est entrer en vous. Si vous atteignez la profondeur de votre être, il se peut — et ce n'est qu'un peut-être — que vous commenciez à servir autrui. Mais alors le service ne sera pas un devoir, il ne sera qu'un partage. Et l'Orient dit : ce n'est qu'un « peut-être » car il se peut que l'effet ne soit pas le même pour chacun. Chaque individu est tellement unique. Chez Meera, l'effet produit fut qu'elle se mit à danser ; elle oublia complètement le service. Bien sûr il y avait des pauvres, et servir les pauvres aurait été plus pragmatique, mais elle se mit simplement à danser et à chanter. Et je dis qu'elle fit bien. Si elle avait servi un lépreux ou un pauvre, ou si elle avait ouvert une école et fondé un hôpital, cela aurait été une grande perte — car ses chants sont d'une si grande beauté ! Sa danse a changé toute la qualité de l'existence humaine : elle a créé un nouveau chant. Non, cela n'aurait pas été bon. Il est bon qu'elle ait permis sa propre expression. Il y a des êtres qui ne se sont jamais rendus nulle part après s'être illuminés ; ils restèrent sous leur arbre. C'est ainsi que cela se manifesta en eux.

En Orient nous acceptons l'unicité de chaque individu. Nous ne lui imposons aucune éthique. Nous disons simplement : lorsque vous êtes arrivé à la maison, alors tout ce qui arrive est bien. Alors, tout ce que Dieu veut à travers vous, qu'il en soit ainsi. Amen. Vous n'interférez pas. S'Il

veut être silencieux en vous sous un arbre Bodhi, alors laissez-Le être silencieux. A travers le silence, Il créera des pulsations qui changeront les siècles à venir. Pendant des milliers d'années, ces pulsations aideront les gens à atteindre des états plus élevés de conscience, des états de conscience altérés. Aussi ne vous faites aucun souci et n'interférez pas. S'Il désire rester tranquille et silencieux, laissez-Le. S'Il désire danser en vous, laissez-Le. S'Il désire aller servir les gens, laissez-Le. S'Il désire devenir une Meera, c'est bien, s'Il désire devenir un Chaitanya, c'est bien ; s'Il désire devenir un Bouddha, c'est bien. Quoi qu'Il veuille, que Sa volonté soit faite.

Mais la thèse chrétienne est importante : le monde est pauvre, les gens souffrent, et vous méditez ? Allez servir les gens ! C'est logique, cela satisfait la raison. Les ashrams ont disparu.

J'essaie de créer une nouvelle commune — nouvelle dans le sens qu'elle n'existe plus ; sinon c'est la plus ancienne qui soit. Elle a existé autrefois, maintenant seul le souvenir en demeure — même pas le souvenir. Elle a disparu, elle s'est éteinte : une commune où les gens se détendent tout simplement et font ce qui leur tient à cœur, mus par leurs sentiments et non par leur raison ; fonctionnant à travers leur cœur et non à travers leur tête... et prenant les choses tranquillement.

Oui, le mot même d'ashram signifie : prenez les choses tranquillement.

Oh ! vous, vieux malin rusé que vous êtes, apprendrai-je jamais vos voies ?

Ce n'est pas possible, Monsieur, car je n'en ai pas. Je suis la Voie. Si vous voyez à travers moi, totalement, alors seulement vous trouverez. Si vous écoutez mes paroles, et c'est ce que vous faites — celui qui pose la question n'est pas un *sannyasin* — si vous vous bornez à vous tenir en dehors de moi...

Devenir un *sannyasin* veut dire se tenir à l'intérieur de moi, faire partie de ma famille, m'appartenir. Je suis la

Voie. Je ne vous prêche pas une voie, je me prêche simplement. Je ne vous transmets pas une technique, une méthode, une voie. Et si vous essayez de comprendre, vous deviendrez de plus en plus confus. Je peux vous rendre fou. Devenez *sannyasin* ou échappez-vous.

Si vous êtes un *sannyasin*, alors, il y aura une méthode dans votre folie. Si vous n'êtes pas un sannyasin, alors vous deviendrez de plus en plus confus. Sans méthode vous deviendrez fou. Et une fois que vous serez devenu trop confus, il ne vous sera d'aucun secours de vous échapper d'ici. Je continuerai à vous hanter.

Vous dites : « Apprendrai-je jamais vos voies ? » Ce n'est pas possible, Monsieur. C'est impossible, parce que je ne prêche ici aucune voie. En fait, je détruis toutes les voies. J'essaie de vous débarrasser de toutes les voies. Ici, tout mon effort est de créer en vous une anarchie, un chaos — parce que ce sont vos voies qui font obstacle à Dieu. Lorsque vous serez dans un état anarchique — ne sachant qui vous êtes, ne sachant où vous allez, ne sachant ce qui est quoi — dans ce magnifique chaos, la liberté existe. Dans cette liberté seule, Dieu est possible. J'essaie ici de créer un espace, non une voie. Je ne crée pas une autoroute afin que les gens puissent la suivre. Je vous jette dans le désert où n'existe aucune carte, et je ne vous donnerai aucun guide. Ici je ne vous enseigne pas une certaine doctrine — non, pas du tout. J'essaie d'enlever toutes les doctrines que vous avez déjà apprises. Ici, j'essaie de vous aider à désapprendre, à désapprendre les voies afin que la Voie puisse exister. Et la Voie n'est pas une des voies. La Voie n'a rien à faire avec votre choix, ou avec votre mental, votre raison, votre logique. Lorsque vous êtes complètement désemparé, la Voie existe, Dieu existe.

Ici il n'est question d'aucune théologie, il est question d'amour. Et si vous restez à l'extérieur comme un simple spectateur, un observateur, vous obtiendrez quelque chose, mais ce ne sera pas la vraie chose — et vous l'obtiendrez d'une façon très fragmentaire, et vous l'obtiendrez selon vous. Et vous ne pouvez pas m'obtenir selon vous, souvenez-vous-en ; que ce soit clair.

Vous ne pouvez m'obtenir que selon moi, non selon vous. C'est cela que signifie devenir un *sannyasin*: vous dites «D'accord, maintenant nous vous prendrons tel que vous êtes, selon vous.» Si vous me prenez selon vous-même, ce sera simplement un malentendu. Alors nous serons aussi séparés que des pôles.

Voici une histoire : Un prédicateur très volubile s'égarait au cours d'un sermon sur l'enfer et la damnation. Un petit garçon de quatre ans qui se trouvait dans l'assemblée ne pouvait détacher ses yeux de cette silhouette qui s'agitait dans la chaire. Finalement, il murmura à sa mère : « Que ferons-nous si jamais il s'échappe ? »

Un enfant a sa propre compréhension. Il est là, il écoute, mais avec sa propre compréhension.

Si vous essayez de me comprendre avec votre propre compréhension, vous ne me comprendrez pas du tout. Vous retiendrez des conceptions et des notions fausses, et tout ce que vous emporterez d'ici sera pour vous un fardeau plutôt qu'un soulagement. Cela vous dérangera, et cela vous créera toujours des ennuis. Ne soyez jamais nulle part à moitié. Soyez-y ou non, mais jamais à moitié — sinon vous vous faites du tort.

Vous pouvez m'entendre, certainement, sans devenir un *sannyasin* ; vous pouvez méditer ici sans devenir un *sannyasin* ; vous pouvez rester un étranger, lointain, neutre, et penser que vous êtes très intelligent — mais vous aurez des ennuis. Et je vous avertis : c'est à vos risques et périls.

L'ennui, c'est que quelque chose va commencer à se passer, et ce ne sera jamais la chose juste. Car je n'ai pas grande confiance dans les techniques : les techniques ne sont que des moyens pour vous rapprocher de moi. Les techniques ne sont que des jeux pour vous maintenir occupé.

Je vous parle, mais le but n'est pas de parler. Je dois transmettre quelque chose dont on ne peut parler. Et je ne peux le transmettre que lorsque je sens que votre cœur est ouvert. Je vais continuer à persuader votre mental, jusqu'à ce que votre cœur s'ouvre — mais rien de ce que je fais avec le mental n'est la chose réelle. La vraie chose doit

vous être transmise lorsque votre cœur est prêt, lorsque vous êtes dans une profonde confiance, lorsque vous m'avez accepté. Et souvenez-vous-en, vous penserez : « Je me demande, faut-il vous accepter ou non ? » Si vous m'acceptez en passant par vos rationalisations, votre réflexion, cela ne sera pas de l'acceptation. Ce sera encore vous-même que vous accepterez, et votre propre pensée. Si vous décidez : « Oui, cet homme semble avoir raison, et maintenant je vais faire le saut », ce n'est plus un saut du tout. Vous avez manqué le saut. Vous faites encore confiance à votre propre réflexion : vous avez décidé, conclu, que cet homme a raison. « Maintenant, je m'engage dans le voyage. » Vous ne vous engagez pas encore. Ce pas doit être franchi dans l'innocence, non dans la ruse. Ce pas doit être franchi comme un enfant, ce pas doit être franchi dans la confiance, dans la folie.

Oui, je le répète : seuls ceux qui sont assez insensés pour faire le saut seront un jour capables de découvrir ce qu'est la voie.

Ne l'avez-vous pas observé ? C'est ce qui s'est passé au cours des âges : lorsque le Christ était sur terre, seuls quelques insensés crurent en lui. Vous pouvez maintenant les appeler apôtres, mais c'était des insensés : l'un était pêcheur, l'autre bûcheron, un autre cordonnier — c'était ce genre de gens. Pas un seul rabbin ne le suivit, pas un seul professeur, pas un seul érudit, pas un seul homme respectable. Tous étaient des inconnus, des gens ordinaires : un pêcheur, un bûcheron, un fermier, une prostituée, un ivrogne — c'est ce type de personnes qui le suivirent, et là encore en nombre très limité. Et tous les rabbins étaient contre lui. C'étaient des gens intelligents, ils savaient, ils savaient déjà. Tous les érudits étaient contre lui. En fait, tous les érudits, tous les rabbins, tous les gens instruits se mirent à conspirer. Ils firent en sorte que cet homme soit tué, car il était dangereux et ils avaient peur. Sa présence même inspirait la peur, car il était une écriture tellement vivante ; qui voudrait encore écouter ces rabbins morts parlant d'écritures mortes ? Il était la Voie. Et ces rabbins enseignaient tant de voies pour atteindre Dieu, et voilà un

homme qui déclarait : « Je suis la Voie, je suis la Vérité. Venez, suivez-moi. Que ceux dont le fardeau est lourd viennent à moi et se reposent en moi. » C'en était trop !

Vous pouvez être ici comme un homme instruit, restant sur le côté, regardant du coin de l'œil, ne regardant pas directement. Alors vous raterez l'occasion.

Lorsque vous vous réveillez le matin et que vous entendez le chant des oiseaux et respirez le parfum de l'air, ne vous dites-vous jamais : « Je désire simplement savourer cela, je n'ai pas envie de faire un discours » ?

Je le ressens chaque jour : je le ressens chaque jour quand j'entends les oiseaux dans l'amandier. J'y prends toujours plaisir, j'en ressens toujours l'étonnante beauté. C'est pourquoi, chaque jour, je dois faire un discours — parce qu'alors il me faut chanter.

Mon discours est un chant. Ce n'est pas contre les oiseaux que je chante ici ; c'est en symphonie avec eux. C'est ma manière de chanter. Et faites-moi confiance... lorsque les oiseaux chantent je me sens heureux ; lorsque je chante ils se sentent heureux. C'est un marché. Ce que je vous dis n'est pas un discours. Le mot « discours » est laid. Comment puis-je discourir ? C'est un chant, c'est une expression spontanée, c'est un débordement. Je me sens heureux, c'est pourquoi je vous dis tant de choses. En fait ce n'est pas pour vous expliquer quoi que ce soit. Je n'explique pas. C'est simplement pour transmettre ma joie, mon plaisir de vivre ; c'est ma manière de danser ; ces mots sont mes gestes.

Et écoutez-moi comme vous écoutez un poète ou un oiseau. Ne m'écoutez jamais comme on écoute un philosophe ; ce n'est pas un discours, ce n'est pas un sermon. Je ne vous accable pas de morale. Je ne vous donne aucun « Tu dois », aucun « Il faut » ; je ne vous donne aucun idéal. Je transmets simplement que je suis immensément heureux, ne pouvez-vous le voir ? Je transmets simplement que je suis arrivé. Vous le pouvez aussi. Je fais simplement tant de gestes pour que, si vous en manquiez un, vous ne

puissiez pas manquer l'autre ; si vous en manquez d'autres, j'en ferai mille et un. Un jour, il se peut qu'un geste vous frappe au bon moment. Un jour, à un certain moment, il se peut que vous soyez prêt, mûr, et soudain cela arrivera.

M'écouter n'est qu'une façon de communier avec moi. Je suis en train de parler, vous êtes en train d'écouter — une grande communion peut se produire. Lorsque l'écoute est parfaite, totale, lorsque vous êtes devenu pure écoute, soudain se produit un jaillissement d'énergie, un éclair, un *satori*. Vous comprenez. Je n'ai pas essayé de vous expliquer quoi que ce soit et vous comprenez. Je vous transmets simplement une compréhension. Il n'y a pas d'explications.

Vous ne pouvez me manquer que si vous êtes sourd — et bien des gens sont sourds. Vous ne pouvez me manquer que si vous êtes aveugle — et bien des gens ont seulement l'air d'avoir des yeux mais ils sont aveugles.

Un homme visite un asile de fous et trouve l'un des patients, l'oreille collée contre un mur de briques.

— Ici, écoutez ici, dit le fou, et le visiteur place obligeamment son oreille à l'endroit indiqué.

— Je n'entends rien, dit-il, dérouté.

— Je sais, dit le fou, c'est comme cela depuis toutes ces années que je suis ici ; je n'entends rien non plus.

Mais il écoute encore, il met encore son oreille contre le mur.

Il y a deux malheurs dans la vie. Il y a des gens qui persistent à écouter des murs : des discours, des sermons, des prêtres, des papes, des *sankaracharyas* — des gens qui n'ont pas expérimenté par eux-mêmes, des gens de seconde main, des copies. Si vous les écoutez, vous écouterez pendant des années, et vous ne trouverez rien. Ce sont des murs, il n'y a rien en eux. Voilà un des malheurs : s'attacher à un mur.

Il y a un autre malheur : vous pouvez être avec un Bouddha, un Krishna, un Christ, un Mahomet, mais il se peut que vous soyez un mur. Alors il a beau marteler, il a beau dire, vous n'écoutez pas. Jésus dit si souvent à ses disciples : « Si vous avez des oreilles, écoutez ; si vous avez des yeux, regardez. Je suis là. »

Ce ne sont pas des discours que je vous fais. C'est mon être que je partage avec vous. Devenez plus sensible, devenez plus aimant, devenez plus réceptif, devenez plus féminin, devenez une matrice — et tôt ou tard vous ne pourrez manquer d'être fécondé par moi.

Mais il y a des gens qui ne veulent pas vraiment entendre, ils ont intérêt à ne pas entendre. Il y a des gens qui viennent écouter, et pourtant ils ne veulent pas entendre. Ils ne peuvent pas manquer d'entendre, et ils ne peuvent pas se le permettre non plus. Lorsqu'ils ne sont pas ici, ils sentent qu'ils manquent quelque chose, qu'ils devraient être là. Lorsqu'ils sont là, ils se durcissent, ils prennent peur, cela les effraie. S'ils écoutent trop, s'ils entrent trop dans ce qu'ils entendent, peut-être ne seront-ils plus capables de revenir en arrière. C'est ainsi qu'ils restent en suspens ; ils restent entre deux, dans les limbes.

Voici une autre histoire : Mulla Nasrudin fait paraître une annonce dans un journal local, offrant une récompense de cent roupies pour qu'on lui rende le chat de sa femme, sans lui poser de question. « C'est une rudement grosse récompense pour un chat — et en Inde ! » observe l'employé en enregistrant l'annonce. « Pas pour celui-là, dit gaiement Mulla, je l'ai noyé. »

Eh bien, beaucoup de gens sont ainsi : ils savent qu'ils ne veulent pas entendre, et pourtant ils viennent et essaient d'écouter. Ils savent qu'ils ont déjà noyé le chat et qu'il n'est donc plus possible de le retrouver, mais pourtant ils continuent à le chercher. Ils essaient peut-être de tromper les autres, mais attention prenez garde : si vous essayez de tromper autrui, il y a toutes les chances pour que tôt ou tard vous soyez trompé par vos propres efforts. Lorsque les autres sont trompés, vous l'êtes du même coup.

Soyez vigilant. Vous devez me recevoir avec une extrême attention. Alors seulement... alors seulement vous serez capable de voir ce qui se passe ici.

Quelles sont les trois raisons les plus ésotériques qui vous font arriver en retard à vos entretiens ?

J'en suis moi-même surpris. Les raisons sont diverses. Ce qui m'étonne, c'est que parfois je ne sois pas en retard.

Le temps n'existe pas pour moi ; c'est un miracle que je puisse m'en tirer.

Et il demande : « Quelles sont les trois raisons les plus ésotériques qui me font arriver en retard ? »

Premièrement, je suis ivre.

Deuxièmement, je suis ivre.

Troisièmement, je suis ivre.

IX

LE CIEL EST TOUT AU LONG DU CHEMIN VERS LE CIEL

La flûte de l'infini se joue sans cesse,
et sa musique est amour.
Lorsque l'amour renonce à toutes limites,
il atteint la vérité.
Comme son parfum se répand au loin !
Il n'a pas de fin, rien ne fait obstacle sur son chemin.
La forme de cette mélodie est brillante
comme un million de soleils.
Incomparable est le son de la vina,
la vina des notes de vérité.

Murali bajat akhand sadaya (I, 126)

Subtile est la voie de l'amour !
En elle il n'y a ni demande ni non-demande.
En elle l'être se perd à Ses pieds,
En elle il est immergé dans la joie de la recherche,
plongé dans les profondeurs de l'amour
comme le poisson l'est dans l'eau.
L'amant n'hésite jamais à offrir sa vie
pour le service de Son Seigneur.
Kabir déclare le secret de cet amour.

Bhakti ka marag jhina ra (I, 73)

Le métaphysicien parle sans savoir, le mystique sait, mais se tait. Le Maître est un silence éloquent. Le Maître est une rare combinaison du métaphysicien et du mystique. Le Maître est une grande synthèse entre le méta-

physicien et le mystique. Le métaphysicien sait parler, mais il ne sait pas de quoi parler. Le mystique sait de quoi parler, mais il ne sait pas comment le dire. Le mystique est plein d'expérience, mais il est muet. Le métaphysicien n'a pas d'expérience, mais il est très éloquent. Le métaphysicien est sans valeur, et le mystique sans utilité.

Vous pouvez vénérer un mystique, mais vous ne serez jamais capable de le comprendre — parce que la communication n'existe pas : il a rompu le pont du langage. Il est dans la vérité, mais il ne peut pas vous en transmettre le message.

Le métaphysicien ne cesse de transmettre message sur message, mais ce message n'est que verbal. Si vous le sondez, il n'a pas de contenu, il est dénué de substance.

Le Maître connaît tout ce qui peut être connu, et il possède en même temps la capacité de s'exprimer et de communiquer.

Les métaphysiciens ont existé par milliers, les mystiques aussi — le Maître est très rare. Kabir est un grand Maître : il sait, et il sait le transmettre. C'est pourquoi il déclare : « Kabir déclare le secret de cet amour. » Son être tout entier est une déclaration. Il n'est pas muet ; il a chanté toute sa vie, et il a chanté les chants de la vérité. Le dernier chant de cette série a une immense valeur. Suivez-moi très lentement et essayez de l'absorber, afin qu'il fasse partie de votre être — car c'est la seule manière de le comprendre.

La flûte de l'infini se joue sans cesse,
et sa musique est amour.
Lorsque l'amour renonce à toutes limites
il atteint la vérité.
Comme son parfum se répand au loin !

La flûte de l'infini... En Orient, nous avons toujours symbolisé l'existence par la flûte, le roseau vide sur les lèvres de Dieu. Le chant est le Sien ; la flûte ne peut chanter, la flûte ne peut que permettre à la musique, au chanteur, au chant de la traverser. L'existence est un passage ; l'homme

également. L'homme est une flûte, les oiseaux aussi, ainsi que les arbres, le soleil, et la lune. L'existence tout entière est un roseau vide — à travers lequel Dieu s'écoule, par lequel il passe et s'exprime de mille manières.

Lorsque je vous parle, je ne vous parle pas ; je ne suis qu'un roseau vide. Et lorsque vous m'écoutez, vous ne m'écoutez pas ; Il écoute à travers vous — vous êtes un roseau vide. Que vous parliez ou que vous écoutiez, que vous soyez le danseur ou que vous soyez le public — nous sommes tous des roseaux vides aux lèvres de l'Infini. Le chant est Sien, et le silence aussi.

Lorsque vous comprenez ce concept de roseau vide, vous êtes sur la voie de l'amour. C'est le premier pas.

La flûte de l'Infini se joue sans cesse...

Là sont la beauté et la contradiction : l'Infini a besoin de la flûte du fini. Le sans-forme a besoin d'une forme à travers laquelle s'exprimer. Dieu a besoin de vous, autant que vous avez besoin de Lui. Le besoin n'est pas unilatéral, sinon cela ne serait pas si beau. Si nous seuls avions besoin de Dieu, ce serait une situation boiteuse. Non, il y a équilibre : Dieu a autant besoin de nous que nous avons besoin de Lui. La flûte a besoin du joueur, mais le joueur a aussi besoin de la flûte. C'est vrai — la flûte ne peut créer le chant toute seule ; mais le chanteur non plus. La flûte est tout autant nécessaire pour Lui qu'Il l'est pour elle.

C'est le concept d'interdépendance : le tout dépend des parties, les parties dépendent du tout. Ni la partie n'est indépendante, ni le tout n'est indépendant. En fait, l'idée même d'indépendance est névrotique. Nous sommes liés les uns aux autres. Cela nous donne une immense dignité.

D'une part, Kabir dit : Soyez un roseau vide. Et d'autre part : Souvenez-vous de votre dignité ; sans vous Dieu ne peut chanter Son chant. Oui, sans ces petits oiseaux dans les arbres, Dieu ne peut chanter Son chant. Il dépend d'eux ; chaque matin Il a besoin d'eux. Il ne peut fleurir sans les roses ; chaque matin Il les cherche.

Dieu et Son existence ne sont pas deux choses séparées, mais interdépendantes, s'appuyant l'une sur l'autre, se cherchant l'un l'autre comme deux amants. L'amant ne sera pas total si la bien-aimée est perdue, et la bien-aimée ne sera pas entière si l'amant est perdu. Lorsqu'ils sont ensemble, lorsque leur union est telle qu'ils se fondent l'un dans l'autre, alors seulement les deux sont entiers.

Il faut bien comprendre cela : la partie à elle seule ne peut jamais être le tout, et le tout lui-même ne peut être le tout à lui tout seul ! Il aura besoin de la partie ; sans la partie le tout ne sera pas si riche. Imaginez cela un instant : Dieu sans l'existence... Ce ne serait que néant, une terre désolée. Imaginez Dieu sans arbres, sans rivières et sans océans ; imaginez Dieu sans l'homme, sans oiseaux et sans animaux ; imaginez Dieu sans le soleil, la lune, les étoiles... il ne resterait qu'une terre désolée, un désert.

L'Orient dit : Dieu a autant besoin de nous que nous de Lui ; nous dépendons l'un de l'autre, nous sommes membres l'un de l'autre, nous sommes unis. Connaître cette unité, c'est connaître l'amour. Connaître cette unité, cette immense unité, c'est connaître la nature même de l'amour.

Lorsque vous tombez amoureux d'un homme ou d'une femme, que découvrez-vous ? Qu'est-ce que l'amour ? D'une façon infime, vous commencez à sentir que vous n'êtes pas séparés. De façon très, très infime, à une petite échelle, vous commencez à sentir que vous êtes faits l'un pour l'autre, que l'un n'est pas complet sans l'autre, que l'autre est une nécessité, que l'autre fait partie de votre âme et de votre être, que l'autre n'est pas extérieur à vous. C'est comme si l'autre était en vous, et pourtant hors de vous ; et vous êtes en lui, et pourtant hors de lui. Les amants se pénètrent l'un l'autre. Il ne s'agit pas seulement d'une métaphore sexuelle : la pénétration est spirituelle. L'aspect sexuel n'en est que le reflet.

Les amants se pénètrent l'un l'autre : leurs frontières s'estompent, elles deviennent vagues, leurs limites s'effritent. Lorsque, après avoir vécu avec un homme ou avec une femme pendant de nombreuses années, l'un des deux

meurt soudain, la peine ressentie, la souffrance, l'agonie éprouvée par celui qui reste seul ne tient pas seulement à la mort. Elle vient de ce que désormais, il ne sera plus jamais entier, elle vient de ce que désormais, une partie de son être sera complètement, totalement détruite. Désormais, un trou noir existera dans son être, un abîme, un vide. Lorsque votre amant meurt, quelque chose de profond meurt aussi en vous. Vous étiez devenus si unis ; vos vies n'étaient plus séparées, elles s'entremêlaient. Vous viviez dans deux corps, mais vous étiez devenus une seule âme — c'est là le sens de l'amour.

Lorsque la même chose se produit avec l'existence tout entière, lorsque vous commencez à sentir que vous n'êtes pas séparé, que vos frontières se recouvrent — et non seulement vos frontières, mais que vos centres aussi se recouvrent, que votre centre est aussi le centre du monde, que le centre du monde est aussi votre centre — dans cette extase d'union se déploie le parfum de l'amour.

La flûte de l'Infini se joue sans cesse
et sa musique est amour.

Le texte original de Kabir dit : *Murali bajat akhand sadaya*. Le mot *akhand* est très significatif. Il est traduit par « sans cesse » : « La flûte de l'Infini se joue sans cesse. » Mais ce n'est pas le sens exact du mot. *Akhand* est, dans un sens, continu, et pourtant il ne l'est pas. Vous respirez continuellement — sinon vous mourriez — mais parfois vous inspirez et parfois vous expirez. Lorsque vous inspirez, vous n'expirez pas ; lorsque vous expirez, vous n'inspirez pas. Et certainement, l'inspiration est un processus et l'expiration en est un autre. L'expiration va créer un intervalle dans le processus de l'inspiration, et l'inspiration va créer un intervalle dans le processus de l'expiration.

Pour l'Orient, Dieu joue continuellement, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'intervalles. « Sans cesse » donne l'impression qu'il n'y a pas d'intervalles. Non ; s'il n'y avait pas d'intervalles, la musique ne pourrait être musique. La musique n'est pas faite que de sons, la

musique est une combinaison, un processus alchimique de sons et de silences. La musique est faite de sons et d'intervalles, de l'espace entre deux sons.

Observez : quelqu'un joue de la flûte, observez les notes; ou quelqu'un chante une chanson, observez; je vous parle, observez — un mot n'est pas suivi d'un autre mot; un mot est suivi de silence, puis d'un autre mot. Entre deux mots, il y a un intervalle — sinon les mots ne se distingueraient pas les uns des autres. Ils rentreraient les uns dans les autres, ils se heurteraient. Alors, il n'y aurait pas de musique, il n'y aurait que du bruit, un chaos.

«Sans cesse» veut dire : le son continue, mais parfois il est son, et parfois il est silence. Parfois il est manifestation, et parfois le tout disparaît et il n'y a pas de manifestation.

En Orient nous disons : lorsque Dieu expire, l'existence est; lorsque Dieu inspire, l'existence toute entière disparaît. C'est une belle idée, son sens est profond. L'existence n'est que parce que Dieu expire — puis Il inspire, toute l'existence disparaît; à nouveau Il expire, l'existence se manifeste; à nouveau Il inspire, l'existence disparaît.

La physique moderne s'approche beaucoup de cela. Elle dit que la matière semble être continue, mais qu'elle ne l'est pas. Dans les intervalles, elle disparaît, mais ils sont si petits qu'on ne peut les détecter. Le mouvement de l'électron est si subtil qu'à un moment on l'aperçoit à un endroit, à un autre moment on l'aperçoit à un autre endroit et l'on n'a pas pu voir comment il s'est déplacé d'un endroit à l'autre. Il n'a pas bougé, il n'a pas sauté. Aussi une idée très absurde a-t-elle vu le jour : l'idée que l'électron ne se déplace pas d'un endroit à l'autre; d'un endroit, il disparaît tout simplement dans la non-existence, et à un autre endroit, il réapparaît dans l'existence, il surgit à nouveau. C'est étrange... et la vérité est plus étrange que la fiction, c'est un fait.

La physique moderne est devenue plus métaphysique que toute métaphysique. C'est ce que veut dire *akhand* : même si le son disparaît, il est là. Lorsqu'il apparaît, il est là, c'est vrai; lorsqu'il disparaît, il est aussi là. Qu'il apparaisse ou qu'il disparaisse, il est toujours là. Parfois vous

pouvez l'entendre manifesté et parfois non manifesté. Parfois il prend forme et parfois il devient sans forme — mais il est là. Si vous êtes capable d'écouter aussi les intervalles, vous verrez : il est sans cesse là.

Murali bajat akhand sadaya : Cette flûte ne cesse de jouer, ne cesse de créer un chant, éternellement.

Et sa musique est amour...

L'existence est faite de cette chose qu'on appelle amour.

Les physiciens disent que la matière est faite d'électricité. Si vous interrogez Kabir, il vous dira : La matière, l'existence, est faite de chaleur, non d'électricité — la chaleur de l'amour. L'existence n'est possible que grâce à l'amour, parce que Dieu en prend soin, parce qu'Il aime. Dieu n'est pas indifférent. Dieu est un amant. Il vaudrait mieux dire : « Dieu est amour. »

Nous pouvons oublier le mot « Dieu », mais nous ne devrions pas oublier le mot « amour ». L'amour est bien plus précieux que le mot « Dieu », car l'amour est l'esprit même de Dieu. Il se peut que Dieu ne soit que le corps, l'amour est l'âme même.

Et l'existence tout entière est en amour : ces arbres bougent dans un amour intense ; ces étoiles, ces rivières qui courent vers l'océan, courent à un rendez-vous d'amour où elles pourront se rencontrer et se fondre.

Regardez, et partout vous trouverez l'ombre de l'amour, le frisson, la fièvre, l'extase de l'amour. Quelle que soit la forme, si vous regardez profondément, vous trouverez toujours en son centre quelque chose qui palpite et ne peut être autre chose que l'amour.

Et sa musique est amour.
Lorsque l'amour renonce à toutes limites,
il atteint la vérité.

Lorsque l'amour renonce à toutes limites... Il y a de nombreuses limites, et notre amour s'y trouve emprisonné. C'est pourquoi même si nous aimons, nous ne sommes

jamais heureux. L'insatisfaction qui vient de l'amour n'est pas due à l'amour, mais à ses limitations.

Que ceci vous soit absolument clair, car bien des gens s'opposent à l'amour lorsqu'ils découvrent les souffrances qu'il entraîne — oui, c'est possible, s'il y a des limitations. Ils deviennent ennemis de l'amour. Alors ils se mettent à fuir toutes les possibilités d'amour.

Il existe encore quelques monastères en Europe. L'un d'eux, vieux de quelques douze à treize siècles, exige des moines qui y entrent de n'en plus jamais sortir; c'est un engagement à vie. Et dans ce monastère, aucune femme n'est admise; durant treize siècles, pas une seule femme n'y a pénétré. Le monastère est réservé aux mâles, aux hommes. Et il y a des monastères où seules les femmes sont admises, où aucun homme n'a jamais pénétré. Toute possibilité d'amour disparaît.

Des gens se réfugient dans les Himalayas; c'est l'amour qu'ils fuient, et non pas le monde. Ils ont peur de l'amour, et leur peur a une raison d'être. Lorsque vous aimez, vous êtes dans l'inquiétude. Lorsqu'il y a amour, il y a difficulté, il y a conflit; lorsqu'il y a amour, il y a enfer. Jean-Paul Sartre a dit : « L'enfer, c'est les autres. » Ainsi chaque fois qu'il y a amour, l'autre entre dans votre vie, et soudain il y a conflit, choc, lutte pour se dominer l'un l'autre, pour se posséder, pour se maîtriser l'un l'autre. Et cela engendre le malheur. Les amoureux sont rarement heureux. Je ne dis pas que ceux qui n'aiment pas sont heureux, ils peuvent être malheureux, mais jamais autant que les amoureux.

Et les amants sont d'autant plus malheureux que leur amour était chargé de tant de promesses au début — une immense attente a vu le jour, un immense espoir — puis tout a volé en éclats. Quelqu'un qui n'aime pas n'attend rien; il est rangé, il n'espère pas le ciel. Vous ne pouvez jeter un homme en enfer s'il n'espère pas le paradis. Vous ne pouvez jeter un homme en enfer que s'il espère le paradis. Sinon ce n'est pas possible.

En Orient, le mariage n'est pas aussi malheureux qu'en Occident, parce qu'en Orient, il n'est pas basé sur l'amour. Lorsqu'un mariage n'est pas basé sur l'amour, vous n'en

espérez pas grand-chose ; vous en connaissez les ornières, la routine. Lorsque le mariage est arrangé par les parents et l'astrologue et que vous n'avez pas votre mot à dire — en fait vous n'êtes personne, vous n'êtes qu'un témoin ; vous ne faites qu'observer ce qui arrive... et soudain une femme que vous n'avez jamais vue auparavant vous échoit — il n'y a pas d'attente, il n'y a pas de romance, il n'y a pas de grand espoir. Vous ne vous attendiez pas à décrocher la lune. C'est une affaire ordinaire de la vie quotidienne : le mariage, une institution sociale dépourvue de romance. Vous vous mettez à vivre ensemble ; comme on vit avec ses frères et sœurs, avec son père et sa mère, ainsi voit-on sa femme en Orient. Vous ne choisissez jamais ni votre mère, ni votre père. Soudainement, un jour, vous découvrez que cette femme est votre mère, qu'y faire ? Belle, laide, bonne, méchante — une mère est une mère, aussi vous l'aimez. De la même manière, en Orient, les gens aiment leur époux et leur épouse. Que pouvez-vous y faire ? Un jour vous découvrez que cette femme est votre épouse. Mais comme pour commencer, il n'y a pas d'histoire d'amour, il n'y a pas de grandes souffrances. Vous n'attendiez pas le paradis, aussi vous n'échouez pas en enfer. Vous avancez sur un terrain plat. Plus vous vous élevez, plus la possibilité de tomber est grande.

Lorsque vous escaladez des sommets, vous pouvez tomber dans des précipices. Lorsque vous circulez sur une autoroute, vous ne craignez pas de tomber dans un abîme. Le mariage se situe en terrain plat. Le mariage est sans amour, et quel que soit l'amour qui puisse naître après le mariage, c'est plus un amour fraternel qu'une histoire d'amour. Il est dépourvu de romance.

Lorsque deux êtres se trouvent liés l'un à l'autre, peu à peu ils s'habituent l'un à l'autre et peu à peu, ils s'apprécient, ils s'aiment bien. Peu à peu, ils s'ajustent. C'est très terre à terre, cela n'a pas de poésie.

En Occident, le mariage n'est pas un lit de roses. Le bateau est toujours en danger, sur le point d'échouer, de sombrer à tout moment. Pourquoi ? Si vous aimez, vous êtes en attente. Et lorsque vous êtes en attente, l'amour se

contamine, se pollue. Alors l'amour n'est plus vraiment l'amour; maintenant, à cause de l'attente, il a des limites. Lorsque vous aimez un être, vous vous mettez à le posséder; vous craignez que votre femme ne parte avec un autre. Vous en avez si peur que vous ne pouvez même pas tolérer qu'elle regarde quelqu'un d'autre. Vous ne pouvez tolérer l'idée qu'elle puisse rire avec quelqu'un d'autre. Qu'elle puisse rire sans vous ? C'est impossible, cela fait mal. Vous commencez à créer une prison autour d'elle — une belle cage, bien sûr, que vous appelez foyer — mais vous créez une cage. Il est certain que lorsque vous créez une cage pour elle, elle en crée aussi une pour vous — car personne ne peut devenir geôlier sans devenir aussi prisonnier.

Lorsque vous possédez quelqu'un, vous êtes possédé. Lorsque vous contraignez quelqu'un à l'esclavage, vous devenez par là même un esclave.

Un Maître est un homme qui n'a jamais contraint personne, qui n'a jamais forcé personne à être esclave. Si vous essayez d'asservir les gens, vous serez asservi par eux. Le processus est simple. Possédez quelque chose et la chose vous possédera. Attachez-vous à quelque chose et vous vous sentirez emprisonné.

A cause de ses limitations, l'amour est condamné, et les gens croient que c'est à cause de l'amour qu'ils souffrent. Essayez de comprendre ce que peuvent être ces limitations.

Kabir dit : *Lorsque l'amour renonce à toute limite, il atteint la vérité*. Il faut comprendre ces limites.

Martin Buber, l'un des plus grands penseurs de cette époque, a distingué deux sortes d'amour. La première, il l'appelle Je-cela : vous aimez votre voiture, vous aimez votre maison; c'est l'amour Je-cela. Vous aimez votre enfant, vous aimez votre femme; c'est l'amour Je-tu. « Ce sont les deux types d'amour, dit Buber, Je-cela et Je-tu. »

Maintenant, observez attentivement. L'amour Je-cela est très limité — car l'autre n'est qu'une chose, et une chose ne peut jamais vous donner la liberté. De fait, lorsque vous vous attachez trop à une chose, vous commencez aussi à

devenir une chose, parce que votre amour détermine votre être.

Une personne qui aime sa voiture n'a pas grand-chose d'une personne : aimer une voiture montre quel type de personne vous êtes. Une personne qui aime l'argent devient de plus en plus semblable à l'argent : des billets sales et usés. Elle devient comme eux. Vous pouvez le voir dans ses yeux : si un homme est trop avare vous pouvez le voir dans ses yeux : de vieilles coupures sales en train de flotter. Il perd son âme, il est réduit à quelque chose qu'il aime.

Prenez garde : n'aimez jamais une chose inférieure à vous, sinon vous tomberez. Votre objet d'amour devenant votre but, vous serez attiré vers lui.

Qui que vous aimiez, vous serez attiré vers lui. N'aimez jamais une chose, sinon votre âme sera réduite à une chose. C'est la plus grande limitation, Je-cela. Et le problème est plus compliqué, parce que si vous aimez votre voiture, vous comprenez que c'est une voiture. Mais il y a des gens qui aiment aussi leur femme de cette manière — Je-cela. L'épouse n'est pas considérée comme une personne.

En Orient, on appelle la femme « sa richesse ». Une femme, sa richesse ? C'est ainsi qu'elle a été considérée à travers les siècles. En Orient, la relation entre mari et femme est une relation Je-cela. Dans de nombreux pays, si vous tuez votre femme, cela ne créera pas de problème. Ce n'est pas un problème dont la loi se soucie : c'est votre femme, vous avez le droit de la tuer. Si vous battez votre femme, personne ne vous dira rien ; c'est votre affaire, vous pouvez battre votre femme. Les choses étaient ainsi.

Naturellement, la femme s'est vengée à sa manière. Peut-être ne bat-elle pas son mari, mais elle peut le battre de mille et une manières, indirectement. Et elle le fait ! Et les femmes sont devenues très, très expertes, très rusées dans l'art de battre leur mari — de façon si fourbe que vous ne pouvez même pas dire : « Tu me bats. » Elles ont trouvé des voies indirectes : les voies du faible. Le faible doit aussi se protéger et se venger. Le faible trouve sa propre voie, sa méthode est différente.

Par exemple, une femme peut se mettre à pleurer, et elle vous battra par ses pleurs. Ou elle tombera malade, et vous savez pourquoi elle a une migraine. Et elle ne vous fera pas la cuisine, et ne s'occupera pas des enfants — elle restera au lit, disant qu'elle a la fièvre. C'est ainsi qu'elle vous bat, vous et les enfants, et toute la famille ; c'est sa manière à elle. Ou bien, elle deviendra froide : chaque fois que vous l'approcherez, chaque fois que vous l'inviterez à l'amour, elle deviendra de glace. Elle deviendra tout simplement froide, elle vous regardera d'un œil réprobateur. Elle vous réduira à un animal. Elle pensera que vous êtes un obsédé sexuel. Et chaque fois que vous lui ferez l'amour, elle sera couchée là, pareille à un cadavre. Elle ne coopérera pas. Et bien sûr elle sera très jalouse et très possessive. Elle ne vous laissera aucune liberté — parce que vous ne lui avez donné aucune liberté. C'est la loi de la nature. Si vous avez une relation Je-cela, alors l'autre aussi essayera d'avoir une relation Je-cela avec vous. C'est une réponse naturelle.

Et d'après ce que je vois, sur cent personnes, presque quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens vivent dans une relation Je-cela, même avec des personnes. Le mari n'est pas une personne, l'épouse n'est pas une personne, le mari est une chose à posséder, la femme aussi ; le mari est un objet à utiliser, la femme aussi. Nous nous sommes réduits les uns les autres à des objets. C'est la laideur qu'engendre l'amour, s'il a une telle limitation — la limite de la relation Je-cela.

Abandonnez cette limite. Elevez-vous vers un concept un peu plus large. Et ce concept, Buber l'appelle Je-tu.

Laissez votre femme être un *tu*, non un *cela* ; laissez votre mari être un *tu*, non un *cela* ; laissez votre enfant être un *tu* — respectez l'autre. L'autre est une âme d'une immense valeur. L'autre est Dieu. Appelez-le « Tu », et ne vous contentez pas de l'appeler « Tu », mais comportez-vous de telle façon que vous ne pensez jamais à l'autre comme à un objet.

N'essayez jamais d'utiliser qui que ce soit ; partagez, mais n'utilisez jamais. Respectez la dignité de l'autre, n'interfé-

rez jamais et alors l'amour aura plus d'espace, il sera moins limité. Mais pourtant, il sera encore limité.

Buber ne parle que de deux sortes d'amour : Je-cela et Je-tu. Je voudrais ajouter deux autres possibilités. La troisième, plus élevée que Je-tu, c'est « pas moi-toi » — lorsque vous dites : « Je ne suis pas, toi seul es. » C'est alors que naît la prière : lorsque vous dites « Je ne suis pas, tu es. Je suis totalement un avec toi, je n'ai pas d'entité séparée. » Lorsque vous pouvez dire cela à votre amant, votre relation dépasse l'humain. Je-cela est infra-humain, Je-tu est humain, pas moi-toi est supra-humain, l'état de prière.

Je-cela est sexuel, Je-tu est ce qu'on appelle ordinairement l'amour, pas moi-toi est la prière. C'est pourquoi l'adorateur dit à Dieu « Je ne suis pas. Que ta volonté soit faite, non la mienne. » L'adorateur abandonne son Je ; l'homme de prière abandonne son Je, incline sa tête et dit « Toi seul es. Je ne suis qu'une partie de toi, juste une partie, une simple partie, rien dont on puisse se vanter. Ce n'est pas la peine de faire d'histoire à mon sujet. Je ne suis pas. »

C'est la troisième sorte d'amour : vous disposez d'un ciel encore plus vaste.

Et la quatrième sorte d'amour, je l'appelle « pas moi-pas toi » ; c'est l'état de méditation. Lorsque vous dites : « Je ne suis pas, tu es » un subtil sentiment de « je » persiste — parce que même pour appeler l'autre *tu*, *je* est nécessaire. Sans le *je*, le *tu* ne peut exister — peut-être pas consciemment, maintenant, peut-être pas si grossier, peut-être raffiné — mais il reste une ombre. Autrement, qui dit « Tu » ? Pour appeler Dieu « Tu », ou votre amant « Tu », il vous faut être là.

Le quatrième état c'est : « pas moi-pas toi. » Alors, il n'y a plus même de prière. Même ce reste de dualité a été abandonné. Il y a un silence, un silence méditatif, zazen. On est simplement assis, sans rien faire. Il n'y a rien à dire, il n'y a personne pour le dire, il n'y a personne à qui le dire. Celui qui s'adresse a disparu, celui à qui il s'adresse a disparu. C'est pourquoi je dis que le bouddhisme atteint au sommet : ni moi, ni toi.

Le bouddhisme dit : Il n'y a pas de Dieu et pas d'âme. C'est ce que cela veut dire. Ce n'est pas une théorie métaphysique, c'est une expression de la plus haute forme d'amour : il n'y a pas de Dieu et il n'y a pas d'âme. Je ne suis pas et tu n'es pas — terminé. Alors il est inutile de prononcer un seul mot. Maintenant le silence peut régner, même un dialogue n'est plus nécessaire.

Je-cela — les corps se rencontrent. C'est sexuel, physique, très grossier. Je-tu — les esprits se rencontrent. C'est psychologique ; moins grossier mais pas encore très subtil. Pas moi-toi — les âmes commencent à se rencontrer. Mais elles sont encore séparées. Elles se rapprochent, elles se rapprochent, elles n'arrêtent pas de se rapprocher, mais pourtant il existe encore une subtile démarcation. L'adorateur est encore là : pas très affirmatif, pas très égoïste, très humble, mais dans cette humilité aussi, le je existe. Le quatrième état survient lorsque même les âmes disparaissent : ni corps, ni esprits, ni âmes. Vous êtes arrivé à la maison. Seul l'un existe, sans aucune démarcation.

C'est ce que dit Kabir :

> *Lorsque l'amour renonce à toutes limites,*
> *il atteint la vérité.*
> *Comme son parfum se répand au loin !*

Alors le parfum que vous avez porté des vies durant, que vous avez porté comme une semence, ce parfum émane de votre être. Maintenant, il est devenu fleur de lotus : maintenant il est ouvert au ciel, au vent, au soleil, aux pluies, et se répand jusqu'aux quatre coins de l'existence. Votre histoire d'amour se répand dans l'existence tout entière. Désormais, vous êtes dans un état orgasmique avec l'existence elle-même. C'est cela l'extase. C'est la félicité ultime, la bénédiction.

Dans cet ultime état d'amour, cette ultime floraison de votre être, l'amour n'est plus une relation : il devient un état. Je-cela est une relation, très limitée par le cela. Je-tu est encore une relation — un peu libérée, plus libre : votre

corde est plus longue et vous donne plus de jeu — mais « Tu » est encore un concept limitant. C'est encore une relation. Pas moi-toi... les choses commencent à fondre. Vous êtes dans le creuset, mais vous n'avez pas encore disparu totalement, complètement. Sans doute la relation est devenue très vaste, mais c'est encore une relation. Dans le quatrième état ce n'est plus une relation, car pour qu'il y ait relation, il faut être deux. C'est un état d'être.

Jusqu'au troisième état, vous pouvez dire que l'amour est un dialogue. Au-delà du troisième, le dialogue a disparu. Maintenant, ce n'est plus vous qui aimez : vous êtes amour. Maintenant, il n'y a plus que l'amour : l'amant a disparu, la bien-aimée a disparu, il ne reste que l'amour.

Dans toutes les situations de notre vie, il faut se rappeler cette trinité : le connaissant, le connu et la connaissance ; l'amant, l'aimé et l'amour ; l'observateur, l'observé et l'observation. C'est cela la trinité. Peu à peu, nous devons nous dissoudre. Lorsque le connaissant n'est plus et que le connu n'est plus, alors la connaissance est libre de toutes limitations. Alors la connaissance est immense, aussi vaste que l'existence elle-même. De même en est-il pour l'amour lorsque l'amant et l'aimé ont disparu.

Lorsque l'amour renonce à toutes limites,
Il atteint la vérité.

Il devient la vérité elle-même.

Il n'a pas de fin, rien ne fait obstacle sur son chemin.
La forme de cette mélodie est brillante
Comme un million de soleils.
Incomparable est le son de la vina,
La vina des notes de vérité.

Encore une chose sur laquelle méditer : Kabir répète souvent que lorsque l'amour s'est totalement épanoui, il y a une lumière brillante, comme si, soudain, des millions de soleils s'étaient levés tout autour de vous. Et Kabir n'est pas le seul à dire cela ; Mahomet le dit aussi, ainsi que le

Christ, et tous les mystiques du monde. Ils ont dit que lorsque vous atteignez le cœur le plus intime, soudain, il y a une explosion de lumière. Cela ne peut être une métaphore : dans différents pays, en différentes langues, à différentes époques, mais dans le monde entier, les mystiques ont été d'accord sur une chose : au dernier moment, il y a une explosion de lumière, des milliers de soleils se sont soudain levés. La lumière est si éblouissante qu'on ne peut ouvrir les yeux. La lumière est tellement brillante ; il faut du temps pour s'y adapter et la regarder. En fait, lorsque cela arrive pour la première fois, le mystique a l'impression d'être tombé dans une nuit obscure. C'est tellement éblouissant...

Les mystiques chrétiens ont dit qu'avant que la lumière ne survienne, il faut traverser une nuit obscure de l'âme. C'est presque comme si vous regardiez le soleil directement : alors, en quelques secondes, vous aurez l'impression de devenir aveugle. Soudain, le soleil disparaîtra, la lumière disparaîtra ; vous deviendrez presque aveugle, tout autour vous sentirez l'obscurité.

Si la lumière du soleil est trop violente et que vos yeux ne peuvent l'absorber, ils la refuseront, ils se fermeront — et ce sera l'obscurité. Et si des milliers de soleils apparaissent soudain, comment concevoir que vous serez capable de voir ?

Au début, tout devient très sombre, terriblement sombre ; le mystique croit qu'il devient aveugle. Mais même si c'est sombre, c'est très apaisant ; même si c'est sombre, c'est très relaxant ; même si c'est sombre, le mystique n'a pas envie d'ouvrir les yeux et de voir le monde extérieur. L'obscurité intérieure est bien préférable à la lumière extérieure ; relativement, comparativement, elle est bien préférable. Le mystique se détend dans l'obscurité intérieure, et peu à peu il s'adapte, ses yeux deviennent capables de voir cette lumière, ce qu'est cette lumière.

Encore une fois je voudrais vous le rappeler : les physiciens disent que la matière est constituée d'électricité, et que si vous continuez à la diviser, finalement l'atome lui-même se divise en une immense lumière — seuls les élec-

trons subsistent. C'est toute la théorie de l'explosion atomique, de l'énergie atomique. Un seul atome, lorsqu'il explose, devient une telle lumière.

Lorsque la bombe atomique fut lancée sur Hiroshima et Nagasaki, il se produisit une immense lumière et une explosion telles qu'on n'en avait jamais vu auparavant; durant quelques secondes seulement, une grande lumière se répandit partout. Si cela est possible en divisant un petit atome qui ne peut se voir à l'œil nu, alors il vaut la peine d'y réfléchir, de méditer : peut-être que lorsque la cellule intérieure de vie, l'atome de vie, l'atome de votre être explose, il se produit la même chose — car la vie est la même énergie, dehors et dedans. Matière et conscience — c'est la même énergie.

Les physiciens disent que l'atome explose en lumière, et les mystiques disent que l'âme explose en lumière. Il semble qu'ils soient profondément d'accord. En fait, personne n'essaie de créer un pont entre la religion et la science. Si cela se fait, cela sera d'une grande valeur — les intuitions sont parallèles. Elles doivent l'être, il faut qu'elles le soient, car l'existence est une. Quelque part, il doit y avoir un accord entre tout ce que la science a découvert et tout ce que la religion a découvert, bien que leur langage diffère, car nous cherchons la même vérité — peut-être de manières différentes, par différentes technologies, différentes méthodes, différentes approches, différentes *gestalts*, mais nous recherchons la même vérité. D'une manière ou d'une autre, le mystique et le savant doivent être d'accord.

La forme de cette mélodie est brillante
comme un million de soleils...

Une chose encore : dès les temps les plus reculés, en Orient, on a pensé que chaque son possédait une couleur qui lui est propre. C'est pourquoi, dans la musique indienne, la mélodie est appelée *raga* : « raga » signifie couleur. Chaque son a sa propre couleur; c'est une des très anciennes doctrines de la musique orientale. Et mainte-

nant les savants se rapprochent aussi de cette conception : il doit y avoir une correspondance entre le son et la couleur — car le son n'est rien d'autre que des vibrations d'électricité, et l'électricité est couleur, lumière. Lorsqu'un rayon de lumière est réfracté à travers un prisme, il donne sept couleurs. Lorsque ces sept couleurs se réunifient, il devient blanc. Il y a sept sons, tout comme il y a sept couleurs. Il est très possible que ces sept sons et ces sept couleurs aient quelque chose en commun.

C'est la théorie de la musique indienne, et Kabir n'est pas seulement un mystique, n'est pas seulement un métaphysicien ; c'est aussi un musicien. Il dit : La forme de cette mélodie est brillante comme un million de soleils. Et lorsque la mélodie intérieure, le son intérieur, le son silencieux, le *anahat-nad*, le *omkar* explose, sa couleur est absolument blanche — parce qu'alors toutes les notes et tous les sons disparaissent en une seule chose. Tout comme les sept couleurs disparaissent en une seule couleur, le blanc, les sept sons disparaissent en un seul son, le son du silence. Parfois, dans le profond silence d'une nuit, vous l'entendez. Ou, si vous fermez complètement vos oreilles, soudain, à l'intérieur, il y a un son. Si vous devenez profondément méditatif et si toute pensée disparaît, alors vous entendrez le plus profond. Lorsque le mental ne fonctionne pas, le prisme disparaît. C'est à travers le prisme du mental que le son est divisé, séparé. Lorsque le prisme est retiré, lorsque le mental se retire — soudain tous les sons deviennent un. Et la couleur de ce son — ce que la tradition zen appelle « le son d'une main qui claque » — est blanche.

Ceci semble être une considération très factuelle, et je vous en parle parce qu'un jour ou l'autre vous rencontrerez ce phénomène. Si vous continuez à méditer, un jour ou l'autre vous vous rapprocherez de cette lumière intérieure. Et c'est un point de grand crescendo. La musique est immense, la mélodie est immense... c'est l'ultime... et la lumière est immense. Et les deux vont ensemble, comme si c'étaient deux aspects de la même énergie.

Subtile est la voie de l'amour !
En elle il n'y a ni demande ni non-demande.
En elle l'être se perd à ses pieds,
En elle il est immergé dans la joie de la recherche :
plongé dans les profondeurs de l'amour
comme le poisson l'est dans l'eau.
L'amant n'hésite jamais à offrir sa vie
pour le service de Son Seigneur.
Kabir déclare le secret de cet amour.

Kabir est une déclaration du secret de cet amour. Il dit : Ceci est ma voie. Et la voie de l'amour est pour beaucoup de personnes. Il est plus facile d'avancer sur la voie de l'amour que sur toute autre voie — parce que l'amour est si proche de votre cœur.

Le seul problème qui est apparu pour l'homme contemporain, c'est qu'il ne vit plus dans son cœur. Il est confiné dans sa tête. De plus en plus, nous sommes formés pour la tête, et le cœur est négligé, ignoré. Il n'y a pas de formation pour le cœur ; il n'y a pas de discipline pour le cœur ; aucune école, aucune université ne se soucie du cœur. En ce qui concerne les sentiments, nous sommes des sauvages, pires que des sauvages. Notre culture tout entière dépend de la tête, aussi la tête prend-elle une importance démesurée, et le cœur se rétrécit. Il ne devrait pas en être ainsi. Dans toute l'histoire de l'esprit humain, de la conscience, c'est la plus grande calamité qui soit arrivée à l'humanité. Nous sommes trop dans la tête, il y a trop d'investissement dans la tête ; le cœur est laissé loin derrière. En fait, nous sommes passés à côté du cœur, nous ne l'avons même pas traversé.

Nous n'autorisons pas les sentiments. Un homme de sentiment donne l'impression d'être faible, un homme insensible donne l'impression d'être très fort. Nous apprenons aux gens à ne pas être émotionnels. Nous leur apprenons à ne pas pleurer, à ne pas rire trop fort. Nous leur apprenons à toujours se contrôler, et si vous avez les choses en main, alors vous ne connaîtrez pas l'amour — car l'amour ne survient que lorsque vous êtes dans un état de non-contrôle.

L'amour est quelque chose de plus grand que vous ; vous ne pouvez le contrôler. Si vous désirez contrôler, vous pouvez rester dans la haine. La haine peut être contrôlée ; la haine est plus petite que vous. L'amour ne peut être contrôlé ; l'amour est plus grand que vous. Si vous essayez de contrôler l'amour, vous raterez tout ce qui est possible. Vous deviendrez un être sans amour — et c'est cela un être mort : un être sans amour qui vit dans sa tête et qui a oublié son propre cœur.

Kabir dit : *Bhakti ka marag jhina ra* — subtile est la voie de l'amour.

Oui, elle n'est pas grossière. La tête est très grossière. La tête n'est que logique, arithmétique, calcul, ruse, habileté ; bonne à exploiter les gens, bonne à torturer les gens, bonne à amasser de l'argent, à avoir un gros compte en banque ; bonne à devenir un politicien, bonne à opprimer les gens, bonne à détruire. La tête est très grossière.

Le cœur est très subtil, et absolument inutile en ce qui concerne le monde. Du cœur vient la poésie, non le calcul. Du cœur vient l'émotion. Du cœur vient la sensibilité, non la ruse. Du cœur vient la compassion, non l'exploitation. On n'a pas besoin du cœur sur le marché ; il ne peut acheter aucun bien. Et le cœur ne va pas faire de vous un grand politicien ou un grand général ; il ne va pas faire de vous un grand guerrier, il ne va pas faire de vous un Adolf Hitler sanguinaire ou qui que ce soit d'autre.

Avec le cœur, peu à peu, vous vous écarterez des voies de la compétition, de cette compétition à couteaux tirés, de ce combat violent qui dresse tout le monde contre tout le monde. Ce monde hostile, plein de laideur... peu à peu, vous vous en écarterez. Vous n'emprunterez plus l'autoroute de la laideur, vous ne ferez plus partie de cette société hideuse ; vous ne jouerez plus ces jeux du nationalisme, du fascisme, du socialisme, du communisme ; vous ne vous préoccuperez plus des idéologies. Vous aimerez, vous jouirez de la vie, et vous vous réjouirez.

Que cette différence soit très claire à vos yeux.

Il y a quelques jours à peine, un jeune homme me dit : « Je médite, et un grand amour naît en moi pour l'huma-

nité.» «Pour l'humanité ? dis-je, Comment allez-vous aimer l'humanité ? Où trouverez-vous l'humanité ? L'humanité, dites-vous ? Les êtres humains suffisent. Aimez un être humain, pas l'humanité. "L'humanité" est une ruse de la tête. L'humanité ? Comment aimerez-vous l'humanité ? Où étreindrez-vous l'humanité ? Où tiendrez-vous la main de l'humanité ? Où que vous alliez, vous trouverez toujours un être humain ; vous ne trouverez l'humanité nulle part. L'humanité est une idéologie, un concept, une abstraction dans la tête. La vie est toujours particulière, la tête est toujours conceptuelle. Vous trouverez toujours un être humain, un homme, une femme...»

Et lorsque j'ai dit à ce jeune homme «Aimez un être humain», il a été choqué. En fait, il essayait de fuir dans «l'amour de l'humanité» pour éviter les êtres humains. Non, il n'a pas été très heureux quand je lui ai dit cela. J'ai pu lire dans ses yeux qu'il n'était pas très content — comme si je l'avais rabaissé ; il volait très haut. Il ne volait pas du tout ; il jouait simplement un jeu verbal.

Si vous aimez l'humanité, vous pouvez tuer des êtres humains pour la sauver. Si vous aimez la paix, vous pouvez partir à la guerre. N'aimez jamais la paix, n'aimez jamais la démocratie, et n'aimez jamais le communisme — ce ne sont que des idéologies.

Aimez des êtres humains concrets, aimez des arbres concrets, aimez des rochers concrets, particuliers... et alors seulement vous saurez ce qu'est l'amour. Oubliez les grandes abstractions ; elles sont dangereuses. Les hommes se sont battus à cause d'elles, se sont détruits mutuellement. Un musulman est prêt à se battre pour l'Islam, et il tuera des êtres humains par amour pour l'Islam. C'est insensé. Le chrétien est même prêt à tuer des chrétiens si c'est pour sauver le Christianisme. Quel est ce Christianisme ?

Aimez le concret, aimez l'immédiat. Savourez ce moment, ne préparez pas le lendemain. Aujourd'hui est très beau : réjouissez-vous, que ce soit une célébration.

Subtile est la voie de l'amour !

Pourquoi subtile ? Parce qu'il s'agit d'être sensible, d'être de plus en plus dans le cœur, il faut devenir capable de sentir et de répondre.

Sentez, pleurez, riez, dansez, sanglotez, criez, mais faites-le avec votre cœur. Et peu à peu vous sentirez un renouveau, une transformation — l'énergie descendra de la tête vers le cœur. Et vous commencerez à évoluer de manière toute différente. De nouvelles valeurs surgiront, parce que la tête a des valeurs différentes.

Vous tombez amoureux d'une belle femme, mais la tête dit : « Que faites-vous ? Cette femme est belle, mais elle n'a pas d'argent. » La tête dit, « Mieux vaut trouver une fille qui a de l'argent. » La tête calcule, le cœur est fou. C'est pourquoi je vous dis : Si vous voulez aimer, soyez fou. Seuls des fous — fous dans le sens où ils ne calculent pas, fous dans le sens où ils risquent l'extérieur pour l'intérieur, fous dans le sens où ils peuvent risquer demain pour aujourd'hui — seuls des fous peuvent avancer sur la voie de l'amour.

En elle, il n'y a ni demande ni non-demande...

Vous devez comprendre, encore une fois, que l'amour peut être de quatre sortes. La première : vous ne faites que demander ; c'est l'amour immature. Un enfant ne fait que demander. Il ne peut donner, pour commencer ; il ne sait pas comment donner. C'est un enfant, on peut lui pardonner. Il demande à sa mère, il demande à son père, il demande à tout le monde. Tout le monde devrait l'aimer, il est très exigeant. Mais il faut dépasser cela. C'est très immature. La première sorte d'amour est l'amour immature, lorsque vous demandez, vous dites : « Donne-moi ceci, donne-moi cela. Si tu me donnes, je saurai que tu m'aimes ; si tu ne me donnes pas, alors c'est certain que tu ne m'aimes pas. » C'est le seul moyen qu'a l'enfant de savoir si vous l'aimez ou non. Si vous lui rapportez davantage de jouets, davantage de glaces, davantage de choses, alors il sait que vous l'aimez. Il ne peut comprendre qu'un seul langage — celui qui donne des choses ; donnez-les lui.

Il n'y a rien de mal à cela, chaque enfant doit traverser cette phase. Mais beaucoup de gens restent coincés là. Ils deviennent des adultes, ils ont des enfants. Peut-être que maintenant, l'homme a quarante ans, peut-être qu'il a trois enfants, et pourtant, il continue à demander. Cet homme de quarante ans rentre chez lui et attend que son enfant lui donne un baiser ; il lui dit : « Regarde, papa est là. Donne-lui un baiser. » Quelle sorte de père êtes-vous ? Vous êtes encore immature, vous demandez encore. Et ce genre d'homme demandera l'amour de sa femme, et ce type de femme demandera l'amour de son mari ; tout le monde demande et personne n'est prêt à donner ; ce sont tous des enfants, personne n'est assez mûr pour donner. D'où tant de conflits.

Le second type d'amour, un peu supérieur, c'est lorsque vous commencez à donner — lorsque vous donnez et que vous ne vous souciez pas si les autres vous donnent ou non. Mais souvenez-vous-en, vous pouvez aussi rester coincé à ce stade. On peut être coincé à tel point qu'on ne permettra à personne de donner quoi que ce soit. Le missionnaire, le « bienfaiteur », ces gens-là ne permettront pas. Si vous leur permettez de faire quelque chose de bon pour vous, ils sont prêts, mais ils ne prendront rien en retour — parce que cela s'oppose à leur ego. Comment peuvent-ils prendre ? Ce sont des gens mûrs ; ils ne font que donner, ils ne prennent pas. Ils sont allés à l'autre extrême. Ils sont plus mûrs que les premiers, mais ce n'est pas encore cela. C'est à nouveau l'ego : « Je ne puis que donner. »

Je connais un homme riche, un homme très riche, qui a prodigué toutes sortes d'aide à ses parents, à ses amis. Il a distribué une grande partie de son argent. Un jour, il vint vers moi et dit : « Il y a une chose que je ne comprends pas : J'ai aidé tout le monde, et personne n'a jamais de reconnaissance à mon égard. »

Et je sais qu'il a essayé — il a aidé, il est vraiment généreux, d'une rare générosité. Sur une simple allusion de votre part, il vous donnera ; tout ce qu'il peut donner, il le donnera. Il ne dira jamais non. Et il a donné : tous ses parents et amis sont devenus riches grâce à lui. Et je le

sais aussi, que personne n'a de reconnaissance à son égard. « Cela ne vous plaira peut-être pas, lui ai-je répondu, mais le problème, c'est que vous donnez sans cesse sans jamais permettre à quiconque de vous donner quoi que ce soit. Vous êtes trop égoïste... généreux, mais vous ne pouvez concevoir de recevoir quelque chose de quelqu'un. Cela s'oppose à votre ego. »

Il réfléchit, se mit à pleurer et dit : « Cela se pourrait bien. Je n'ai jamais demandé d'aide à personne dans ma vie. Je me suis fait tout seul. Je peux donner, mais je ne peux pas recevoir. Peut-être avez-vous raison. »

Et voici ce que je lui ai conseillé : « Il n'est pas nécessaire de recevoir de grandes choses, de petites choses suffisent. Dites simplement à quelqu'un : "Je me sens malade ; venez vous asseoir près de moi, cela me rendra heureux" — cela suffira. De petites choses — mais donnez aussi à l'autre une chance de vous témoigner son affection. Sinon il se sentira toujours accablé, accablé. Et quand on se sent accablé, on ne peut jamais vous le pardonner. »

Ainsi, la troisième sorte d'amour, c'est lorsque qu'une personne peut prendre et donner — elle peut prendre facilement, elle peut facilement donner — et il n'y a pas de problème. Le flux est égal, tout comme l'inspiration et l'expiration. C'est la troisième sorte d'amour, vraiment mûr.

Et la quatrième, la dernière, c'est lorsque vous ne savez pas qui donne et qui prend. Parce que l'autre n'est plus là, vous faites partie du tout.

Elle est au-delà de toute demande et non-demande.
En elle l'être se perd à ses pieds,
En elle il est immergé dans la joie de la recherche ;
plongé dans les profondeurs de l'amour
comme le poisson l'est dans l'eau.
L'amant n'hésite jamais à offrir sa vie
pour le service de Son Seigneur.

Souvenez-vous-en : Une seule offrande fera l'affaire — offrez votre tête. Offrez votre pensée, votre raison ; cela fera

l'affaire. Coupez simplement votre tête et soyez dans le cœur. Et Kabir dit : C'est là le secret que je vous transmets.

Ne persistez pas à offrir des fleurs ; elles ne servent à rien. Offrez votre tête, offrez votre pensée, votre volonté. Et Kabir dit : Lorsque vous êtes immergé dans la joie de la recherche... Un véritable amant, un véritable disciple sur la voie de l'amour, ne se soucie pas du but. Le voyage est le but.

« Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel. » N'a-t-Il pas dit « Je suis la voie » ?

Il ne se préoccupe pas de ce qui arrivera demain, à la fin. Il n'est pas orienté vers le résultat ; le voyage est son but. C'est d'une grande beauté. Les *bhaktas*, les dévots ont chanté en Orient : « O Dieu, nous ne cherchons pas le salut. Nous ne désirons pas *moksha*, le *nirvana*. Ce monde est beau, ton jeu est beau : permets-nous de jouer ! Le voyage est tellement beau — qui se soucie du but ? Le voyage est le but. »

L'adorateur, l'amant, aime la quête elle-même. Il n'est pas pressé de trouver Dieu. Il dit : « Continue à te cacher. Jouons à cache-cache ; la recherche est si belle. » Il n'est pas pressé, il n'est pas impatient. Il dit : « J'attendrai. Lorsque tu décideras de venir, viens. Tu me trouveras prêt, ma porte sera ouverte. J'attendrai à la porte, et la nourriture sera prête. Viens et nous festoierons. Il n'y a pas de hâte : tu as mille et une choses à faire ; fais-les, prends ton temps. Je peux attendre. »

Un amant est absolument patient, et savoure la recherche même, l'existence même. Son but n'est pas dans le futur, il est immergé dans le moment, dans l'immédiat — c'est sa méditation.

Ceci est possible si vous abandonnez votre tête. Si vous abandonnez votre mental, rien qu'en abandonnant le mental, toute l'énergie se dirige vers le cœur... et l'amour se déploie.

L'amour est la clé secrète qui ouvre la porte du divin. Riez, aimez, soyez vivant, dansez, chantez, devenez un roseau vide, et laissez Son chant s'écouler à travers vous.

Murali bajat akhand sadaya : Sa flûte chante sans cesse. Son chant se poursuit sans cesse. A l'instant où vous décidez de devenir Sa flûte, Il vous prendra entre ses mains, Il vous portera à Ses lèvres, Il commencera à chanter un chant... et ce chant est le chant de l'amour, le chant de la liberté, le chant du *nirvana*.

X

UN CHANT SILENCIEUX

Bhagwan n'a rien dit aujourd'hui, il est demeuré silencieux ou plutôt, il a parlé silencieusement !
Son silence est éloquent. Ce fut une expérience incroyable, une bénédiction.
A votre tour de lire ce qui ne peut être écrit.

XI

JE VOUS EN PRIE, RÉVEILLEZ-VOUS !

Vous nous parlez des voies de la volonté et de l'abandon. La voie de la volonté n'est certainement pas pour moi, mais l'abandon ne me semble pas être parfait non plus. Alors que faire ? Je suis dans une totale confusion. Ayez la bonté de me montrer la voie.

Premièrement : Si réellement, vous êtes dans une totale confusion, de cette confusion naîtra la clarté. Mais vous n'y êtes pas. Lorsque la confusion est totale, elle devient la voie. Alors il n'est plus besoin d'aucune autre voie. Nous cherchons des voies à cause de la confusion, parce que nous sommes perdu... mais pas totalement perdu, et nous pensons pouvoir comprendre les choses. Une totale confusion signifie que désormais, vous êtes totalement impuissant, que désormais, il n'y a plus de voie, que désormais, vous ignorez tout du but, de vous-même, de la voie. Vous ne savez rien. Vous avez un blanc. Si la confusion est totale, le mental a un blanc. Mais vous n'êtes jamais totalement perdu — partiellement, certes ; totalement, jamais.

La confusion totale est l'une des voies pour atteindre Dieu. Cela signifie que tout votre savoir s'est avéré vain ; et quand je dis tout, je veux dire tout. Il ne s'agit pas de dire : « Je sais peu de choses, mais le peu que je sais est juste, le peu que je sais est vrai. » La confusion totale signifie que vous êtes dans une profonde nuit de l'âme. Aucune lumière n'est là, la possibilité même en semble nulle. Vous êtes désespéré. Il n'y a plus d'espoir. Le futur a disparu, le passé s'est avéré vain. L'angoisse est parvenue à son sommet. De ce sommet même, le mental disparaît — car le

mental ne peut survivre que si vous êtes partiellement perdu. Le mental ne peut exister dans une totale confusion. En fait, le mental ne peut exister en quoi que ce soit de total.

Dans l'amour total — le mental disparaît. Dans la volonté totale — le mental disparaît. Dans l'abandon total — le mental disparaît. La totalité est opposée au mental; ils ne cœxistent jamais. Dans la confusion totale — le mental disparaît.

Essayez de comprendre ceci : La confusion ne peut subsister que si elle n'est pas totale. Le mental ne peut subsister que si vous n'êtes pas totalement impliqué dans quelque chose. Soyez total et le mental ne pourra s'agripper à vous un seul instant. Mais vous n'avez employé le mot « totalement » que pour mettre de l'emphase, vous n'en connaissez pas le sens.

Une personne totalement perdue ne peut même pas poser cette question. Comment demandera-t-elle ? Comment formulera-t-elle une question ? Une question naît d'un savoir. Une personne totalement perdue viendra à moi, me regardera avec des yeux vides, avec des yeux fous; elle sera incapable de formuler une question. Le questionneur implique le mental; questionner signifie que vous vous accrochez encore à un certain savoir. Vous espérez encore qu'une voie peut être trouvée, que quelqu'un peut vous montrer la voie. Vous vous croyez encore capable — capable de trouver une voie pour en sortir. Votre désespoir n'est pas absolu. Votre angoisse n'est pas parfaite.

Si vous ne pensez pas que la volonté soit votre voie, si vous ne pensez pas que l'abandon soit votre voie, alors je dirais : la confusion semble vous être naturelle — qu'elle soit donc votre voie. Mais soyez totalement perdu. Ne le soyez pas à moitié. Soyez si totalement perdu qu'aucun savoir ne subsiste en vous — aucune certitude, aucune sécurité, aucune écriture, aucune religion, aucune croyance. Et je vous le dis car j'ai moi-même travaillé sur la voie de la confusion.

Naturellement, lorsque la confusion totale se rapprochera de vous, vous deviendrez de plus en plus fou. Vous ne

saurez plus ce qui est quoi. Alors il faudra avoir du courage : il faudra avoir un immense courage. Les soufis en ont fait une technique : « La technique de la confusion. » La confusion déracine tout ce que vous savez, vous conduit dans le vide, dans l'obscurité. Lorsque tout savoir est abandonné, comment la confusion peut-elle subsister ? Ecoutez-la tout simplement.

Vous venez à moi, vous croyez en Dieu, et je dis qu'il n'y a pas de Dieu ; alors il y a confusion — non parce que je vous ai dit qu'il n'y a pas de Dieu, mais parce que vous croyez qu'il y a un Dieu. Désormais il y a en vous un conflit entre deux choses : « Il y a un Dieu » dit une partie de vous, tandis qu'une autre partie a été convaincue avec moi qu'il n'y a pas de Dieu. D'où confusion. Confusion veut dire conflit. Confusion veut dire que vous avez deux sortes de savoir qui sont diamétralement opposées, qui vous déchirent.

A l'avenir, la technique de la confusion va prendre de plus en plus d'importance. Elle n'a jamais été aussi importante dans le passé, car un hindou était né hindou et ne se souciait jamais ni des chrétiens, ni des musulmans, ni des parsis ni des jaïns. Dès le début, il savait qu'il avait raison, et que tous les autres avaient tort. Un musulman était un musulman, et il savait que la vérité se trouve dans le Coran et que le reste n'est qu'idiotie. Le chrétien était un chrétien, et il savait que Christ est la voie et qu'il n'y en a point d'autre ; toutes les autres voies mènent en enfer.

C'était une certitude absolue, fondée sur l'ignorance ; et je ne suis pas pour l'ignorance. Mais il n'y avait pas de confusion. Il y avait certitude et chacun était heureux avec sa certitude. La certitude est très dangereuse — personne n'a atteint la vérité à travers la certitude. Mais les gens étaient plus à l'aise, c'était plus commode. Des esprits médiocres, stupides, se sentaient bien ; ils savaient. L'idée même que nous savons, que nous avons raison, et que tous les autres ont tort, est une grande protection. Elle ne vous conduit nulle part, car si l'on ne traverse pas la confusion, la clarté ne vient jamais.

La clarté n'est pas la certitude. La certitude n'est pas la clarté. La certitude est une croyance aveugle. Le monde a

vécu dans la certitude, mais maintenant ce n'est plus possible. Ce confort n'est plus possible. Le monde est devenu de plus en plus petit, maintenant, ce n'est plus qu'un grand village. L'hindou connaît nécessairement le chrétien ; il n'y a pas moyen de l'éviter. Le chrétien connaît nécessairement l'hindou. Les gens peuvent lire, écouter la radio, regarder la télévision. Les gens sont devenus de plus en plus ouverts au savoir et le savoir a explosé de toutes parts. Et désormais, tout ce savoir crée la confusion : « Qui a raison ? »

Les musulmans, les chrétiens, les juifs, croient en une seule vie. Il n'y avait pas de confusion auparavant ; c'était la vérité. Aujourd'hui, c'est très difficile. Même pour un chrétien idiot, il est très difficile de continuer à croire en une seule vie, car des millions d'hindous, des millions de bouddhistes, de jaïns, de sikhs, la moitié du monde, dit qu'il y a renaissance, réincarnation, et la moitié du monde ce n'est pas rien. Actuellement il est impossible de ne pas écouter cette autre moitié, elle aussi a ses arguments. La confusion surgit.

Confusion signifie : Désormais, toutes sortes de connaissances vous sont devenues accessibles. Et lorsque vous venez à moi — c'est certain — vous êtes de plus en plus perdu ! Un jour je parle des musulmans, un autre jour je parle des juifs, un autre jour des bouddhistes, des hindous, des jaïns, et ainsi de suite. Toutes les sources secrètes de connaissance, je vous les rends accessibles. C'est naturel ; vous ne savez plus que penser. Mais ne soyez pas pressé.

La confusion est employée ici comme technique, et la confusion va devenir la technique la plus importante du monde à venir. Parce qu'aujourd'hui il n'y a pas moyen de retourner dans votre tunnel et de redevenir un hindou aveugle à tout le reste, ou de redevenir un juif aveugle à tout le reste ; ce n'est plus possible. Il est impossible à un chrétien de nier le Bouddha, et face à Bouddha, il est naturel que votre croyance en Jésus commence à vaciller. Même les bouddhistes doivent maintenant reconnaître que quelque part, le Christ se rapproche d'eux — peut-être n'est-il pas exactement au centre, mais proche quand

même. Peut-être n'est-il pas un Bouddha, mais pour le moins un Bodhisattva ; un Bouddha potentiel, très proche. Mais alors apparaissent des difficultés : toute la personne de Jésus — son attitude, son approche, sa philosophie, sa manière de vivre — est tellement contraire à celle de Bouddha. Bouddha est assis silencieusement sous son arbre, indifférent au monde. Jésus est très impliqué, très concerné par le monde ; ce n'est pas par pur accident que les juifs durent le tuer. Et ce n'est pas par pur accident que Bouddha n'a pas été tué par les hindous. Il ne faisait rien, il restait simplement assis sous son arbre bodhi, à méditer. Mais Jésus se mêlait aux affaires du monde : politique, structure sociale, église, religion. Il allait détruire toute cette structure : c'était un révolutionnaire. Il fallait le tuer.

Maintenant, il y a Jésus, il y a Bouddha, il y a Krishna. Krishna est une autre dimension : Bouddha est assis sous son arbre, Krishna joue de sa flûte. Vous ne pouvez imaginer Bouddha jouant de la flûte. Jésus est cloué sur sa croix, et Krishna danse avec toutes ses amantes. Des dimensions aussi différentes vous sont maintenant devenues accessibles ; et vous êtes perdu.

Mais à mes yeux, la confusion est préférable à la certitude. La certitude est médiocre, la certitude est stupide. La certitude indique tout simplement que vous ne savez pas. Seul quelqu'un de très ignorant peut être certain.

Un jour, en parlant avec Voltaire, quelqu'un cita le nom d'un théologien et philosophe très célèbre, disant de lui qu'il savait tout. Voltaire répondit d'un air surpris : « Est-il stupide au point de tout savoir ? »

Un homme sage hésite. Un homme sage ne peut être aussi certain. Un homme sage connaît la multiplicité de la vie. Un homme sage sait que l'existence est multidimensionnelle. Un homme sage sait que tout ce que nous savons n'est rien en comparaison de ce qui reste à connaître. L'inconnu est toujours plus vaste que le connu. Le connu est semblable à un grain de sable ; Bouddha l'a dit : « Tout ce que je connais, ce n'est qu'un grain de sable et tout ce que je ne connais pas, c'est le sable de la terre tout entière, de tous les Gange, de toutes les rivières, de toutes les mers. »

La certitude n'est pas un bien précieux. Elle est confortable, c'est vrai ; la stupidité aussi est confortable. On pourrait croire qu'un idiot est le plus heureux des hommes. Pourquoi ? Parce qu'il ne connaît pas la confusion. En réalité, il n'a pas assez d'esprit pour être perdu. La lueur de son intelligence est si faible qu'il ne peut s'offrir le luxe de la confusion. Plus grande est votre intelligence, plus grande sera votre confusion. C'est pourquoi je dis que cette époque est l'époque de la confusion, car c'est l'époque de l'intelligence.

Les certitudes du passé ne sont plus, de même que ses folies, et c'est bien ainsi. Et j'espère qu'elles ont disparu pour de bon. La confusion est née ; c'est le premier pas vers la clarté. Si vous êtes réellement courageux, vous remettrez en question tout ce que vous savez, et vous le ferez de manière absolue. Et ne soyez pas tendre. Remettez en cause tout ce que vous savez, et à travers ce questionnement, tout ce que vous savez sera éliminé. Et ne soyez pas pressé d'être certain, sinon vous ne serez pas capable de questionner. Vos questions perdront leur honnêteté. Si vos questions sont honnêtes, alors elles atteindront le cœur même de votre être.

Un chercheur de vérité devient un feu, une soif, une grande faim. Il engage sa vie tout entière. Evidemment, il doit courir le risque de la confusion : il sera perdu. Mais si vous persévérez et si vous ne vous accrochez à rien par simple désir de clarté, de certitude, de confort ; si vous ne vous accrochez à rien, si votre recherche est authentique, un jour vous verrez : tout a disparu.

D'abord vient la confusion ; la confusion sape les racines de votre savoir. Lorsque tout savoir a disparu, la confusion aussi disparaît — car la confusion ne peut exister sans le savoir. Vous croyez en Dieu et quelqu'un dit qu'il n'y a pas de Dieu et que votre croyance n'est qu'une croyance, et vous abandonnez votre croyance... Vous dites : « C'est bon, dorénavant, je ne croirai que lorsque je saurai, et je ne sais pas encore, eh bien, tant mieux ! Cet homme qui affirme qu'il n'y a pas de Dieu m'a aidé à me débarrasser d'une

croyance qui n'était qu'une croyance empruntée, et non ma propre expérience. Je la laisse tomber. »

Si vous laissez tomber votre croyance... je ne vous dis pas de commencer à croire qu'il n'y a pas de Dieu, parce qu'à nouveau, un jour, vous retomberez dans la confusion. Vous rencontrerez quelqu'un de profondément heureux, empli de prière : sa vibration même indiquera qu'il y a quelque chose de plus dans la vie. Et il dira que Dieu existe, et que Dieu s'est révélé à lui — à nouveau vous serez perdu. Vous vous accrochiez à la croyance que Dieu n'existe pas, et voilà que vient cet homme. Non, ne vous accrochez à aucune croyance. Laissez tomber toute croyance. Demeurez dans ce vide de la non-croyance, ni pour Dieu, ni contre Dieu. Aucune croyance — chrétienne, hindoue, musulmane, théiste, athéiste ; aucune croyance — alors, qui pourra vous plonger dans la confusion ? Comment pourrez-vous être perdu ? Quelqu'un vous dira quelque chose et vous répondrez : « Merci. Je vais y réfléchir, je vais méditer cela. Je ne crois rien, aussi il n'est pas question de tomber dans la confusion. »

Si la confusion est employée totalement, vos croyances disparaîtront, cela déblaiera le terrain. Et dans cet état de non-croyance, la confusion devient impossible. Lorsque la confusion devient impossible, alors surgit une clarté, et cette clarté ne dépend pas d'une croyance, d'un texte sacré, d'une appartenance à une église, d'un confort, d'une commodité, elle n'est produite par personne. C'est la propre transparence de votre conscience. Et de cette clarté jaillit la vérité.

Vous dites : « Je suis dans une totale confusion. » Désolé, je ne peux pas être d'accord avec vous. En fait, vous me demandez de vous donner quelque chose afin de pouvoir abandonner votre confusion et retrouver une certitude. Non, je ne suis pas votre ennemi. Je ne vous donnerai aucune croyance. Je suis prêt à me donner moi-même, mais je ne vous donnerai aucune croyance. Je suis prêt à partager avec vous ma propre expérience, je suis prêt à partager mon être, mais je ne vous donnerai aucune croyance. Je ne rendrai pas votre situation confortable, parce que ce serait

la mort. Vous n'êtes pas encore arrivé chez vous, et quelqu'un vous installe confortablement au bord de la route et vous donne un tranquillisant, et vous rêvez, vous dormez, vous pensez que vous êtes chez vous et que tout est beau. Non, je ne vais pas vous faire cela. C'est ce que vos prêtres et vos papes ont fait jusqu'à présent.

Je vais vous secouer et vous pousser hors de votre tranquillité, hors de votre certitude. Je suis là pour vous remuer. Je viendrai comme un cyclone. Je suis là pour détruire totalement votre mental. Ce n'est que si vous êtes prêt à cette destruction que la créativité naîtra en vous.

Vous dites : « Vous nous parlez des voies de la volonté et de l'abandon. La voie de la volonté n'est certainement pas pour moi. » Qu'en savez-vous ? Comment avez-vous acquis la certitude que la voie de la volonté n'est pas pour vous ? Commencez par essayer, faites-en l'expérience. On apprend en essayant et en se trompant, il n'y a pas d'autre moyen. Ne posez pas d'a priori ; ne dites pas dès le début : « Ceci n'est pas pour moi, j'en suis certain. » Sinon vous allez de nouveau tomber dans la confusion. Un jour vous rencontrerez quelqu'un qui est arrivé par la voie de la volonté, vous verrez son épanouissement, son parfum, et vous vous direz : « Peut-être que la voie de la volonté est aussi pour moi... cet homme est arrivé. » Votre avidité s'éveillera. Vous serez de nouveau dans la confusion.

C'est ainsi que vous rendez la confusion possible. Ne dites pas : « La voie de la volonté n'est certainement pas pour moi », car vous ne l'avez pas encore essayée. Essayez-la. Il n'y a rien de mal à essayer la voie de la volonté. Si vous réussissez, tant mieux. Si vous ne réussissez pas, c'est bien aussi. Alors vous saurez au moins une chose : que ce n'est pas pour vous. Cela aussi est une grande prise de conscience : savoir que « cette porte n'est pas pour moi ». Sinon, l'on continue parfois à frapper à la mauvaise porte.

Un jour, un homme vint à moi et dit : « J'ai un rêve qui revient constamment, c'est devenu un cauchemar, et je viens vous demander de m'aider à me sortir de là. Depuis mon enfance — cet homme avait alors près de cinquante ans — il revient sans cesse, pratiquement une ou deux fois

par mois. Et je ne vois aucune issue. Le rêve est simple, je me tiens devant une porte, une très belle porte de bois sculpté — cela doit être celle d'un palais — et je frappe, et mon être tout entier me pousse en quelque sorte à entrer dans ce palais — j'en éprouve un grand désir. Mais personne ne répond. Alors, je commence à pousser la porte, de toutes mes forces. Je me mets à transpirer. L'effort devient intense, et je commence à craindre qu'une fois encore elle ne s'ouvre pas, je crains d'échouer à nouveau. Un désir inconscient d'entrer, mais en vain... et je me réveille, tout tremblant, en sueur, la respiration haletante. Puis, pendant au moins deux heures, je ne puis me rendormir. Je me demande : Pourquoi ce rêve ? »

« Pouvez-vous vous rappeler s'il y a un signe sur la porte ? » ai-je demandé à cet homme. « Oui, dit-il, il y a un signe, une plaque. Mais je n'y ai jamais pensé. Comment avez-vous su qu'il y avait une plaque ? » « Et que dit-elle ? » L'homme ferma les yeux et se mit à rire. « C'est tout simplement incroyable ! La plaque dit : "Tirer". Et moi qui poussais ! » Je lui conseillai donc : « La prochaine fois que vous faites ce rêve, faites ce que dit la plaque. » Deux ou trois mois plus tard, il revint. « J'attends toujours, et le rêve ne vient pas » dit-il. « Il se peut qu'il ne revienne plus, répondis-je, car le but est atteint. Vous êtes devenu alerte, vous êtes devenu conscient. »

Essayez la voie de la volonté : peut-être est-elle pour vous, peut-être ne l'est-elle pas. Je ne peux vous dire de prime abord si elle est ou non pour vous — car si je le dis et que vous me croyez, vous créerez encore une possibilité de confusion. Ne me croyez pas. Essayez. Qu'y a-t-il de mal à cela ? Soyez un peu plus joueur, c'est un très beau sport : essayez la voie de la volonté.

Pourquoi dites-vous : « Ce n'est certainement pas pour moi. » Comment pouvez-vous en être sûr ? Cessez pour de bon d'être certain sans savoir, cessez cette tromperie. Essayez. Si vous réussissez, c'est bien. Si vous échouez, c'est aussi une réussite, car alors la seule chose qui reste est la voie de l'abandon. Si vous échouez sur la voie de la volonté, alors, c'est avec plus d'espoir, plus d'énergie, avec

plus de totalité que vous avancerez sur la voie de l'abandon. Si vous n'essayez pas la voie de la volonté, vous emprunterez peut-être la voie de l'abandon, mais vous resterez suspicieux, vous vous demanderez sans cesse si c'est votre voie ou non.

C'est la première chose : ne décidez jamais sans expérimenter. Soyez scientifique. Tout est une hypothèse : essayez-la. Elle ne peut être confirmée que par l'expérience ; elle ne peut être infirmée que par l'expérience. Il n'y a pas d'autre manière de décider. Que votre décision soit fondée sur votre expérience pratique. Vous dites encore : « Mais l'abandon ne semble pas être parfait non plus. » Mais comment quelque chose peut-il être parfait si vous n'êtes pas parfait ? L'abandon sera votre abandon, non le mien. L'abandon sera le vôtre, non celui de Meera ou de Mahavir. L'abandon sera le vôtre, non celui de Krishna ou du Christ. Votre abandon, bien sûr, aura fatalement la même qualité que vous.

La voie de la volonté ou la voie de l'abandon ne sont pas des autoroutes où n'importe qui peut circuler et la route reste la même. Non, la voie change avec celui qui la parcourt. Vous apportez votre qualité. Par exemple, si vous voyez peindre un Picasso... vous pouvez employer le même pinceau et les mêmes couleurs, la même toile, mais espérez-vous que cela fera un Picasso ? La peinture sera vôtre. Le pinceau et la toile appartiennent peut-être à Picasso. Vous pouvez même demander la permission de peindre dans son studio, mais la peinture restera toujours la vôtre ; ce ne sera pas un Picasso.

De même, lorsque vous avancez sur une voie, quelle qu'elle soit, ce n'est pas une propriété collective. Chaque individu doit créer sa propre voie au fur et à mesure qu'il avance.

Votre abandon sera votre abandon. Il sera aussi parfait que vous l'êtes. N'en attendez pas davantage, sinon, dès le début, vous créerez des obstacles à votre croissance. Et en fait, la voie n'est parfaite que lorsque vous êtes arrivé, jamais avant. Mais alors la voie n'est plus nécessaire.

Aussi tout le monde doit-il marcher sur une voie imparfaite, car tout le monde est imparfait. Et pourquoi demander la perfection ? Votre demande est excessive. Lorsque vous allez chez le pharmacien, vous ne demandez pas un remède parfait. Vous demandez le plus récent et le meilleur, pas le parfait, car le parfait n'existe pas. Demain, on trouvera un meilleur remède, et on renoncera à celui-ci. Chaque mois, des remèdes sont abandonnés et de nouveaux sont inventés ; mais aucun remède n'est et ne peut être parfait. La perfection signifie qu'il n'existe plus aucune possibilité de croissance. La perfection c'est la mort. La perfection signifie que maintenant tout est fini, on est arrivé au point final.

La vie est un processus ; elle n'est pas parfaite. Rien n'est parfait dans la vie. Tout est imparfait. Aussi le plus que vous puissiez demander est : « Quelle est la voie la plus parfaite ? » C'est tout ; non la voie parfaite, mais la plus parfaite, comparativement. La voie de la volonté n'est peut-être pas si parfaite pour vous que celle de l'abandon, mais si vous posez comme exigence absolue qu'elle soit parfaite à cent pour cent, alors, dès le début vous êtes trop avide. Avancez lentement. Votre voie est votre voie. La voie vous changera, et vous changerez la voie — et ce sera un processus dynamique, dialectique. Vous changerez la voie par votre changement, puis la voie vous changera, et vous vous enrichirez l'un l'autre. Lorsque Meera emprunte la voie de l'abandon, cette voie sera bien sûr plus parfaite que si c'est vous qui l'empruntez. Lorsque Mahavir emprunte la voie de la volonté, cette voie sera plus parfaite qu'avec vous.

Une chose encore : ce n'est que lorsque Meera est arrivée que nous le savons. Alors le parfum se répand. Lorsque Mahavir est arrivé, alors la rumeur se répand dans le monde qu'un être s'est illuminé. Alors les gens accourent. Lorsqu'ils viennent voir, c'est quelque chose de parfait : Picasso a achevé son œuvre, la peinture est parfaite. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mahavir a avancé tout comme vous — chancelant, dans l'incertitude, la confusion, s'égarant, revenant en arrière, commettant mille et une erreurs. Mais vous ne connaissez pas ce Mahavir-là, ce

Mahavir qui luttait dans l'obscurité, seul. Maintenant, Mahavir est arrivé, il est devenu une lumière ; maintenant tout le monde vient le voir pour lui rendre hommage. Mais Mahavir a lui aussi avancé de la même façon, avec les mêmes limites. Lorsque nous entendons parler de Bouddha, de Mahavir, de Krishna, de Zarathoustra, ils sont devenus des âmes parfaites, des « siddhas ». Mais nous n'avons pas connu les étapes de leur recherche.

Souvenez-vous, vous n'êtes pas un *siddha*, sinon à quoi bon chercher ? Vous n'êtes pas encore arrivé, vous êtes en train d'arriver. Choisissez ce qu'il y a de mieux, n'aspirez pas au parfait. Sinon vous n'avancerez jamais. Si vous attendez pour partir qu'arrive le parfait avion, vous ne partirez jamais — car les avions sont perfectionnés chaque jour. N'attendez pas le train parfait. Parmi ce qui existe, choisissez le meilleur. Soyez sélectif. Réfléchissez, méditez, pesez le pour et le contre, mais n'attendez pas le parfait.

Et commencez. Au début, il ne se passera pas de grandes choses. Mais... les grandes choses ne peuvent se faire que si vous commencez. Pour commencer, tout fera l'affaire. Il suffit de se mettre en route. Vos pas seront trébuchants, votre corps sera mal adapté, tout comme lorsqu'un petit enfant commence à marcher ; combien de fois tombe-t-il ? Combien de fois se relève-t-il, hésite-t-il, jusqu'à ce que peu à peu, il se tienne fermement sur ses jambes ? C'est également ainsi qu'on pénètre dans l'éternité.

Mais attention : ce mouvement n'est pas orienté vers un but extérieur. Ce mouvement est orienté vers un but intérieur qui est, par essence, déjà là. Ainsi vous me demandez : « Et maintenant, que faire ? » Je vous répondrai une seule chose... laissez-moi vous raconter une très belle histoire. Ecoutez-la très attentivement. C'est une histoire de Jorge Luis Borges, l'un des écrivains les plus métaphysiques de notre époque, elle s'intitule « L'Ennemi ».

En route pendant tant d'années, dans l'attente, et maintenant l'ennemi se tenait à ma porte. Par la fenêtre, je le vis se frayer son chemin jusqu'au haut de la colline. Peinant le long du sentier abrupt, il s'appuyait sur un bâton, un bâton grossier, qui dans ses mains ne ressemblait qu'à

la canne d'un vieil homme, non à une arme. J'avais beau m'y attendre, il frappa si faiblement que je l'entendis à peine. A la porte, je tâtonnai avec la clé pour le laisser entrer. Je craignais qu'il ne s'écroule soudain, mais il fit quelques pas hésitants et s'effondra complètement épuisé sur mon lit.

Je me penchai sur lui, afin qu'il puisse m'entendre : « On s'imagine que les années ne passent que pour soi, lui dis-je, mais elles passent également pour tout le monde. Nous nous rencontrons enfin ici face à face, et ce qui s'est passé auparavant n'a maintenant plus de sens. » Tandis que je parlais, il avait déboutonné son manteau, sa main droite était dans la poche de son veston ; quelque chose était pointé vers moi, et je savais que c'était un revolver.

Alors il me dit d'une voix inflexible : « Pour entrer dans votre maison, j'ai joué sur votre pitié. Maintenant je vous tiens à ma merci, et je ne pardonne pas. » J'essayai de prononcer quelques mots. Je ne suis pas un homme fort et seuls les mots pouvaient me sauver. Je réussis à articuler ceux-ci : « Il est vrai qu'il y a longtemps j'ai maltraité un certain garçon, mais vous n'êtes plus ce garçon, et je ne suis plus cette brute endurcie. D'autre part, la revanche n'est pas moins vaine et ridicule que le pardon. »

— C'est exactement cela, répliqua-t-il. Parce que je ne suis plus ce garçon, je vais vous tuer. Cela n'a rien à voir avec la revanche. C'est un acte de justice. Vos arguments, Borges, ne sont que des stratagèmes de votre terreur destinés à m'empêcher d'accomplir ma mission. Vous ne pouvez plus rien faire maintenant.

— Il y a une chose que je puis faire, dis-je.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Me réveiller, dis-je.

Et c'est ce que je fis.

La vie que vous connaissez n'est rien d'autre qu'un rêve — un vrai cauchemar, il est vrai. L'ennemi et l'ami, tous deux font partie du rêve ; l'abandon et la volonté, tous deux font partie du rêve ; les théories, les philosophies, les dogmes, les églises font partie du rêve, du rêve humain. Je

vous en prie, réveillez-vous, c'est la seule chose à faire. Et personne ne peut vous réveiller... à moins que vous ne le décidiez. C'est votre décision. Ce n'est plus la peine de vouloir s'accrocher à des croyances extérieures, car toutes les croyances sont fausses. Ce n'est pas la peine de chercher une philosophie de la vie, la vie suffit. Toutes les philosophies sont fausses, y compris la mienne. Quand je dis toutes, je veux dire toutes. Réveillez-vous ! Je vous en prie, réveillez-vous ! C'est tout ce qu'on peut dire.

Je désire devenir sannyasin, mais il y a tant d'hypocrites ici parmi vos sannyasins que cela m'en empêche. Que dois-je faire ?

Je vous répondrai par une petite anecdote.

« Pourquoi n'allez-vous pas à l'église ? » demanda le pasteur du village au tenancier de l'auberge locale. « Je n'y vais pas, répliqua-t-il franchement, parce qu'il s'y trouve tant d'hypocrites. »

« Je vous en prie, que cela ne vous arrête pas, dit le pasteur. Il y a toujours de la place pour un de plus. »

J'ai participé à beaucoup de groupes, et j'ai fait de nombreuses expériences de croissance significatives par lesquelles j'ai réellement senti que j'avais changé et acquis de nouvelles prises de conscience précieuses. Mais je commets encore les mêmes erreurs, et en dépit de tout ce que j'ai fait, je répète encore le passé comme si je n'avais pas le choix. Que faire ? Le changement peut-il être permanent ? Ou le travail que nous faisons sur nous-même n'est-il qu'une vaine illusion ? Le sannyas peut-il être un changement permanent ?

Tout d'abord : tous les efforts pour vous améliorer sont condamnés à échouer, car c'est celui qui fait l'effort qui est le problème : l'ego. L'ego fait de constants efforts pour s'améliorer : avoir plus d'argent, une plus grande maison, une plus grande voiture, une plus belle femme ou un plus

beau mari ; avoir ceci, avoir cela. C'est cela l'ego. Vous le comprenez.

Mais l'ego joue ensuite un autre jeu, il dit : « Deviens plus serein, deviens plus aimant, parviens à la méditation, deviens un *siddha*, sois comme un Bouddha. » C'est de nouveau le même jeu, dans une autre direction. Le même ego qui essayait de se décorer avec des choses extérieures, essaie maintenant de se décorer avec des choses intérieures.

Tout d'abord : si vous essayez de vous améliorer, vous êtes voué à l'échec. Une fois que vous comprenez ceci, que c'est l'ego le problème, et que c'est l'avidité de l'ego qui veut s'améliorer et devenir ceci et cela ; que l'idée même de devenir est une projection de l'ego — alors vient la révolution. Et cette révolution n'est pas quelque chose que vous avez à faire, cette révolution vient de la compréhension des voies de l'ego. Lorsque vous avez compris que c'est le même ego qui aspirait à l'argent, au pouvoir, au prestige, à la politique, qui joue maintenant des jeux intérieurs de méditation, d'illumination et autres sottises — lorsque vous reconnaissez que c'est le même ego, dans cette reconnaissance même, un rire surgit en vous. Vous commencez à en sentir le ridicule.

Il n'y a pas d'amélioration. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de mutation, mais il n'y a pas d'amélioration. Il y a mutation, il y a un total changement, mais il n'y a pas d'amélioration. L'amélioration n'est qu'une forme modifiée ; vous restez le même avec certaines choses qui s'ajoutent en plus — une voiture, une grande maison, une femme. Vous restez le même ; désormais une femme vous est attachée, une voiture vous est attachée... vous restez le même.

A présent, vous êtes devenu un méditant — vous restez le même ; vous êtes devenu un *sannyasin* — mais vous restez le même ; tout au fond, vous restez le même. Et vous continuez à accumuler des choses, des qualités, des caractéristiques, un caractère, une moralité, une vertu, un savoir. Vous continuez, mais tout au fond c'est la même vieille histoire. Il n'y a rien de nouveau. De cette façon, l'amélioration n'est pas possible.

L'amélioration n'est pas possible du tout. Lorsque vous comprenez ceci — cette avidité, cette aspiration à être quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus important, de plus signifiant, de plus en plus grand ; lorsque vous avez compris que tout ceci est un jeu de l'ego — dans ce moment de compréhension, soudain, il y a mutation, un saut, un bond en avant. Vous n'êtes plus l'ancien, le neuf est apparu.

Et souvenez-vous, le neuf n'est pas du tout lié à l'ancien. C'est pourquoi je dis que ce n'est pas une amélioration. Le neuf est si absolument neuf, si totalement neuf, qu'il n'a rien à voir avec l'ancien. Le vieil homme n'existe plus. C'est un être totalement neuf, qui n'a plus rien à voir avec le passé. Avec cette brèche, il est impossible de dire qu'il s'agit d'une amélioration.

La spiritualité n'est pas un accomplissement. Ce n'est pas une histoire d'ambition.

Vous dites : « J'ai participé à beaucoup de groupes, et j'ai fait de nombreuses expériences de croissance significatives. » Ces expériences de croissance n'étaient pas significatives. Elles n'étaient que des jeux de l'ego. Vous vous sentiez bien. L'ego vous flattait et vous disait : « Brave garçon, comme tu fais bien. Tu vas t'améliorer. Un jour, c'est sûr, tu vas devenir un Bouddha ou un Christ. Tu es sur la voie, et tu réussis si bien. » Et vous vous sentiez très bien. Ces expériences n'étaient pas significatives. Votre ego les utilisait. Elles devinrent absolument dangereuses. Tout ce que l'ego utilise est immédiatement empoisonné. Vous commenciez à vous sentir très heureux : « Enfin, voilà que cela arrive ! » Vous avez dû vous attendre à avoir un *satori*, à entrer en *samadhi*. « Maintenant ce n'est plus très loin ! A tout moment... »

Votre ego a réduit toutes ces expériences à des jouets : vous avez commencé à jouer avec eux. Et vous avez dû commencer à en attendre davantage. Vous êtes devenu vertueux, religieux ; de telles choses doivent donc arriver de plus en plus. Souvenez-vous, lorsque vous commencez à dire : « Telle chose a été très belle ; j'en ai été heureux, et je voudrais l'avoir à nouveau », alors vous essayez de créer une continuité.

Le neuf ne peut survenir que lorsque vous n'êtes pas. Mais vous ne vous quitterez plus ; vous resterez toujours au même endroit. Même si vous recommencez tous ces groupes, vous n'en serez pas enrichi, parce que vous serez en attente : « Maintenant, ceci va arriver. » Et lorsque vous attendez, rien n'arrive, parce que dans votre attente, vous êtes là. Les choses arrivent de façon inattendue. Les choses arrivent lorsque vous ne les attendez même pas. Dieu ne peut être vu que lorsque vous ne Le cherchez pas, car lorsque vous cherchez vous êtes tendu. Dieu se manifeste à des moments si ordinaires et si triviaux que vous n'auriez pu vous y attendre. Lorsque vous attendez, vous êtes là ; et Dieu ne peut être là, parce que vous êtes là. Lorsque vous êtes sans attente — nageant simplement dans une rivière, jouissant simplement du moment présent, de la présence absolue de la rivière, des arbres, des oiseaux, du soleil, et vous êtes complètement perdu... et bien sûr personne n'attend que Dieu se manifeste en un tel moment — tout à coup, Il est là. Vous ne faites que jouer avec votre chat, regardant dans les yeux de votre chat — et bien sûr vous n'attendez rien de grandiose — et soudain ces yeux de chat changent, il y a une profondeur et Dieu est là. Et soudain vous êtes comblé.

Dieu est toujours soudain, inattendu. Lorsque vous faites votre *puja* et que vous faites sonner votre clochette, faisant ce genre de choses, Dieu n'apparaît jamais — car vous êtes tellement plein d'attentes. Vous attendez et regardez de côté : « Vient-Il ou non ? » Un coup sur la porte, ce n'est peut-être que le facteur, et vous êtes tout excité : « Peut-être est-ce Dieu. » Lorsque vous attendez, Il ne vient jamais, parce que lorsque vous attendez, vous êtes de trop. Il ne vient que lorsque vous n'êtes pas.

« J'ai participé à beaucoup de groupes, et j'ai fait de nombreuses expériences de croissance significatives dans lesquelles j'ai réellement senti que j'avais changé et gagné de nouvelles prises de conscience précieuses. »

Je, je, je... vous voyez ?

« Mais je commets encore les mêmes erreurs, et en dépit de tout ce que j'ai fait, je répète encore le passé comme si je n'avais pas le choix. »

Je, je, je...

Vous commettrez les mêmes erreurs, parce que c'est le même « je ». Vous ne pouvez espérer qu'autre chose se produise.

Le Je est un mécanisme ; il fait continuellement la même chose, il est devenu très efficace. C'est comme un ordinateur : il crée des habitudes, et il répète continuellement ces mêmes habitudes. Dorénavant, je vous en prie, abandonnez toute idée de croissance. Ce n'est pas la bonne voie. Oubliez la croissance, car la croissance est dans le futur. La croissance est déjà un ajournement ; cela n'arrivera pas demain. Oubliez complètement ce lendemain. Demain ne vient jamais. Soyez ici et maintenant. Ce moment-ci est le seul qui soit. Jouissez de ce moment, totalement absorbé en lui. Quoi que vous fassiez, faites-le totalement, à corps perdu. Peu importe ce que vous faites. Si vous vous perdez dans cette activité, elle devient adoration, elle devient prière.

Nettoyer le plancher peut devenir une prière ; vaquer simplement à vos occupations dans la cuisine peut devenir une prière ; creuser un trou dans votre jardin peut devenir une prière. Il n'est pas nécessaire d'aller dans un temple. Seuls vont au temple ceux qui ne savent pas faire de leur vie une prière. Il n'est pas nécessaire d'aller dans une mosquée ou une église, car Dieu est partout. Chaque fois que vous êtes totalement absorbé, la porte du temple s'ouvre.

« Le changement peut-il être permanent ? Ou le travail que nous faisons sur nous-même n'est-il que simple illusion, ne signifiant rien ? »

Ce que vous faites est illusoire, car vous êtes une illusion. De vous, seules peuvent naître des illusions. Vous ne pouvez donner naissance à la vérité. Vous êtes temporel ; de vous ne peut naître l'atemporel. Vous devez céder le passage, vous devez vous mettre de côté. C'est vous qui êtes en travers du chemin, personne d'autre. Dieu est accessible ; ne vous mettez pas en travers du chemin.

Entendez-vous ?

Ne faites pas obstacle sur le chemin de Dieu, c'est tout. Alors Il est dans la fleur, et dans l'oiseau qui vole ; alors Il est dans la brise qui passe à travers les arbres. Lorsque vous n'êtes pas là pour dénaturer, vous le trouvez partout — car Il est toutes choses. C'est un miracle que nous puissions Le manquer. Mais vous demandez quelque chose de permanent. L'ego ne peut jamais être permanent ; il est une chose momentanée. Et tout ce que vous gagnez grâce à l'ego sera perdu.

C'est comme si vous demandiez : Une vague peut-elle être permanente ?

La vague ne peut être permanente. La seule manière serait de la geler pour la transformer en glace. Mais alors ce n'est plus une vague, ce n'est plus qu'un morceau de glace. Alors ce n'est plus une vague, car elle ne peut plus ondoyer. La vie, le dynamisme sont perdus. Vous tombez amoureux d'une femme et vous voulez rendre cet amour permanent ? Alors vous êtes en danger ; vous essayez de rendre une vague permanente. Vous allez à la mairie pour qu'elle place un sceau sur votre mariage. Il devient alors une affaire légale : l'amour a disparu. Ce n'est plus qu'un vilain contrat.

L'amour est la plus belle chose au monde, et le mariage la plus laide, car la loi est entrée dans l'amour. Pourquoi vous rendez-vous à la mairie ? Parce que vous voulez rendre votre amour permanent. « Qui sait ? Demain, cette femme peut tomber amoureuse de quelqu'un d'autre » — maintenant la loi vous protégera. « Qui sait ? Cet homme peut m'échapper ? » — la loi vous protégera : vous pourrez l'entraîner au tribunal. Il ne pourra s'échapper facilement. Que faites-vous quand vous épousez quelqu'un ? Vous demandez protection à la société, protection à la loi, au gendarme. Quelle sorte d'amour est-ce là pour que vous ayez besoin de la protection d'un gendarme ? Ce sera une sorte de prison. Appelez cela comme vous voulez, mais ce sera un esclavage. Vous serez prisonnier l'un de l'autre, et c'est ainsi que nous détruisons tout.

L'ego est impermanent. Si votre amour vient de l'ego, il est impermanent. Le mental est temporaire, temporel. Le mental, en fait, c'est le temps. Rien ne peut être permanent dans le mental. Si vous voulez contempler le permanent — permanent n'est pas le mot juste, mais éternel — alors regardez plus profondément dans la vague, et là est l'océan. Si vous désirez contempler l'éternité, regardez profondément dans l'amour et vous y trouverez Dieu. Mais vous faites intervenir le gendarme plutôt que de chercher Dieu.

Lorsque l'amour est là, n'espérez pas la permanence. Pensez et réfléchissez, méditez, contemplez l'éternel. Ces moments d'amour sont rares. Des fenêtres s'ouvrent facilement, une fusion se crée facilement. Vous êtes ébloui par quelque chose d'inconnu. Ne vous souciez pas du mariage pour l'instant. Pour l'instant, pénétrez dans ces moments, dans ces vagues, et trouvez l'océan — car là où il y a une vague, il y a forcément un océan. Lorsque l'amour-vague est là, l'amour-océan doit se trouver derrière. Cet océan d'amour est Dieu.

Aussi, je vous en prie, ne cherchez pas le permanent, sinon vous serez toujours frustré. Car celui qui cherche la permanence est lui-même impermanence. Vous avez choisi un faux moyen : le mental, l'ego. Regardez dans votre propre être.

« Le *sannyas* peut-il être un changement permanent ? » Vous utilisez de nouveau un mot très laid, « permanent ». Le *sannyas* est à la fois vague et océan ; cela dépend de vous. Si vous ne voyez que la vague, c'est impermanent. Si vous la contemplez profondément et que vous puissiez trouver l'océan, c'est éternel. L'éternel n'est pas permanent, l'éternel est au-delà du temps. « Permanent » veut dire durer plus longtemps dans le temps ; mais quelle importance cela a-t-il que vous soyez *sannyasin* un jour, un an, ou un millier d'années ? Quelle importance ? L'impermanent est impermanent — que ce soit un jour, un an, ou un millier d'années.

Cherchez quelque chose qui transcende le temps. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous saurez : cela a toujours été là,

cela sera toujours là. L'éternel est votre nature la plus intime, *swabhava*. C'est votre être le plus profond.

Quoi que vous cherchiez, que ce ne soit ni par avidité ni par ambition. Que ce ne soit pas un désir de répéter le passé. Oubliez le passé. Et quand il disparaît, laissez-le disparaître et ne vous préoccupez pas du lendemain. Demain n'est pas encore là, pourquoi s'en soucier ? Lorsqu'il sera là, nous serons là pour y faire face. Et quoi qu'il soit arrivé hier, ne demandez pas que cela se répète aujourd'hui — car c'est arrivé hier parce que vous ne l'attendiez pas ; aujourd'hui, vous l'attendez.

Cela arrive chaque jour dans la méditation. Quelqu'un parvient à un certain espace intérieur et en est transporté, et vient le désir que cela se répète. Le lendemain ce n'est pas là et il se sent très frustré. Le jour suivant il est encore plus déprimé, car cela ne revient toujours pas. Et il vient vers moi et me dit : « C'était mieux auparavant. Au moins je n'avais pas connu cela. Mais maintenant que je le connais, c'est là, et je souffre. Pourquoi ne puis-je pas le retrouver ? » Vous ne pouvez le retrouver, car c'est dans la nature même de Dieu de se révéler de façon inattendue. C'est un hôte qui arrive sans prévenir.

Le mot hindi pour hôte est « athithi » : il signifie celui qui vient sans vous fixer de date. « Thithi » signifie date, « athithi » signifie celui qui vient sans vous prévenir.

Dieu est un hôte. Lorsqu'Il vient, soyez reconnaissant. Lorsqu'Il ne vient pas, soyez reconnaissant. Cela doit être pour votre bien qu'Il n'est pas là aujourd'hui, car vous avez besoin d'espace, vous avez besoin d'un palier... afin que les choses qui sont arrivées hier puissent se stabiliser.

Un employé particulièrement irascible accablait d'injures ses collègues résignés. Une jeune fille l'avait supporté jusqu'à présent, mais lorsque sa vertu fut mise en doute, elle en eut assez et sortit du bureau la tête haute. Le lendemain matin, elle pénétra dans le bureau du patron tyrannique, et lui jeta un papier sous le nez. « Cela vient de mon docteur de famille, dit-elle fermement, et cela certifie que je suis pure et intacte. »

Il jeta un coup d'œil au papier et le lui renvoya. « Cela ne vaut rien, grommela-t-il, il est daté d'hier. »

Oui, hier c'était hier ; le passé est le passé. Qui sait ? Vous avez peut-être changé. Mais toute réputation date d'hier, toute vertu date d'hier. Lorsque vous qualifiez quelqu'un de saint, que voulez-vous dire ? Vous dites : « Son passé fut très saint. » Mais il est daté d'hier. Il se peut qu'il ait commis un péché la nuit dernière. Vous qualifiez quelqu'un de pécheur, mais ce n'est pas juste ; c'est ainsi qu'il était hier. Oui, il se peut qu'il ait péché, mais la nuit dernière il se peut qu'il ait prié, qu'il ait médité, et qu'il ait été éclairé. Aussi n'appelez personne un saint, car un saint appartient au passé ; n'appelez personne un pécheur, car un pécheur appartient au passé — la vie et l'être sont toujours libres du passé.

L'être appartient au présent. Et lorsque vous voulez répéter quelque chose, c'est que vous désirez simplement répéter le passé. A quoi bon ? Vous l'avez connu. Ne désirez-vous pas connaître quelque chose de plus élevé, de plus vaste ? Restez disponible. C'est l'un de mes enseignements fondamentaux : Ne désirez pas, restez disponible.

Comptez sur Dieu et laissez-Le agir.

Ne sommes-nous pas ici pour aider et servir les autres dans le monde ?

Je vous répondrai par une anecdote. C'est un petit garçon que sa mère sermonne sur l'égoïsme. « Tu sais, mon chéri, souligne-t-elle, que nous sommes dans ce monde pour aider les autres. »

Le petit garçon réfléchit quelques secondes, puis demande avec un grand sérieux : « Eh bien alors, pourquoi les autres sont-ils là ? »

Je vous en prie, songez d'abord à vous-même. N'essayez pas de devenir un bienfaiteur. Ce sont des gens dangereux. Sous prétexte de faire le bien, ils essaient simplement d'interférer dans la vie d'autrui.

Qui êtes-vous pour aider les autres ? Vous ne vous êtes même pas encore aidé vous-même. Médecin, soigne-toi d'abord toi-même.

Cela se passe souvent autour de moi : vous m'écoutez, votre mental s'informe de plus en plus, vous commencez à accumuler des connaissances, et soudain naît le désir d'aider les autres. Ce que vous désirez réellement, c'est juste vous décharger sur eux des immondices qui sont dans votre tête. A présent, vous voulez initier les gens. Vous voulez les aider à devenir spirituels. Je vous en prie, tant que vous n'avez pas vraiment connu ce dont je parle, n'essayez pas de le transmettre à autrui, car ce serait d'une manière déformée. Et des mensonges valent mieux que des demi-vérités ; au moins on peut s'apercevoir que ce sont des mensonges et y renoncer. Une demi-vérité est très dangereuse. Il est impossible de détecter que c'est un mensonge, car la demi-vérité fait obstacle et il n'est pas possible de l'abandonner, elle nous maintient dans la confusion.

Pendant quatre ans une vieille dame avait possédé un perroquet et s'était efforcée longuement de lui apprendre à parler, mais en vain. Elle avait tout essayé : répéter sans fin de petites phrases, acheter des cloches, des miroirs, et la meilleure nourriture qui soit. Elle était arrivée au bout de ses ressources. De désespoir elle se tourna vers le perroquet et cria : « Pour l'amour de Dieu, pourquoi ne veux-tu pas parler ! »

Le perroquet la regarda d'un œil luisant. « Pour vous dire la vérité, dit-il soudainement, j'ai toujours senti que ce n'était pas une bonne chose d'aller partout répéter les choses qu'on entend. ».

Soyez au moins aussi sage que lui.

Comment, simplement en présence d'un Maître, la transformation intérieure peut-elle se faire ? Comment est-ce possible ?

C'est comme une infection, une infection spirituelle, une saine infection. Comme on peut attraper une maladie, on peut aussi attraper le bien-être. Tout comme la maladie a

sa propre vibration, une certaine longueur d'onde, la santé aussi a une certaine vibration, sa propre longueur d'onde. Lorsque vous êtes proche d'une personne spirituelle, vous commencez à vibrer d'une nouvelle manière. Sa présence même joue sur la guitare de votre âme. Sa présence même commence à créer une douceur en vous.

La présence n'est pas « simple », comme vous dites. La présence est très vitale. L'environnement même d'une personne spirituelle est dangereux. Il peut complètement vous transfigurer. C'est comme l'a dit un gars dans un bus bondé : « Je suis tellement bourré de pénicilline que si j'éternue dans cette foule, je suis sûr de guérir quelqu'un. »

Si vous ne désirez pas réellement guérir, évitez les personnes spirituelles, et évitez les Maîtres. Leur présence est dangereuse, car elle peut devenir un goût en vous, et un goût est le commencement d'une transformation.

TABLE DES MATIÈRES

I	L'amour ouvre toutes les portes	7
II	Aimez et méditez	31
III	Proche est la maison	57
IV	La religion est une floraison individuelle	83
V	Je chante la gloire des formes	108
VI	La trinité intérieure	135
VII	L'harmonie de l'amour et du renoncement	160
VIII	Dieu espère, encore et encore	189
IX	Le ciel est tout au long du chemin vers le ciel	215
X	Un chant silencieux	241
XI	Je vous en prie, réveillez-vous !	245

Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer sur CAMERON par



BUSSIÈRE

GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en octobre 2007

N° d'impression : 073334/1.
Dépôt légal : mars 2003.

Imprimé en France

Poète mythique de l'Inde du Nord du XV[e] siècle, Kabir fut toute sa vie animé par une quête spirituelle ardente. Il proclama ainsi l'unité d'Allah et de Ram, montrant en précurseur la voie de la tolérance entre musulmans et hindous. Dans un commentaire éclairé, Osho donne aux chants de Kabir une actualité spirituelle. Il fait œuvre d'une théologie vivante en montrant que l'amour est la clé secrète qui ouvre la porte de la conscience.

Osho Rajneesh (1931-1990), fut un philosophe indien novateur et un sage provocant. Il a publié au Relié : *L'Évangile de Thomas* et *Un art de vivre et de mourir*.

le Relié Poche

Couverture : Peinture indienne, détail, coll. Lance Dane. DR

Graphisme : Marie de Smedt

Prix : 10 €

ISBN : 978-2-35490-006-9

9 782354 900069